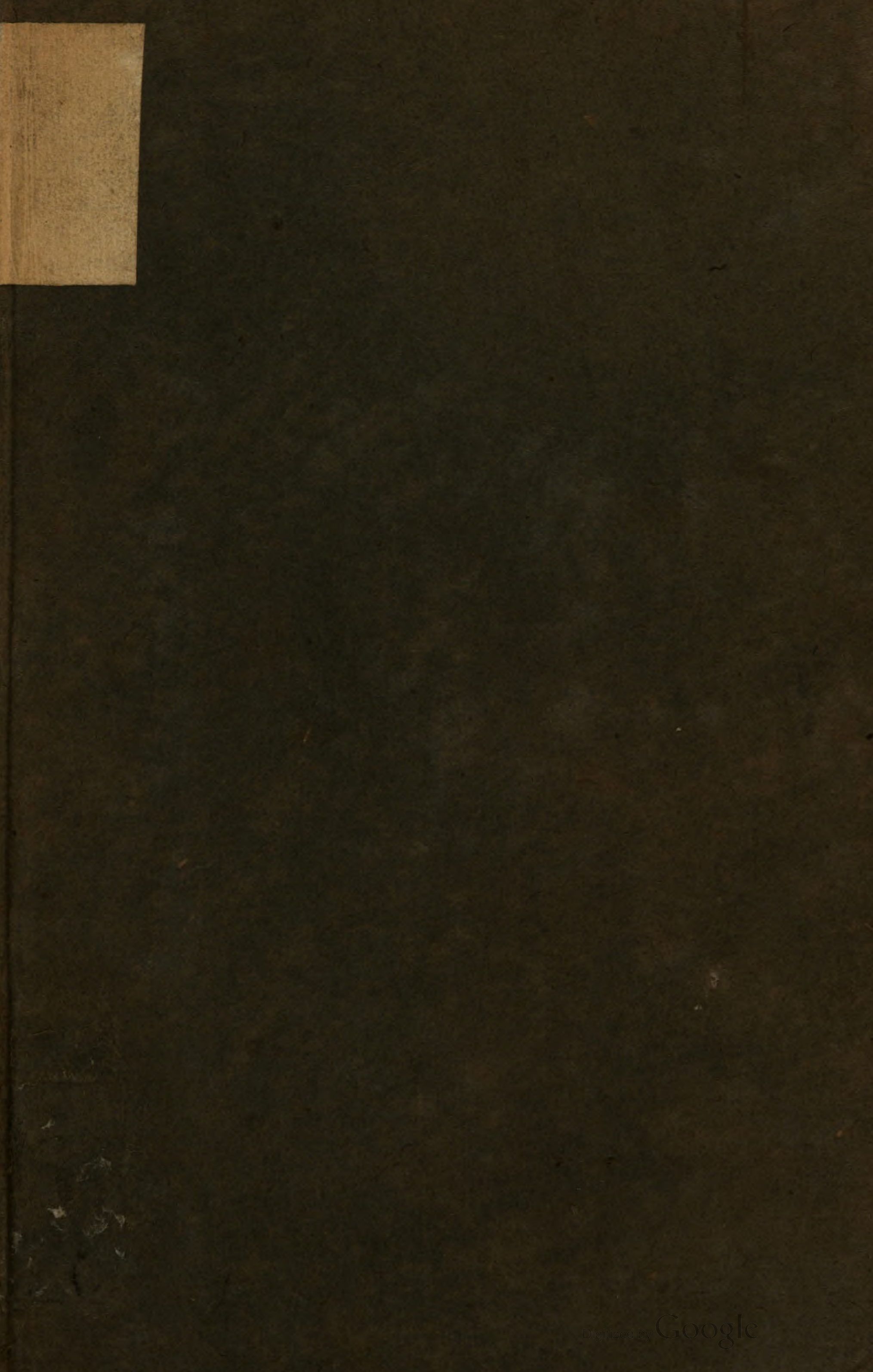
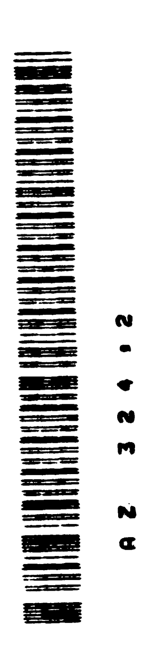


25
16
150
25
400

25,000,000
16
150,000,000
25,000,000
400,000,000



ŒUVRES CHOISIES,

LITTÉRAIRES,

HISTORIQUES ET MILITAIRES

DU

MARÉCHAL PRINCE DE LIGNE.

T. II.

OEUVRES CHOISIES,

LITTÉRAIRES, HISTORIQUES ET MILITAIRES

DU

MARÉCHAL PRINCE DE LIGNE;

CONTENANT

DES Mémoires sur la Pologne, les Juifs, les Bohémiens, etc.; — les Armées Françaises, Russes et Autrichiennes; — des Fantaisies Militaires; — le Portrait de Catherine II; — les Portraits et les Caractères des grands Généraux de la Guerre de trente ans; — des Pièces inédites sur le Comte et Bacha de Bonneval;

UN Choix de Pensées et Maximes; — des Mélanges de Morale, de Littérature; — des Portraits, Lettres et Bons Mots; — des Anecdotes sur la Cour de France, la Reine Marie-Antoinette, le Duc d'Orléans, et beaucoup d'autres Personnages célèbres dans le monde politique et littéraire des XVIIIe et XIXe Siècles:

Précédées de quelques Détails Biographiques sur le Prince de LIGNE,

ET PUBLIÉES PAR UN DE SES AMIS.

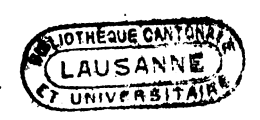
TOME SECOND.

A GENÈVE,

Chez J. J. PASCHOUD, Imprimeur et Libraire;

Et à PARIS, chez F. BUISSON, Libraire, Rue Gilles-Cœur, n° 10.

1809.



MES ÉCARTS

OU

MA TÊTE EN LIBERTÉ.

PRÉFACE.

Si l'on étoit encore dans l'habitude de dédier ses ouvrages à quelqu'un, je ne saurois à qui adresser celui-ci. Il ne convient à personne : il est trop fou pour les gens sérieux, il est trop sérieux pour les fous ; il est trop libre pour les gens décens, il est trop décent pour ceux qui ne se piquent pas de délicatesse ; il est trop hardi pour les bigots, il ne l'est pas assez pour les incrédules. Il est trop opposé aux préjugés reçus pour être du goût de ceux qui en sont esclaves. Il prêche de ne contredire personne, ce qui contredit ceux qui aiment à contredire. Il dit du bien des femmes ; mais il en dit bien du mal : il vante l'amour ; mais il vante l'indifférence : il s'échauffe sur l'accomplissement des devoirs ; mais il fait valoir les

charmes d'une vie paresseuse : il excite à la gloire ; mais il dit qu'on en a si peu, ou pour si peu de temps, et pour si peu de monde, que c'est presque une chimère : il fait des projets ; mais il dit que rien ne vaut la peine qu'on se donneroit en les exécutant. Il est gai ; il est noir : il est léger ; il est pesant : creux, peut-être, plutôt que profond : neuf et commun, trivial et élevé, clair et obscur, consolant et désolant. Il assure, et doute un instant après. Ah ! mon pauvre ouvrage ! ah ! mes écarts ; comme vous serez traités si jamais vous voyez le jour !

Tous ceux qui écrivent des Pensées ou des Maximes, sont des charlatans qui jettent de la poudre aux yeux. Il n'y a rien de si aisé que de faire un livre de cette manière. Je veux essayer. On n'est tenu à rien ; on quitte et on reprend l'ouvrage quand on veut : cela me convient très-fort. Ils disent presque tous des choses communes, ou fausses, ou énigmatiques ; il ne faut point donner à disserter ni interpréter, mais à penser.

~~~~~~

J'aimerois mieux quelqu'un qui me niât tout, que celui qui me diroit : j'entends la Créa-
~~~~~~

tion, mais je n'entends pas la Trinité. J'entends la Trinité, mais je n'entends pas l'immaculée Conception. Tout cela n'étant pas plus clair l'un que l'autre. Qu'on croie sans discuter, disputer, examiner, critiquer, s'ennuyer à cela dans ce monde-ci, pour ensuite se damner dans l'autre.

~~~~~~

La doctrine de Zoroastre, renouvelée chez les chrétiens dans le manichéisme, étoit une folie plus raisonnable que bien d'autres. Plutôt que de ne rien croire, aimant le merveilleux, en ayant besoin, on croiroit peut-être aux esprits célestes, aériens et terrestres, dirigeant tout l'univers, et quelquefois à l'influence des planètes. Si cela étoit, qu'on seroit fier sous Mars, galant avec Vénus, éloquent sous Mercure, tendre et délicat avec la Vierge, juste avec la Balance, fort avec le Lion, adroit avec le Sagittaire, capable d'amitié sous les Jumeaux, discret avec les Poissons. Mais que seroit-on sous le Bélier, le Taureau, le Capricorne et l'Ecrevisse? Il me semble que ce sont presque des planètes générales.

~~~~~~

On n'est jamais si sot qu'avec les sots; on cave au plus fort avec eux : les gens d'esprit, en revanche, sont des brasiers qui échauffent l'ima-

gination des autres. Ceux qu'on soupçonne le moins de philosophie, sont souvent ceux qui en ont le plus; la véritable est le plaisir. Qu'on y fasse entrer ses devoirs. Eux remplis, qu'on ne respire que dissipation, joie, jeu, chasse, fêtes, spectacle, bonne chère, bonne société, choses extraordinaires, de la folie même, et des folies; mais toujours du goût. Il y a des gens à qui tout va, parce qu'ils ont de la grâce et du tact.

~~~~~~

On prend aisément les habitudes de ceux avec qui l'on vit, et il n'y a pas de mal à cela, lorsqu'elles ne sont ni méchantes, ni dangereuses. On dit que c'est foiblesse; mais les gens faciles sont toujours aimés. N'est-il pas égal, d'ailleurs, de boire, de jouer, de chasser et d'aimer? ou de n'en rien faire, si l'on trouve des gens à qui cela ne convient pas. On dit que ce n'est pas avoir du caractère. Ceux qui profanent ce mot, et qui le confondent avec une roideur humoriste, en manquent presque toujours. Qu'on le mette, ce caractère, à soutenir ses amis, les absens et les disgraciés. Mais pour les petits sentimens de société et la manière de vivre et de penser sur les choses indifférentes, le vrai est si incertain : et tout ayant deux côtés, se pouvant soutenir si aisément, cela ne vaut pas, en
~~~~~~

vérité, la peine de troubler la société ; à moins qu'un avis contraire ne la rende plus piquante, en écartant la complaisance qui vise à la fadeur.

J'aime les gens d'esprit qui sont bêtes. Leur bêtise est toujours aimable et bonne ; mais craignons les sots.

Je connois des gens qui n'ont d'esprit que ce qu'il leur faut pour être des sots. Ecoutez-les, ils parlent bien ; lisez-les, ils écrivent à merveille. Du moins cela se dit comme cela. Tout le monde a de l'esprit à présent ; mais s'il n'y en a pas beaucoup dans les idées, méfiez-vous des phrases. S'il n'y a pas du trait, du neuf, du piquant, de l'originalité, ces gens d'esprit sont des sots à mon avis. Ceux qui ont ce trait, ce neuf, ce piquant, peuvent encore ne pas être parfaitement aimables : mais si l'on unit à cela de l'imagination, de jolis détails, peut-être même des disparates heureux, des choses imprévues qui partent comme un éclair, de la finesse, de l'élégance, de la justesse, un joli genre d'instruction, de la raison qui ne soit pas fatigante, jamais rien de vulgaire, un maintien simple, ou distingué, un choix heureux d'expressions, de la gaieté, de l'à-propos, de la

grâce, de la négligence, une manière à soi en écrivant ou en parlant; dites alors qu'on a réellement, décidément, de l'esprit, et que l'on est aimable.

~~~~~~

Il ne faut peut-être pas toujours avoir raison pour plaire; il y a des torts qui sont plus faits pour y réussir, et des travers même fort agréables quand ils ne sont pas joués.

~~~~~~

Il y a des manières d'écouter qui valent mieux que toutes les plus jolies choses qu'on pourroit dire. Pour faire valoir ceux avec qui l'on est, il faut les faire parler sur ce qu'ils savent le mieux, et tirer parti même d'un ennuyeux pour s'amuser ou s'instruire: il y aura bien quelque chose qu'il sait, ou qu'il peut apprendre, ou qu'il aura vu.

~~~~~~

Les facétieux sont fatigans: on les annonce; ils s'en font un métier. On en voit qui s'appesantissent, ou qui se répètent sur quelque chose d'assez gai qui leur est arrivé. Ils sont terribles à rencontrer. Qu'on soit ce qu'on est; on est toujours mieux. On peut être aimable sans être
~~~~~~

plaisant. Il n'y a pas d'obligation à l'être. Pourquoi tant de gens en ont-ils la fureur ?

J'ai mauvaise opinion d'un pays où il y a des fripons, et où il n'y a pas de voleurs. Il est clair que c'est faute de courage ; il y a à parier que si ceux qui attendent des voyageurs sur un grand chemin, pendant la nuit la plus glaciale de l'hiver, avoient quelque chose de mieux à faire, ils ne s'appliqueroient pas à un métier si dangereux. Ils exposent leur vie, font une guerre ouverte, et ont peut-être trop d'honneur pour se faire banquiers de Pharaon, ou gens d'affaires : on soupe chez ces gens à malversation, et l'on fait pendre ceux qui n'ont pas voulu l'être, ni devenir laquais de quelque grand seigneur pour le voler plus commodément.

Qu'est-ce que c'est que les principes d'éducation ? On ne fait que tromper les enfans. On leur apprend ce qu'on ne croit pas, et ce que dans la suite ils ne pourront croire. On leur fait promettre d'éviter tout ce qu'ils verront dans la suite, qui donne du succès dans le monde. On s'attend à leur changement d'idées ; on ne les y prépare pas. On leur dit : fuyez le plaisir.

Qu'on leur en donne plutôt, et du moins qu'on leur en laisse prendre de bonne heure; ils ne le désireront plus autant. On diroit qu'une école rafinée du vice dirige les instituteurs, et qu'on veut le rendre plus piquant à leurs élèves.

Il vaut bien mieux que les jeunes gens, blasés de bonne heure sur le plaisir, cherchent à s'en procurer de nouveaux par l'étude, la réflexion, l'application, la morale et les devoirs. On exige tout cela à l'âge des passions. On s'en dégoûte; et l'on en est privé à l'âge où tout cela consoleroit de n'en plus avoir.

Le père, le gouverneur, ne disent jamais à un jeune homme : Vous serez amoureux; ne vous attachez qu'à une femme honnête qui vous aime pour vous-même. Son abbé lui dira : Monsieur, vous êtes damné si vous aimez : l'homme de confiance du père lui dira : Monsieur, gardez-vous des femmes; vous serez perdu de réputation à seize ans, en entrant dans le monde. Il verra bientôt, au contraire, que c'est un moyen souvent d'en avoir, et qu'on est cité.

On lui aura dit : Les spectacles sont une école de vice ou de frivolité; il y verra courir tout le monde : ne manquez jamais la messe; il y verra manquer malheureusement bien du monde.

Ne mentez jamais. Qu'il aille à la cour! Il faudroit lui montrer la différence du mensonge à la réserve, et lui parler du poison, pour lui offrir le contre-poison.

Le jeune homme de qui l'on a éloigné toute idée licencieuse, est enivré dès qu'il en trouve l'occasion. Sa tête se monte; il est surpris, échauffé et lâché comme un jeune cheval qui, dans les prairies de son haras, ne peut plus être arrêté. Il confond la vertu du catéchisme avec celle de la morale; il déteste l'une et néglige l'autre : et pour ne lui en avoir pas appris la véritable valeur, on le fait devenir malgré lui un mauvais sujet.

~~~~~~

Avec un roi qui veut l'être pour empêcher ses sujets de se faire du mal, un peu de foi et très-peu de lois, une nation seroit heureuse et honnête.

~~~~~~

Si l'on disoit à un souverain de l'Europe : je vous souhaite un gouvernement militaire; il vous diroit : vous êtes un courtisan. Point du tout, Sire. Ce n'est pas à Votre Majesté que je pense, c'est à moi : c'est à mes paysans, dont je suis capitaine; c'est aux bourgeois, dont je suis lieutenant; aux petits gentilshommes, dont je

suis caporal. Nos auditeurs seroient nos présidens, nos quartiers-maîtres les financiers, nos aumôniers tout le clergé. Quelle régie simple et claire! quelle harmonie par toutes les dépendances. Messieurs les philosophes crieroient à l'abomination. Ils ne savent pas qu'il n'y a rien d'arbitraire au service; que chacun, en en suivant les règles, peut porter plainte d'une injustice, être cassé, ou faire casser. Qu'un gouverneur de Province seroit comme un major, visitant sans cesse les casernes, les chambrées, pour voir si l'on est bien habillé, bien nourri, et point traité rigoureusement; si personne n'abuse de son autorité; si les femmes ont à travailler; si les enfans sont bien élevés; si les supérieurs connaissent le nom et le caractère des inférieurs, pour les prévenir des fautes, afin de ne pas avoir à les punir, etc.

Quel est le philosophe qui nous a examinés? il ne voit chez nous que des coups de bâton. Qu'il sache qu'on n'en donne presque jamais dans un régiment bien discipliné. Qu'il remarque la bonne éducation d'un officier, son maintien, ses égards, son humanité, son exactitude, s'il a un bon colonel. C'est à quelques généraux à y veiller, sous l'autorité puissante et

point compliquée du monarque, qui seroit le général en chef de son royaume.

~~~~~~

Un colonel, grandi par la même proportion, commanderoit à dix mille hommes; les autres charges de même : il y auroit deux cents colonels à qui l'on s'en prendroit pour le gouvernement de vingt millions d'habitans d'un royaume ; deux cents majors, deux cents auditeurs, aumôniers, prévôts, etc. C'est sur ces chefs que s'exerceroit la plus dure des sévérités, pour que le peuple fût conduit doucement, heureusement et justement. Mort ou cassation pour une injustice de ces chefs, un abus d'autorité.

~~~~~~

Qu'y a-t-il de plus libre qu'un soldat qu'on connoît pour bon sujet? il a la confiance de ses chefs, l'estime de ses camarades, le respect des plus jeunes. On ne lui demande presque pas ce qu'il a fait. On désire qu'il s'amuse et qu'il s'enrichisse. L'on ne veille même sur les autres, que pour les empêcher de se faire du tort à eux-mêmes.

~~~~~~

Le despote ne considère pas plus un état que l'autre. Il ne tient pas à l'obligation qu'on
~~~~~~

s'est presque imposée, de donner de grands emplois à de grands seigneurs. Il leur enverra des titres et des cordons; mais comme il a plus besoin de trouver des gens de mérite qu'un autre souverain, il fera peut-être son tailleur premier ministre, son housard maréchal de ses armées, et le bâtard d'un médecin archevêque de sa capitale.

La coquetterie ne déplaît qu'à ceux qui ne sont pas assez aimables pour en profiter. Qui sont ceux qu'elle fait enrager? Les hommes pour qui on n'en fait pas de dépense, et les femmes laides qui voient les succès d'une jolie petite reine de société : il n'y a pas de mal à cela.

La coquetterie pour une femme est comme la galanterie pour un homme; il y a loin de-là à autre chose : sans songer à plaire à personne en particulier, on ne se fie ni se défie de personne. Laissez danser, courir, jouer la comédie, monter à cheval, passer des nuits. Ne faites jamais les maris; vous échapperez peut-être au sort général.

Les femmes les plus faciles sont celles qui ont peu d'imagination et de conversation. Elles ne

connaissent pas le danger, elles s'y exposent toujours, prennent pour passionnés ceux qui le sont le moins, les plaignent; et, faute de bonnes raisons à leur dire, les récompensent de ce qu'ils ne sentent que très-peu pour elles.

~~~~~~

En France, les femmes sont trop les mêmes. C'est la même façon d'être jolie, d'entrer dans une chambre, d'écrire, d'aimer et de se brouiller. On a beau en changer, on croit avoir toujours la même. Dans les pays étrangers la marche est différente; chacune a la sienne. Une jolie femme est aimable par-tout : et elle l'est d'autant plus qu'elle a de naïveté, de sensibilité et de goût pour le plaisir. Je crois que tout cela se trouve plutôt en Angleterre, en Allemagne et dans les pays du Nord, qu'en France.

~~~~~~

J'ai bien mauvaise idée de l'esprit toujours tendu : c'est souvent faute de pouvoir descendre, qu'on est toujours monté si haut.

~~~~~~

Il y a des femmes qui, sans prendre d'engagement, s'avisent d'être jalouses. Je crois qu'il faut les laisser là. Il y en a qui usent, en trois mois, un amour qui pourroit durer un an. Tant pis pour elles.
~~~~~~

C'est l'importance que je reproche le plus à tout le monde. Les dévots, par exemple, s'imaginent que Dieu même doit leur savoir gré de leurs soins.

~~~~~~

Les fous ont quelquefois des momens de raison qui les rendent malheureux. Je ne parle pas de ceux des Petites-Maisons, mais de ceux qui courent le monde, les courtisans, les amoureux, les militaires; ils pensent quelquefois que la campagne, une bergère qu'on y rencontre, et la vie paisible, valent mieux que la cour, une femme du grand monde et l'armée. Les sots ne sont pas comme cela ; ils ne font point retour sur eux. Ils sont toujours contens d'eux-mêmes et mécontens des autres.

~~~~~~

Une passion qui ne fait tort à personne, et beaucoup de bien à celui qui l'éprouve, c'est la dévotion de bonne foi d'une ame tendre et un peu exaltée, d'un cœur juste et pur, d'un esprit éclairé, mais indulgent et rempli de la philosophie chrétienne de l'évangile, où il reconnoît la divinité de Jésus, à son amour pour l'humanité. Ce dévôt, tel que je l'entends, avec toutes les vertus aimables de la société, ne dira, ni ne fera, ni ne désirera le mal. Il ne

se scandalisera pas, il ne condamnera personne; il tirera d'affaire une jolie femme que les lois de bien des pays condamnent à la mort pour le plus joli petit péché du monde. Il ne sera ni superbe, ni ingrat, ni paresseux. Il ira au secours des infirmes, des misérables et des opprimés. Sa mort sera tranquille, parce que sa journée a été douce. S'il a fait du bien, il n'y a pas une bataille gagnée, la conquête d'un pays ou de la femme la plus agréable de la cour, ou le plus beau spectacle, qui puisse lui procurer un plaisir plus prolongé: il s'endort sans orgueil, parce qu'il croit que chacun à sa place en auroit fait autant. Il ne fait que des rêves agréables, parce qu'il n'a pas essuyé de refus de son souverain, qu'il ne s'est pas ennuyé dans son antichambre, ni dans la loge d'un suisse, pour attendre qu'un mari sorte de sa maison. Les pratiques de dévotion occupent agréablement une partie de sa journée. La pompe du service divin, l'harmonie des concerts à la louange du Dieu qu'il aime, la poésie sublime des pseaumes échauffe son cœur. Son esprit ensuite se nourrit de la tendresse du livre de l'Imitation, de la noble simplicité des Evangélistes, de l'esprit de St.-Augustin, du génie de Bossuet, de l'éloquence onctueuse de Fléchier, de la foudroyante conviction de Bourdalone,

de la séduisante persuasion de Massillon, de la science de Port-Royal, et de la grâce de Fénélon ; il ira peut-être le soir au spectacle admirer Polyeucte et Alzire, pleurer à Esther, et se charmer les oreilles des beaux vers d'Athalie : car les beaux vers contribuent au bonheur. Je vois ses vingt-quatre heures parfaitement remplies.

~~~~~~

Voulez-vous les voir autrement qu'en spéculation ? que mon Dévot aille à six heures, après avoir admiré le lever du soleil, à une basse messe. Qu'il aille se promener, ou plutôt lire dans un jardin jusqu'à dix ; qu'il aille à la grand'messe : car il faut se faire des devoirs et des pratiques. Ainsi, nous sommes aises d'enchaîner notre liberté, par l'obligation d'aller deux fois par jour chez la femme que nous aimons. Un petit dîner excellent, mais frugal et sain ; légumes, fruits et laitage : rien de ce qui peut entretenir ou exciter la concupiscence. Vêpres, beau chant Grégorien, le salut, bénédiction, pendant deux bonnes heures après dîner. Petite promenade à cheval pour la santé ou la curiosité, et qu'il se couche de bonne heure.

Si un orage vient déranger ses moissons, il
~~~~~~

offre au ciel le sacrifice de ses biens, qu'il ne regrette que parce qu'il les partageoit avec les infortunés. La religion vient au secours de sa sensibilité, s'il a perdu des amis ou des parens chers à son cœur; et séche ses larmes par l'hommage qu'il en fait encore à Dieu, ainsi que de la perte de la santé qui, en s'affaiblissant, lui donne enfin l'espérance de rejoindre bientôt l'émanation de l'Etre suprême à son tout. Nous nous donnons vingt maîtres; et lui va rejoindre le sien qu'il a bien servi, et qui le récompense par une éternité de délices, d'avoir eu le bon esprit de vivre dans le calme d'une bonne santé et d'une gaiete douce. Cela s'appelle, je crois, faire très-bien ses affaires.

Malheur aux ames tièdes qui voudroient prendre ces gens-là. Il faut que le dévôt que je peins ait beaucoup de chaleur, d'esprit et de sensibilité. Faute de cela, la dévotion dessèche l'ame, et fait des imbécilles et quelquefois des monstres. Ce sont de plats méchans et orgueilleux égoïstes, qui voient la mort et le malheur du prochain, sans y prendre part, parce que, disent-ils, il ne faut penser qu'au ciel.

~~~~~

Je voudrois qu'on s'attachât plus aux couleurs que l'on ne fait. Elles ont, j'en suis sûr, beau-
~~~~~

coup plus d'analogie et d'autorité sur nos sens qu'on ne se l'imagine. Je parie que les habitans d'une ville peinte en blanc et rose, en verd, en jaune, et petit-bleu, seront beaucoup plus gais que ceux d'une ville impériale de Souabe, où tout est en noir. Je voudrois qu'on bâtît ainsi une ville régulière sans monotonie, de la plus grande propreté, et d'une architecture simple, et qu'elle fût percée sur des points de vue agréables, et dans une situation charmante; je voudrois que différens ruisseaux d'eau bien vive la traversassent; et qu'au lieu des vilaines places des plus belles villes connues, au lieu de petites boutiques horribles de pommes, de fromage et de haillons, il y eût le plus beau gazon, et des bouquets d'arbres qui élèvent jusqu'aux nues leur ombre hospitalière. Les rues seroient bordées de plate-bandes de fleurs qui embaumeroient l'atmosphère. Pour bâtir cette ville dont l'idée seule me fait plaisir, il faudroit choisir un beau climat: Astracan, par exemple, ou Pultawa, ou quelque part où l'été ne fût pas trop chaud, avec très-peu d'un hiver assez léger. L'habillement n'est rien moins qu'indifférent. Au lieu de tous les ligamens qui gâtent le corps, par conséquent l'esprit, en arrêtant la circulation du sang, on auroit une espèce de tunique verte, rouge, jaune, violette, gris de lin, ou

pourpre. Une écharpe plus ou moins serrée, suivant ce qu'on a à faire, et de grandes culottes un peu moins amples que celles des Turcs, où l'on pourroit faire entrer la tunique si l'on veut. La tête presque rasée, une fraise comme les enfans et un bonnet aussi haut, mais plus léger que les turbans, qui auroit encore plus de grâce; car je veux, et j'ai besoin que l'on se plaise. Les femmes seroient en lévites, avec une ceinture; les brunes seroient en bleu, les blondes en rose ou vert tendre, ou en blanc; les cheveux en tresses. Des souliers plats, sans boucles, les bras tenus sans gêne; sur la tête une grande toque de mousseline qui deviendroit une espèce de chapeau ou de voile, suivant les occasions. La mort viendroit, je crois, plus tard qu'ailleurs, descendre dans cette jolie ville. Elle respecteroit ce doux asile qui rappelleroit les temps de Saturne et de Rhée, et qui peut réellement très-bien exister. Alors, qu'une excellente institution publique, dépouillée de tout préjugé, et nourrie de philosophie et d'amour du prochain et du plaisir, y soit établie. Que des spectacles, des jeux, des fêtes générales et continuelles, des chants et des danses y entretiennent la gaieté, et des alimens salubres et simples la santé; les fruits et les laitages, par exemple, sans bannir tout-à-fait le jus de la vigne qui donne du ressort à l'esprit. On

n'auroit que faire de théologiens. On croiroit à un Être puissant même dans ce monde-ci, et on le serviroit dans le culte de la souveraine, dégagé de superstition, et enrichi de quelque indulgence sur un certain chapitre. De même, point de médecins. Tout le monde, par mon régime de corps et d'esprit, se porteroit à merveille. En tout cas, on étudieroit la botanique. Les simples du pays suffiroient. Point d'avocats, parce que ce sont les malheurs, la pauvreté, l'humeur, la tristesse qui enfantent les crimes. S'il y en avoit quelques-uns par hasard, on les arrêteroit aisément. Une assemblée de vingt ou trente particuliers, juges tour-à-tour de cette colonie, en chasseroient celui qui auroit fait seulement un mensonge, ou qui auroit voulu faire du tort à un autre, ou qui auroit montré un manque de caractère ou de délicatesse. On aime à punir, on n'aime point à corriger, ni à prévenir.... On apprend aux hommes à être méchans, en disant toujours qu'ils le sont. Qu'on les instruise, qu'on leur ouvre les yeux, qu'on leur dise ensuite : soyez bons ; ils le seront. Ils ne songeroient jamais à nuire, si ce n'étoit pour leur profit. Qu'on en prévienne les occasions, en mettant leur intérêt dans la pratique de la vertu ; qu'on se serve même de leurs passions pour cela. Qu'il y ait des jeux pour former

le corps, des livres de bonne morale pour former l'esprit, de bons exemples pour former le cœur; une éducation publique où le fils du gouverneur général s'instruiroit avec ceux d'un laboureur, et où l'on feroit des lectures des plus beaux traits d'élévation, de sensibilité, d'émulation, de bienfaisance, de générosité, de dépersonnalité, si l'on peut se servir de ce terme; des prix, des encouragemens, des assauts de littérature, d'agriculture, d'histoire, des exercices de guerre, des essais dans tous les métiers utiles, des réglemens faciles à entendre, à exécuter, et à adapter aux mœurs qui dépendent souvent du climat : avec cela je ferois un peuple de demi-dieux.

N'est-il pas cruel qu'on sache presque tout, excepté ce qu'il y a à savoir : L'histoire des plantes, des animaux, des astres et du monde, et point celle de l'homme.

Je n'aime pas les savans, à moins qu'ils ne le soient sans le vouloir et sans le savoir. Il n'y a rien de plus aisé que de le devenir. Qu'on s'enferme chez soi pendant six mois pour savoir, et l'on saura. Il vaut bien mieux avoir de l'imagination que de la mémoire. Qu'est-ce que c'est que tous

ces dictionnaires ambulans? les savans ne savent que des mots. Je ne vois jamais des savans de choses : c'est que ceux-ci n'ont pas la réputation de l'être. Les autres sont toujours orgueilleux, pédans et à charge à une société. Le meilleur livre est le monde.

~~~~~~

L'indifférence sur la gloire ne peut être que jouée. Elle est incompatible avec l'élan du génie qui fait voler à la victoire.

~~~~~~

On admiroit plus autrefois, et l'on devoit mériter d'être admiré aussi dans ce temps-là. C'est ce qui fait qu'on en devient digne. L'enthousiasme est le plus beau des défauts. Il vaut mieux avoir tort ainsi, qu'avoir raison autrement. Mais on aime à présent à faire tomber au théâtre et à la cour. Il est plus aisé de déjouer que de jouer ; c'est-là le seul jeu de ces messieurs. On craint tous genres de succès, quand on n'est pas fait pour en avoir.

~~~~~~

Il faut prendre le ton de ceux que l'on veut captiver ; ce n'est qu'affaire d'habitude. Du précieux avec une intendante, un bel-esprit de province, il faut savoir passer au grivois de ses grenadiers ; de-là, à la conversation d'une
~~~~~~

femme ou d'un évêque de bonne compagnie, d'une fille de l'opéra, d'un campagnard, d'un homme de goût, d'un ancien militaire, ou d'une jolie petite extravagante de la cour.

~~~~~~

Le plus parfait égoïsme est de n'en pas avoir ; si ce n'est pas par vertu, que ce soit par calcul. Souvent un petit sacrifice qu'on fait, en rapporte un plus grand. On est humilié de la préférence qu'un homme se donne aux dépens des autres : on cherche à s'en venger. N'épargnons pas, dira-t-on, cet homme qui ne songe qu'à lui ; allons au secours, diroit-on, de cet homme qui ne songe qu'aux autres.

~~~~~~

Une des choses où une femme peut reconnoître que le sentiment de son amant baisse, c'est lorsqu'il a l'air de rêver chez elle, lorsqu'il voit avec plaisir arriver une visite, lorsqu'il a l'oreille au guet pour un carrosse qu'il entend dans la rue, ou l'horloge ; à moins que ce ne soit pour la détester, ce qu'on peut lire dans ses yeux, si cela est ainsi : c'est lorsqu'il prend un livre sur sa cheminée, ou qu'il en cherche un sur la toilette. Oh, c'est un bien mauvais signe ! si elle lui en fait un reproche, il répond : « *Sûrs l'un de l'autre, on ne se gêne*

plus ». Or, si l'on ne se gêne plus, si l'on perd cette envie continuelle de se mettre réciproquement en valeur, de réussir, d'amuser ou d'intéresser; cette aventure est finie. On fera bien d'en recommencer une autre.

Toutes ces batailles à coups de pistolet ne valent rien : ou l'on se fait trop de mal, ou l'on s'en fait trop peu. Celui qui sait bien tirer a trop d'avantage. Si l'un et l'autre ne le savent point, cela devient un jeu d'enfant : et la politesse de tirer son coup en l'air, dès qu'on est manqué, est si connue, que la politesse de manquer est devenue une habitude.

Les femmes et les poltrons sont cause de presque toutes les querelles. Que les premiers quittent ou ridiculisent celui qui s'est battu deux fois; que les seconds et les témoins soient chassés de toutes les sociétés.

C'est en France qu'on se bat le plus. Qu'on ne s'imagine pas pour cela qu'on y est plus brave qu'ailleurs; c'est parce que c'est le pays où tout est le plus confondu. Dans les autres, tout est classé : de-là une sorte de subordination; et l'harmonie, qui doit bannir les disputes et les combats, souvent très-singuliers.

Ailleurs qu'en France, la nation entière se leveroit contre le petit particulier qui provoqueroit le grand homme qui l'auroit peut-être sauvé à la guerre. En France, je serois le premier à lui conseiller de donner satisfaction au premier qui la lui demandera. Il vaudroit mieux être policé que poli. Il ne peut pas y avoir de police parmi des gens qui se croient tous également gentilshommes et gens d'esprit (*).

Comment peut-on défendre le duel, et ne pas infliger une peine d'infamie à celui qui porte une arme blanche sur soi, et de mort à celui qui en débite? C'est encore pour cela qu'on ne se battoit point à Rome; on n'étoit armé qu'en temps de guerre. Nos pères, pointilleux et ivrognes, portoient une longue pique de fer à leur côté, pour tuer leurs meilleurs amis. A présent on en a une plus courte; il n'y a pas un seul homme sur cent, qui ait le courage de s'en servir. Malgré cela, tous les états ont à

(*) J'écrivois ceci vingt ans avant la Révolution; donc il n'y avoit pas de raison d'en faire pour l'égalité, puisqu'il y en avoit déjà beaucoup trop. On n'appeloit pas un Maréchal de France, Citoyen, mais un Citoyen l'appeloit Monsieur, et ne se levoit pas pour lui.

présent quelque raison pour s'en incommoder, ou incommoder les autres, en entrant dans une chambre. Ou cela casse les jambes en se retournant, ou cela ne sert à rien, ou cela sert à faire du mal.

En quoi fait-on consister le bonheur d'un homme riche ? Il n'est jamais riche. Il est le fermier de ses valets. Il reçoit d'une main, pour distribuer de l'autre. S'il ne donne pas ce qu'il est obligé de donner, il passe pour un fripon ; s'il ne donne que cela, il passe pour un avare ; s'il donne plus, il passe pour une dupe.

Ce seroit enrichir beaucoup de gens que de les dispenser d'une représentation ennuyeuse ; il faudroit aussi qu'une manière de faire la cour aux souverains, fût de s'en absenter, et d'être dans son cabinet ou à la parade, plutôt que dans son antichambre. Il faudroit qu'il n'y eût absolument que les inutiles et oisifs du pays, mais jamais un ministre ni un général.

Voici ce que je ne dis pas pour nous, qui sommes catholiques, mais ce que je disois en Moldavie, où les femmes des boyards crioient contre de jeunes esclaves grecques : Ces filles

vous sont en horreur. Je voudrois bien savoir pourquoi? je vous soupçonnerois d'un peu de jalousie. Avec un nom et du bien, vous sacrifiez votre liberté pour illustrer l'un davantage, ou pour augmenter l'autre; vous courez à l'autel de dieu lui faire un faux serment. Les autres sont assez religieuses pour ne pas le prendre à témoin de leurs affaires. N'est-ce pas un vil intérêt qui allie cette jeune et jolie personne avec ce vieillard dégoûtant? ou bien n'est-ce pas par surprise de la part de ses parens? Eh bien, il en arrive de même dans cette classe qui fait le triste métier du plaisir.

~~~~~~

Et vous ne voulez pas que ce qui est né avec des grâces, leur cherche un appui? qu'une créature que Dieu paroît avoir formée à plaisir, évite son dépérissement par les moyens qu'elle en a reçus sans doute pour cet usage? Faudroit-il voir l'aimable rondeur de ces joues incarnates aplatie par la misère? les contours gracieux de ces membres polis par l'amour se déformer par le besoin; cette taille faite pour orner un théâtre, accroupie par un travail pénible, et dégradée par la pauvreté; ces yeux, où ne devroit respirer que le plaisir, mornes et éteints par l'accablement?
~~~~~~

Cette fille de finance ou de robe qui, pour avoir un tabouret, s'expose à s'ennuyer toute sa vie d'un grand seigneur qu'elle épouse, feroit aussi une meilleure affaire en donnant sa fortune à quelque pauvre diable d'amant jeune, beau, bien fait et parfaitement aimable.

Que je déteste les gens qui cherchent toujours une raison d'intérêt à une belle action, et qui ont de la peine à la croire. Qu'il est admirable, selon moi, d'admirer! Si je trouve quelque chose qui mérite de l'être, je m'empresse d'autant plus, qu'il paroît que par-là je relève mon existence. Je suis glorieux de ce qu'un de mes semblables ait fait une grande chose.

J'aime les gens distraits; c'est une marque qu'ils ont des idées et qu'ils sont bons : car les méchans et les sots ont toujours de la présence d'esprit.

Le commencement est tout ce qu'il y a de plus brillant, de plus gai, de plus charmant. Les femmes seroient trop heureuses si cela continuoit; mais aussi elles sont trop malheureuses que cela finisse. Il faut que, changeant de sexe,

une femme de quarante-cinq ans songe à devenir un homme aimable.

~~~~~~

On jette du ridicule sur l'esprit de chevalerie. On se moque de ceux qui vont chercher des coups de fusil dans les pays étrangers; et l'on oublie bien vite ceux qui en ont essuyé. L'honneur s'en va; s'il étoit remplacé par le plaisir, ce seroit une consolation. Mais on s'ennuie; et cela vient du même principe, c'est qu'on manque d'énergie. La prétendue philosophie du siècle n'est que de l'apathie. Ce sont ceux qui ont le plus d'élévation qui ont ordinairement le plus de goût et de talens pour se divertir.

~~~~~~

Les chevaux et les cabriolets du matin perdent les jeunes gens à Paris. Les Anglais feront plus de tort aux Français par leurs mœurs qu'ils adoptent, que par leur marine. On a perdu sa matinée à se promener; on dîne avec des hommes, et on soupe avec des filles, parce qu'on est en frac, et qu'il est trop tard pour s'habiller et aller dans la bonne compagnie. Tous ces *clubs* vont les achever. Adieu la politesse, les égards, la galanterie, l'envie de plaire. On parle du parlement, de la chambre des communes. On lit le Courrier de l'Europe;

on parle chevaux ; on parie, on joue au *crebs* ; on boit du triste vin clairet, au lieu du vin de Champagne qui égayoit leurs aïeux charmans et leur inspiroit des chansons. Aimables Welches ! donnez le ton et ne le recevez jamais (*).

~~~~~~

J'ai vanté plus d'une fois la naïveté, la bonhomie de l'ancien Français, mais il était pourtant bien familier. Tous ces petits diminutifs, ces petits mots de convention dont se sert Montaigne et Amiot, ne sont pas dignes de la majesté de l'histoire : ils pouvoient aller à la conversation. Qu'on renouvelle les *chevaucher*, les *ramentevoir*, *servage*, *canteleux*, etc., et tout ce qui ne se dit à présent que par plusieurs mots, ou très-foiblement : Mais nous aurons beau faire, nos mœurs sont si changées que nos romances n'auront pas plus l'air de ce temps-là, que les cœurs de ces dames. La naïveté ne revient plus dès qu'elle est partie ; et malgré quelques expressions qu'on lui volera peut-être, son jargon en est perdu.

~~~~~~

Il n'y a pas long-temps qu'on sait écrire en prose. Les lettres de Racine, de Molière, de

(*) C'est ainsi que j'ai prévu les malheurs d'aujourd'hui. Je puis prouver que ce paragraphe a plus de quinze ans d'ancienneté.

Corneille, de Boileau, de J. B. Rousseau, et des courtisans de Louis XIV et de M. le Régent, sont pesantes, compliquées, alambiquées, ni claires, ni agréables. Madame de Sévigné est dans ce genre la première qui ait su lire et écrire. Elle avoit du naturel, des expressions faciles et heureuses, et des détails charmans; mais elle préféroit la Phèdre de Pradon.

Les femmes, il y a vingt ans encore, ne savoient seulement pas l'orthographe. A présent je connais dix ou douze Sévignés; elles n'ont que trop d'esprit; il faudroit les arrêter.

C'est avoir bien la fureur de la vanité, que d'en mettre à être un homme à bonnes fortunes. On se tue, on passe des nuits entières; on attend sous une fenêtre, on grimpe sur une grille; on a à craindre d'être pris pour un voleur par les honnêtes gens, ou pour un honnête homme par les voleurs. On arrive gelé, on est mal à son aise; on n'y est qu'un moment: on n'aime point; cela n'est bon qu'à raconter. Si on raconte, on est un homme perdu; les vieilles femmes se déchaînent contre les vanteurs, comme si elles avaient encore quelque chose à risquer. Les jeunes ne disent rien, mais en font leur profit.

C'est à force d'aimer la décence que je déteste celle qu'on appelle ainsi. Voici comme on l'arrange. On apprend à une fille à ne pas regarder un homme en face, à ne pas lui répondre, à ne jamais demander comment elle est venue au monde. Arrivent deux hommes noirs, avec un homme brodé sur toutes les tailles. On lui dit : passez la nuit avec ce monsieur. Ce monsieur, tout en feu, brutalement fait valoir ses droits, ne demande rien, mais exige beaucoup ; elle se lève en pleurs, tout au moins ; et lui, tout en eau. S'ils se sont dit un mot, c'est pour se quereller. Ils ont mauvais visage tous les deux, et sont déjà portés à se prendre en guignon. Le mariage commence toujours ainsi sous d'heureux auspices. Toute la pudeur est déjà partie : est-ce la pudeur qui peut alors empêcher cette jolie femme d'accorder par goût à celui qu'elle aime, ce qu'elle a accordé par devoir à celui qu'elle n'aime pas. Et voilà l'engagement le plus sacré des cœurs, profané par des parens et un notaire.

Il n'y a de tous les gens à passion, que les ambitieux qui puissent ne jamais être contens un seul instant. L'avare jouit en comptant son argent ; le dévôt jouit en priant ; le gourmand

et l'amoureux, on sait comment. Mais je ne sais pas comment faire jouir l'ambitieux. Il desire sans cesse; il est inquiet de ce que les autres ont : il voudroit plus de considération. S'il est le plus puissant dans la sienne, il y a quelqu'un plus puissant dans une autre monarchie. Et pourquoi ne seroit-il pas son monarque à lui-même! Et quand même il le seroit, le grand-mogol ne seroit-il pas toujours plus riche, plus puissant? Comment soumettre le grand-mogol? Régner sur les quatre parties du monde? C'est pourtant à cette folie qu'on est conduit insensiblement, lorsqu'on ne sait pas régler son imagination. Quand on ne sait pas être enseigne, on ne sait pas être maréchal de France. On sera malheureux toute sa vie. Je ne suis pas glorieux, parce que si je l'étois, être roi me paroîtroit trop peu de chose; je voudrois être *Jupiter*.

Savez-vous que les souverains deviennent furieusement méfians sur les éloges? Je conseille d'y aller modérément vis-à-vis d'eux. On ne les prend plus par des paroles : il n'y a que d'un certain air d'admiration qu'ils ont de la peine à se défendre, quand on sait le prendre vis-à-vis d'eux.

Un auteur est bien content quand il a écrit ce qu'on appelle des phrases hardies : avec un peu de mal de Dieu et d'un Roi, il croit son ouvrage excellent. Il ne peut savoir que penser de l'un, et il ne voit jamais l'autre. Comment peut-il en parler avec connoissance de cause ?

Pourquoi la population est-elle un si grand avantage ? On ne fait que parler de cela partout. Il me semble que moins il y a d'enfans à une famille, plus ils ont une grande part au gâteau qu'on leur donne à souper. Un pays est comme ce gâteau ; s'il y avoit moins de monde, il y auroit plus de gens riches. Si une famille s'éteint, une autre en hérite. C'est une augmentation de biens qui diminue le nombre des pauvres, si on en fait bon usage.

L'augmentation de la population est nécessaire dans un pays où il y a beaucoup de terres en friche. Mais lorsqu'il n'y a ni bruyères, ni commerce, ni industrie, ni faculté d'exportation, il me semble que l'on n'a besoin d'hommes que pour aller à la guerre; et il faut qu'on puisse y aller sans laisser les campagnes incultes. La quantité d'enfans ne fait plus qu'appauvrir les

familles, dès qu'il y a assez de soldats et de laboureurs.

Il faut que les fermiers aient des enfans, parce que ce sont des ouvriers qui ne leur coûtent rien, et qui travaillent autant pour eux que pour leur père.

Moins de pauvreté, moins d'enfans, et mieux tournés. Pauvres raisonneurs, à qui de pauvres livres tournent la tête ! Ils disent : il y a tant de millions d'habitans dans le pays-là. Qu'est-ce que cela me fait ? allez demander si parmi ces dix ou vingt ou trente millions, il n'y en a pas la moitié exténuée de misère et de maladie (*).

Une bonne chose qui s'est répandue dans tous les pays, c'est de faire peu de cas des grands seigneurs, s'ils n'ont que leurs noms pour se faire respecter. Il y en a tant qui, l'étant devenus par la faveur et l'argent, ne sont gentilshommes ni d'origine, ni de cœur ; il y en a tant, dis-je,

(*) Dans les quatre alinéa qu'on vient de lire, le Prince de Ligne a dit tout ce qu'il y avoit à dire de vrai, de neuf et de profond sur cette matière qui vient d'être délayée dans un gros volume par un Anglais, M. *Malthus*, fort vanté dans la *Bibliothèque Britannique*. (Note de l'Édit.)

qu'à moins d'avoir d'excellentes qualités, et d'être fort aimables dans la société, ils n'y ont la préférence sur personne. C'est une bonne leçon pour les nobles ennuyeux et malhonnêtes. Il faut en conserver la classe nécessaire dans un état monarchique, et la faire considérer par le gouvernement, mais en faire justice quand ils ont une ame roturière et un maintien insolent.

Il est difficile d'être aimable toute la journée. Mais quand on est chez soi pendant long-temps, on apporte bien plus de gaieté dans le monde. Ceux qui ne savent pas rester chez eux, sont toujours des ennuyés, et par conséquent des ennuyeux.

Les bavards sont bonnes gens. Mais à force de bavarder, ils font comme s'ils étoient méchans.

Quand les philosophes anciens prêchoient la morale, quand Titus, Antonin, Trajan, Marc-Aurèle la pratiquoient, ce n'étoit pas pour être heureux dans un monde auquel ils ne croyoient pas. Ces philosophes n'étoient pas payés par leur ordre et n'intriguoient pas à la cour. Ces empereurs n'avoient pas peur du diable, dont

personne jusqu'alors n'avoit entendu parler. C'étoit tout uniment pour être heureux, en faisant des heureux.

~~~~~~

C'est par la vanité que le monde va son train. La bonne opinion qu'on a de son ouvrage et de son mérite, soutient le général d'armée au milieu des fatigues, le ministre dans son cabinet, le laboureur dans son champ, et le cordonnier dans sa boutique.

~~~~~~

Quand on chante dans plusieurs pays, on passe pour ivre. Quand une femme, ailleurs qu'en France, est gaie, elle passe pour être plus que cela. Quand on boit en Angleterre, on en fait une affaire d'Etat; en France on y mettoit du plaisir, en Allemagne on y mettoit de l'honneur. Quand on est amoureux en Italie, on prend un métier. Quand on est prévenant à Londres, on passe pour étranger.

~~~~~~

Quand on rit toujours, on n'est pas gai; quand on sait rire, on sait pleurer.

~~~~~~

Grâce pour les heureuses, malheureuses, tendres sans le savoir, émues sans le vouloir,

qui, sans chercher des occasions, et même en les craignant, se trouveroient tout d'un coup la tête montée au plaisir, après quelques fêtes, quelques veillées charmantes, et tomberoient entre les mains d'un adroit, qui saisiroit le moment annoncé par tout plein de je ne sais quoi.

Grâce, encore pour elles : que personne n'en parle, si on le sait. Ne les plaignez pas pour cela. Qu'elles ne s'en désolent pas non plus. On n'a rien à se reprocher de part et d'autre; chacun a fait son devoir, si chacun a été aimable et de bon goût.

On critique avant de lire ; on examine en lisant, de peur d'avoir trop de plaisir. On décompose, on s'arrête, on dédaigne, on dénigre, on croit avoir bien de l'esprit en se rendant bien difficile, sur-tout au spectacle ; au bonnet près, au parterre, en docteur on s'assied. On juge au lieu de rire, on se retient au lieu de pleurer, on compare au lieu d'applaudir ; on dit du bien des morts pour dire du mal des vivans ; on discute, on dispute, on raisonne toujours et l'on ne cause jamais. Oh! c'est à ces gens-là que je veux en dire deux mots; je ne sais pas pourquoi j'aime plus leurs plaisirs qu'eux-mêmes.

J'aime mieux la plus petite pensée nouvelle, morale, consolante, humaine, gaie, douce, agréable, que tout Rollin. Une phrase de deux lignes, où il y a des vues et de l'imagination, est préférable à la bibliothèque des savans.

Je ne connois pas une nation plus douce, sans aménité pourtant, meilleure, plus sûre et moins cruelle que toute l'Allemagne.

Le père Griffet est le premier qui m'ait fait connoître les Français; il me les a peints ce qu'ils sont à présent; et depuis lui les voyant autrement, j'avois déjà remarqué de la grossièreté, de la méchanceté, de la dureté, dans ce qui s'appelle le petit peuple. Il n'y a que cette nation qui, à la cruauté de l'enfance, joint celle de tous les âges.

On ne cause plus, on n'a plus de conversation, on ne sait plus conter seulement une petite méchanceté gaiement; mais on en sait faire.

Savez-vous ce que c'est qu'un homme à bonne réputation? c'est un homme qui passe toute la journée à monter et à descendre les escaliers. C'est un homme à procédés, galant pour les femmes; répandu, bien poli, bien élevé. Il mé-

nage une ancienne connoissance, une nouvelle à faire, des parens, des ministres, leurs amis, leur société. Plaisante façon de se rendre digne des emplois qu'on veut occuper. Après cette oisiveté d'esprit, cette habitude de ne pas penser, cette existence de jambes seulement; comment se résoudre au travail? comment, si même on a la force de s'y mettre, y être propre? C'est pourtant des hommes à femmes, cet homme à ambition, qui commandera les armées, et qui en réglera le destin presque dans tous les pays.

Voici ce que j'écrivois, pour les Français seuls, dans cet heureux temps où il n'y avoit que de petits torts aisés à réparer, et de bien petits abus qui faisoient vivre bien du monde et circuler l'argent. « Vous allez à Versailles deux
» ou trois fois la semaine, disois-je ; vous suivez
» le roi à la chasse ; vous êtes de ses voyages :
» vous êtes peut-être de sa cour. A quoi se
» passe votre vie? Six mois de l'année vous êtes
» à cheval, et vous en passez trois sur les grands
» chemins ; il vous en reste trois à courir Paris :
» la valeur d'un mois en voiture, à remplir
» des devoirs ; un mois pour les spectacles ;
» un mois à la bonne compagnie. Que vous
» reste-t-il? avez-vous une demi-heure de ré-
» flexion? avez-vous un quart-d'heure d'occupa-

» tion? avez-vous le temps de songer à vos af-
» faires? comment auriez-vous celui de vous
» rendre capable de faire celles du roi? » Il en auroit fallu un qui n'eût pas soutenu les oisifs, et qui auroit estimé le plus ceux qu'il auroit vu le moins. Aux jours de splendeur où il seroit montré deux fois par an, dans tout l'éclat de sa royauté, il auroit distingué ceux qui préféroient leurs terres, leurs garnisons ou leur cabinet, à la galerie de Versailles.

La Cour vous a oublié; chantez. Une jolie femme vous a quitté pour un de vos amis; chantez, demain vous aurez la sienne: et il sera bien plus à plaindre que vous, parce qu'il ne sait peut-être pas qu'il faut chanter.

On voit un ministre bien affairé. On le plaint. Que de choses dans sa tête! les intérêts de tant de provinces, l'équilibre de l'Europe, etc. Eh! que ne plaint-on un pauvre auteur, quand il fait une comédie; il y a autant de difficulté à arranger Ariste, Valère, Isabelle, que le roi de Prusse, l'Angleterre et la Russie. Qui est-ce qui a plus de mérite du ministre ou de l'auteur? c'est celui qui réussit le mieux. Le genre n'y fait rien.

Voyez cette jeune victime de la religion et de l'avarice, lâchée au monde et à ses dangers. Plus les grâces ont présidé à sa naissance, et plus elle attire le désir de la part des hommes, et l'envie de la part des femmes. On va la juger bien sévèrement. Elle est perdue, si elle a un caprice; elle est malheureuse si elle a une passion. Elle passera pour insipide si elle n'a ni l'un ni l'autre, à moins qu'elle n'ait un esprit supérieur. Une figure médiocre qui passe pour avoir des amans, lui enlève les succès dus à la sienne qui est charmante. Elle ne sait point dire, ni faire dire qu'elle est jolie. Sans bonne ni mauvaise réputation, elle est bientôt abandonnée par son mari qui est fâché qu'elle ne soit pas à la mode, mais qui le seroit davantage, à la vérité, si elle y étoit. Quelle est la vengeance de cette pauvre petite femme? avoir de l'humeur contre lui? il l'évitera, en ne la voyant pas. Prendre un amant? on l'enfermera. Comment y a-t-il tant d'honnêtes femmes dans le monde?

Homme! qui que vous soyez, dévôt, libertin, prodigue, avare, philosophe, et même homme juste s'il en est, croyez-vous avoir jamais donné par générosité? vous, dévôt, vous êtes celui qui avez eu le moins de mérite. Vous avez placé,

votre argent à intérêt; vous vous êtes imaginé qu'il vaudroit le pardon de quelque méchanceté; vous avez dit : Je donnerai à cet homme, non parce qu'il est mon frère, mais parce qu'il est dit dans notre loi : Donnez aux pauvres, et vous aurez le royaume des cieux. Vous, libertin qui n'y croyez pas, n'étoit-ce pas peut-être pour vous débarrasser de ce mendiant? Vous, prodigue, vous lui avez donné ce que vous auriez jeté également à la place où il vous a demandé l'aumône : c'étoit une occasion de plus de vous satisfaire. Vous, avare, c'est pour qu'on le dise; c'est parce qu'on vous regardoit; c'est pour refuser à tout le monde, et vous refuser à vous-même votre nécessaire. Vous, philosophe, c'est par humanité, j'en conviens; mais vous êtes à votre aise : il est aisé d'être philosophe quand on est riche; un petit écu ne vous dérange pas. L'auriez-vous assisté au point de manquer de votre superflu? non, votre philosophie vous fait trop aimer vos aises. Et vous, homme juste, qui peut-être avez vu ce malheureux à la guerre se distinguer sous vos yeux, vous n'avez fait que votre devoir. Je le répète, je cherche un homme vraiment généreux; je n'en trouve point. Ce seroit celui qui auroit plus de plaisir à donner, qu'à jouir de ce qu'il a, et dont un mouvement d'élévation dans son

ame, exprimé sur sa figure, marqueroit la satisfaction d'obliger, en s'en privant.

~~~~~~

Il est bien étonnant qu'il ne soit pas possible d'être parfaitement content de quelqu'un. Cela prouve que si l'on étoit de bonne foi, on ne seroit pas souvent content de soi.

Je hais les gens qui disent : Je suis un honnête homme, vous parlez à un honnête homme. Ce sont toujours des sots ou des fripons qui s'expriment ainsi, et pour le moins des menteurs. Qui d'abord est exactement honnête homme? Ce n'est pas moi, ce n'est pas vous. L'est-on quand on a des passions? le suis-je, quand je désire la fille ou la femme de mon prochain? l'êtes-vous, en parlant trop légèrement d'elle, ou de ce prochain même?

On ne dit rien de neuf, on ne pense rien de neuf, les mêmes conversations reviennent toujours, on sait déjà ce qu'on va répondre. Je me déplais à moi-même, en voyant le petit cercle d'idées et de phrases sur lequel je tourne. N'est-il pas déjà assez ennuyeux de se lever, s'habiller, faire tous les jours les mêmes choses sans devoir en dire. Je conçois qu'on peut prendre la résolution de ne plus proférer une seule parole.
~~~~~~

Malheur aux gens qui n'ont jamais tort, ils n'ont jamais raison.

On parle toujours de tyrans. Ce n'est pas celui qui règne sur un royaume ; car, dans le fond, à qui celui-là fait-il du mal? à ceux qui l'approchent, et que l'ambition jette entre ses griffes. Mais c'est le colonel, le père, le mari, le magistrat, le maître vis-à-vis de ses domestiques, le seigneur vis-à-vis de ses paysans, les amis même, sa maîtresse souvent, voilà les vrais tyrans. Qui est-ce qui bannira ceux-là? y aura-t-il une assemblée nationale pour les détruire? La tyrannie existera toujours.

L'intérêt personnel le moins malhonnête, est celui qui, examinant les choses sous deux faces, ainsi qu'elles sont presque toujours, après les avoir trouvées peu différentes l'une de l'autre, prend le parti qui convient le mieux. Au moins, cela prouve qu'il a disouté avec lui-même, et qu'il seroit arrêté, s'il avoit trouvé une vérité bien prononcée contre le bien général.

Je distingue ces petits et ces grands intérêts particuliers des passions, et le résultat de ceux-là, de cel que celles-ci produisent. Les

éclairs qui sont la suite des premiers, alarment ; mais la foudre et ses éclats, résultant des autres, écrasent.

C'est à présent que l'on voit les effets de ce maudit amour de soi-même, de cet amour-propre enraciné, de cet orgueil épouvantable qui, à la vérité, n'avoit jamais produit autant de maux. Des citoyens insignifians se donnent à eux-mêmes une mission d'hommes d'état dans toute l'Europe. Des gens qui ne peuvent pas payer leurs blanchisseuses, prétendent payer les dettes de leur patrie ; ils ne peuvent point régler leurs affaires de famille, et s'occupent de celles du monde entier.

Avec de l'énergie et de la sévérité pendant la paix, et des succès dans la guerre, nous sommes bien plus heureux que nous voulions l'être. Respectez l'opinion de vingt turbulens, qu'on peut faire pendre ; elle gagnera vingt millions de dupes, et en fera périr plus d'un, soit d'un côté, soit de l'autre. (*)

J'aime la bonté, mais qu'on ne la pousse jamais assez loin pour être obligé de devenir méchant ; et à tous momens cela arrive aux

(*) C'est écrit à la première nouvelle de la première assemblée, où le côté droit étoit si gauche, et le côté gauche si peu droit.

gouvernemens, aux précepteurs, aux maîtres.

Comment les chefs peuvent-ils être éclairés ? s'ils ont beaucoup d'esprit, ils sont tranchans, et doivent nécessairement se tromper : s'ils n'en ont pas beaucoup, ils vont consulter leurs alentours, qui, par un intérêt ou par ignorance, ne disent ou ne savent pas le vrai. Le premier est trop peu ami de l'ordre. Le second l'est trop. Il est assez connoisseur pour voir que ceux dont il demande les avis, ne le valent pas : mais il les suit. Celui des subalternes, qui sait mieux ce qu'il y a à faire, n'a aucune mission pour en avertir le chef, et ne le veut pas pour ne pas passer pour faire le nécessaire, l'important, le chercheur de faveur.

Mon dieu ! que notre raison a peu d'étendue ! Examinez la vie privée des plus grands hommes ; lisez les plus grands génies, Voltaire, Jean-Jacques, et quelques autres. Voyez combien ils ont eu tort. Écoutez raisonner les gens d'esprit : au bout d'une heure de conversation ils ne savent plus ce qu'ils disent, et, s'ils ne sont pas du même avis, montrent de l'humeur ou de la mauvaise foi.

~~~~

Les crimes de l'antichambre, du cabinet,
~~~~

des salons de compagnie des hommes du plus haut rang, et des boudoirs de leurs charmantes femmes, sont de bien plus grande conséquence que ceux des grands chemins. Mais il n'y a pas de tarif de peine pour les horreurs de la société, toujours encouragées par des succès. Trahison, calomnie, rapport même vrai, accusation, sacrifice, manège d'amant ou de mari brouillé, infidélité dans le secret, méchanceté ou vengeance dans le mariage; péchés d'amour-propre, de présomption, de vanité humiliante : voilà ce qui mérite plutôt la cage obscure, que tout ce qui arrive au simple citoyen, trop ignorant, trop grossier, trop pauvre pour être honnête homme.

C'est un grand malheur que la classe des domestiques ne soit pas bien élevée. Il devroit y avoir des écoles pour eux, où ils apprissent à bien penser, bien servir et bien causer. On se trouve si souvent exposé à leur société, à la campagne, en campagne, en voyage, en ville même tous les matins, qu'il seroit nécessaire de trouver à qui parler. Il faudroit, dans ces colléges, leur donner des maîtres de morale et de littérature, et leur faire aimer la lecture, la musique et le dessin, pour plaire à leurs maîtres : Ils leur plairoient sûrement. On

feroit leur fortune ; ce seroit une portion de citoyens heureux pour leur vie. Au lieu de les chercher dans la rue, et de les prendre au hasard, on iroit à cette fondation.

~~~~~~

Un des avantages de ces grandes institutions publiques dont j'ai souvent parlé, pour chaque classe de citoyens, suivant leur destination, seroit de leur apprendre à voir ces objets de même. De-là, certainement, il devroit naître un concours mutuel à l'exécution des choses dont ces jeunes gens seroient chargés dans la société.

~~~~~~

Personne n'est modeste, malgré la révérence embarrassée, ou l'air timide qu'on prend quelquefois. Personne n'est doux ; personne n'est naturel ; personne n'est de bonne foi ; personne ne se rend justice ; personne n'en rend aux autres ; personne n'entend bien, personne ne voit bien ; personne ne dit la vérité. Contredites quelqu'un, telle obligation qu'on vous ait, on oublie tout.

~~~~~~

Je ne conçois pas qu'un homme de mérite soit en place ; aussi, il y en a très-peu. Les gens médiocres, contens d'eux-mêmes, le sont des autres. Ils n'alarment l'orgueil de personne, parce que leurs supérieurs, pour peu qu'ils
~~~~~~

aient de l'esprit, sont bien aises de voir leur médiocrité. Il n'y a rien de si commode qu'eux, pour tout et dans tout.

~~~~~~

L'humeur est comme la mauvaise herbe qui mange tout, et empêche tout ce qui est bon, en plantes et en semences, de se produire, et par conséquent de se reproduire et profiter. Cette comparaison est si juste, que je vois les gens les meilleurs, les plus justes, quelquefois les plus aimables, les plus délicats, les plus honnêtes, hors de la possibilité de paroître ce qu'ils sont. Toutes les bonnes qualités sont interceptées. C'est comme s'ils n'en avoient pas.

~~~~~~

Je crois avoir dit cent fois ce que je pense de l'ingratitude qui me paroît un monstre. Mais on devroit demander la permission d'obliger; car, si quelques bienfaits dont on ne se soucie pas, d'un homme qu'on n'aime pas, vous tombent sur le corps, vous voilà obligés à être obligés toute votre vie, souvent sans grand sujet d'obligation, et quelquefois en faisant fort peu de cas de la personne.

~~~~~~

Il ne faut pas pour cela, à l'exemple de J.-J. Rousseau, prendre en aversion ceux qui vous
~~~~~~

rendent service, et les soupçonner de noirceur. On peut être reconnoissant, sans leur être attaché, s'ils ne méritent pas de l'attachement d'ailleurs ; mais s'en faire des ennemis, leur prêter des vues, croire les découvrir par la froideur d'une invitation à souper, ou la place qu'on a à dîner, ou le peu d'attention d'un valet à donner une assiette, est le comble de la folie.

Celui de la fatuité, chez J.-J. Rousseau, est d'avoir eu vingt femmes amoureuses de lui, et qu'il les auroit eues s'il avoit voulu.

Le comble de son amour-propre a été de se croire toujours persécuté, de chercher à l'être plutôt qu'à être ignoré : le comble de ses malheurs a été de finir par être ignoré au milieu de Paris, sans être tourmenté les dix ou douze dernières années de sa vie.

Il faut lui pardonner : admirons-le même quelquefois ; lisons-le sans le croire, et admirons sans cesse, dans ses ouvrages, le comble du génie et de l'éloquence.

~~~~~

Je veux que l'on soit philosophe sans le savoir ; sans cela on devient pédant, paradoxal, présomptueux : on ne s'entend plus soi-même. On débite des maximes que l'on ne comprend
~~~~~

pas ; mais les sots se disent cependant : mon dieu ! que cela est vrai !

~~~~~~

Qu'on prenne garde à ce genre-là, sur-tout dans un ouvrage comme celui-ci. Un faiseur de pensées songe souvent à être applaudi plus qu'à être entendu, et se laisse aller à un petit scintillement qui éblouit sans éclairer. Il y a un petit mécanisme de définitions, d'explication de synonymes, d'antithèses, de comparaisons, de ressemblances, de différences, qui fait, quand on veut, fort aisément la réputation.

~~~~~~

Montesquieu, enfin, lui que j'adore, n'est pas exempt de ce défaut. Je viens de lire quelques réflexions de lui, qu'on a imprimées. C'est une phrase, une ligne. Cela doit dire beaucoup, et est faux ou obscur. Je n'aime point la morale en fusées : voyez les comédies, les livres et les conversations qui sont toutes à l'esprit; cela fait le même effet que les feux d'artifice : on en sort toujours triste. On est fâché de n'avoir eu que du bruit, et qu'il n'en reste rien, absolument rien.

~~~~~~

Si les Français cessent d'être enfans, je n'en réponds plus. Si les courses, les papiers et les *clubs* anglais, les fracs, les bottes, les petits
~~~~~~

cordons aux culottes de peau, les spectacles, les drames noirs, leur ont fait perdre leurs grâces; s'ils ne sont plus chantans et dansans, et galans : les Français deviendront des fous furieux.

Jamais peuple n'a été plus fait pour la cour. Il n'a pas été créé pour penser, mais pour obéir, en s'amusant, n'étant comptable et chargé de rien.

Une visite à la maîtresse, ou au confesseur du roi, une chasse avec lui suffisoient et étoient bientôt faites. Les mémoires, les harangues, les discussions sont-elles faites pour des jeunes gens de la cour?

O Français de nos jours, qui perdez l'amitié de l'Europe, sans en acquérir l'estime, vous courez à votre perte. Ce ne sont plus des jeux d'enfans. Vous êtes bien changés. Et il faudra répandre bien du sang, pour vous rendre le sens commun (*).

Ce qu'on appelle gens de lettres à présent, fâchés de ce que les gens du monde en ont au-

(*) C'étoit pendant l'assemblée des notables que j'ai écrit ceci. Il est souvent aisé d'être prophète. (*Note de l'Edit.*)

Cette prophétie est incomplète; les Français sont redevenus aimables, sans revenir à leur ancienne mollesse et sans cesser de penser. (*Note de l'Edit.*)

tant qu'eux, se distinguent par beaucoup de morgue, et ont de l'humeur de ce qu'ils ne sont pas consultés par les rois et leurs ministres. Ils ont lu que, chez les anciens, il y avoit des philosophes à leur cour; mais c'est qu'ils ne l'étoient pas, et que ces messieurs-ci ne le sont pas davantage, tout en parlant philosophie. Les premiers l'enseignoient sans en avoir; c'étoit un métier. Ils ne faisoient ni bien, ni mal. Les derniers sont dangereux.

Il falloit leur donner un os à ronger. Il étoit clair que ceux qui avoient le plus d'esprit, culbuteroient ceux qui en avoient le moins. Il étoit clair que ceux qui ne sont rien, voudroient être quelque chose; qu'ils diroient que la noblesse ne devroit pas être héréditaire, et qu'ils parleroient au nom du peuple qui, sans eux, iroit au cabaret, chanteroit, et ne voudroit tuer, ni gouverner personne.

Il falloit que tous les gouvernemens de l'Europe regardassent ces prétendus philosophes comme le parti de l'opposition en Angleterre qu'on s'en fût servi en politique et en administration, quand on auroit voulu faire des changemens, en publiant que c'est la majorité : et leur donner des emplois, pour qu'ils soient du parti de la cour. J'ai vu souvent ces messieurs, qui travaillent pour le bien des hommes en général,

ne pas assister un homme en particulier. Ils me rappellent cet Anglais qui avoit passé la nuit à travailler contre la traite des nègres et leur esclavage, qui tiroit tous les jours les oreilles au sien, parce qu'il se levoit un peu trop tard.

Pour ridiculiser le premier auteur bourgeois qui écriroit contre la noblesse, il faudroit le faire baron. Il y seroit pris; et l'homme d'esprit deviendroit le plus fier des barons.

~~~~~~

Pour distinguer l'homme des autres animaux, au lieu de dire que c'est le seul raisonnable, je voudrois qu'on dît : c'est l'animal sans cesse trompeur ou trompé. Je le prouve, en suivant notre histoire depuis les entrailles de notre mère jusqu'à celles de la terre où s'arrête notre triste et pitoyable existence.

Formé vraisemblablement par la seule tromperie que je permets, la tromperie charmante de l'amour, un enfant près de venir au monde, intéresse toute une famille. La mère qui attend tout son bonheur de la naissance d'un garçon, engage presqu'elle-même à la tromper. L'accoucheur juge que la nouvelle de la naissance d'une fille lui donneroit le coup de mort : on remet au temps et à l'adresse de l'en instruire. Cet enfant trompe avant de venir au monde; mais on s'en venge bientôt. Il veut sucer le petit
~~~~~~

bouton de rose de sa nourrice : on lui donne le doigt, et puis un hochet. On lui promet bientôt du bonbon, pour l'engager à tout plein de choses : et après lui avoir manqué mille fois de parole, il sort enfin de l'enfance, pour être trompé sur des choses bien plus intéressantes. Il l'est dans tout le cours de son éducation, par les maîtres qui ne croient pas ce qu'ils lui enseignent. Mais il s'en venge bien, en faisant semblant d'étudier, en leur faisant mille espiégleries, s'échappant pour courir dès qu'on ne le voit pas, et mentant sur tous ces objets, si par hasard il est assez découvert pour en être accusé. Il entre dans le monde. Il trompe à droite, à gauche, ses créanciers qui l'avoient trompé aussi, à la vérité ; ses officiers d'état-major, ses généraux, et des femmes tant qu'il peut. Devient-il bon sujet tout-à-fait, bon officier par exemple ? il trompe tous les jeunes gens des environs, pour les faire soldats ; il part pour la guerre, trompe ses amis pour surprendre et tromper les ennemis. Deux suppôts noirs comme le diable, l'un de la paroisse, et l'autre de la justice, viennent jeter dans ses bras la victime de la vanité ou de l'intérêt ; le tendre époux la trompe, et en est trompé. Plus il avance dans le monde, surtout s'il a du mérite, plus on cherche à le tromper, à la cour et à la

ville. Il devient malade. Les parens, les amis, les médecins le trompent sur sa situation : et par un effet de cette dernière tromperie, de tromperie en tromperie, il arrive à la fin de sa carrière, après avoir encore essuyé celle d'un mauvais prêtre, peut-être indigne de l'être, qui est venu lui promettre ce qu'il ne croyoit pas lui-même.

~~~~~~

C'est peut-être le ministère que va occuper ce jeune homme supposé, dont je fais l'histoire. Plein d'exemples de tromperie, qu'il a puisés, et des résultats de toutes les faussetés politiques, il travaille à en augmenter le nombre. Obligés de tromper le public, leur souverain même quelquefois, pour leur bien, ils cherchent à tromper les autres pour leur mal. Espionnage, séduction, engagemens, écrits, paroles, traités sur l'évangile, rien n'est sacré : et à présent la tromperie la plus raffinée est de ne plus tromper, ce qui est la plus scélérate de toutes, par son intention. Mais on en est venu à ce point-là.

~~~~~~

Qui veut parcourir les classes subalternes des citoyens ? Quelle est la maison où, à commencer par le suisse qui dit que l'on n'y est pas, il y a un étage jusqu'au quatrième qui ne cherche pas par état à tromper son prochain ?.....

Voyez les complimens d'usage, les formules de lettres, les bonjours, les embrassemens, gages sacrés, vis-à-vis d'une femme, d'une passion à ne jamais finir, vis-à-vis d'un homme, d'une amitié à lui sacrifier tout son sang. Les mensonges de société, les excuses d'usage, les exagérations; ce qu'on entend, ce qu'on voit, ce qu'on dit de travers même, quand par hasard on a une bonne intention. Et calculez ce qui appartient à la vérité.

On crie aux armes. J'y cours moi-même. Je vole à la gloire. J'y sacrifie mes plaisirs, mes goûts, mes passions, mon repos, dont personne ne sent mieux le prix. Mais, par une suite de contradictions involontaires avec soi-même, entraîné dans ce cercle de chimères, je ne cesse pas d'être observateur; et quoiqu'acteur de la scène qui se joue, je prends tout ce qui se passe, et ce qui se fait autour de moi, pour un coup de pied dans une fourmillière.

Sommes-nous autre chose que cela, pauvres humains! Quel point nos armées innombrables occupent-elles dans l'espace? Si les ballonistes étoient des philosophes, ils s'éleveroient dans les airs à présent, riroient bien de voir nos mouvemens confus sur la surface de la terre,

et trouveroient bien juste ma comparaison de la fourmillière.

~~~~~~

Si j'étois roi de France, je laisserois bourdonner l'Europe autour de moi, je n'en demanderois pas des nouvelles, je défendrois même qu'on m'en donnât, je retirerois mes ambassadeurs et les petits espions; je ne me ruinerois ni pour l'Amérique ni pour l'Angleterre; j'aurois, pour défendre ma position heureuse entre deux mers, deux grands fleuves, deux chaînes de montagnes, et trois cordons de forteresses, quatre cent mille miliciens bien exercés deux ou trois fois par mois, à la défensive des places, des défilés et des rivières. Comme ils ne quitteroient point leur village, ils me coûteroient fort peu, ainsi que ma marine qui ne serviroit qu'à la garde de mes ports. (*)

~~~~~~

Qui est-ce qui marque dans le monde ce qu'on appelle de l'énergie? c'est presque toujours celui qui n'en connoît que le nom. Le monde est rempli de faux braves; les parlemens et les états sont souvent de ces faux braves qui tâtent la cour; ils avancent parce que l'on

(*) J'écrivois ceci un peu avant le commencement de la guerre d'Amérique.

recule, et reculeroient bien si l'on avançoit. Il n'y a presque que des escamoteurs dans le monde; et la réputation, à présent, est un tour de gibecière. C'est l'homme le plus fort, qui souvent paroît le plus foible. On a l'air de craindre les autres, et on ne craint que soi-même.

~~~~~~

Un original est souvent bon diable. Son originalité est fondée sur la certitude qu'il a de son caractère; cela fait qu'il néglige les manières communes. Il pourra avoir beaucoup de défauts, mais il ne sera sûrement ni faux ni rampant.

~~~~~~

Rien ne prouve plus la médiocrité que les petits mystères à l'oreille, les conversations dans une embrasure de fenêtre, les nouvelles de gazette qu'on donne pour des lettres qu'on a reçues.

~~~~~~

De tous les orgueils, c'est l'orgueil philosophique qui est le pire. Je n'aime pas la philosophie de bas en haut; c'est le contraire que j'aime. Je m'explique. L'homme de lettres, par exemple, logé au quatrième, écrit : *O grands de la terre, qu'êtes-vous plus que moi? je suis votre égal. Tous les hommes sont frères.*

~~~~~~

C'est le souverain, ou celui qui en approche,

qui a beaucoup plus de mérite à penser de cette sorte et à le prouver.

~~~~~~

Un sot du grand monde voit mieux sur tout plein d'objets qu'un homme de lettres : son imprimeur, un journaliste qu'il ménage, un financier qui lui donne à souper, une fille de Paris qui, voulant faire la savante, partage avec lui un poulet étique ; et toutes les académies dont il peut être, ne lui apprendront pas à connoître la cour et les hommes.

~~~~~~

Montaigne étoit tout le portique d'Athènes à-la-fois, à l'orgueil près. On voit par-tout le bonhomme, le bon cœur, la bonne tête. Il a deviné le monde après lui. Il a vu le passé, le présent et l'avenir, sans se croire un grand sorcier.

~~~~~~

Il y a de la différence entre un homme têtu, un homme entêté, un homme ferme et un homme qui a du caractère. Le premier soutient fortement ce qu'il pense bien ou mal ; le second l'exécute sans revenir sur ses pas, et sans savoir s'il a raison ; le troisième, sans avoir la mauvaise tête du premier, le mauvais esprit du second, prend son parti d'avance sur l'événement, tel qu'il soit ; et le quatrième est toute
~~~~~~

sa vie ce que le troisième n'est peut-être pas toujours, et entreprend plus que lui.

Quand il arrive un grand événement, les sots pensent à la manière de se conduire d'après cet événement; les gens d'esprit pensent que cela ne durera pas, et se conduisent en raison du changement qui doit arriver.

Si l'on pouvoit se souvenir de ce qu'on a écrit dans sa vie, et avoir tout ensemble dans sa tête ce qui en est sorti, on seroit bien savant. Et si toutes les réflexions qu'on a faites, d'après ce qu'on a vu et senti, se présentoient à l'esprit, on seroit bien profond.

C'est si bien l'avantage des grands seigneurs qu'il n'y ait que des monarchies, que les rois leur donnent toujours de la considération, de telle manière qu'ils les traitent. Faveur ou défaveur, grâce ou disgrâce, tout y contribue. Ils ne sont jamais indifférens à une cour. Il a fallu un amour-propre bien effréné, pour que des gens de grande maison se soient fait démocrates. Ils ont imaginé avoir assez de mérite pour avoir une considération personnelle. Ils se sont apperçus trop tard qu'elle ne tenoit qu'à leurs cordons, et qu'on se moquoit à-la-

fois de leur modestie comme grands seigneurs, et de leur orgueil comme hommes.

~~~~~~

Je ne connois pas de carrière plus heureuse que la mienne. Le remords, l'ambition, la jalousie, n'en ont jamais troublé le cours. C'est-à-dire que je n'ai pas été malheureux : car de vrai bonheur, je n'en ai jamais eu que quatre jours : celui où j'ai mis la première fois mon uniforme ; le soir de la première bataille où je me suis trouvé ; le jour où l'on m'a dit pour la première fois qu'on m'aimoit ; et celui où je suis sorti après ma petite vérole. Voilà les quatre où j'ai été le plus aise d'être au monde. Le premier et le dernier ne pouvoient pas se répéter : et les deux autres ayant été répétés une quinzaine de fois, ont bientôt perdu la fraîcheur de la première sensation délicieuse que j'avois éprouvée.

~~~~~~

C'est bien singulier qu'il faille toujours faire le sacrifice de sa raison.

D'abord pour avoir de la foi, cela est tout simple ; et notre ame en vaut bien la peine. Ensuite pour son corps ; car il faut aussi avoir de la foi dans son médecin. Et puis pour faire de grandes choses dans le monde : sans cela l'on vivroit retiré pour soi seul. On ne seroit

utile en rien. Celui qui, à la fleur de son âge, brave la mort cent fois dans le courant d'une guerre ; celui qui quitte une femme, ou une campagne charmante, pour aller en ambassade ; un ministre courbé sur son bureau ; un pauvre diable d'auteur qui se prive de la société, pour écrire à la postérité qui souvent ne reçoit pas de ses nouvelles, ne font-ils pas le sacrifice de leur raison ?

~~~~~~

J'aime mieux les gens bornés tout-à-fait, que les demi-éclairés. Les premiers sautent les difficultés, parce qu'ils ne les voient pas : les derniers s'arrêtent à chaque obstacle, et ils en créent souvent pour avoir l'air fin.

~~~~~~

On vous dit de ne pas vous servir de coquins dans les affaires, puisqu'ils vous tromperoient. En les intéressant, soit d'ambition, soit d'argent, vous vous en assurerez autant que vous pouvez compter peu sur les honnêtes gens dont vous ne flatterez pas les passions.

~~~~~~

On dit quelquefois : *bête comme un danseur :* c'est parce qu'il n'y a rien de plus bête que la danse en France. La grâce stupide et importante d'un menuet, accompagnée d'un sourire en donnant la main, avec un sot balancé,
~~~~~~

ou un ridicule pas grave, la monotonie des rigodons et le déploiement noté des bras, afin qu'ils ne soient jamais naturels, sont le cachet de la sottise et de l'importance. Quelle différence des pays sauvages, ou presque sauvages, où l'on voit la vraie danse de la nature. En Allemagne, le Walzen montre au moins l'envie de sauter, de s'amuser, et peut-être de s'aimer. Le quadrille français renferme une sottise un peu moins importante que celle du menuet, et jamais un peintre s'occupera à peindre une danse française. Celle des Anglais annonce plus de mouvement, et de l'envie de faire de l'exercice pour la santé, et n'exige pas la grâce de convention; mais les Cosaques, les Masours même, les Russes mènent insensiblement, par leurs mignardises, leurs espèces de pantomimes voluptueuses, leurs bras arrondis et un certain remuement d'épaules, à la danse lascive des Orientaux. J'ai vu, aux extrémités de l'Europe, des troupes de chanteurs et danseuses d'Egyptiennes, au service des grands seigneurs. Le désir leur sort par les yeux, et les yeux leur sortent presque de la tête. Leurs bras sont contournés. Elles déchirent leurs vêtemens. Il n'y a pas de bacchanale qui ait jamais pu ressembler à ces trépignemens impudiques, accompagnés de hurlement. Ces cris, les chansons

les plus sales, animent tellement les femmes, qu'avec le rouge qu'elles ont sur les joues, elles ont l'air d'enragées de tempérament, si l'on peut s'expliquer ainsi.

Les danses des jeunes Grecques au service des sultans et des bachas, ont des manières plus douces : il y a plus de rondeur et plus d'art dans la manière d'exprimer les besoins de la nature, et de les faire naître dans les cœurs des possesseurs presque impuissans des beautés de la Géorgie et de la Circassie.

Tout cela rappelle les deux origines de la danse et de la musique. L'une est l'amour plus ou moins délicat : l'autre est la guerre ; soit pour s'exciter au combat, soit pour se réjouir de la prise, et de la brûlure peut-être de ses ennemis.

~~~~~~

La religion tomboit ; on la croyoit entre les mains de gens de mauvaise compagnie ; c'étoit un air de n'en pas avoir. A présent, pour le bonheur de la religion ou plutôt pour le nôtre, on a découvert que l'irréligion s'étoit glissée jusqu'à l'antichambre, et qu'elle étoit professée par les monstres qui font la désolation du monde.

L'homme riche sans religion a remarqué qu'il étoit volé par des gens sans religion. Il a
~~~~~~

trouvé qu'il falloit en avoir ; c'est une réflexion que son intérêt lui a dictée ; mais cela ne le mène pas à en avoir une. On diroit qu'il veut charger Dieu de son ménage.

~~~~~~

A force d'esprit, n'en ayons plus.

~~~~~~

Il y a des gens à qui il va si mal d'avoir l'air de penser ; ils veulent le faire croire. Ils aiment à dire qu'ils ont des sujets de réflexion, même de tristesse ce jour-là. Il n'en est rien : ils sont comme toujours.

~~~~~~

Je ne vois presque plus d'envie de s'amuser : tous les esprits sont lents : plusieurs sont pesans. On croit aux impossibilités. On se laisse aller à une vie uniforme, à une monotonie insupportable ; on n'a plus qu'une sourde ambition. Les militaires ne souhaitent pas assez la guerre ; les jeunes gens ne recherchent pas assez le plaisir et le tapage, les femmes, les fêtes, les courses de traîneaux. Le monde va-t-il donc finir? C'est la sagesse qui nous conduira aux Petites-Maisons. C'est la folie de la raison (*).

~~~~~~

Les gens à demi-habiles dans leurs affaires se ruinent toujours. Il vaut mieux, pour soi et pour

(*) Il y a plus de douze ans que j'ai écrit ceci.

les autres, une bien bonne et parfaite ignorance, ou un esprit supérieur.

~~~~~~

Il y a beaucoup de profit à vivre avec des gens qui n'ont pas de mémoire. Chaque fois qu'on leur dit quelque chose d'agréable ils l'oublient : l'impression reste ; elle redouble toutes les fois qu'on recommence, et on commence tant de fois qu'on veut.

~~~~~~

Je suis fâché que Newton et M. de Gassion soient morts avec leur virginité ;

Que M. de Turenne soit devenu amoureux comme un écolier ;

Que M. de Luxembourg ait cru aux sorciers ;

Que M. de Voltaire ait voulu avoir part aux affaires d'État ;

Que le roi de Prusse ait brûlé un tant soit peu la ville de Dresde ;

Que Jean-Jacques ait paru en France en Arménien pour n'être pas reconnu : comme si le moyen le plus sûr de ne point l'être n'étoit pas de s'habiller comme tout le monde ;

Qu'un jeune roi, fait pour être aimable, qui a été le premier en France qui ait fait de jolis vers, ait été capable de la Saint-Barthélemy ;

Qu'on ne puisse presque plus rien dire, ni faire de neuf.

~~~~~~

Après avoir vu les succès de la médiocrité, comment peut-on s'aviser d'avoir de l'esprit? Je ne dis pas du génie, parce qu'alors on est perdu. C'est tout simple; il n'est pas à volonté, et doit nécessairement casser le cou à celui qui, malheureusement, en a apporté avec lui en naissant. La folie sera le moindre reproche qu'on lui fera. Mais seulement avec des traits dans la conversation, de la gaieté, des lumières, des élans d'imagination, qui paroîtront des disparates; des choses neuves à dire ou à faire, qui paraîtront des hérésies; un grand amour de son métier, qui paroîtra l'effet de l'ambition; l'amitié du soldat, et la confiance de l'officier; on est bien heureux, dans tous les pays de l'Europe, de ne pas en être chassé, ou tout au moins de ne pas perdre tous ses emplois.

~~~~~~

Si l'on ne me trouve pas assez de sensibilité, qu'on me plaigne ou qu'on m'envie. Ce ne sont pas ceux qui en parlent le plus qui en ont davantage. Peut-être que j'en connois mieux qu'un autre les félicités et les charmans malheurs. Mais j'aime mieux avoir une ame aimante, que

le dire toujours, comme quelqu'un de ma connoissance.

~~~~~~

Si l'on veut obtenir quelque chose d'un sot, qu'on ne lui envoie jamais un homme d'esprit pour négocier. C'est tout ce qu'il y a de plus repoussant pour lui, et il le sent d'aussi loin que le meilleur chien en Angleterre sent le renard.

~~~~~~

Autrefois, en France, chacun s'appeloit Monsieur, et l'enseigne, mal-à-propos, même frappoit sur l'épaule du maréchal; l'homme de lettres aimable, l'artiste distingué, l'acteur rempli de talent donnoit le ton à un souper où l'on ne faisoit pas la moindre attention à un cordon bleu ennuyeux. Etoit-ce à ces Messieurs à se récrier? et à s'écrier: Les hommes sont frères; soyons égaux! Ils ne l'étoient que trop.

Le petit gentilhomme buvoit souvent avec son fermier; et pour un lapin qu'il avoit eu bien de la peine à tirer, et qu'il lui donnoit souvent à accommoder, mangeoit chez lui une poularde excellente.

Le grand seigneur, quand son affaire n'étoit que douteuse, perdoit son procès contre son vassal, protégé plutôt que lui par les parlemens,

les intendans et le magistrat : l'inégalité des conditions diminuoit souvent celle des fortunes.

~~~~~~

Celui qui, faute de courage pour aller à l'armée, de forces pour labourer, d'industrie pour travailler, se dit : Je me fais homme d'esprit, est souvent logé dans un galetas, dont les vîtres tremblent à chaque carrosse qui conduit au spectacle ou à souper. Pourquoi, s'écrie-t-il, tous les hommes ne vont-ils pas à pied ? pourquoi y en a-t-il d'assez bas pour ouvrir la portière à un autre ? et d'assez cruels pour fouetter des animaux, créés aussi pour vivre et mourir en liberté ? Eh ! mon ami, descendez de votre grenier ; voici cinquante ducats que votre libraire vous apporte. Il fait mauvais temps : vous faites venir un fiacre, et vous faites très-bien d'aller admirer sur la scène du théâtre allemand quelque chef-d'œuvre de Kotzebue.

~~~~~~

En quoi donc l'Europe est-elle perfectionnée ? Y a-t-il plus de philosophie depuis Cicéron et Montaigne ? plus de morale depuis Esope et la Fontaine ? plus de tactique depuis Gustave-Adolphe ? plus de bonne politique depuis Tacite ? une meilleure histoire que les commentaires de César ? de meilleures tragédies depuis Sophocle

et Racine ? de meilleures comédies depuis Térence et Molière ? des statuaires comme Phidias et Praxitèle ? des peintres comme Apelle et Vandyck ? De quoi donc sommes-nous fiers pour le plus barbare des siècles ? On a découvert quelques îles et un passage où l'on ne peut pas passer ; des conducteurs, et une inoculation quelquefois dangereuse ; et quelques petits tours de physique, qui ne valent pas ceux des magiciens de Pharaon, et de bien d'autres de ce temps-là.

~~~~~~

N'est-il pas déplorable qu'on ne se soit pas contenté de quelques progrès de la raison, et qu'on ait choisi le temps où elle avoit le plus gagné, pour en abuser par le philosophisme, et la destruction de tout ce qu'il y a de plus sacré et de plus nécessaire ?

~~~~~~

Les femmes les plus honnêtes courent le plus de risques. Elles ne s'attendent pas à ce qui va se passer. Elles rougiroient de prendre des précautions : ce seroit gâter ses affaires, et avoir l'air trop sûr de son fait que d'en prendre avec elles. Aller fermer une porte, a deux inconvéniens ; d'abord cette annonce d'une entreprise effraye et la fait manquer ; et puis le temps d'y courir peut donner celui de se remettre d'une émotion qui, toujours entre-

tenue, alloit avoir son effet. Le bonheur et l'honneur de sa vie entière, est pourtant à la merci d'un valet qui entre pour faire du feu. Un mari ... une visite ..... mais peut-être compte-t-on sur les miracles de l'amour, qui, à la vérité, fait très-souvent lui-même sentinelle.

~~~~~~

Il y a des enfans sérieux : c'est la plus mauvaise espèce. Il y en a qui n'ont jamais ri, qui n'ont aucun goût, aucun plaisir dans le monde; ils blâment celui des autres; ils empêchent d'en prendre; ils n'admirent rien; ils rabaissent tout. Je sais mieux qu'eux que rien n'est parfait, et que le bon est rare : mais du moins je le cherche; si j'en trouve un peu chez un homme, ou dans un livre, je suis content.

~~~~~~

C'est faire bien de l'honneur aux nobles que de s'en embarrasser. Ils tombent d'eux-mêmes, s'ils sont des gens sans valeur, et décréditent bien mieux la noblesse qu'un sot décret. Cela se voit tous les jours. Si l'on a quelque égard pour un grand nom, c'est comme on en a pour une vieille pièce de monnoie. C'est à la bataille de Tolbiac qu'on pensoit, en voyant un Montmorency; à celle de Bovines, en voyant un d'Estaing; à celle de Lutzen, en voyant un Waldstein. On dit : voilà les enfans de ceux qui ont conservé la vie des citoyens aux dépens de la

leur. En voyant les chefs des administrations populaires, on dit : voilà le fils de mon marchand de drap qui m'a volé, ou de mon cordonnier qui m'a estropié.

~~~~~~

L'amour-propre d'un sot est aussi dangereux que celui d'un homme d'esprit est utile. L'un a toujours peur qu'on dise qu'il se laisse conduire : il fait un petit choix honteux et ténébreux, pour qu'on ne le sache pas ; ou va réellement tout seul, et de travers. L'autre demande les avis des gens de mérite, et ne suit que les meilleurs. Le premier est en proie à des gens inconnus ; et le second ne craint pas qu'on l'accuse de se laisser mener.

~~~~~~

Le grand art des conseilleurs, c'est de se douter de l'avis dont on veut qu'ils soient ; ils passeront pour d'excellentes têtes.

~~~~~~

Je connois des gens qui jouent une sincérité brutale : cet air fait passer à la cour pour un brave et brusque militaire ; pourtant le résultat est une flatterie plus dégoûtante que celle des flatteurs ordinaires. Ces gens commencent par dire : « Je n'ai pas besoin de vous ; je me mo»que de tout, je ne crains personne. Si vous » n'êtes pas content de ce que je dis, cela
~~~~~~

» m'est égal. Voulez-vous savoir la vérité ? hé » bien, la voilà toute crue. » C'est du bien d'un parent de l'homme en place, si ce n'est pas de lui-même ; c'est du mal de quelqu'un qu'on sait n'être pas bien dans la société. Venez ici, dira-t-il à un autre, que je vous dise votre fait : Vous avez été trop brave la dernière campagne ; vous êtes trop généreux ; on abuse de votre caractère ; il y a des coquins dans le monde, je ne nomme personne, je suis franc.

~~~~~~

Le poltron ne calcule pas bien. L'incertitude d'un coup d'épée ou d'un coup de fusil devroit se comparer à la certitude du déshonneur, et à l'incertitude d'avoir vingt mauvaises affaires pour ne s'être pas bien présenté à la première. Ils finissent toujours par être tués.

~~~~~~

La jalousie dure plus long-temps que l'amour. On est déjà bien détaché l'un de l'autre ; on est déjà attaché ailleurs : on s'imagine encore avoir des droits. C'est que l'amour-propre est le dernier qui s'en va.

~~~~~~

On est bien plus brillant devant l'ennemi, quand on est avec des gens dont on fait du cas, surtout quand on n'a pas encore été avec eux
~~~~~~

dans le feu. On fait alors des prodiges, que seul on ne feroit peut-être pas autant.

~~~~~~

En amour, il n'y a que les commencemens qui soient charmans. Je ne m'étonne pas qu'on trouve du plaisir à recommencer souvent.

~~~~~~

On ne peut plus rien dire simplement, rien raconter, rien voir comme cela est. On a entendu, on a lu une lettre; on a parlé à un courrier; il y a une bataille de gagnée, et une ville prise d'assaut. Un tel général, vous disent-ils, a été blessé à trois doigts, non, à deux au-dessus du coude; car ils sont minutieux dans leurs détails. La véritable cause de ces menteries est toujours défaut d'esprit, ou importance, ou volonté maladroite de plaire ou d'intéresser. C'est pour faire croire qu'on sait tout, qu'on connoît tout le monde, qu'on est au courant, qu'on est fin ou considéré. Il y a des menteurs qu'on voit travailler, et qui cherchent dans leur tête. Il y en a à qui cela coule de source. Il y en a qui, ne pouvant s'empêcher de dire une vérité, ont l'air de mentir, tant ils en ont l'habitude. Je ne connois de menteur bien aimable que celui de la comédie; c'est le seul que je voudrois rencontrer. Les autres ne peuvent se supporter que lorsqu'on est avec des gens qui les connoissent, qu'on les en-

courage bien, qu'ils s'en donnent comme il faut, et qu'ils ont bien de l'imagination. Alors, dans un instant, il y a sur jeu : Combat de cavalerie, dix femmes, trente pièces de vers, cent pièces de canon, sorciers, voleurs, revenans, palais enchantés, fêtes magnifiques, duels, ambassades, tempêtes, corsaires et bals d'opéra. Tout cela d'abord éloigné, puis rapproché, puis bien arrangé par un menteur habile, est très-divertissant. Mais point de menteurs à nouvelles politiques ; ce sont les plus ennuyeux.

~~~~~~

Ce n'est pas à prendre un amant que les femmes se perdent de réputation, c'est à hésiter de le rendre heureux. Sans s'en douter, elles sont la fable du public qui les juge déjà avec rigueur. C'est devant lui que les premières scènes se passent ; et il en suppose de plus agréables dans le particulier.

Ce qui achève ces pauvres femmes, c'est de quitter ensuite cet amant qu'elles ont pris. Il faut qu'elles prennent la résolution de s'ennuyer toujours avec lui, ou de n'en pas prendre d'autre : car dès qu'on cite une femme pendant deux ou trois ans pour en avoir eu plusieurs, à vingt-quatre ans elle a fini sa carrière ; et l'on s'occupe des nouvelles mariées.
~~~~~~

Que la timidité rend intéressant! que l'effronterie mécontente! Que la timidité a de jolis regards! que l'effronterie en a d'odieux! Que la timidité allonge l'amour et lui donne de la vivacité! que l'audace lui apporte vite l'ennui et le dégoût! Que la timidité fait de chemin malgré sa pudeur! et qu'on a de plaisir à jouir par elle! L'audace fait quitter aussi aisément que l'audace a fait avoir.

~~~~~~

Il y a bien des sujets de rire dans le monde : il faut savoir s'en emparer. Les ridicules ; les méprises ; les originalités ; les airs ; les tons ; les mots mal placés et d'habitude ; les bossus ; les figures ; les jargons ; les comparaisons ; les souvenirs ; les mal-entendus ; les attrapes ; les surprises ; les mensonges ; les mines ; les tics ; les habitudes ; les choses de convention, ou à contrefaire ; les remarques qu'ont fait avec ses amis ; la façon de s'entendre avec eux ; les fausses citations ; les à-propos ; les mauvais propos ; les liaisons de l'S et du T, trop fortes ou mal placées : des gaietés sur le mot ; des misères ; des mots plaisans ; des sens retournés exprès ; des pensées métamorphosées ; les impatiences ; les contrariétés qu'on voit souvent aux autres ; leur colère ; les importans ; les distraits ; les bégayeurs ; les méfians ; les maris ; les fanfarons ; les gens qui
~~~~~~

ne savent jamais trouver un nom propre, et qui disent toujours une chose pour l'autre; des passans qui croient n'être pas vus; quelqu'un, qui que ce soit, à regarder fixement à un grand dîner, dans un cercle, ou pendant un quart-d'heure, sans qu'il s'en doute; des faiseurs d'esprit, et des femmes qui veulent toujours plaire; la confiance d'un militaire; l'orgueil d'un ministre; l'air moelleux d'un robin; l'air sucré d'un abbé; l'air capable d'un évêque; l'aigre-doux d'une dévote; le maintien des différentes classes, des courtisans à la cour, et des danseurs dans un bal; les airs des agréables et des élégantes à la promenade, ou aux spectacles; leurs fausses joies, en y arrivant; la gaieté que l'on joue, pour qu'on dise : Mon Dieu! que cette petite femme est folle! qu'elle est vive! qu'elle est aimable! Les fausses protestations d'amitié, et l'envie de parler de soi, qu'on découvre à quelqu'un. Tout *Molière*, deux pièces de *Beaumarchais*; les spectacles détestables, parce qu'on y rit de l'auteur ou de l'acteur. Les marionnettes; les chansons des rues; les théâtres du boulevard; les parades; les platitudes; les hasards; les rencontres; les reparties; les accidens; les chûtes; les embarras; les bavards que d'autres bavards empêchent de parler. Tout ce qu'on rencontre d'importans, d'importuns, d'empressés, de

fâcheux même ; enfin, tout ce qui est saisi et suivi avec gaieté, lorsqu'on a l'esprit bien fait, et que l'on n'est ni envieux, ni méchant, ni suffisant : alors on rira, ou l'on sera toute la journée prêt à rire.

~~~~~~

Il ne faut jamais se laisser dominer par ses affaires : un habile homme se met au-dessus. Quand même il manqueroit d'exactitude, il se rattrappe et se met au courant. Il faut de l'ordre sans doute, et de la méthode ; mais il faut n'en pas être esclave. La peur de faire des injustices en fera commettre. Le génie fait tout percer, tout deviner, tout réparer, et s'élever au-dessus des formes. L'absence du génie fait d'un ministre un commis, d'un général un major, d'un président un avocat, d'un intendant un subdélégué, d'un médecin un apothicaire ; mais presque jamais un prêtre d'un évêque.

~~~~~~

Il faut toujours être en garde contre soi ; il faut même s'abstenir des bonnes choses. Par exemple, la retraite est admirable pour faire des retours sur soi-même ; cependant on peut en abuser. Je m'y accoutume trop tous les jours ; et c'est par principe que je m'y arrache dans ce moment-ci, pour aller chercher un ennui à un bal superbe, où je le trouverai sûrement au

milieu de cent femmes dont aucune ne m'intéresse.

~~~~~~

Je connois vingt pièces du théâtre allemand, et autant en italien, charmantes en vérité, et pleines de nouveautés gaies et naïves. Dans ces pays-là on étudie davantage les petites nuances et les détails très-comiques qu'on néglige mal-à-propos en France. Les originaux sont bien mieux prononcés sur ces deux théâtres ; j'y ai vu représenter plus de vingt personnes de société, que je connoissois. Les bienséances arrêtent toujours les Français. Ils ont moins d'imagination que les autres pour la comédie et les romans.

Pourquoi les Français traduisent-ils? c'est la perte de l'esprit national, que d'y faire passer celui des autres nations. On n'est jamais content de ce qu'on est et de ce qu'on a. On cherche toujours à être moins, pour être plus. On devient trop raisonnable et trop merveilleux en France : un tailleur y parle finances ; un cordonnier, des affaires du parlement ; un perruquier, des tracasseries de la cour.

~~~~~~

De tous les pays qui sont en république, je n'en connois qu'un qui soit fait pour cela : c'est la Suisse, parce qu'on y est bon, éclairé et vertueux. C'est là seul que le climat, la religion et

le gouvernement y concourent. L'un y est tempéré ; l'autre est remplie de bonne morale ; et le troisième est doux, et presque toujours entre les mains des honnêtes gens, mis en valeur par leurs propres concitoyens qui connoissent peu ce monstre des monarchies, qu'on appelle l'envie. Mais la Hollande et Venise ne sont pas faites pour se gouverner elles-mêmes. La bêtise, la bassesse, le vil intérêt des habitans de la première ; les préjugés, la plate astuce et le peu de vertus de la seconde, auroient besoin d'un souverain. Qu'est-ce que c'est qu'une république comme Gênes, où il y a des grands seigneurs, et tous les vices que cette classe de gens apportent toujours avec eux ? C'est l'égalité d'humeur des bons Helvétiens ; ce sont leurs lacs dont les eaux, calmes comme leur ame, sont bordées de maisons de campagne simples comme leurs mœurs : c'est leur éducation ; ce sont leurs bons ministres de l'Évangile, pour ceux qui y croient, et des principes d'une sage philosophie pour ceux qui n'y croient pas : c'est tout cela qui les rend ce qu'ils sont. Il y a trop ou trop peu de fermentation dans l'esprit des provinces de France, pour qu'elles soient en république. Trop de vivacité dans celles du Midi, trop d'épaisseur dans celles du Nord, et trop d'ignorance par-tout. L'esprit des Français a besoin d'un alambic,

comme Paris. C'est là qu'il se purifie, comme l'eau de la Seine dans les fontaines de sable (*).

~~~~~~

Les renouvellemens d'amour sont charmans. On se croit rajeuni de tout le temps de la séparation : on ne peut pas croire qu'il y en ait eu. Et surtout, quand on attrape son successeur, cela est encore vingt fois plus agréable; car il l'est bien plus de tromper un amant qu'un mari. C'est là que l'esprit des femmes se déploie.

~~~~~~

Vilaines gens que nous sommes! comme nous sommes nés méchans et cruels! L'enfant qui est au monde depuis quelques semaines, bat sa nourrice : à six semaines il bat tout ce qu'il rencontre, et tourmente ordinairement le petit chien de la maison. Le valet cherche un valet plus valet pour le tourmenter; et puis c'est un postillon de la poste qu'il gronde ou qu'il bat; et puis un pauvre qu'il rebute. L'ouvrier de la ville, le savetier insultera à celui qui travaille au village; et celui-ci cherchera peut-être encore quelqu'un plus petit à ses yeux pour le maltraiter. Nous sommes toujours opprimés ou opprimans.

~~~~~~

Il y a tant de peines pour ceux qui tuent;

(*) Cet article est fait il y a plus de vingt ans.
~~~~~~

pourquoi n'y en a-t-il pas pour ceux qui humilient? Les uns suivent mal-à-propos un premier mouvement qui prouve bien encore ce que je dis, que nous sommes de vilaines gens; les autres font mourir de chagrin. Les premiers enfoncent le poignard; mais les autres le retournent lentement dans la plaie, pour l'empêcher de se fermer. Une seule chose peut nous ennoblir. C'est l'élévation de l'ame; mais, mon dieu! que cela devient rare! on en avoit plus, quand on n'avoit pas tant d'esprit.

J'ai déjà parlé des honnêtes gens. Encore un mot sur leur compte. J'en connois qui écoutent aux portes, qui ouvrent des lettres, qui jettent des soupçons sur d'autres, ou qui ne repoussent pas ceux qu'on leur témoigne; qui ne se refusent rien, qui se font des maximes, et qui, pour trouver mauvais des choses qui dans le fond ne font tort à personne, s'imaginent avoir une morale sévère. Les gens tristes sont souvent dans ce cas-là. Ils ne rient pas d'une gaieté qu'on dit; ils ne couchent qu'avec leurs femmes; ils déclarent abominable de coucher avec celles d'un autre : ce sont des honnêtes gens. Mettez-les à l'épreuve, sur tel genre de délicatesse que ce soit, sur la moindre petite privation, le plus petit sacrifice; vous verrez l'austérité aux dépens des autres disparoître chez eux aux dépens de la vertu, en

faveur du plus sot amour qu'ils pouvoient avoir, l'amour d'eux-mêmes.

~ ~ ~ ~ ~ ~

Pourquoi peint-on toujours la justice avec une épée et même une balance? Je voudrois quelquefois lui mettre un voile. Il est souvent de la justice de ne pas faire justice. mauvais.

~ ~ ~ ~ ~ ~

L'homme tel que je le désire, capable de grandes choses, ne peut pas avoir deux mois de raison par an. Je parie que César, Alexandre, le grand Condé, n'en ont jamais eu davantage.

~ ~ ~ ~ ~ ~

Les Anglais sont comme des lévriers, fous dans leur jeunesse, et puis tristes à mourir. De même qu'eux, ils sautent, dansent, courent, et puis ils ont l'air de rêver toujours.

~ ~ ~ ~ ~ ~

Si un ministre ou un général étoit capable des calculs d'un jaloux et de sa vigilance, ou des soins d'une coquette pour attraper et conserver ses amans, il n'y auroit pas d'état mal gouverné, ni d'armée mal commandée.

~ ~ ~ ~ ~ ~

Il est très-joli d'aimer la femme d'un jaloux. Si l'on est adroit, on le fait servir à la garder pour soi; on en est bien plus sûr. Avec quel

plaisir ne la voit-on pas avec son mari ? J'ai vu des imbéciles qui s'avisoient de le trouver mauvais, qui le défendoient à leur maîtresse. Au contraire, il faut même leur en permettre l'usage : elles en évaluent bien mieux l'amant ensuite. Mais messieurs les maris sont toujours trop ou trop peu jaloux. Ils ne savent pas garder un juste milieu ; ils laissent à l'amant trop d'occasions d'user sa flamme, et ne prennent point garde à un autre hommage qui viendroit à la traverse. C'est à quoi on devroit les obliger.

~~~~~~

Au moins, si ce n'étoit point celui-là, disent les jaloux. La femme le renvoie, le sacrifie, ou le quitte tout bonnement. Le mari trouve que l'autre ne vaut pas mieux, et rend tous les jours sa femme plus coupable, et son accident plus connu.

~~~~~~

Il n'y a rien de plus commode que d'aimer dans une société, et vivre dans une autre. On y arrive gai et aimable pour tout le monde, lorsqu'on a laissé la femme qu'on aime, entourée d'ennuyeux, et éloignant, d'elle-même, les aimables prétendans.

~~~~~~

Si l'on ne peut pas se passer d'être jaloux, qu'on le soit de tout le monde en général ; je le
~~~~~~

passe plutôt : mais qu'on le soit de quelqu'un en particulier, et qu'on le nomme ; c'est nommer son successeur. C'est en le nommant, que les maris et les parens font réussir celui qui peut-être n'y pensoit pas.

~~~~~~

Il y a des femmes qui aimeroient, si la journée étoit plus longue. Que le soleil s'arrête, et elles seroit à vous. Les têtes s'échauffent vers le soir, l'après-souper est charmant. On se promène par le plus beau clair de lune du monde; l'air est calme, mais le cœur ne l'est pas. On se sépare ; on parle du serein : les indifférens proposent de se coucher. Le lendemain, c'est à recommencer ; elles ne se ressouviennent plus du point où on les a laissées ; et si elles s'en ressouviennent, c'est pour s'en garder une autrefois.

~~~~~~

Il y a un crime réel et abominable ; c'est de troubler un mariage d'amour. Comme c'est le premier des bonheurs, il faudroit faire punir celui qui voudroit en priver deux amans époux. Y a-t-il quelque chose qui puisse valoir la félicité continuelle dont ils jouissent, s'ils sont bien-faits l'un pour l'autre.

~~~~~~

Maris du grand monde, qui vous êtes ma-
~~~~~~

riés comme on se marie, il y a encore un moyen d'être bien avec vos femmes : si elles sont jolies : soupez souvent avec elles. S'il y a eu de la jalousie pendant le jour, ou une querelle, vous vous expliquez : vous vous raccommodez. On a de la confiance et de la croyance dans un petit particulier ; on est à son aise, on est porté à la réconciliation. Elle se fait sous les auspices de la volupté, si ce n'est pas sous ceux de l'amour.

Vous ne soupez pas, la querelle reste ouverte ; on ne s'explique point : monsieur ne veut point faire les avances : madame boude. Le lendemain, les apparences paroissent des certitudes ; le surlendemain, les fausses nouvelles arrivent ; le jour après, mauvais visage : quand on a de l'humeur, on devient laid et déplaisant. Les rapports des deux parts, et les commissions le jour d'ensuite ; puis les confidences de droite et de gauche, les mauvaises interprétations, les plaintes, les injures, des lettres aux parens, des reproches aux amis. Je ne donne que hui jours pour être brouillés tout-à-fait, et un mois pour être ennemis irréconciliables.

~~~~~~

Dans notre religion qui assigne une seule femme à un seul homme, on devroit être sûr
~~~~~~

de trouver deux êtres créés l'un pour l'autre. Tant mieux si cela est ; la société troublée par les trahisons, les faux sermens, les ruses, la séduction, les enlèvemens, est rassurée par le choix volontaire de ceux qui sont faits pour s'aimer toute la vie. Qu'on le leur laisse donc faire, ce choix. Les alarmes cesseront, les parens ne craindront plus le reproche de deux ou trois générations, qui les assureront d'avoir fait leur malheur.

~~~~~~

La femme la plus sage a son vainqueur ; si elle l'est encore, c'est qu'elle ne l'a pas rencontré. C'est cette moitié de soi-même qu'on cherche toujours, qui fait faire tant d'extravagances.

~~~~~~

Pourquoi n'ose-t-on pas épouser une femme ou une fille qui auroit déjà aimé plus d'une fois? on diroit que le mérite du sacrement, et l'honneur des époux, tient à certaine prise incertaine de l'innocence ? c'est une preuve qu'elle a un cœur. Si elle ne l'a pas lâché tout entier, tant mieux encore ; plus elle aura cherché à aimer sans y réussir, plus elle rendra son mari parfaitement heureux, si on lui donne celui que son cœur désire.

~~~~~~

Il me semble que l'importance est ce que
~~~~~~

nous prenons le plutôt et quittons le plus tard. Les enfans font les nécessaires ; les vieillards s'imaginent que de vieillir est déjà un mérite. Leur œuvre dernière, leur testament, se fait même avec une sorte d'orgueil.

~~~~~

Le bonnet de nuit qui va horriblement mal aux hommes, et la trop grande liberté du ménage où l'on se voit souvent à son désavantage, commencent par y jeter du froid. De-là, beaucoup de paresse dans la conversation ; de-là, beaucoup d'ennui si l'on ne fait rien ; si l'un des deux prend un livre, c'est encore pis ; on se fait de temps à autre une question à laquelle on répond à peine. Querelle entre les valets, on prend parti ; querelle pour les chevaux que madame fait peut-être attendre trop long-temps : cent choses dans ce genre-là. Et puis, sans la moindre raison raisonnable, on se rend malheureux tous les jours de plus en plus.

~~~~~

Il faut anéantir les universités, c'est la perte des familles. Elles s'y ruinent pour faire de mauvais médecins, de mauvais avocats et de mauvais prêtres. Pourquoi apprendre à embrouiller les santés, les affaires et les consciences. Qu'un homme habile en ces trois genres,

forme des élèves ; que leur nombre soit proportionné aux villes et aux villages, et qu'on arrête tout ce qui excède cette juste proportion.

Les petites charges font sortir ceux qui en sont revêtus, de la classe vraiment digne et respectable de la bourgeoisie. Les pères portent une malheureuse petite épée ; les mères, des plumes ; et les enfans, la besace de l'indigence.

~~~~~~

Je ne me soucie pas qu'on me dise directement des secrets. On les apprend toujours de la seconde ou troisième personne ; et l'on n'est tenu à rien, parce que c'est l'importance qui fait toujours les indiscrets. Il n'y a pas de reconnoissance à avoir de leurs confidences.

~~~~~~

Il est tout simple qu'un ministre commence son ministère par faire travailler à sa maison de campagne. Mais le goût pour la retraite doit être bien ménagé. Il ne faut pas s'imaginer l'avoir avant le temps : mais quand, bien lassé, bien blasé, l'on est sûr de ne rien trouver de plus beau dans le monde que le lever du soleil, il faut aller à son château se coucher en même temps que lui.

J'aime l'esprit de ceux qu'on ne peut nommer précisément hommes d'esprit. Ils en ont souvent par leur manière juste de voir, de sentir et de l'exprimer. Du reste, ils ne savent rien, ne pourroient pas faire un vers, et ne sont pas fort aimables; mais ils sont justes et clairs.

Sans crier toujours contre l'amour, laissez faire ce petit aveugle; il mène encore mieux que la raison, qui ouvre ses deux gros yeux sur des malheurs qui très-souvent n'arrivent pas. On a fait un crime de tout ce qu'il y a de plus charmant. La nature ne s'en doutoit pas: on y a fait venir l'honneur, la réputation, la décence, l'amour-propre. S'il y a des hasards, des convenances, des rapprochemens et puis quelque folie, c'est un temps passé bien heureusement, et c'est autant de pris sur les momens fâcheux de la vie; mais on vit comme si on avoit deux fois à vivre: on court après la réputation.

Les femmes du grand monde sont toujours les plus sévères sur la conduite de celles des ordres en-dessous, et se vengent ainsi de ne pouvoir pas mener une vie aussi agréable

qu'elles. Une femme de lieutenant du roi, ou de subdélégué, monte à cheval et va avec une vingtaine d'officiers souper à la campagne; elle y danse toute la nuit : on joue à mille petits jeux innocens dans des bosquets charmans; la liberté de la campagne...., la liberté de vingt-quatre heures qu'on passe ensemble...., la liberté des manières avec des femmes dont le rang n'impose pas...., tout cela donne lieu à bien des libertés. Je prie nos dames de vouloir bien les excuser; et je demande grâce aussi pour la femme d'un seigneur de paroisse, qui, s'ennuyant à mort dans sa gentilhommerie au fond d'une province, reçoit par hasard la visite d'un officier-général qui y commande, ou d'un voisin extrêmement aimable. Un peu d'indulgence encore, je vous prie, pour les étrangères qui passent leur vie dans des pays où les hommes sont maussades, laids et mal élevés; si l'on profite de sa supériorité, et de la manière aisée d'être avec elles, qui n'ont pas la moindre idée de la façon réservée de se conduire en France qui est le seul pays où l'on observe la décence envers les femmes.

Mais si nos grandes dames de bonne compagnie ont des aventures, c'est qu'elles en ont bien envie : elles se lèvent à midi; leur toilette

les mène jusqu'au dîner ; quelques petits talens ou quelques brochures les mènent jusqu'à la deuxième toilette, qui les mène jusqu'au spectacle ; ensuite le *lotto*, le souper et le *lotto*. Les jours de cour à Versailles où, pour être belles aux bals et aux fêtes, elles se lèvent matin et sont contrariées tout le jour par leur coiffeur et leur marchande de modes qu'elles attendent ; ces dames sont moins séduisantes, elles en ont de l'humeur et mauvais visage : c'est encore une raison de plus pour n'avoir rien à craindre. Les hommes ont ce jour-là mille choses dans la tête, et sont bien loin de songer à plaire à une en particulier. Les jolies femmes se détruisent à danser ; le lendemain elles ont mal à la tête : les veilles abîment leur santé. Tout cela n'inspire pas l'envie de leur présenter son hommage, qu'on n'a presque jamais le temps, d'ailleurs, ni l'occasion, ni la facilité de leur porter chez elles. Par conséquent, je le répète, si l'on persiste à faire un crime de l'amour, la femme de grande considération est bien plus coupable qu'une autre, et a bien tort de juger sévèrement celle qui, n'ayant ni le rang qui est une espèce de défense, ni les devoirs, ni les obstacles qui élèvent une barrière entre son cœur et celui des autres, le donne quelquefois ou se le laisse prendre.

Les femmes ne sont pas aussi méchantes que les hommes, parce que leur éducation et leur manière de vivre tend à relâcher leurs nerfs : on en est quitte pour de la malice avec elles. Mais qu'elles en ont ! et de la rancune ! qui est-ce qui en connoît qui pardonnent ? Elles sont plus susceptibles que les hommes. Leur amour-propre est toujours en sentinelle. Qu'on leur donne des armes, il y aura dans une ville cinquante affaires par jour. Et puis, comptez sur elles : elles auront été un jour toutes parfaitement aimables et unies. On veut se rassembler le lendemain pour être encore aussi gai ; un rien change cette partie de plaisir dans le plus parfait des ennuis.

Il est aussi difficile de trouver un véritable ami, qu'une femme ou une maîtresse. Pourtant ce nom est sans cesse profané. On a des statues, des autels à l'amitié, on chante : *Remplis nos cœurs, douce amitié*. Par amour-propre, on dit qu'on en a et qu'on en inspire. Il y a quelques attentions, quelques procédés, pour que tout le monde le sache. On fait semblant de prendre quelquefois le parti d'un absent. On pleure trois jours l'ami qui est en voyage, et huit celui qui est mort. Mais pour qui se sacrifie-t-on ?

je ne vois pas de privation à son égard. Chaque femme a quatre amis au moins. D'abord il est impossible qu'on n'en ait plus d'un. Mais si elle s'en contentoit, lui seroit-elle assez livrée, pour qu'il n'y eût pas encore dans son cœur un canton de réserve? Affreuse réflexion, diront des gens froids, en me lisant. *La vérité n'est jamais affreuse.* Cela ne doit pas plus étonner que de ne pas trouver deux figures qui se ressemblent.

~~~~~~

Les femmes font les mœurs, quand même elles les déferoient quelquefois. Il n'en est pas moins vrai que les hommes qui s'éloignent de leur société, cessent d'être aimables, ou ne peuvent plus le devenir. Sans elles, tout le monde parle-à-la fois; et personne n'ayant envie de plaire, l'esprit devient paresseux, et le caquet bruyant. Et pour quelle raison encore? pour parler mal guerre, manœuvre, exercice, et trop bien filles, chiens et chevaux. Je passe quelques dîners d'hommes, de trois ou quatre tout au plus, qui peuvent assez compter les uns sur les autres pour se permettre tout sur le compte de tout le monde, et se débarrasser du malheureux état de dissimulation où l'on est obligé de passer sa vie.

~~~~~~

Les femmes doivent être bien charmées des règnes tranquilles et des longues paix, c'est

alors qu'elles font une classe dans l'Etat, et qu'elles prétendent à notre considération, notre constance et notre sensibilité. Voyez cependant le temps que cela fait perdre aux hommes : si l'on se livre à une passion exacte, comme ces dames l'exigent à présent, on ne peut être autre chose que médiocre; on a affaire toute la journée. Les écritures du matin, les journaux que l'on est obligé de faire quelquefois de sa conduite, prennent un temps immense; et puis après, quand on se voit, le plaisir de se dire sans cesse que l'on aime.... que l'on s'aime.... remplissent le reste de la journée. On ne se donnoit pas tout ce tourment-là autrefois; et dans ce temps de *Louis XIV*, qu'on prétend être celui de la galanterie, des jeunes gens liés ensemble tiroient au sort les femmes qu'ils auroient. Comment sans cela auroient-ils eu le loisir de se rendre dignes de commander les armées? il falloit bien qu'ils s'amusassent pendant leurs quartiers-d'hiver. Il auroit mieux valu rester dans leur cantonnement en Allemagne et en Hollande, que de ne revenir à Paris que pour faire des visites à celles qu'on n'aime plus, s'enfermer avec celle qu'on aime, et passer trois mois entre le procédé et le sentiment. (*)

(*) Tout cela est bien changé depuis que le prince de Ligne a quitté la France. (*Note de l'Edit.*)

Si des gens sévères, mais pourtant raisonnables, ne donnent point le nom de vice à des succès de femmes, lorsqu'elles ne nous gouvernent pas, dois-je en trouver qui m'accuseront de frivolité, parce que je parle souvent d'elles ? c'est que je crois que l'envie de plaire et de faire de l'effet, mène à tout ce qu'il y a de plus distingué. Pour réussir à l'un, il faut les grâces qui marchent si bien de front avec la valeur, l'élévation, la générosité, l'instruction et toutes les qualités du corps et de l'esprit. Voyez *Alcibiade* couronné à Athènes des mains de la beauté, par la gloire et l'amour qui lui sourioit à la barbe de *Socrate*. Qui n'envieroit pas à *César* toutes ses manières de se faire adorer dans la société? qui ne plaindroit pas les jeunes courtisans de *Henri III* et de *Pompée*, à *Coutras* et à *Pharsale*, chargés de chiffres, de devises, de talismans et de portraits de leurs maîtresses? On aime à voir le comte *de Guiche* se jeter à la nage dans le Rhin, sous les yeux de son roi, et ensuite dans les bras de la belle-sœur de ce maître superbe. Eh! quel mal y a-t-il d'être mené par les plaisirs aux grandes actions? De la coquetterie avec les femmes, on passe à celle qui est nécessaire avec les soldats, et puis à la bienfaisance dans ses terres, à la douceur du commerce de la vie

dans la capitale, et au soutien des opprimés chez son souverain.

~~~~~~

Les grands génies (cela s'appelle, je crois, des philosophes) après avoir dit du mal de Dieu qu'ils ne connoissent point, en disent des souverains qu'il ne connoissent pas davantage. Il y a deux façons de les punir; l'une, en ne les punissant pas : car ils sont assez fous pour chercher une célébrité de malheur; et l'autre, en supprimant la liberté de la presse lorsqu'on en abuse. Les gouvernemens doivent aussi avoir des auteurs à gages (*) pour déjouer et ridiculiser tous ces prétendus instituteurs du genre humain qui, par un soi-disant amour du bien général, ne cherchent que le leur, soit en argent, soit en orgueil.

~~~~~~

Qu'on ne dise donc point des souverains le même mal qu'autrefois; ils sont tous changés à leur avantage, et à celui de leurs peuples. Mais ces messieurs qui écrivent n'ont jamais été à Czarskozelo, ni à Versailles, que pour voir jouer les eaux une fois dans leur enfance, lorsqu'ils avoient été gentils. C'est à l'empereur François I[er] qu'est due l'époque de ce changement. On ne sauroit trop bénir sa mémoire. Accoutumé aux

(*) C'est un pauvre expédient et qui n'a jamais réussi. (*Note de l'Edit.*)

plaisirs de la société, à l'affabilité, la bonhommie, à sa petite cour de Lorraine, il a porté tout cela à celle de Vienne, où sans cela il se seroit fort ennuyé sur son trône. Les autres souverains, depuis ce temps-là, ont su descendre du leur ; et au milieu d'une espèce d'égalité, dans la société, ils apprennent le respect pour l'opinion publique qui est la reine du monde. De-là est venue ensuite l'envie de plaire, d'obliger, d'y mettre de la grâce, et de connoître les bons et les méchans à leurs propos francs, bienveillans ou insidieux ; le goût pour les belles actions ; les grandes réputations, les bons ouvrages ; et enfin la science d'écouter et de parler, ce qu'ils n'ont jamais su auparavant. Par conséquent, gens de lettres, variez vos apostrophes en vers, vos déclamations en prose, et, dans vos tragédies, vos allégories sur le gouvernement : il est fort doux à présent dans toute l'Europe. Les rois veulent le bien, et s'y appliquent. Il y a bien quelques ministres bornés ; mais il y en a quelques-uns d'éclairés, et il y en a peu de malfaisans. Comme l'on n'est jamais content, j'ai entendu dire, depuis cette révolution importante qu'on doit à la cour de Vienne, que la société des souverains est dangereuse ; qu'ils feroient mieux de ne se faire voir que sous leurs dais, comme autrefois. Je m'imagine que ceux qui le

disent craignent d'être approfondis par eux. Ce n'est point l'honneur de les voir qui doit enchanter : je ne connois d'honneur qu'à une grande action : mais on a l'occasion de dire un mot pour éviter une injustice, réparer une prévention, ou faire connoître un mérite ignoré. Si le souverain n'est pas capable d'en faire son profit, ou s'il n'est pas aimable comme un particulier, qu'il remonte sur son trône, j'y consens ; je ne me serois pas soucié de trouver chez mes parens Ottocar, quelques Rudolphes, des Louis XI, des Charles-le-Gros, des Louis-le-Chauve : tout cela étoit trop dangereux, ou pesant, ou insipide. François Ier., Henri IV, et même le bon Charles VII ; voilà des hommes avec qui il étoit agréable de souper, surtout avec le dernier qui étoit gourmand.

~~~~~~

Il y a deux espèces de sots : ceux qui ne doutent de rien, et ceux qui doutent de tout. Les premiers sont dangereux, car ils se chargent de tout ; les autres ne le sont pas, car ils n'encouragent personne à les charger de quelque chose.

~~~~~~

Je me suis trouvé à bien des conseils de guerre et d'administration, des consultations

d'avocats et de médecins. On perd la moitié de son temps à parler gazettes et aventures de la société, à se conter des histoires, et à se demander comment on se porte; et l'autre est employée, sans qu'on s'en doute, à communiquer sa façon de penser sur l'affaire, ou prendre celle de son voisin. On compte les voix; il y en a dix peut-être pour le parti le moins juste à prendre, par *injustesse* plutôt que par injustice. Je crois qu'il faut donner à chacun sa besogne, pour qu'il la travaille dans le calme de son cabinet, sans savoir l'avis de son camarade.

~~~~~~

Si j'étois roi, je voudrois être plus riche. (*) Voilà comme je m'y prendrois. Je demanderois à quelqu'un de mes sujets, combien me payez-vous par an? Sire, cent francs, je suppose. Je dirois: ne m'en donnez que cinquante, mais donnez-vous la peine de les porter vous-même à un grand coffre de fer, dans la capitale de votre province, où l'homme qui vous l'ouvrira, comptera et écrira votre nom. J'ai quatre fois plus que je n'avois, dirai-je, c'est trop? je dirai: au lieu de cinquante francs, n'apportez cette année-ci que vingt-cinq. Je serai du double plus riche que je ne suis, et mes sujets de

(*) J'écrivois ceci en France long-temps avant la révolution.
~~~~~~

trois quarts. Vingt-cinq millions d'habitans, à vingt-cinq francs par tête, l'un portant l'autre, fera six cent vingt-cinq millions. Or, avec cette somme, entretenant le luxe par des fêtes superbes qui attireroient toute l'Europe; concentrant, animant et appelant tous les talens; ayant deux cent mille soldats, sans qu'ils cessent d'être citoyens : je pourrois même laisser des abus, puisque les abus font vivre bien des gens. S'il y en a de trop considérables, je les diminuerai. Je couperai une branche morte, mais je ne veux point couper pour cela l'arbre à la racine. Quand je dis ces cent francs, ces cinquante, puis ces vingt-cinq, par sujet, je les entends, l'un portant l'autre; car, avec les grands seigneurs, les riches propriétaires, et le clergé, il n'y auroit tout au plus que les négocians, quelques manufacturiers, quelques artistes et gens de la ville. Ceux de la campagne ne paieroient qu'un petit écu par an, tout au plus; il n'y auroit ni droits, ni gabelle, ni commis. Et, supposé même qu'un petit bourgeois, ou un pauvre malheureux manœuvre soit obligé à une capitation de douze sous par an, cela ne seroit pas trop, puisque mes troupes apporteroient une grande consommation dans les campagnes et les petites villes. Il n'y auroit pas de receveurs ni d'employés qui mangent le

quart des revenus de l'état; car il y a des administrations qui coûtent trois fois plus que si on y voloit, par les gens préposés à empêcher qu'on n'y vole. Vingt-cinq millions d'habitans rapporteroient vingt-cinq millions de louis tout au moins.

~~~~~~

Un homme qui s'écoute parler, écoute toujours un sot. Comme il est ennuyeux d'attendre qu'il ait fini ses pauses, son jeu de physionomie, et ce choix lent de mots trop sonores peut-être, qui vient affadir les oreilles!

~~~~~~

La médisance n'est pas un si grand mal qu'on le pense. Si elle roule sur des sujets de peu de conséquence, sur quelque ridicule, elle amuse sans blesser. Car les reproches qu'on fait à telle ou telle personne sur une petite aventure, la manière de se mettre ou d'entrer dans une chambre, ne font pas tort à sa réputation.

La médisance sur un calomniateur, un méchant, un intrigant, un flatteur, un orgueilleux, un poltron, un fripon ou un avare, est un lit de justice qu'on tient sur tous ceux qui, pour ne pas être cités en public, se corrigeront peut-être. S'ils n'ont plus à se corriger, et s'ils ont fait du mal par les défauts dont je viens

de parler, le lit de justice venge ceux qui en ont souffert, et est un avertissement pour d'autres.

~~~~~~

Ce sont toujours les gens sensés qui font les plus grandes sottises; ceux qui n'affichent pas la raison, et qui s'en écartent même quelquefois, font souvent moins de choses à se repentir. Il n'y a que des fusées de la part des gens vifs: il y a des incendies de la part des gens froids.

~~~~~~

Les jeunes cocus (*) sont de bonne humeur, mais les vieux n'entendent pas raillerie. Un cocu de dix-huit ans, dit: ma femme est de mauvais goût d'avoir monsieur un tel, qui ne me vaut pas, et s'en venge ailleurs. Le cocu de soixante craint de n'en pas trouver l'occasion, et est humilié, parce qu'il y a apparence que sa femme a raison.

~~~~~~

Il y a des gens qui n'ont pas l'air de faire de la dépense, et qui en font plus que d'autres: cela

(*) Comment! un maréchal, un prince, un homme de la société intime de tant de rois et de reines, prononce le mot *cocu?* Que diront Messieurs les élégans du parterre qui sifflent *Georges Dandin?* — Tout ce que je puis dire pour mon excuse, c'est que le mot se trouve dans le texte, et que je n'en connois aucun synonyme qui pût le remplacer. (*Note de l'Edit.*)
~~~~~~

est maladroit. Il vaut mieux donner quelques fêtes extraordinaires qui marquent, qui fassent du bruit, et procurent du plaisir même à ceux qui n'en sont pas. Cela fait connoître et aimer du peuple ; et on a, par cet air de magnificence, d'attention pour les uns, d'affabilité pour les autres, tout le monde pour soi.

~~~~~~

Il vaut mieux faire beaucoup de dépense à la campagne qu'en ville, où l'on n'est que le traïteur des sots et le plastron des étrangers. On fait gagner les gens de la campagne ; on les divertit ; on s'en fait aimer, et l'on fait plus de bruit.

~~~~~~

Je connois des gens qui font les modestes, rougissant des éloges même qu'ils méritent, et ne sont humbles qu'en gros. Ils le sont si peu en détail, que si vous les contredites vous les mettez en fureur ; ils savent tout mieux que vous. On peut leur dire : si vous avez raison si souvent, toutes ces raisons rassemblées feroient de vous un grand homme, au lieu d'être un homme médiocre comme vous nous l'annonciez.

~~~~~~

Un bon censeur est un don du ciel. S'il y a quelque chose d'un peu neuf, qui étonne le petit
~~~~~~

esprit, il en développe l'utile ou l'agréable, et le communique au public : donc, il est capable de faire lui-même un bon ouvrage. Le bon censeur est sensé et sensible, ne fait, ne dit, et ne voit pas le mal où il n'y en a pas ; le petit esprit le met à la place du bien qu'il ne peut point comprendre (*).

~~~~~~

La gloire est une courtisane de mauvaise compagnie, qui attaque quelquefois, en passant, des gens qui n'y pensent pas. Ils sont étonnés des faveurs qu'ils ont reçues, sans avoir rien fait pour les avoir. Au bout de trente ans, on les croit supérieurs à ceux qui en ont mérité, sans en avoir eu ; et même à ceux qui en ont obtenu, sans avoir des prôneurs. Il est malheureux pour la vertu que tant d'actions de gens obscurs ou qui ne connoissent point de gazetiers, soient ignorées, et qu'on ne puisse pas remonter aux auteurs ignorés des grands résultats. On pourroit peut-être en déterrer quelques-uns : ce seroit un nouveau genre d'écrire l'histoire. On peindroit les effets, et ceux qui passent pour les avoir produits : et à côté, on feroit connoître les causes et les agens ignorés.

(*) Ce paragraphe, dirigé contre les censeurs de Vienne, peut s'appliquer aux journalistes de Paris. (*Note de l'Edit.*)
~~~~~~

On a toujours son auteur favori. *Voltaire* a fait la fortune des Mille et une Nuits; *Rousseau*, de Robinson-Crusoë. Je ferois celle d'*Amelot de la Houssaye*, si j'étois aussi grand seigneur que *Voltaire* et *Rousseau*. Ce devroit être le bréviaire des souverains. C'est un pédant? Tant mieux; on trouve chez lui tout de suite ce qu'il a passé sa vie à puiser chez les autres, qu'on n'auroit ni le temps, ni le courage de lire. Il n'y a rien dans ses notes politiques qui ne soit pensé profondément, et applicable à ce temps-ci. Si l'on est effrayé de lire dix tomes de son Tacite, qu'on le prenne comme on veut, à l'ouverture du livre. Je le répète : je le soutiens sublime et admirable; et apparemment que personne ne l'a lu, car personne n'est de mon avis.

S'il y a quelque chose qui ne soit pas vain dans le monde, c'est l'admiration : mais combien dure-t-elle? on s'y accoutume si bien que de-là on passe souvent à ce qui en est le plus éloigné. Voyez ce brave homme arrivé de la guerre avec une jambe de bois. On apprend qu'il l'a perdue, en faisant gagner une bataille. On est pénétré d'un saint respect qu'inspirent sa valeur, sa vertu, sa modestie peut-être, et son malheur. Six mois après, on n'y fait plus at-

tention ; et six mois après on dit, *le Boiteux*, en parlant de lui. Il paroît ridicule. On le contrefait, ou l'on se plaint de la jambe qu'il n'a pas, parce que sa botte postiche s'est appuyée, dit-on, sur le pied de son voisin.

~~~~~~

Après avoir bien dit, lu, écrit et entendu sur les femmes, quel est le résultat de bien ou de mal sur leur compte, sans vouloir être piquant ou galant? Le voici, de bien bonne foi. Elles sont plus aimables que nous, plus jolies, plus sensibles, plus essentielles, et valent mieux que nous. Toutes les imperfections que nous leur reprochons, ne font pas autant de mal qu'un seul de nos défauts; et encore, comme je crois l'avoir dit ailleurs, nous en sommes la cause par notre despotisme, injustice et amour-propre. Voyez leurs règnes, quand elles sont sur le trône. Il est faux que les hommes les y aient gouvernées. Elles ont trop d'ambition, pour une fois, en passant, qu'elles peuvent la satisfaire, pour partager même l'autorité. J'ai vu cela, deux fois, de plus près que personne : on peut m'en croire. Voyez une douairière, ou une héritière dans son château ; elle y fait plus de bien que le défunt qui en étoit seigneur. Je ne parle pas des femmes distinguées, qui par l'élé-
~~~~~~

vation de leur ame, la subtilité de leur esprit, la finesse de leur organe, et la constance dans l'instruction, l'emportent sur les hommes les plus distingués. Mais qu'on suive, dans le cours de leur vie, cent personnes de chaque sexe, on trouvera dans l'un vingt fois plus de vertu que dans l'autre.

Fin des Ecarts.

MÉLANGES

DE MORALE ET DE LITTÉRATURE.

FRAGMENS, LETTRES ET PORTRAITS.

I. *L'état le plus heureux* (*).

Je réfléchis quelquefois sur ce qui est autour de moi. Je passe tous les rangs, les classes, les états, les professions et les métiers en revue, pour voir où l'on peut être le plus heureux. Je ne conçois jamais le charme du rabot d'Emile. C'est peut-être plus joli à écrire, que ce que je vais proposer. Mais je dirai mes raisons. Petit roi, petit seigneur, petit magistrat, petit banquier, petit fermier, ne me plaisent pas. Ce qui est petit, me paroît toujours humiliant, même dans l'état le plus relevé. Ils ont trop de supérieurs et trop à faire, pour en être dédommagés. — Il faut un peu de travail, un peu d'autorité, très-peu de dépendance, et assez de fortune pour vivre à son aise. Je trouve tout cela dans l'état de *maître de poste.*

(*) Œuvres mêlées, tom. VIII, p. 16 et 25.

Je veux qu'il soit établi dans un gros village, où il n'y ait ni château, ni gentilhomme qui y réside; que sa maison, extrêmement propre et bâtie sans élégance, mais avec un peu de goût, soit adossée à un petit bois, vers le nord, à mi-côte, avec un ruisseau pour le moins, et une prairie à ses pieds; que ce petit bois, de quarante pas de largeur, le sépare de sa cour où les voitures des voyageurs s'arrêteront; de sorte que, sans en être incommodé, il y aille par un petit sentier, pour savoir des nouvelles, ou découvrir quelques originaux. Je veux qu'un second sentier le conduise, par ce petit bois, à la place du beau village qui tiendra à ses écuries, pour raconter au curé ou au bailli, les nouvelles qu'il aura apprises, et voir la jolie petite villageoise sur laquelle l'hymen ou l'amour lui ont fait jeter les yeux.

Dire des nouvelles, donne toujours un air d'importance : c'est comme si, par son mérite, on étoit dans la confidence de ce qui se fait: régner sur quelques postillons, satisfait le désir qu'on apporte en naissant, de dominer sur quelqu'un et sur quelque chose, et exige peu de détails et d'affaires. Il n'a de supérieur qu'un grand-maître des postes, éloigné, qui ne s'embarrasse de rien, et il n'a pas une lettre à écrire. Quelquefois il fait un voyage à une foire, ou

dans les villages voisins, pour renouveler ses chevaux. C'est une petite occupation, qui enchaîne un peu sa liberté : et cela, avec le passage continuel des gens qui courent la poste, ôte la monotonie de la vie champêtre. Il connoît tous les pays, sans quitter le sien. Il porte à cette foire les livres qu'il a lus, les troque, ou les vend pour en avoir d'autres. Il a une bonne, grosse, fraîche paysanne pour lui faire la cuisine. Il prie à souper quelques passans, ou voyageuses qui lui plaisent, le vicaire, sa nièce, et sa jolie petite villageoise. Il a un fusil à deux coups, pour tirer sur sa rivière des hirondelles de mer et des oies sauvages. Il a une excellente cheminée qui ne fume jamais. De trois ou quatre cents ducats que je lui suppose avoir de sa place, il en donne une cinquantaine pour aider les malheureux de son village, et empêcher les estropiés d'offrir un tableau horrible aux voyageurs souvent trop durs et toujours importunés : et si quelque famille intéressante a perdu sa moisson par un orage, ou sa maison par un incendie, il touchera peut-être en sa faveur l'ame généreuse d'un triste mylord qui, *tout excédé d'ennui*, voyage uniquement pour sortir de chez lui.

Le guerrier craint ses ennemis à sa cour, bien plus que ceux de son souverain ; le souverain,

une guerre et de mauvais choix; le ministre, un plus habile homme que lui; le grand seigneur, la volerie de son intendant; le matelot, une tempête; le couvreur d'ardoise, une chûte; le charpentier, sa propre hache; le maçon, la poussière mal-saine de la chaux; le mineur, les vapeurs de salpêtre et d'air méphitique des entrailles de la terre; le chasseur, les branconiers et les loups; le cuisinier et le boulanger, l'excessive chaleur du feu pendant l'été; le comédien, les sifflets; et l'auteur, les journaux.

Un maître de poste n'a rien de tout cela à redouter : il est tranquille pourvu que ses chevaux ne crèvent, ni de trop, ou trop peu manger, ni d'une écurie mal-saine que d'autres chevaux puissent infecter; qu'il les fasse paître hiver et été dans son bois voisin et dans sa belle et grande prairie.

Si l'on n'est pas appelé à une si haute destinée, celles d'un coëffeur, d'un tapissier qui a un ouvrage très-propre et agréable à faire chez lui, et d'un berger, sont ce qu'il y a de plus agréable. Le premier n'a à faire que le matin, voit beaucoup de monde, s'amuse, entend tout et sait tout; car on dit toujours : on peut parler devant monsieur. Le troisième jouit de l'air et d'une grande paresse, et a une administration

sûre, facile à exercer avec l'aide seule d'un chien fidèle, courageux et intelligent.

Je voudrois pouvoir dire que l'état le plus respectable est le plus heureux. Mais je vous ai tant fatigués moi-même, braves soldats, à l'exercice pendant la paix ; à des marches de nuit, ou de la plus grande chaleur, pendant la guerre ; que je ne puis que vous admirer. Je ne parle pas des coups de fusil que vous essuyez : le danger est un troc avec la gloire.

~~~~~~

II. *Vues sur l'éducation.* (*)

Un père croit que tout est dit, quand il donne deux cents ducats à un gouverneur qui n'est occupé qu'à soutenir son rang dans la maison où il a toujours peur de passer pour un domestique ; il dit : Comment voulez-vous, monsieur, que votre fils me respecte, si vos gens ne me servent pas mieux, ou si vous ne m'adressez pas la parole pendant le dîner ? je prétends, monsieur, pouvoir manger seul dans ma chambre, lorsque je veux ; le gouverneur est toujours susceptible et gourmand. Pendant qu'il s'instruit pour pouvoir disputer avec un homme du grand monde qui fait le savant, il donne à copier des choses inutiles,

(*) Œuvres mêlées, tom. VIII, p. 49 et suiv.
~~~~~~

ou à lire un livre sur lequel il devroit arrêter son élève à chaque phrase : car l'histoire, par exemple, est très-dangereuse sans cela. Il donne aussi à apprendre par cœur quelques fables, sans appuyer sur la morale qui en est le résultat, ou quelques tirades du poëme de la Religion et de la Grâce, que *Racine* lui-même n'a pas compris, quoique les vers en soient beaux. Il en fait lui-même pour le jour de la fête de la mère de son élève, lui fait apprendre un mauvais compliment pour la naissance du père; on dit : C'est un homme de beaucoup d'esprit. Les parens sont contens, et le jeune homme devient un sot. Si les parens n'ont pas ri d'une gaieté de collége que le gouverneur aura dite, ou n'ont pas été enchantés de ses lieux-communs sur les gouvernemens et la politique (car c'est son fort), ils nourrissent un ennemi implacable. Il déclame contre les grands de la terre; car il ne pardonne pas à ceux qui le payent, d'être plus riches que lui. Il fait remarquer au fils l'amant de la mère, la dépense du père, qui vous ruine, dit-il, mon cher enfant; l'injustice à l'égard d'un domestique renvoyé. Il a de l'humeur, il en donne à son élève, il augmente celle des parens. C'est un enfer; chaçun s'éloigne l'un de l'autre, et pour le cacher c'est une école de dissimulation.

Si c'est un prêtre qui est chargé de l'éducation, monsieur l'abbé est quelquefois un cagot, un hypocrite ou un impie. S'il met du prix à quelques petites pratiques, et s'il est intolérant, ou s'il ne respecte aucun préjugé, délie de tous les liens sacrés de la société, se dégage et dégage même des illusions utiles, de quel danger n'est pas monsieur l'abbé ?

Il y a des pays où six maîtres inutiles (comme de ce qu'on appelle poésie qui n'apprend ni à faire, ni à connoître les vers, et de philosophie qui n'apprend que les mots des sciences comprises sous ce nom si mal appliqué) avertissent les pères qu'ils peuvent donner à dîner à toute leur famille, pour faire ensuite ce qu'on appelle un *examen*. Le jeune homme paroît, armé de toutes les réponses aux sottes questions qu'on va lui faire. Un cousin dit : Qu'il a d'esprit ! une tante : quelle mémoire ! Les pédans sourient. La mère n'y pense pas et juge sur parole. Le père, qui a été aussi mal élevé, est étonné d'avoir oublié tout cela. Tout le monde est enchanté, et mon jeune homme est un sot.

Où est la morale et la logique dans tout cela ? démontre-t-on la fausseté des sophismes que l'ignorance, l'orgueil et l'intérêt font dire et écrire ? fait-on voir la vanité de presque tout, pour mettre bien du prix aux trois ou quatre

seules vertus qui existent ? apprend-on à s'occuper, et à varier ses occupations agréablement? L'examen est fait, tout est dit. Un professeur, qui ne sait seulement pas qu'il y a eu un traité à Oliva ou à Ryswick, lui a expliqué le droit public et des gens. Allez en ambassade, jeune homme, vous verrez que vous ne savez rien, et qu'on auroit dû vous mettre sur la voie, pour connoître les hommes. Où est le professeur et l'université du cœur humain?

Soyez employé dans l'intérieur, ou gouvernez vos affaires; vous verrez les injustices que vous commettrez à l'ombre de la justice : et la justesse des raisonnemens que monsieur l'abbé auroit dû faire ou faire faire, et qui s'apprend par la conversation, et non par des leçons, vous auroit garanti de votre malheur de faire celui des autres.

La gouvernante de la demoiselle de la maison, jalouse du gouverneur qui fait trop ou trop peu l'aimable avec elle, distraite dans son gouvernement, dit pour toute leçon à son élève de se tenir droite, et de faire la révérence à tout le monde, et méprise les femmes-de-chambre. Elle parle d'une autre maison où elle a été l'amie et la confidente de la mère; elle fait lire les figures de la bible par *Sacy*, le traité du vrai mérite, quelque avis d'un père ou

d'une mère à sa fille ; défend de réfléchir, parce que, dit-elle, elle ne veut pas faire de mademoiselle une savante ; la contredit ou la contrarie mal-à-propos, et passe pour une personne du plus grand mérite.

Comme vous êtes mise, dit la mère à sa fille qui entre chez elle pour lui souhaiter le bonjour : qu'avez-vous ? vous avez bien mauvais visage aujourd'hui. Allez mettre du rouge ; non, n'en mettez pas : vous ne sortirez pas aujourd'hui..... Comme je l'aime cet enfant ! dit-elle à une visite qui arrive. Viens, baise-moi, ma petite. Mais tu es bien sale ; va te nettoyer les dents. Ne me fais donc pas tes questions à l'ordinaire, tu es réellement insupportable. — Ah ! madame, quelle tendre mère, lui dit le monsieur en visite ! — Que voulez-vous, lui répond-elle, je suis folle de cet enfant : et elle ne la voit plus de la journée.

L'hypocrisie sur cet article tient plus à la maternité qu'à la paternité. Les hommes ne jouent pas la sensibilité pour leurs enfans, s'ils n'en ont pas.

III. *Sur les Voyages* (*).

Voici ce qui arrive au jeune suisse qui mène un sauvageon d'Angleterre; au baron allemand qui mène le fils du petit souverain, dont il est chambellan ; à l'aventurier, avec l'uniforme de major au service de la république de Pologne, qui mène un grand seigneur, petit ours du Nord ; à la vieille croix de St.-Louis qui mène le fils d'un duc et pair ; et à l'abbé qui mène le fils d'un prince de Naples ou de Rome :

Le jeune suisse, plus aimable que son élève, est reçu par-tout à merveille, et laisse aller son lord par-tout où il veut, avec son laquais de louage, tandis qu'il passe la soirée dans une société fort agréable, où la taciturnité du lord seroit déplaisante. Le lord s'en retourne du continent, un peu incommodé, parce qu'il n'a pas été *continent* lui-même, et le jeune suisse a eu deux mille guinées pour son voyage.

Le baron passe la matinée à examiner les cartes de visite que son altesse a reçues, et à savoir si on a porté exactement les siennes chez tous ceux qui leur en ont fait, et sur-tout aux grandes maisons où il y a à dîner. Ils y arrivent de trop bonne heure, y disputent tout

(*) Œuvres mêlées, tom. VIII, p. 182 et suiv.

haut ensemble sur leur montre, ou la pièce que l'on joue au théâtre, ou sur l'heure qu'ils ont demandé leur carrosse de remise. Le jeune prince écoute un bon gros compliment que fait le baron à droite, pour faire le même à la gauche; et, comme celui-ci voudroit bien être grand-écuyer à la mort du père de Monseigneur, il lui écrit que son cher fils réussit à merveille dans ses voyages.

Le major rouge, parement bleu céleste, mène son grand seigneur chez une fille de Londres, pour connoître les mœurs de l'Angleterre, dit-il; va jouer au café, et puis le reprend pour aller apprendre à boire à la taverne : car c'est en buvant, dit-il, qu'on fait souvent les affaires de la république.

Le vieux lieutenant-colonel français raconte à toute l'Europe la bataille de Plaisance, fait mille questions, et dit, avant d'avoir eu la réponse : Cela ne se fait pas comme cela en France. Son élève le fait remarquer aux jeunes gens du pays; on rit à ses dépens. Il le contrefait; et avant que le gouverneur aït fini sa conversation; il est revenu de chez la danseuse qui lui a donné rendez-vous à l'opéra.

M. l'abbé dîne tous les jours chez le nonce, qui donne son auditeur au jeune *principe* pour aller crier partout, questionner tout le monde,

rire bien haut, gesticuler, et faire trembler chaque maison, par l'arrivée de ces trois turbulens *Seccatori*.

Tous disent à leur retour qu'on a eu mille bontés pour eux. Il n'y a que le jeune suisse qui ait raison, et son sauvageon qui dit qu'il s'est ennuyé comme un mort.

Qu'est-ce que les jeunes gens ont rapporté de leurs voyages ? Des souliers qui ne tiennent pas à leurs pieds, et autant de rubans ou cordons à leurs culottes, que ce qu'on appeloit les canons des haut-de-chausses des marquis de Molière.

Qu'est-ce qu'ils ont appris ? Qu'on s'ennuie chez eux, s'ils se sont amusés ailleurs; et s'ils ont été de petits pédans qui s'informoient de choses sérieuses, à être insupportables, parce qu'ils censurent tout ce qu'ils trouvent dans leur pays.

S'il y avoit du profit et de l'agrément pour un voyageur, ce seroit pour quelqu'un qui auroit déjà marqué un peu dans l'Europe, et qui, après une guerre par exemple, seroit recherché par-tout. On se donneroit la peine de répondre au peu de questions qu'il feroit. On se découvriroit à lui pour tâcher d'avoir son estime; et si tous les pays à présent n'étoient pas connus, ou ne se ressembloient pas, il trouveroit à apprendre dans ceux que cet homme de vingt-sept ans parcourroit.

IV. *Euphrosine* (portrait) (*).

Euphrosine est légère et élégante de corps, de cœur et d'esprit. Qu'est-ce que cette élégance de cœur, me dira-t-on ? Je m'entends, et la voici : Son cœur ne fera jamais qu'un choix brillant ; il faudra avoir gagné une bataille, et avoir eu vingt femmes, pour lui plaire. C'est pour cela qu'elle ne se mariera peut-être jamais : et puis, il y aura encore une difficulté. Je suppose qu'Alcibiade ressuscite pour elle ; qu'une marchande de modes arrive en même temps qu'Alcibiade ! sa tête, aussi légère que la plume dont elle va la parer, lui fait perdre l'heure du rendez-vous, ou l'empêchera d'écouter sa déclaration. Un violon qui prélude, la fera voler au musicien des bras de son amant, entre lesquels un peu d'abandon et d'étourderie l'avoit précipitée. Mais il part pour la guerre, cet amant. Pauvre Euphrosine, que je te plains ! il va chercher de nouveaux dangers pour mieux te mériter : Euphrosine sent tout cela ; elle a d'ailleurs le cœur excellent. Que de pleurs ne verseroit-elle pas ! Mais sa mère est en couche ; elle recevra beaucoup de visi-

(*) Œuvres mêlées, tom. VIII, p. 154.

tes, et Euphrosine auroit les yeux rouges. Je pleurerai demain, dit Euphrosine ; il y a bal, mais cela ne se verra pas ; le soir, d'ailleurs, un chapeau, et bien des cheveux sur le front, couvriront presque tout mon visage. Avec quel plaisir Euphrosine ne lit-elle pas sa lettre de la première poste ! elle l'acheveroit sûrement, si une de ses amies, moins jolie qu'elle, ne venoit pas la chercher en phaéton. Comment n'y pas aller pour l'écraser ? Je m'y dessine si bien, dit-elle : tout le monde dit que j'y ai un air de déesse ; la pauvre petite femme se repentira de s'être montrée avec moi ! C'est une bonne enfant, ajoute-t-elle ; je l'aime de tout mon cœur : elle est un peu bête, et son amazone est bien mal faite. Elle est prête à répondre à son amant, la poste part ; mais une partie de plaisir arrive. Il y a un déjeûner à une petite maison de la chaussée-d'Antin. On lui envoie des chevaux ; Euphrosine s'habille en conséquence. Quel négligé charmant ! elle espère qu'en partant au galop, au travers de tout Paris, le vent dérangera assez son ajustement, pour qu'on s'apperçoive de la plus jolie jambe du monde. Elle rentre chez elle, fatiguée de succès, et de tout ce qu'elle a vu qu'elle sent bien ne pas valoir son amant : elle y pense profondément. Qu'est-ce que c'est, se dit-elle tout

haut à elle-même, que ces hommages rendus à ma taille, ma drôle de mine, et à ma gaieté? Ma liberté m'ennuie. Oui, dit-elle, une chaîne durable..... une chaîne charmante..... Ah! mon dieu, à propos de cela, madame une telle en avoit une aujourd'hui à son cou, qui m'a désolée! elle est d'or et d'acier, et damasquinée à merveille. Je vais en commander une pareille, avec des petits nœuds de diamant, et des petits quarrés en arabesque. Madame, voici, lui dit-on, une lettre qui arrive de l'armée. — Je la lirai en chemin; qu'on mette mes chevaux, et qu'on m'habille au plus vîte pour sortir....—Euphrosine a-t-elle un cœur, ou n'en a-t-elle pas? Je n'en sais rien; mais à coup sûr, et à peu de chose près, elle aura toujours son innocence.

~~~~~~

V. *Les innocens plaisirs de la campagne.* (*)

On parle encore des plaisirs innocens de la campagne; on sait que c'est ainsi qu'on nomme la chasse et la pêche. Les femmes sont-elles insensibles à l'air inspiré de cet audacieux qui, à la chasse à courre, perce les forêts et les sangliers, et court des risques à l'hallaly du cerf?

(*) Œuvres mêlées, tom. XI, p. 161.
~~~~~~

Ne sont-elles pas portées à croire de la supériorité et de l'adresse à celui qui en montre à la chasse à tirer, et ne manque jamais un coup?

On ne joue pas toujours la comédie; il y faut trop d'apprêts. Mais sans en mettre à un bal qui ne seroit en ville que magnifique et ennuyeux, et où l'on porte souvent avec soi la mauvaise humeur qu'excitent l'envie et la tracasserie; un clavecin, un violon suffit pour la walse. Quelle danse, grand dieu! un triste beau menuet français est capable de dégoûter le danseur et la danseuse l'un de l'autre, obligés, par leur maître à danser, de se sourire bêtement avec grâce, en se donnant la main. Un quadrille des jeunes gens de la cour de Versailles étoit une affaire d'état, et les saltimbanques de rigodon étoient en représentation. Une maussade colonne anglaise, qu'on n'a l'air de danser que pour sa santé, par besoin de transpirer, n'offre que de la gaucherie, surtout de la part de ceux qui s'imaginent piétiner, traîner, courir, penchés ou balancés à l'anglaise.

Mais la walse a vraiment de la grâce, et ne peut au moins en manquer tout-à-fait, puisqu'on est trop près l'un de l'autre pour s'en appercevoir. C'est la danse de la gaieté, de l'étourderie et du plaisir en Autriche où l'on va extrême-

ment vîte ; c'est la danse de la volupté et de la conversation plus ou moins tendre en Empire, où l'on va doucement : dans l'une et dans l'autre une main se tenant et se pressant ; l'autre, autour de la plus jolie taille du monde, serrée quelquefois par toutes les deux ; l'intelligence ou la surprise ; la timidité ou le feu ; l'embarras ou l'incertitude du regard ; la proximité qui augmente sans qu'on s'en doute ; et les remarques prononcées assez hautement par les malins spectateurs : voilà ce qui chasse bien l'innocence de cet innocent plaisir.

Si l'on demande une strasbourgeoise, cela ne vaut pas mieux ; ce sont des passes, des entrelacemens et des œillades au travers des bras en cerceaux. Si les vieux parens, et surtout les pères et mères du voisinage veulent être pour quelque chose dans ces danses du château, ils demandent une polonaise ; et voilà les bonnes gens qui figurent, se promènent, avec un ancien sourire de contentement qui leur rappelle leur bon temps et la malice qu'ils y entendoient. Les jeunes gens s'occupent de celle de leur bon temps présent dont ils ne perdent pas un instant : cette danse ayant été instituée par un ancien roi de Pologne, qui n'avoit pas d'autre occasion de parler aux filles et femmes qu'il vouloit avoir ; on s'arrête, on se parle ; on fait

un pas, on convient de tout; et encore une demi-figure, et on se sépare tout arrangé.

Voilà donc la simplicité des mœurs de la campagne. Allez aux champs pour être purs. Sortez du château : que de fougère écrasée ! Que de traces d'avant-coureurs de mariages qui même ne s'achèvent pas, ne trouve-t-on pas dans les bleds! Que de feuilles à l'envers.

VI. *Diverses remarques sur les femmes.* (*)

C'est en France qu'on est le plus réservé et le plus éloigné de tout genre de familiarité; elle s'introduit ailleurs sous la forme du respect : ces baisemens de mains ne sont pas indifférens. Une sorte de contraction qu'on a quelquefois dans les nerfs, ou une distraction, ou un essai, ou une espèce d'enthousiasme ou de reconnoissance peut, en la pressant, indiquer ou faire indiquer plus qu'on ne devroit. Un baisement de main, en France et dans les pays voisins, seroit une faveur plus distinguée qu'un baiser dans les autres. Celui-ci est une salutation en Russie, où les femmes et les demoiselles sont obligées de l'accorder à celui qui, leur étant

(*) Œuvres mêlées, tom. VIII, XI, etc.

présenté, leur baise la main. Je sais qu'on n'y attache aucune valeur, et qu'on y met toute la décence possible, en n'approchant que la joue; mais on la manque bien souvent, et cette maladresse ou adresse peut avoir des suites.

Une femme est plus coupable en France de se rendre qu'ailleurs, parce que les occasions en sont plus éloignées. Le ton des hommes y est meilleur; les propos n'y sont point aussi libres: la conversation y est plus générale, parce que tout le monde sait y causer; et il y a, par toutes ces raisons, moins d'aventures que dans les autres pays, où les hommes, faute d'éducation, ont les manières trop aisées, et où les femmes les leur passent, de peur d'être accusées de pruderie. Celles qui ont du tact ou de la considération, savent en imposer. Il y a des femmes supérieures en grâce, en esprit, en amabilité et surtout en beauté. Mais quand on n'a pas tous ces avantages-là, on succombe aux suites de cette familiarité. Quel ton, par exemple, que celui du Midi! que ne voit-on pas, que ne pense-t-on pas, que ne fait-on pas penser, que ne fait-on pas, que ne dit-on pas, que ne sent-on pas en Italie? Les climats modérés ne procurent pas autant ce que je viens de dire le plus honnêtement du monde, que les extrêmes, comme les plus froids et les plus chauds.

Telle vertueuse que soit une femme, c'est sur sa vertu qu'un compliment lui fait le moins de plaisir. Quand on la loue sur sa fidélité à son mari, elle est toujours prête à vous dire : quelle preuve en avez-vous? et on a même envie de laisser échapper une demi-confidence, pour en faire douter, quoiqu'elle existe véritablement.

La dévotion n'est un état qu'en France où les femmes, à quarante-cinq ans, troquent le rouge et le spectacle contre la messe, l'intrigue et le commérage; mais dans les autres pays, ce sont souvent les plus jeunes, les plus vives, qui dépensent ainsi leur tendresse.

Peut-on en vouloir aux inconséquences? je ne crois pas : cela tient à la mobilité des nerfs. C'est pour cela que les femmes en ont plus que les hommes, à cause de la foiblesse de leurs organes. L'infidélité est le vice du cœur; l'inconstance l'est de l'esprit, et l'inconséquence est celui du corps. Par religion, je crois que nous avons notre franc-arbitre; et par raison, parce que l'homme est assez bien constitué pour en avoir. Mais quand vous voyez qu'une femme a changé d'avis, d'opinion et d'amant, dites qu'elle n'en a ni l'honneur, ni le démérite, mais qu'elle n'a pas pu faire autrement. Elle est malade. L'inconséquence est une maladie, et prive du bonheur, par une nécessité indispensable du

mauvais état physique de l'inconséquent, ou de l'inconséquente. Je prie Dieu, son père, son mari, son amant et son ami, de le lui pardonner.

Les grâces françaises sont si connues, si prévues, si égales, que toutes les femmes de ce pays-là se ressemblent; puisqu'elles ont eu le même couvent, le même coiffeur, la même marchande de modes, et le même maître à danser. Les Polonaises quelquefois ont trop de *laissez-aller*; les Anglaises trop peu; et on est souvent brouillé tout-à-fait avec les grâces dans les autres pays.

Je n'ai garde de dire ceci; mais je suis persuadé qu'il y a des gens assez mal avisés, pour croire que la manière la plus sûre des femmes de tromper les hommes, c'est de ne pas les tromper. Si la perfection étoit possible, celle d'une femme seroit bien plus méritoire, et plus complette que celle d'un homme. A vertus égales, la beauté, la grâce, la jeunesse, la délicatesse font bien pencher la balance.

Dans l'entrée de chambre d'une femme, on voit toujours l'envie de plaire, ou la crainte de déplaire; c'est ce qui donne à chacune un air de timidité plus ou moins naturel. Mais il y en a bien peu qui ne songent, dans l'antichambre, à l'effet qu'elles feront. S'il y a beaucoup de monde dans

une galerie, ou un salon, elles ne reviennent à elles qu'un quart-d'heure après s'être assises: tant l'affaire est importante; et elles ont bien ri auparavant, sans en avoir envie, mais partie pour faire les aimables, et partie par embarras.

Comment seroient-elles en état de répondre à leur amant, avant d'avoir approfondi si celles qui sont entrées avant elles ont eu le même coiffeur, pour les mal peigner, ébouriffer, en blanc ou en noir, avec une crinière de lion, ou un air de tête antique; et si leur shawl est des Indes, leur ceinture de Constantinople, leur chaîne de Venise, leurs rubans de Londres, leur plume bien haute et droite à l'anglaise, ou une plume de héron, leur mouchoir turc; ou point de mouchoir nulle part, ni poches, ni jupons: une vraie figure grecque.

Un morose dira: c'est de ces têtes, plus ou moins chargées en dehors, plus ou moins vides en dedans, que dépendent les nôtres. Eh bien! quel mal y a-t-il, si elles ne tournent pas tout-à-fait? si on peut les reprendre quand on veut? Le sage peut s'enivrer quelquefois. La folie, étant bien jeune, plut un petit moment au maître des dieux.

Il n'y a jamais eu plus d'hommes-femmes, que depuis qu'il y a des femmes-hommes. Pourquoi changer de sexe? elles ne craignent plus

les revenans, à moins que ce ne soient leurs maris, ou leurs amans premiers qui sont à la campagne. Elles ne craignent plus le diable, ni les voleurs, ni le tonnerre, ni le feu, ni de verser en voiture. Leur sensibilité, leur grâce, et la mobilité si agréable de leur esprit s'en vont. Pourquoi (disoit aujourd'hui à une prétendue Stoïcienne, une femme distinguée sous tous les rapports des bienfaits de la nature qu'elle a priée de la laisser femme), pourquoi ce luxe de forces? qui vous saura gré de votre combat avec la douleur?

Je n'aime pas plus une femme qui saute les barrières à la chasse, que celle qui saute la barrière de tous les préjugés. Qu'elle ne franchisse que ceux qui font tort à la société, et au doux et tendre commerce de la vie.

Ces enfans aimables, en sachant moins que nous, en sauront bien davantage. Elles nous meneront, sans que nous nous en doutions. Lorsque nous voyons qu'elles veulent être sur la même ligne, on appelle la raison à son secours : et quand même l'esprit gagneroit la bataille, le cœur la perd indubitablement.

Malheur aux gens qui pensent sans réfléchir. Avec une phrase sophistique, ils seroient capables de tout ce qui est mal, si par hasard ils ne sont pas nés avec une belle ame.

C'est ce qui arrive plutôt aux femmes qu'aux hommes. Malheur aux penseuses. Leurs nerfs ne sont pas assez forts pour tout saisir et tout embrasser. Gâtées par les flatteurs, comme les gens en place, elles abondent dans leur sens. Leur éducation, le manque de direction dans leurs lectures, le mauvais choix peut-être des ouvrages qu'elles lisent souvent d'une très-fausse philosophie, leur donnent des torts que n'ont pas celles qui ont moins d'esprit qu'elles. Si leur amant n'est pas leur maître, la prétendue sagesse leur fait quitter la véritable.

Que peut un sexe foible qui n'a pas été exercé dans sa jeunesse à la morale; qui veut la suivre sans être réglé dans cette marche; qui tout d'un coup veut s'élever au-dessus de lui-même; qui n'a pas la force de savoir assez pour comparer et puis juger; qui n'a pas voyagé; qui n'a rien vu; qui a mal lu; qui prend de l'imagination pour de l'instruction, de la sécheresse pour de la vertu, l'envie de savoir pour de la science, et de l'entêtement dans un mauvais parti pour du caractère?

Je l'ai dit vingt fois : ce sexe charmant est supérieur au nôtre en tout plein de choses. Mais c'est un arbre à fruits, qui doit être étayé. Le bâton qui soutient ce corps frêle, dont la couronne est tout en fleurs au printemps, en atten-

dant les présens de l'automne, est bien moins intéressant, sans doute, mais est nécessaire; et nous sommes le bâton.

Je suis trop réservé pour ne parler de ceci que sous les auspices de l'hymen : mais l'hommage qu'il exige n'est pas une chose à négliger. Qu'on n'y mette ni air, ni froideur, ni négligence. Ce devoir sacré est un magnétisme qui resserre les liens de l'ame. La soumission de l'un des deux amans (époux), à la suite d'une petite guerre pour engager à cette résignation, raccommode en riant une petite brouillerie sur quelque sujet qui, indifférent d'abord, deviendroit sans cela une affaire sérieuse. J'ai déjà dit que je ne veux pas m'en faire avec ce sexe enchanteur. Qu'il compare ce que j'en dis, avec ce qu'en disent les deux auteurs des maximes et des caractères, et Saint-Evremond et un marquis de Lassay, auteurs de beaucoup de réflexions sur les femmes. Ils sont tous injustes et malhonnêtes. Je ne leur représente que de très-petits défauts dont nous sommes souvent la cause, parce que nous les gâtons.

Il n'y en a presque plus, dans le grand monde, de mauvaise compagnie, de mauvaise vie et de mauvaises mœurs : elles n'ont jamais été plus instruites ; elles remplissent bien mieux les devoirs de mères ; mais elles gâtent quel-

quefois ceux d'une tendre liaison, par des caprices, des inconséquences et les petites choses que j'ai déjà dites.

Les femmes enfin n'ont jamais été aussi bien qu'elles sont dans tous les états. Si elles veulent qu'on écrive qu'elles sont parfaites, on peut leur dire comme Alceste : Cherchez ailleurs qui vous encense.

VI. *Portrait d'Isidore.*

Si Isidore doit beaucoup à la nature, la nature lui doit aussi infiniment. Le créateur se repentit, dit l'Ecriture, d'avoir fait l'homme, quoique ce fût à son image : la trouvant dans Isidore, on dit qu'il se glorifie d'avoir fait la femme. Remarquez bien la marche, le maintien, le port de tête, les manières, les phrases d'une autre, pour voir qu'Isidore en est précisément l'opposé.

Songez à la roideur de corps et d'esprit d'une provinciale ; aux petites gentillesses des élégantes de la cour et de la ville ; aux rires étudiés et bruyans des femmes qui font les françaises ; à l'air langoureux de celles qui font les sensibles ; au petit bel esprit d'une femme de lettres ; au genre romanesque ou champêtre d'une habitante des bords du lac Léman : ce n'est point Isidore.

Passez ou pensez à la dignité d'une Allemande du siècle passé ; à la sécheresse, ou l'affectation, ou la pédanterie de quelques-unes de celui-ci ; à l'évaporé des Françaises d'autrefois ; à l'indécent de celles d'aujourd'hui ; à la fierté, la pruderie d'une Anglaise ; aux avances d'une Italienne ; au tortillage d'idées et de manières de quelques Castillanes ; à la finesse de quelques femmes de gouverneurs de provinces des extrémités de la Russie, sous l'air de la naïveté ; à la gravité d'une Espagnole ; la froideur d'une Danoise ; la lenteur d'une Hollandaise ; la minauderie d'une Suédoise ; vous saurez au juste ce que n'est pas Isidore.....

~~~~~~

VII. *La cour de Moldaire.* (*)

Mauro Cordato, Hospodar de Moldavie, avoit laissé, à son espèce de cour sauvage, assez d'oriental pour avoir le piquant de l'Asie, et donné assez de civilisation pour y joindre quelques grâces de l'Europe. Moitié chrétien, moitié mahométan, car même les Grecs de ce pays-là en tiennent plus que des catholiques ; marié à-peu-près comme chez nous, il s'étoit donné une espèce de sérail à la turque, mais bien plus

(*) Œuvres mêlées, tom. XI, p. 118.
~~~~~~

raisonnable. Pour éviter d'être la dupe des infidélités avec des risques, ou d'être tyran avec des eunuques, il avoit permis l'entrée de son Harem à tous ceux qui plaisoient à ses sultanes : il falloit seulement qu'ils se soumissent à une petite cérémonie. Un grave docteur juif étoit sans cesse de garde avec le détachement qui gardoit les portes du Harem. Il falloit se résoudre à être examiné par lui ; et dès que les indices de santé, et une assez bonne réputation de mœurs point débordées, procuroient un billet d'entrée, cette carte étoit une carte blanche de plaisir.

Mauro Cordato ne voyoit que des heureux et des heureuses ; on se prenoit, on se quittoit, il n'y avoit ni jalousie, ni humeur. On est bon quand on s'amuse : l'ame sensible au divertissement est ouverte à l'amitié et à toutes les vertus. Ce n'étoit que danses à la grecque, voluptueuses à l'excès ; que fêtes, que spectacles, surprises, histoires arabes galantes qu'on se contoit pour s'endormir quelquefois. L'Hospodar attiroit par-là beaucoup d'étrangers, curieux de voir le plaisir en circulation : car il est presqu'intercepté partout par les préjugés. L'Hospodar, sans abuser de son pouvoir, n'étoit que galant pour les étrangères qui, comme ailleurs, restoient sous la discipline de leurs maris. Il n'annonçoit son choix qu'un quart-d'heure avant d'aller se coucher, et

passoit toute la journée dans la société de gens qui ne cherchoient qu'à se plaire. Il étoit l'idole de ces jeunes gens ; et apprenant ainsi à les connoître, il choisissoit parmi eux ceux qui lui paroissoient les plus propres à être employés. La Porte avoit eu quelques mécontentemens de sa conduite politique. Je marche avec douze bataillons et douze escadrons à son secours. Les apparences de la guerre n'empêchoient point tout Iassy de se divertir, et d'aller, le jour de mon arrivée, à un feu d'artifice dans un bois romantique.

Une femme charmante qui y promenoit les grâces de son pays, et la plus jolie figure, y étoit suivie de la jeunesse de la cour moldave qui ne s'étoit jamais promenée de sa vie. J'entends parler français ; je m'écrie, comme le jeune Potaveri trouvant une plante de son pays dans le jardin du roi : car vous savez que, quoique né en Allemagne, le français est ma langue favorite. On me le parle, bien aise d'être entendu. Je fais aisément connoissance ; voilà la conversation engagée. On ne demande pas tout de suite où on loge, comment on s'appelle ; quel est votre caractère et votre profession, comme un caporal de garde à l'entrée d'une ville. Il faut donner un peu au hasard qui se charge de tout pour le mieux. Ce dieu fantasque

qui m'avoit si bien servi, protégé à la guerre et en amour, vint encore me servir cette fois-ci.

Nous fûmes dans un instant, comme si nous avions passé notre vie ensemble. On se disoit tout, on savoit tout. Je découvris tout près delà un petit mari, gai, content de tout, enfant, bon enfant et point jaloux; je me fais présenter, le petit mari saute de joie, après m'avoir fait la révérence et embrassé sa femme de reconnoissance de cette connoissance. Je fais un feu supérieur et aussi artificieux que le feu d'artifice : ce ne sont que traits et pétards pour amuser Fatmé et le petit mari; et la girandole, pour parler termes d'artificier, fut de se promettre de se réunir et se revoir tous les trois le plus tôt qu'il se pourroit. Ce plus tôt ne revint pas si vîte; et cela fut très-à-propos, parce que la tête d'une femme, et sur-tout d'une Française, fermente pendant l'absence. Je fis une tournée des frontières; et à peine revenu dans mon appartement au palais de l'Hospodar, je vis entrer Fatmé habillée en Janissaire. Il n'y eut jamais un si joli garçon que cette jolie femme, ni jamais une si jolie femme que ce joli garçon......

VIII. *Portrait d'un Pope russe et de son épouse.* (*)

Le Pope était divertissant par son avarice: j'ai découvert alors qu'elle ne venoit pas d'une personnalité exclusive. On aime l'argent comme on aime une femme, ou la chasse. Il étoit notre trésorier, et aimoit autant à compter notre argent que le sien dont il n'avoit pas besoin, qui étoit peu considérable, et qui n'augmentoit ni ne diminuoit; il en tournoit les pièces peut-être avec un peu plus de délices, et admiroit la tête du souverain dont elles portoient l'empreinte. Ce portrait le flattoit plus que n'eût fait le meilleur de Vandick. Il ne sortoit pas avant que le soleil n'eût séché la rosée du matin, et ne prenoit une chaise, ou ne remuoit une table que d'un bras incertain, de peur de les casser. Il se réjouissoit des jours de jeûne austère que lui prescrivoit sa religion, et reprochoit à la nôtre de ne pas imposer, comme la sienne, des carêmes à l'huile, des légumes cuits dans l'eau, et sur-tout de ne pas défendre les œufs les jours maigres. Il faisoit presque mourir nos poules de faim, et alloit quelquefois la nuit voler le

(*) Œuvres mêlées, tome XI, p. 257.

nécessaire à nos pauvres vaches, lorsque l'hiver les obligeoit à rentrer tout-à-fait chez elles. Il nous conseilloit pour notre santé les asperges sauvages, et les melons d'eau qui viennent naturellement dans les champs dans ce pays-là, et prioit Dieu pour la conversion de son camarade catholique, trop friand et trop dépensier. Il économisoit le feu, l'eau et jusqu'à l'air, car ses gestes étoient raccourcis; il tenoit très-peu de place dans un petit coin de la chambre, et ne se seroit jamais lavé, si le ruisseau voisin n'en eût fait les frais, et le soleil du midi ceux de le sécher lorsqu'il en sortoit.

L'épouse du Pope, importante de profession, se croyoit en état de faire un code de lois, parce qu'elle élevoit les petits enfans de nos ouvriers. Qu'est-ce que c'est que Montesquieu et Beccaria, disoit-elle? ces gens-là usurpent des réputations. Moi, je prends les hommes au maillot, et c'est de-là que je veux les conduire. Les lois de l'un, les délits de l'autre jettent de la poussière aux yeux. Qu'on lise ce que j'ai écrit ce matin pour mes chers petits enfans qui feront de grands hommes. Elle commentoit Mme. *le Prince-de-Beaumont*, Mme. *de Genlis*, M. *Berquin*, trouvoit les fables de *La Fontaine* détestables, critiquoit celles d'*Esope*, changeoit celles de *Phèdre*, condamnoit *Télémaque*,

et composoit un ouvrage dans le même genre; mais bien meilleur pour l'enfance. Elle ne finissoit jamais quand elle se mettoit en train de nous conter les crimes, les punitions de son école. Si l'on se regardoit et l'on se mettoit à rire : Il n'y en a pas de sujet, disoit-elle tout en colère, la petite une telle est un monstre; car elle a perdu pendant un quart-d'heure son aiguille à tricoter.

IX. *Sur l'enthousiasme.* (*)

Ne dégelez pas les peuples froids; ils ont leur bon, et celui que vous leur donnerez gâtera celui qu'ils ont. La patience, la fidélité, l'obéissance vaut bien l'enthousiasme qui n'est jamais sûr ni durable : pour une fois qu'il sera bien placé, il le sera vingt fois mal. Il vaut mieux qu'une nation n'ait point d'avis. Celle qui en a, est sujette aux orages; et, si un physicien ne place pas bien le conducteur, la foudre tombe sur sa tête.

L'enthousiasme individuel est bon; mais réuni, est sujet à caution, excepté à l'armée, où il y a tant de cordes et de fils, que ses suites ne sont pas dangereuses, et ne peuvent être qu'en bien.

(*) Œuvres mêlées, tome VIII, p. 221 et suiv.

On y applaudit, on entoure, on porte sur les mains un général aimé et victorieux, mais on ne hue point celui qui est battu : on suspend son jugement, ou plutôt on n'en a pas; mais tout le pis qui en arrive, c'est qu'on ne s'empresse pas autour de lui.

La véritable France et la Pologne ont disparu de la surface de la terre, par enthousiasme. Celui des Hongrois les a rendus malheureux pendant cent ans, jusqu'à ce que la force des armes les ait rendus tranquilles et contens. Un de leurs enthousiasmes a été utile à un de leurs souverains; mais ils en ont eu plusieurs qui auroient mis les autres à deux doigts de leur perte.

L'enthousiasme, en telle chose que ce soit, en amour, en poésie, en peinture, en musique, est une fusée. Il faut de l'art, et plus qu'une étincelle de génie, pour achever son bonheur et son ouvrage.

L'enthousiasme fait une ode qui est bientôt lue, une ariette, une esquisse et un jour de passion; mais ne fait point de poëme épique, ni de grand opéra, ni de grand tableau, ni d'union durable.

X. *Fragment d'une lettre à madame de V., qui me demandoit, après la mort de son mari*, si elle feroit bien d'être dévote ?

Commencez d'abord par croire, car il me semble que vous priez quelqu'un que vous n'adorez pas; et moi je ne prie pas quelqu'un que j'adore. Voilà mon tort. Si ma pratique étoit comme ma théorie, je serois un saint; mais ma chienne de paresse m'empêche d'exercer son culte. Quand même il n'y auroit pas du bien à remplir ses devoirs, il n'y a au moins aucun inconvénient. De toutes les religions, la catholique me paroît la meilleure à suivre. Il y a une marche; il y a des pratiques qui occupent; il y a des preuves pour ceux qui les trouvent, de la foi pour ceux qui ne les trouvent pas, et des consolations pour les uns et les autres. Mettant les choses au pis, son illusion est encore agréable et utile; et de toutes les ivresses, celle de la religion, quand même elle en seroit une, peut contribuer le plus au bonheur. En vérité, ce n'est pas la peine de s'en priver, pour qu'on dise : cette femme ne va jamais à la messe, et rebute sur les sacremens. Vous voulez, dites-vous, vous établir à Hambourg. Hé bien, si vous louez

cette maison pour trois ans, louez votre ame à Dieu aussi pour ce temps-là; essayez de cette manière de faire cesser vos douleurs. Cette occupation les ralentira sûrement, sans éteindre votre sensibilité, présent fatal et précieux de la divinité, dont il ne faut pourtant pas se guérir. Si la foi vous arrive pendant ces trois ans, vous pouvez continuer un régime dont vous vous trouverez bien. Si elle n'arrive pas, abandonnez votre ame et votre maison, venez en prendre ici près de moi, à Vienne, et essayez d'une philosophie douce et permise, entre les mains de la confiance et de l'amitié. Je ne veux point profaner votre situation par un mot qui ne lui conviendroit pas à présent: ou Dieu qui guérisse de vos malheurs, ou un ami qui les partage. Encore une fois, une onction bien rare, et la mysticité de Ste.-Thérèse, ou un sentiment (pour moi, par exemple), que vous appellerez comme vous voudrez, peuvent seuls remplir ce vide immense que la perte que vous avez faite va vous laisser. Voilà ce que je mets sous les plus beaux yeux du monde, humectés des larmes qui m'en arrachent dans ce moment-ci. Enfin, quand on a votre imagination, amour de la divinité, ou amour de l'humanité, vous savez vous-même que celui-ci mène souvent à l'autre. Nous nous chargeons,

madame, des malheurs qui vous y conduisent.
Soyez d'abord plus tendre que vous n'êtes, cela vous servira à tout.

Ne croyez pas qu'il y ait de la personnalité dans tout ce que je vous dis ici. Mon cœur a bien besoin du vôtre ; mais la vie occupée ou dissipée que mènent les hommes, n'y met jamais une nécessité indispensable : et vous, vous ne pouvez pas vous passer absolument d'une communication intéressante et sûre. Pouvez-vous vivre isolée ?

XI. *Sur quelques Synonymes.* (*)

On dit : c'est un traître, un perfide ; on croit que c'est la même chose. Le dernier est plus dangereux, parce que la perfidie est la continuation de la trahison. Un général qui, séduit ou corrompu par l'ennemi, ou qui veut se venger de son souverain, rend la place où il commande, est un *traître*. Celui qui reste à son service, qui lui donne de mauvais conseils, qui fait battre une aile, qui contribue, sans qu'on le sache, à faire une révolte, qui entretient des correspondances, qui fait mal la besogne dont il est chargé, est un *perfide*.

Les pauvres amans qui ne savent comment

(*) Œuvres mêlées, tome VIII, p. 164.

faire passer leurs fadeurs monotones, distribuent, jettent au nez des boisseaux de : *je vous aime*, et de : *je vous adore*. Les bonnes gens croient que c'est la même chose. Le second est plus et moins que le premier. On peut adorer sans aimer, car l'idée d'idolâtrie qu'on attache à son adorée, se passe : à peine alors reste-t-il de l'amour.

Enthousiasme, et *fanatisme*. L'un appartient à la grandeur de l'ame, et l'autre à la petitesse de l'esprit. L'un enflamme pour la gloire; l'autre, pour une secte, une façon de penser, ou un personnage qui ne le mérite pas. L'un peut égarer et se passer ; l'autre égare toujours et se continue. L'un est de bonne foi ; et l'autre tient souvent à des causes secondaires. Le premier entraîne, et le second est entraîné. Le premier a pu s'allumer au mot de liberté, avant qu'on en eût examiné, en théorie ou en pratique, les résultats. Il n'y a que le second qui ait pu prononcer le mot égalité. Le premier tient à la fierté, et le second à l'orgueil. L'enthousiasme a aiguisé le fer du second Brutus ; le fanatisme, celui du premier. Le premier, qui n'a pas le temps de réfléchir, a quelques crimes à se reprocher ; mais le second ne s'en est jamais refusé.

La *fierté* dédaigne les révolutions, et c'est

l'*orgueil* qui les fait. La première ne peut s'abaisser à prier, séduire, corrompre, hypocriser, pour réussir. Le second est capable de tout. Un marchand de drap, fier de sa réputation, de bonne foi dans son commerce, et de la beauté de sa laine, se moque de son altesse qui n'a pour tout mérite que des coureurs, et de son excellence qui n'a que des heyducs. Mais l'homme d'esprit qui n'a d'existence que dans sa façon de penser, dit et écrit qu'il faut les pendre.

S'il n'y avoit que des grands seigneurs qui, abusant de leur autorité, commissent des injustices, je conçois que ces messieurs en soient tentés. Mais le bourguemaître peut, par malice, ou ignorance, aussi mal juger, tromper, être trompé, et se servir mal de la puissance que lui donne sa place. Il sera aisé de corrompre un homme qui n'a que cent florins par an : et il y a à parier que celui qui en a cent mille ne le sera pas.

Le bon bourgeois, fier de son métier, hausse les épaules, si un évêque qui passe à six chevaux devant sa boutique, ne lui rend pas le salut; et n'en vend pas moins à monseigneur, son cocher et son postillon. Mais celui qui n'a pas sujet d'être fier, et qui n'est qu'orgueilleux, dit qu'il ne faut plus de clergé, et qu'il n'y a pas de Dieu.

Le paysan qui se trouve à la mort du cerf, à une chasse que fait le souverain avec une grande suite, qui en est salué, et qui en reçoit deux ou trois ducats pour avoir tenu son cheval, ne dit pas qu'il ne faut pas de rois; mais c'est le petit gentilhomme qui n'est pas assez aimable, pour qu'on se souvienne de lui, et qui n'a pas été sur la liste de sa suite. Cela ne vaut pourtant pas la peine de faire périr trois millions d'hommes.

Si l'homme fier est poussé dans la foule, qui s'empresse auprès de la suite nombreuse qui suit un homme qui marche à la tête, il ne s'en inquiette pas et s'en retourne chez lui. Mais l'orgueilleux en est choqué : Voilà ce que c'est que la grandeur, dit-il. Eh non! mon ami, informez-vous de ce que c'est : c'est peut-être un roi de confrérie qui a abattu l'oiseau au haut de la perche, ou un bedeau à la tête de la procession d'une petite paroisse. Cela prouve seulement qu'il n'y a pas de rue assez large pour que la confrérie et la procession marchent de front, et qu'il faut bien que quelqu'un entre le premier, en rentrant à l'église ou au cabaret.

XII. *Le débauché et le libertin.* (*)

Le débauché est celui qui fait une débauche ; une débauche est un excès : on ne peut pas faire des excès tous les jours. Le débauché a le temps de remplir ses devoirs ; et après avoir été toute la journée dans la meilleure compagnie, et y avoir eu le meilleur ton, il passe la soirée dans une débauche de bon goût avec Anacréon, Horace, Chaulieu, Vendôme, Alcibiade et Richelieu.

Le libertin, dans la journée, n'aura rencontré que quelques vieillards que l'habitude mène au vice ; et à la fin de ses jours devenu crapuleux, il la passera avec ses gens ou les ouvriers de sa rue.

Le débauché mêlera le goût des femmes au goût de tout ce qui peut échauffer son esprit, de tout ce qui a remplacé chez nous le vin de Falerne, ou qui inspire des chansons et du trait. C'est ce que l'habitude, nécessité du libertin, lui refuse absolument, et ce qui m'engage à croire au débauché des qualités qui peuvent être bonnes et aimables. La variété de ses vices même y conduit. S'il songe à séduire, il faut qu'il ait ce

(*) Tome X, p. 169 et suiv.

qu'il faut pour plaire. Il sera galant ou gai, fera des madrigaux le matin pour les femmes qu'il veut avoir, des chansons sur celles qu'il a eues; et le soir des épigrammes sur les unes et les autres, avec ses amis qui les arroseront de vin de Champagne.

Le libertin est toujours de mauvaise compagnie. Le débauché est de mauvaises mœurs; encore cela ne dure que quelque temps.

Vous verrez plus de vieux libertins que de vieux débauchés; l'habitude du premier le conduit aux mêmes lieux où la vigueur de la jeunesse l'appeloit. C'est sa première affaire, il ne pense qu'à cela. Si l'estomac du second se refuse aux plaisirs de la table, si son âge se refuse aux autres, et sa gaieté qui n'existe plus, aux accessoires; il quitte cet état petit-à-petit sans le savoir: il ne se convertit pas; mais ses goûts s'éteignent, ses feux s'amortissent, sa vie s'épure, ses principes disparus se reproduisent, et il redevient l'exemple de la société.

Le libertin naît libertin, le débauché le devient: le libertin est souvent un hypocrite; l'autre fait gloire de ses débauches. Voyez la quantité de libertins dans les moines, les prêtres, les gouverneurs, les chefs de famille ou de bureaux. Ils se cachent pour assouvir leurs infâmes plaisirs. Le débauché met de l'air

aux siens ; il raconte tout ce qui lui est arrivé, dira plus même : et le libertin, s'il en parle, n'en dira que la moitié. Le vice sort des yeux du libertin, si l'on cause de tout cela devant lui ; le débauché blasé sur toutes ses orgies, écoute de sang-froid, et s'anime à peine lorsqu'elles recommencent.

Voyez arriver dans une garnison un jeune seigneur de la cour. Il ne croit pas qu'il y ait assez de plaisirs pour lui dans le monde ; il connoît toutes les femmes ; il n'en a pas une ; il perd son temps ; il soupe avec d'autres jeunes gens. Une fille lui plaît, l'amuse, lui accorde ce qu'il demande, l'ennuie, est mal payée, et s'en va. C'est un débauché ; il casse les vitres, rosse les bourgeois, insulte à une honnête femme qui passe dans la rue avec son mari. C'est un bon garçon qui se croit obligé, pendant quelque temps, de faire le mauvais sujet, qui fait des dettes, est mis aux arrêts, les rompt pour une aventure de femme, grimpe les murs d'un couvent pour voir la religieuse avec laquelle il s'est mis, je ne sais comment, en correspondance. C'est un débauché.

A côté de lui, l'officier libertin entretient des filles, leur consacre une partie de son temps et de sa fortune, devient crapuleux s'il ne change pas de maîtresse, et perdu de réputation s'il en

cherche dans la rue. Que ne fait-il pas pour satisfaire sa passion ?

Si le libertin est puissant, il se fait injuste, tyran, vindicatif. Si le débauché ne réussit pas, il s'en moque, il n'y met aucun prix; il n'a pas d'objet fixe. Je ferai, dit-il, aujourd'hui une débauche, pour me distraire de mes occupations. Le libertin s'en fait une occupation. Si madame ou mademoiselle une telle, ajoute le débauché, étoit ici, j'en serois fort aise; mais au moins nous boirons, nous jouerons, nous causerons librement.

Ce qui justifie mon idée sur le mot libertinage, c'est ce que dit le baron Hartley dans Eugénie: L'ame d'un libertin est inexplicable; cela le dénonce bien capable de tout pour se satisfaire. Si Clarendon n'avoit été qu'un débauché, il ne se seroit pas fait marier indignement par un valet, pour jouir à son aise des charmes d'Eugénie, au milieu de sa famille qu'il devoit nécessairement couvrir d'opprobre, par un crime qui tôt ou tard devoit être découvert. Clarendon libertin est devenu père. Clarendon débauché eût évité de l'être. Clarendon libertin déshonoroit une famille, plus encore en la rendant dupe de sa crédulité, que si, au risque d'être découvert, et de se casser une jambe, il fût grimpé par la

fenêtre d'Eugénie pour ajouter une aventure à son roman.

Le débauché peut être un homme à bonne fortune. Le libertin n'a que des libertines : ce titre, chez les femmes, est tout ce qu'il y a de plus abominable. Une femme galante est, en proportion, vis-à-vis de la libertine, ce que le débauché est à l'égard du libertin. Les femmes galantes, quoique faciles, ne sont pas pour cela libertines; c'est une coquetterie poussée trop loin, qui les y mène par des chemins imperceptibles : une femme très-fidèle peut-être libertine vis-à-vis de son mari; mais cela apporte toujours avec soi une affreuse image qui met la décence à la porte, et jette par conséquent la volupté par la fenêtre. La femme que la galanterie feroit monter à un état plus coupable, comme celui de changer trop d'amans, d'aller souper dans des petites maisons, d'y faire des orgies, pourroit s'appeler peut-être débauchée, et être moins odieuse encore que la classe des libertines; c'est celle de Messaline et des coureuses de rempart. Celle de la comtesse d'Olonne et de quantité de femmes de bonne compagnie du temps de la régence, et depuis encore, dont j'ai connu le reste, étoit de la classe de la débauche. Les deux vieilles duchesses auxquelles je pense à présent, avoient

un ton excellent, faisoient ou chantoient de jolis couplets le verre à la main, le baiser ou l'épigramme à la bouche, la joie sur le front, la volupté ou la vérité sur les lèvres. Le libertinage enfin apporte avec soi une idée de ton affreux, de logement sombre et infâme; et la débauche présente celle de coussins d'édredon, de carreaux turcs, de divans larges, profonds, avec des guirlandes de perles pour attacher des rideaux de gaze d'or et d'argent, en cas de besoin; des crépines superbes, des glands magnifiques, des vases d'albâtre, des autels de fleurs, des pots de rose, de lys, de tubéreuse et de jasmin, des alcoves dorées où tout est répété dans des glaces de côté et au plafond, entre des colonnes en ordre corinthien; des baignoires d'argent massif, des buffets où de jolis effets d'eau entretiennent la fraîcheur, si ce n'est pas la saison de chauffer tous ces réduits voluptueux par des tuyaux de chaleur, et une galerie découverte ou cachée, comme on voudra, pour entendre une musique céleste. Il n'y a aucune peinture que la naissance de Vénus, les amours de Psyché, peut-être le malheur de Calisto; tandis que chez la libertine on ne trouvera que les trente-six manières de l'Aretin, le Portier des Chartreux, Thérèse philosophe, et l'Académie des dames pour toute bibliothèque. Je sais

bien que les flatteurs de madame la duchesse une telle, dont je viens de dépeindre le charmant asyle, l'appelleront une femme galante; mais je la soutiens débauchée, quoique le nom soit de mauvaise compagnie : il disparoît tout de suite, ce nom affreux, dès qu'on l'entend parler de la cour, des nouvelles des armées, des aventures qu'elle a eues, et qu'elle raconte avec de la grâce et même de la délicatesse.

En un mot, il me semble qu'on pourroit dire que la débauche est l'aristocratie du vice, et le libertinage en est la démocratie.

Le débauché est peut-être plus dangereux, mais me paroît pouvoir être aimable. Son nom amène celui de débauchant, et c'est ce qu'il est à l'égard de la femme de son ami, et de la fille de son voisin : il est plus immoral par-là, que celui qui s'adresse aux classes inférieures en libertin qui, achetant ses plaisirs, porte moins de désordre dans la société.

~~~~~~

XIII. *Quelques réflexions sur la littérature française.* (*)

Les Français d'autrefois ont eu bien tort de vanter les étrangers pour faire croire, à la vé-

(*) Œuvres mêlées, tome VIII, p. 159.
~~~~~~

rité, qu'ils savoient leur langue. Ils ont été les premiers à se décrier, par air : et on les a crus sur leur parole. Ils se sont tout-d'un-coup refusé la musique, le poëme épique et la langue. Quelle mission ont eue ceux qui ont engagé à l'erreur ceux qui n'ont pas étudié, ni compris. Ce sont surtout des monceaux de feuilles périodiques, qui font croire à tout plein de gens qu'ils sont savans. Qu'on les supprime, et les abrégés, et les dictionnaires et les almanachs, on trouvera beaucoup de beaux-esprits qui ne pourront parler que de chevaux, ou de tricot, parfilage, etc. Qu'on considère la vie que mènent ces beaux-esprits des deux sexes. Supposé qu'ils lisent l'*Arioste*, *Pope*, *Virgile* et *Montaigne* à leur source; quand ont-ils le temps de méditer là-dessus, et qui leur en a appris la méthode?

On lit les poètes français. Quel est le Français, à plus forte raison l'étranger, qui sait si un vers est juste? Que de femmes en France même l'ignoroient, et dans le grand monde tous les hommes, excepté ceux qui en savoient faire. On ne devroit être jugé que par ses pairs. Et puis, combien peu de gens savent les lire! que devient l'harmonie et la poésie descriptive en de mauvaises mains? qui sait gré de la richesse des rimes? qui connoît la marche, la coupe, le style d'un genre de poëme? Sait-on

faire la différence du débit, du naïf, du mot propre, du familier, au trivial et au prosaïque? Un trait dans ce dernier cadre coûte souvent plus qu'enfermé dans un autre plus relevé, et est l'effet d'un ressort que l'on cache artistement.

Nous aimons bien mieux un joli petit homme bien fait, qu'un Patagon mal bâti, et qu'on fait marcher peut-être encore sur des échasses. Si un auteur français me dit : On ne peut pas rendre cette idée, ou cette expression, dans une autre langue; je lui dirois : Monsieur, c'est que vous n'êtes pas clair dans la vôtre. J'en dis autant à ceux qui me disent : c'est charmant en italien, en anglais, en allemand; mais je ne puis pas vous l'expliquer. Le coloris peut se perdre, mais jamais le dessin. D'après cela, je crois au papillotage des auteurs, mais je leur refuse la science des contours.

XIV. *Sur le Goût.* (*)

Peut-on dire : bon ou mauvais goût? il me semble que non. La dernière épithète implique contradiction, et la première est inutile. Il peut être plus ou moins bon, et il devient meilleur

(*) Œuvres mêlées, tome XII, p. 259 et suiv.

par la comparaison et la réflexion. On ne peut point l'acquérir tout-à-fait, il y faut la plus grande disposition. Il marche rarement de front sur tous les objets. *Voltaire*, *Frédéric*, *Catherine* n'en avoient qu'en esprit et en manières, et point en peinture et en musique. *Eugène* et *Condé* s'entendoient en l'une, et je ne sais pas s'ils s'entendoient à l'autre. De même que le gosier français paroît être fait pour dire des vers, et même pour chanter ce qui n'est pas grande musique : son oreille n'est point construite pour celle-ci. Son son de voix, en parlant, est plus agréable que celui des autres nations, à l'exception de la russe et de la polonaise qui ont un organe plus agréable. D'où cela vient-il ? je ne le sais pas ; est-ce du climat sec ? S'il l'est par le froid, l'Italien devroit l'avoir par le chaud : au lieu de cela, sa voix, en parlant, est rude ou en fausset, glapissante, désagréable. Est-ce par le froid ? le Suédois et le Danois devroient parler aussi bien. Est-ce par les marais de Pétersbourg, par exemple, que les femmes surtout y ont des sons enchanteurs ? les Hollandaises devroient en avoir, au lieu de leur organe dégoûtant. Il entre beaucoup de goût dans la manière de se servir de celui qu'on a, tel qu'il est, de le corriger ou adoucir; ou de se faire une espèce de voix, en ne l'élevant jamais trop : indépendamment des

mots plus ou moins sonores, plus ou moins distingués, sans précieux, plus ou moins vulgaires, dont on se sert. Qu'est-ce que le goût? ne pourroit-on pas dire que c'est un je ne sais quoi qu'on ne peut définir? et que, de même que le blanc n'est pas une couleur, mais qu'elle en est l'absence, le goût est l'absence de tout ce qui est choquant dans tous les genres.

La nation française a encore plus de grâce que de goût. La première est née chez elle et s'établit rarement ailleurs; elle avoit quelque habitation en Pologne et en Russie : le second est de tous les pays. La première a un meilleur ton qu'on n'en a chez les autres peuples, et moins de tact, quoiqu'avec plus d'esprit. C'est par cette raison que des gens très-aimables déplaisent souvent. Ils ne savent, ni ne cherchent à connoître ce qui convient aux autres pays, et même aux sociétés du leur. Ils ne parlent pas à chacun son langage, et ne cachent pas leur supériorité, quand ils ne sont pas hommes de génie : ceux-ci en ont une si décidée, que pour peu qu'ils aient de l'usage du monde, ils ont le ton, le tact, et la grâce et le goût.

Il y a bien des exemples de déplaire aux autres nations, malgré tout ce qu'un Français a pour plaire. C'est pour cela qu'on les joue sur les théâtres anglais, allemands, italiens et

espagnols. Boissy même nous en a donné un sur la scène française en le plaçant à Londres. Il n'y a qu'un pauvre diable de baron allemand qui ait paru dans le Marchand de Smyrne. Les autres nations sont moins aimables, mais prêtent moins au ridicule, parce qu'elles se livrent moins, n'ayant pas autant de confiance en elles. Il y a cent traits que l'on raconte partout, des questions ou des indiscrétions, suite du défaut de tact dans le jeune voyageur ou militaire, faisant la guerre dans les pays étrangers. On se souvient toujours à Mayence que des officiers d'infanterie s'étoient tellement emparés de la table de l'électeur, qu'il eut de la peine à y avoir de la place pour lui-même. Le plus poli des sous-lieutenans eut l'attention de crier à ses camarades pour lui en faire : *Un coup de fesse pour M. de Mayence.* Un autre plus respectueux lui dit pendant le dîner : *C'est assez singulier, monseigneur, il n'y a ici que vous d'*ÉTRANGER. C'étoit le temps de l'effervescence que donnent la jeunesse et le bonheur. Les étourdis d'alors sont devenus des vieillards respectables, le sanctuaire de l'honneur et des vertus ; et les jeunes gens, accablés des malheurs de leur patrie et couverts de blessures, des modèles de courage, de délicatesse et de patience.

Le tact de ces Français a même été payé trop cher. Mais laissons les individus malheureux et heureux pour revenir au gros de la nation et au goût. Pourquoi la nation française qui en a le plus, dans l'esprit, les ouvrages, les manières, les meubles, les maisons et la cuisine qui prouveroit même un bon goût physique, par la construction du palais, est-elle la seule aussi mal habillée, elle et celles qui l'ont sottement imitée? Les Orientaux et les pays du Nord ont de la noblesse dans leurs vêtemens, qui sont commodes pour toutes les saisons, en en substituant de légers à ceux qui sont doublés de peau. Les femmes du peuple en France sont toutes à leur désavantage et paroissent laides. Ou les femmes du monde étoient sans goût, lorsqu'elles avoient, il y a vingt ans, des volières ou des potagers sur la tête dont l'édifice, composé aussi quelquefois de plumes, fleurs, fruits, aigrettes, étoit de deux grands pieds de France; ou elles n'ont pas de goût à présent qu'elles n'ont rien que des cheveux rabattus sur le front: ou le petit front d'à-présent est joli, ou le grand front d'autrefois étoit affreux.

Excepté en fait de statue, de tableau, d'architecture et de littérature, je crois que le goût est arbitraire, et est affaire de convention.

Louis XIV, qui devoit être le dieu du goût,

a gâté celui des costumes; et en se défaisant de la *demi-royale* et mettant sur la tête des hommes ce qu'il ôtoit au menton, nous a mené insensiblement à un genre commun, malsain, incommode, ignoble et désavantageux à la figure. On a encore renchéri sur cette simplicité, en y ajoutant celle des Anglais : et toute l'Europe est en frac bleu, avec des boutons de cuivre, pour avoir l'air de palefrenier; et en criant, avec raison, contre l'égalité, la prononce pour tous les états, le maître étant habillé comme son valet. On ne sait plus à présent à qui donner son assiette, ni si c'est un grand seigneur, ou un laquais qu'on voit passer derrière soi.

La mode fait tout passer et prend la place du goût. Le premier qui la risque, y trouve l'avantage de sa figure : les imitateurs s'aveuglent sur la leur. Le vrai goût n'imite rien, et aime mieux la convenance que l'invention. Nous avons vu le carré ou le rond, le simple, le noble pour les ornemens, conservé dans Paris par madame Geoffrin et M. de la Live, au milieu des erreurs du contourné, rocailleux et irrégulier des dessins de Blondel qu'on trouve encore dans d'anciens appartemens. La mode est arbitraire : le goût ne l'est pas. Celui-ci qui ne connoît pas celle-là, règne dans les boutiques anglaises, les magasins des Indes, les étoffes turques, les shawls,

les couleurs, les broderies et le damasquiné des armes de l'Orient.

XV. *Sur la vieille Europe.* (*)

Que de changemens dans les mœurs et les états, pour un changement de costume et d'usage ! J'ai vu des coins brodés, des ceintures d'or, des bas roulés, et d'autres avec des jarretières, aux hommes ; des vertugadins et des coiffures, comme les précieuses ridicules, aux femmes ; des épaules découvertes à celles-ci, des perruques à ceux-là, avec un ou deux nœuds, ou une régence à quarante ans, aux colonels très-souvent. Ceux-ci, rarement en uniforme ; les généraux, jamais ; les officiers, à peine lorsqu'ils étoient de service ; les pères de famille, à trois marteaux, brodés sur toutes les coutures, même à la campagne, ayant l'air de petits rois ; les jeunes gens de qualité, habillés tout-à-fait, l'épée au côté, à sept heures du matin : pas un qui allât à pied dans la rue ; à cheval, en habit galonné, avec une grande suite, et jamais au trot. Les grandes dames, avec deux heiduces à la portière, et un écuyer de main avec des gants blancs ; des pages, et

(*) Œuvres mêlées, tome XII, p. 180.

un peuple de valets sur la voiture. Des espèces d'entrées, d'ambassadeurs, pour aller dîner au faubourg. Des chambellans, mettant des souliers à leur souverain, et donnant leur main à baiser à leurs intendans. Des capitaines de cuirassiers, plus respectés qu'un feld-maréchal à présent. Trente maisons ouvertes, où l'on recevoit avec hauteur et bonhomie à-la-fois, mais sans grossièreté. Les amans respectueux, excepté un petit moment dans la journée. Les fils tremblans devant leurs mères; les filles n'osant presque point parler aux femmes mariées, et dans une chambre séparée. Des ministres écoutant sans répondre, mais qui faisoient accorder. Les grandes actions connues; et des pluies de bienfaits et de distinctions.

~~~~~~

XVI. *De la Galanterie.* (*)

Je vais risquer de déplaire encore à mes liseuses, qui ne seront pas contentes de moi que pour la première phrase. Les vices de ce temps-ci ne viennent que du défaut de galanterie. Qu'on s'occupe de ces dames; qu'il y ait plutôt des intrigues d'amour, que dans les

(*) Œuvres mêlées, tome XII, p. 249.
~~~~~~

camps et les cabinets. Nous sommes de grands enfans, quels que soient nos hochets.

Le colonel, dans les bras d'une jolie femme de la cour, ne pensera qu'à la peine de la quitter au commencement de la campagne; et n'ira pas dire du mal de son camarade plus ancien, à un commis, pour être officier-général avant lui.

L'apprenti ministre, qui donne cent ducats par mois à une danseuse, songe à gagner son argent avant de partir pour sa destination; il aime: il ne sera pas méchant, et s'occupera de son métier.

XVII. *Sur le docteur Gall.* (*)

Toujours *La Fontaine* à la bouche, me dira-t-on! Ce qu'on a écrit contre Gall, il y a un an, dans un journal, me rappelle l'amateur des jardins; c'est-à-dire que la religion souffre souvent de ses soutiens mal-adroits. J'ai vu ses cours et ceux qui les suivoient: personne n'y a attaché une idée irréligieuse. C'est depuis ce journal que cela est peut-être arrivé; les scandalisés sont plus dangereux que les scandalisans. Que les ennemis ou les jaloux disent que son systême est un joli roman, à

(*) Œuvres mêlées, tome XII, p. 229.

la bonne heure : il n'a pas l'air d'être sûr de son fait : il n'est point enthousiaste ; il propose une découverte qu'il a faite : y croit qui veut. Celui qui dit : voilà un homme bilieux ; il est facile à la colère, et la colère entraîne au crime, est-il matérialiste ? entend-il par-là que Dieu, l'ayant laissé naître ainsi, le nécessite à l'assassinat, et ne lui a pas laissé son franc arbitre ? Celui-ci étant le contre-poison du défaut dans la conformation, l'organisation, ou la circulation, rend le criminel impardonnable ; car c'est lui qui a choisi un genre auquel certaines dispositions de corps et d'esprit, qu'il n'a pas contrariées, l'ont entraîné.

Si Gall, par son expérience osseuse, cartilagineuse, creuse, raboteuse, exhaussée, enfoncée, large, étroite, molle ou dure, aperçoit ce qui peut conduire un enfant de six ans au mal (car sa tête alors est formée tout-à-fait), il avertit ses parens ; ceux-ci l'examinent, l'arrêtent, le préviennent, le détournent et le dirigent vers le bien, par le chemin de la confiance ou de la crainte, ou de la religion : car ceci peut y conduire au lieu d'en éloigner. Ainsi, pauvres auteurs, pitoyables théologiens, ignorans moralistes, et mauvais médecins, laissez-le faire.

Examinez, si vous voulez, ce qu'on peut en

faire : si ses découvertes de tête peuvent prévenir ou guérir la folie et la rage, et si vous n'êtes pas assez de bon goût pour aimer un homme de beaucoup d'esprit, et pour estimer un homme de beaucoup de mérite et de vertu, riez, si vous voulez, de l'organe de l'amour, de la valeur, de l'amitié, de la mécanique et de la métaphysique ; mais ne le faites pas brûler. A-t-il découvert en vous (vous, son libelliste) un organe qui ne ressemble pas à celui de la fourmi, pour la prévoyance ; de la taupe, pour la circonspection ; du castor, pour l'architecture ; et du singe, pour l'esprit ? voulez-vous, tous les mauvais esprits, trouver des impies, sans le savoir ? suivez, et interprêtez en mal ce que vous disent ceux qui montrent ou démontrent la physique, l'anatomie et l'histoire naturelle. A combien de fausses et pernicieuses inductions ne serez-vous pas exposés ?

XVIII. *Sur les Illuminés.* (*)

Quand je pense aux sots et aux fripons qui se disent des illuminés, qui ne sont pas même éclairés, je crois qu'on leur fait trop d'honneur de leur croire tant de grandes vues

(*) Œuvres mêlées, tome XII, p. 231.

Qu'on se moque d'eux ; qu'on fasse voir le prestige si aisé des apparitions et silhouettes promenées au milieu des fumigations. Quand je lis que M. Barruel assure que Voltaire m'aimoit et m'écrivoit pour prêcher son irréligion dans la Belgique, ainsi que le duc de Bragance en Portugal ; quand j'entends que Voltaire donnoit le vilain nom que l'on sait, à la religion, qu'il donnoit seulement (encore avoit-il tort) à la superstition, je lève les épaules. S'il y a quelques soupçons à avoir sur un horrible complot formé de longue main, ce seroit la vengeance des Templiers, et leurs sermens de l'exercer sur le pape, la maison de Bourbon, et tous les souverains, exposés dans la brochure de la mort de Jacques Molay, leur dernier grand-maître. Je n'ai rien vu ni lu qui ait le sens commun dans tous les sectaires qui ne se comprennent pas eux-mêmes, et qui ne prêchent que dans les pays où il y a moins de lumières. On ne nomme presque jamais un Illuminé, Martiniste, etc., français, anglais, italien. Je parie que Robespierre et les autres bourreaux n'avoient jamais entendu parler de Rosecroix, et que les exagérés d'Ermenonville étoient plutôt faits pour conduire aux Petites-Maisons qu'à la Grève.

Il faut dire à ceux qui vous disent : *Nous*

cherchons le sublime du bien ; nous sommes dévots, nous voulons nous élever vers le ciel, nous rapprocher de l'Etre suprême : il vous en dispense. Restez au même éloignement ; servez-le bien ; abaissez-vous devant lui ; croyez et lisez l'Évangile.

XIX. *Portrait de la princesse Bazile Dolgorouky* (*).

Voulez-vous lire une énigme ? la voici. Vous allez voir le plus pauvre portrait du monde et extrêmement ressemblant de la femme la plus distinguée de l'univers : il est fait ; je puis m'arrêter là. Le trouvez-vous piquant ? qu'est-ce qu'un tableau sans ombre ? j'aime autant un papier chinois. Voulez-vous savoir pourtant ce qu'est à-peu-près madame Abajcy ?

C'est une taille entre la nymphe et la déesse : la première n'est que gentille, la seconde n'est que majestueuse. Madame Abajcy n'est qu'une femme ; mais quelle femme ! Sa figure a l'air de demander pardon de la noblesse qui y règne ; la volupté demande de même grâce pour ses yeux, où elle voudroit la remplacer ; mais elle se plaît dans la rondeur et la mollesse de ses mouvemens. Elle se tient aussi près de ses épau-

(*) Œuvres mêlées, tome X, p. 297.



les et de son cou, où sa belle tête est si bien attachée. Une mesure inconcevable et un tact que je n'ai vu à personne, dirige son extérieur comme l'esprit, sans faire tort à son ame, dirige son intérieur. Il ne la captive pas, mais il sert à la régler, et ne l'eût pas arrêtée, si un être digne d'elle s'en étoit emparé. Elle ne doit ce qu'on appelle vertu, qu'aux circonstances; mais elle l'auroit perdue, sans entraîner sa réputation dans sa perte. On ne s'aperçoit pas qu'on l'admire, et les femmes surtout, qu'elle rend si subalternes à côté d'elle, ne s'en doutent pas. Son art est de faire valoir les autres, et sa marche est si douce qu'on ne croit pas devoir lui en savoir gré. Sans gêne, et sans avoir l'air de s'en occuper, elle trouve moyen, avec plus ou moins de gaieté ou de simplicité, ou plus ou moins de frais, de renvoyer contens tous ceux qui sortent de chez elle : elle les classe, les juge à merveille; et sans l'air d'ennui, elle charme ou se dérobe aux ennuyeux.

Quand tous les talens réunis si singulièrement à la grâce et la beauté, font trop d'effet : lorsqu'un enthousiaste la serre de trop près, pour qu'elle n'en convienne pas un peu ; elle met cela sur le compte de son pays, et elle dit (d'une manière que je prévois, et toujours sujet d'une moquerie de ma part) : *Nous sommes de bonne*

heure dans le monde ; on nous élève à toutes ces misères ; les femmes du Nord, leurs manières . . . . je ne sais que vous dire . . . . .

Vous pouvez dire : Mme. Abajcy, nous par la grâce de Dieu ou la grâce des grâces ; car qui vous ressemble dans votre septentrion et le couchant de l'Europe ? Vous avez sûrement beaucoup des jolies manières, des agrémens et de la séduction de la France : mais vous avez une bonhomie dans vos charmes (si l'on peut parler ainsi), qu'on n'y connoissoit pas. Une Française qui seroit ce que vous êtes, humilieroit et seroit insupportable. Mme. Abajcy, pour s'excuser de plaire autant, ajoute peut-être qu'un peu d'asiatique, d'oriental, nous donne quelque peu d'originalité. Je ris aux dépens de Mme. Abajcy ; et je vois que sa modestie, qui n'est pourtant pas jouée, n'est qu'une petite ridicule. Ne s'avise-t-elle pas aussi d'être bonne pour son mari, ses enfans, ses amis ; bon enfant elle-même, galant-homme, bonne princesse, facile à vivre, sûre, ni exagérée, ni exaltée ? Son élévation est comme sa sensibilité, enfermées jusqu'au moment où elles doivent voir le jour. Mme. Abajcy, vous êtes, entre nous, une vraie perfection : mais je ne le dirai à personne.

XX. *Portrait de la princesse Louise Radzivil.* (*)

Héroïse s'appelle ainsi, à ce qu'on m'a dit, à cause d'une douzaine de héros qui donnent le nom à sa famille, parmi lesquels il y a eu une couple de dieux. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'elle a un trait imperceptible à la racine du nez et près des yeux, qui fait voir qu'elle auroit été le plus joli héros du monde, si elle avoit été du métier. Ce que je trouve là de ce genre de noblesse (je ne parle qu'à de fins physionomistes), devient dans une femme le signe de beaucoup de fermeté et d'un grand caractère. Je ne dis pas pour cela qu'elle soit une héroïne de vertu; car elle ne lui coûte point, n'ayant rien de mieux à faire que d'aimer la perfection idéale réalisée. Elle embrasse avec tant de tendresse et si cordialement tout ce qui lui appartient, que tout ce qui ne lui appartient pas voudroit lui appartenir.

Héroïse est une recette contre le jacobinisme, près des trônes, des puissances et des dominations : elle n'a qu'à se montrer et voyager pour se faire aimer. Ce sang héroïque, mêlé à celui des Jagellons, promet de reproduire à la terre

(*) Tome X, p. 311.

tout ce qui lui a fait plus d'honneur. En attendant, son genre de beauté, sa facilité à vivre et la grâce de la bonhomie (si l'on peut s'exprimer ainsi) lui attireront tous les suffrages, et les hommages de tous les cœurs.

~~~~~~

XXI. *Portrait de la princesse Angélique Radzivil.* (*)

Angela ne pouvoit être peinte que par Michel-Ange et Raphaël qui se connoissoient en anges; cependant ils prièrent Albane et Corrège de s'en mêler. Les premiers se chargèrent de la grâce, de la décence et de l'émanation de la divinité; les autres se chargèrent de la grâce profane qu'on admiroit dans celles qui accompagnoient la mère des amours. Si son premier genre de figure les tient à une certaine distance éloignés d'elle, son second genre les rappelle toujours, et Angela est la seule personne qui ne s'en aperçoit pas. Le dessin de son intérieur est aussi parfait que celui de l'extérieur qui charme et attire : c'est une merveille qui n'est pas merveilleuse, malgré tous les droits qu'elle y a; mais comme elle les ignore, elle n'y a pas grand mérite. On voit bien que je ne suis pas

(*) Tome X, p. 312.
~~~~~~

son flatteur, puisque je déjoue de cette manière sa modestie. Il n'y a qu'elle-même sur qui elle n'a pas les yeux ouverts : ce n'est pourtant pas par bêtise ; car elle ne peut regarder, se remuer et réfléchir, sans qu'on voie dans tout autant d'esprit que de tact et de goût. Cet esprit est enfin juste et enchanteur comme sa voix. Il n'y a rien de joli comme son parler ; elle a une charmante prononciation, de même qu'en chantant ; et sa manière prompte et agréable de jeter ses paroles, ajoute du piquant à ce qui est déjà agréable et distingué. Son rire est amusant ; il est court aussi et précipité, et n'est qu'un peu plus haut qu'une espèce de murmure qui anime la gaieté. Elle est belle et jolie, en ne faisant ou ne disant rien ; mais pour peu qu'elle fasse, ou qu'elle dise, qu'elle danse, chante et s'accompagne, cela l'embellit encore. Si le diable a jeté les yeux sur elle pour faire tapage dans les cœurs, les anges la réclament à cause de son nom, et disent, voyant qu'elle fait et fera le bonheur de tout ce qui l'entoure : on voit bien qu'Angela est une œuvre angélique.

~~~~~~

XXII. *Portrait d'une Anglaise.* (*)

Regardez et écoutez Lizy, et je parie que vous

(*) Tome X, p. 187.
~~~~~~

écrirez tout de suite comme moi. Sa façon de se tenir, de se mettre, de se conduire, de parler et de marcher, et tout enfin dans elle est extrêmement négligé; il n'y a que dans sa façon de penser qu'il n'y a pas de négligence. Elle y a de la force, de la justesse, énoncée dans moins de mots que de choses. Ce qu'elle dit est concis, prompt, gai, piquant, bon, aimable et bien senti. Elle connoît vîte, et se fait bien vîte connoître. Chez elle, la théorie est venue après la pratique. La candeur et la malice, assez étonnées de se trouver ensemble, se sont logées assez singulièrement dans ses yeux. Sa fraîcheur annonce une bonne conscience : oh! je lui conseille aussi de l'avoir, car elle dit bien vîte tout ce qui est contre elle. La timidité, qui n'est souvent qu'une hypocrite ou un enfant de l'amour-propre, n'est pas de sa connoissance. Au lieu de cela, elle a mis à sa place tant de mesure, qu'elle n'est ni embarrassée, ni embarrassante. Elle ne dit pas un mot et ne fait pas un pas pour plaire; mais l'air qu'elle met à l'un et à l'autre, lui assure un succès général. Je ne crois pas que les femmes s'en alarment, car j'ai vu celles qui la connoissent la juger comme moi. Elle est habillée et coiffée à sa manière, qui n'est celle d'aucune autre. Il y a toujours quelque chose qui lui manque, et elle a toujours oublié sa petite

chienne, ses gants ou son éventail. Elle a de beaux cheveux châtains et longs, des dents belles, sur-tout par leur égalité, et des lèvres précisément comme on devroit les avoir si l'on vouloit s'en servir.

Son visage est plus intéressant en face qu'en profil, où il n'est que joli par sa drôle de coupe : mais en face elle pourroit inspirer un grand sentiment à un sot qui s'imagineroit qu'elle l'aime. Mais de peur que celui qui ne l'est pas, ne s'en avise et ne l'en ennuie, il sort à l'instant de sa bouche quelque chose d'inattendu et de plaisant qui déconcerte le soupir. Lizy n'auroit aucun défaut, si elle n'étoit pas femme. Elle n'est méchante, par exemple, qu'en cette qualité : et elle ne l'est que deux ou trois fois par an, encore pour un quart-d'heure seulement. Elle n'a jamais d'humeur ; elle a plus de fermeté qu'un homme, est plus supérieure aux événemens. Lizy ne sait apparemment le prix d'aucune vertu, car elle n'en met aucun à celles qu'elle a. Si on lui disoit qu'elle a de la délicatesse, par exemple, elle demanderoit *pourquoi? qu'est-ce que j'ai fait? vous êtes un Français; car c'est une flatterie.* Si on lui disoit : Vous avez une singulière modération, et une étonnante abnégation de vous-même; vous avez de l'élévation sans exagération...... elle répéteroit ces

quatre mots en *on* en anglais et en français : et elle diroit : *Qu'est-ce que tout cela veut dire? vous êtes encore pire qu'un Français, si cela est possible. Moi, femme anglaise, je n'ai pas besoin de complimens.* Elle n'est pas complimenteuse non plus : elle a des franchises fort plaisantes. Lizy n'a aucun talent agréable. Elle ne fait que des choses difficiles et utiles ; elle dit et entend volontiers les choses les plus sérieuses. Elle aime la campagne, les jardins et les moutons, et la nature dont elle est l'enfant chéri, sans être son enfant gâté. Non assurément elle ne l'est pas. Mais se moquant du sort, et philosophe sans savoir comment ce mot s'écrit, elle sera heureuse : oh! oui, elle le sera ; j'en ai le pressentiment, et je suis heureux en pensant qu'elle sera heureuse.

~~~~~~

XXIII. *Réflexions contre la sagesse parfaite.* (*)

Qu'on ne prenne pas ceci pour un paradoxe : le mal est nécessaire au bien. Voyez l'alliage nécessaire à l'or, la bile nécessaire au sang. La fausse monnoie et la fièvre bilieuse prendroient le dessus, s'il n'y avoit pas assez d'or et de sang pour les contenir. Tel est le mélange des

(*) Tomes VIII et X.
~~~~~~

défauts aux vertus. Dépouillez celles-ci de tout genre de foiblesse, elles seront d'une sécheresse rebutante, et dépériront faute de nourriture.

Qu'un général, un grand seigneur à la cour, un ministre, ou gentilhomme dans sa terre, soit sans passions ; ce sera un homme médiocre : qu'il soit isolé, sans parens, sans amis ; même en commençant par être méchant. Si l'on ne dépense pas la sensibilité qu'on reçoit presque toujours dans sa jeunesse, soit pour ses enfans ou quelque femme aimable (fût-ce même la sienne, si par hasard elle l'étoit) ; l'on devient dur, injuste, méfiant et méprisant, ou détestant l'humanité. Tel est un célibataire ; celui qui ne tient à rien ; l'homme sans patrie, c'est-à-dire avec assez peu d'existence pour qu'on ne s'apperçoive pas qu'il en a une ; l'homme retiré du monde qui par goût ou un malheureux emploi de son temps, préfère de le juger à son désavantage, à le connoître et l'observer : il n'a aucun respect humain pour l'opinion ; car il n'en est pas instruit ou il la brave. Le général, le ministre, qui sera bon mari, bon père ou bon amant, sera capable peut-être de quelque partialité pour, mais point de prévention contre. Il fera quelquefois trop de bien, mais il fera moins de mal. S'il est injuste, on pourra le

faire revenir dans la société. Celui qui n'y va pas, s'aigrit au lieu de se corriger. Il se fait ennemi, parce qu'il compte prendre l'avance : il se fait des ennemis, sans qu'on sache comment et pourquoi. Il croit n'avoir aucune foiblesse, parce qu'il n'a pas d'intérêt. Il croit avoir de la vertu, parce qu'il n'a pas de passions. Ce célibataire, cet être isolé, ce sage à ses yeux, rend insensiblement son ame un ossement, s'il est permis de s'exprimer ainsi : c'est une espèce de pierre dépouillée du feu électrique attaché aux gens qui ont des passions. La pétrification du cœur se communique à celle de l'esprit. Il devient même incapable de ses fonctions, l'humeur vient les déranger ; et la santé, qui s'altère par la privation de tous les plaisirs, le rend aussi malheureux que tous ceux qui dépendent de lui.

Voilà ce qui arrive aux hommes les mieux nés et les mieux conformés. Jugez ce que deviennent ceux qui ne le sont pas, et à qui le moral ou le physique préparent les plus grands torts de malveillance, d'insensibilité, ou tout au moins d'insouciance.

A la guerre et en amour, il faut savoir ce qu'on veut. Les demi-partis sont détestables. Les repentirs sont pitoyables. Qu'on combatte et qu'on aime par instinct ; qu'on choisisse pour

ces deux genres un beau champ de bataille ; et que la raison, appelée par cet instinct qu'elle ne peut pas détruire, et qu'on n'appelle instinct qu'à cause de cela, vienne en diriger les opérations.

Quittez les étendards de Mars et les drapeaux de l'amour, si vous parlez souvent de la raison. Ce mot, dont on abuse, ne couvre qu'un manquement de cœur dans les deux genres.

Comme on l'habille, cette raison! chacun la coiffe à sa manière. Plus elle est sèche, et plus elle plaît aux hommes qui ne sont pas nés pour de grandes choses, et aux femmes qui n'ont pas un grand fonds de sensibilité.

Malheur à celui ou à celle qui court après la sagesse ! On ne l'attrape pas, si elle ne vient pas toute seule.

Je crois avoir déjà dit que j'aime mieux un indiscret qu'un réservé. Il n'y a que les hommes qui soient l'un ; ils sont nés confians : mais les femmes, même au milieu de l'amour, ne le sont pas tout-à-fait. Je n'ai jamais rencontré une indiscrète.

Qu'est-ce que cette amitié à laquelle on passe par la sagesse? elle n'a pas de voile pour cacher les défauts : elle voit les formes de l'esprit et du cœur telles qu'elles sont. Elle ouvre

trop les yeux ; elle laisse appercevoir qu'on n'étoit pas né l'un pour l'autre.

Pourquoi les jeunes gens sont-ils plus heureux que les gens d'un certain âge ? c'est qu'ils s'enivrent plus aisément. Mais c'est un printemps éternel si, dans l'automne et même l'hiver, on a le bonheur de pouvoir être encore ivre.

Cette ivresse est celle du sixième sens, qui est l'amour. Je ne parle pas plus de celle des plaisirs bruyans, que de celle du vin. Mais cette ivrognerie du cœur fait passer sur toutes les peines de la vie : on se croit philosophe ; point du tout, on est amoureux.

S'il y a une raison dans le monde, c'est à perdre la raison.

~~~~~~

XXIV. *De quelques hommes presque parfaits.*

Je voudrois savoir combien il faudroit d'hommes pour en faire un parfait. Une des plus belles ames que j'aie connues, et que je prendrois pour cet objet, une ame qui rioit au bien, vive, douce, gaie, sensible et prompte, étoit, par exemple, celle du prince *Charles de Lorraine*, frère de notre bon empereur François, qui étoit bien près de la perfection. La franchise de cette ame étoit peinte sur le front du prince, et la gaieté obligeante et communicative, dans
~~~~~~

un sourire qui n'a pas même été dérangé par les ans, ni par la petite vérole, ni par la guerre, qui avoient emporté sa beauté. Ce premier sourire étoit toujours près d'être remplacé par un rire de si bonne foi, que celui des autres en partoit de même ; et il ne lui falloit qu'un rien pour cela. C'étoient des éclats si bruyans drôlement, ou si étouffés comiquement, que le public, qu'il troubloit toujours à la comédie par-là, l'admiroit d'abord en souriant, et puis finissoit par en faire autant. Il ne tenoit pas à un geste d'Arlequin, ni à une mine de Crispin; c'étoit toujours comme s'il n'en avoit jamais vu. C'est l'homme le plus franchement gai que j'aie vu de la vie; on ne pouvoit pas le voir une fois sans l'aimer toute sa vie : et il étoit plaisant sur-tout, lorsque, pour un moment de représentation ou de présentation, il étoit interrompu dans une polissonnerie, une attrape ou une enfance dont il avoit la pureté et les plaisirs. Sa gaieté suspendue étoit concentrée, et la dignité, la douce majesté de sa figure et de son rang, arrivoient avec l'obligeance de mine et de parole.

Je parle de son ame peinte par-là, comme d'une étude, comme on parle d'une jambe d'Apollon du Belvedère ; avec cette différence que je ne la propose pas à imiter, parce qu'on

ne peut pas apprendre ce qui est naturel : mais c'est pour donner aussi l'idée du beau. Il est clair, puisqu'il n'y a jamais eu dans cette ame la moindre ombre de malice, que la suite en étoit la générosité, un aimable désordre de finances, l'indulgence et la bonté que sa grâce dans les manières, et l'amabilité de son esprit amusant et si aisément amusable, savoient encore embellir : donc sa figure et son ame peuvent entrer dans le portrait idéal de la perfection que je désire.

Je reviens même à lui pour la valeur et quelques qualités militaires. Mais pour les autres que j'appelle plutôt talens militaires, le vaste, la fermeté, les connoissances, l'art de se faire craindre et obéir, et ce que je trouve plutôt dans un autre genre d'esprit : c'est celui de *Frédéric* que je voudrois lui attacher, d'autant plus que je suis bien aise d'y coudre son amour pour les lettres, et de la philosophie théorique et pratique.

Pour les vertus, l'amour de son devoir, joint à la fermeté dans le plus grand feu, la stricte honnêteté et la logique, je veux qu'on joigne aux deux autres le prince d'*Anhalt*, tué, il y a six ans, par les Suédois, et héros pour l'histoire. Ensuite, en voici un pour le roman ; c'est-à-dire, qu'avec le même courage qui le rend

amoureux des coups de fusil, ses manières chevaleresques y jetoient de l'éclat. Il tient du Maure et du Sarrasin dans leur beau temps; il a de la galanterie et de la magnificence. Il est poète à la guerre et dans la société, sans faire de vers que dans sa langue lusitanienne. Alors c'est un camoens; mais il est même camoens dans ce qu'il dit et ce qu'il fait. C'est le duc *de Bragance.*

Ce n'est pas que ces quatre personnes n'aient des qualités l'une de l'autre. Mais celles que j'ai remarquées dans chacune, sont celles qu'ils ont portées au plus haut degré; et c'est en les réunissant toutes dans le même individu, que je prétends que, de même que la Vénus de Médicis a été composée de vingt genres de beautés de vingt femmes différentes, je réussirois au tableau parfait de la perfection, par ces traits détachés de quatre portraits aussi distingués.

~~~~~~

XXV. *Carite* (portrait). (*)

Carite est faite pour être aimée d'une douzaine de personnes, et détestée de douze cents. Elle a plus d'esprit que les hommes qui en ont le plus, et plus de grâce que les autres

(*) Tome X, p. 21.
~~~~~~

femmes. C'est un drôle de conquérant : elle est brillante comme Alexandre, a la même rapidité dans ses succès ; subjugue, domine, enlève, entraîne, et ne donne à personne le temps de la réflexion. Lorsqu'elle repasse ses triomphes, elle en est quelquefois honteuse ; elle voudroit ôter aux captifs les chaînes qu'elle leur a données : le bruit lui en fait mal à la tête, et l'encens qu'on brûle sur ses autels lui paroît quelquefois si fade, qu'elle en a des vapeurs. Si elle le témoigne, elle voit autour d'elle un tas de malheureux : la pitié lui parle en leur faveur ; elle se met à pleurer, parce qu'elle est bonne ; elle écrit, se justifie, demande presque pardon. En général, la moitié de sa journée se passe à réparer ce qu'elle a dit, ou ce qu'elle a fait pendant l'autre moitié. Ce n'est plus un tyran, c'est un enfant qui demande grâce. Elle mène une vie de chien ; libre de volonté, elle ne fait jamais ce qu'elle veut.

Elle ne fait jamais mal à personne, mais elle alarme tout le monde ; et, ne pouvant pas s'empêcher un instant après de rire, ni de faire rire aux dépens de ses courtisans, les scènes d'impatience, de douleur et d'épigrammes recommencent sans cesse. Son esprit est trop agité toute la journée, pour que son ame

ait le temps d'être travaillée. Si quelquefois elle délibère sur un choix à faire, une gaucherie de celui auquel elle a pensé perd dans l'instant, à ses yeux, celui à qui elle fait tourner la tête; ne l'ayant plus assez pour être aimable, il n'est souffert que par commisération, et gâte tous les jours ses affaires de plus en plus. Celui qui est parfaitement aimable, et à qui elle remarque assez de sang-froid pour continuer à l'être, plaît à son esprit, mais il ne gagne rien sur son cœur. Elle a trop raisonné sur l'amour. De l'analyse, elle a passé à l'anatomiser, et ce petit squelette n'est pas bon à envisager. Il n'est charmant que lorsqu'on le prend, sans réfléchir, avec ses jolies petites formes rebondies. A-t-elle, n'a-t-elle pas? a-t-elle eu, aura-t-elle? c'est une énigme. Si cela est arrivé, ce n'a été que par curiosité, et par sa supériorité sur presque tous les êtres; il ne lui sera jamais possible de faire cas long-temps de celui à qui même le dépit d'avoir cédé feroit bientôt échapper sa conquête. Je voudrois que Carite trouvât un homme qui lui ressemblât, et alors nous verrions beau jeu. Carite n'est pas heureuse. Cette incertitude, la crainte ou l'espérance de remplir le vide qu'elle tient dans son cœur, lorsque par hasard elle le consulte, lui fait souvent verser des larmes. Lorsque

tous les agrémens qui, par leur abondance, troublent sa tranquillité, seront passés, Carite retrouvera le bonheur qu'elle a perdu à force de le chercher.

XXVI. *De la Barbarie.* (*)

Les Russes n'étoient point barbares lorsque Pierre Ier l'est devenu pour les policer, et n'a fait que les rendre polis. Qu'importe la peinture, la sculpture, les beaux-arts et les belles-lettres pour tout cela? Les Italiens n'en sont pas moins barbares, puisqu'on compte à Rome, dans son état de tranquillité, quinze cents assassinés aux hôpitaux, sans les massacrés sur-le-champ et les empoisonnés. Voyez les Français à présent, et même dans tous les temps. Etoient-ils moins barbares avant ce fameux siècle de Léon X, François Ier., etc., qui ont fait renaître les sciences?

Voyez la barbarie de tous les pays chauds, quoiqu'il y ait beaucoup d'esprit; et le peu de crimes dans les pays froids, et en Russie avant que la cour ait gâté la nation. Attila tuoit et voloit à la guerre franchement, mais n'avoit point de raffinement de cruauté. Excepté le Grand-Seigneur qui fait étrangler les bachas, et

(*) Tome X, p. 273.

les bachas qui étranglent les gens riches, il n'y a ni filouterie, ni poison, ni piége, ni assassinat sous le joug de Mahomet.

Ce qu'on appelle dans nos montagnes des frontières et du Bannat, *Harum-bacha*, sont des corsaires sur terre, de même que les Arabes qui attaquent les caravanes et sont armés en guerre. On est averti qu'il faut prendre des précautions, et l'on se bat avec eux. Les Grecs étoient plus barbares que ceux qu'ils appeloient ainsi. Excepté les premiers mouvemens de colère, il y avoit moins de crimes dans l'ancienne première Rome, que dans Rome qui, du temps des Scipion, commençoit à devenir savante. Les Gaules et l'Afrique vaincues par César, auroient pu l'assassiner ou l'empoisonner; personne n'y a pensé. Il y a eu quelques monstres dans tous les temps, comme dans celui de Frédégonde, etc. Mais tout cela ne gagnoit pas le peuple. Quand les Maures possédoient les Espagnes, il n'y avoit ni inquisition, ni Mexique. Il y avoit de la galanterie chez ces prétendus barbares, comme de la magnificence et des arts chez les habitans du Caucase, sans les avoir appris. En dernier lieu, le dernier Kan de Crimée, Sahim Guëray, coupoit les têtes-à-la Pierre Ier, pour débarbariser ses sujets qui avant lui étoient fort tranquilles. Les Tartares, avec

qui j'ai vécu, sont des gens fort doux. Leur nourriture de laitage et la société de leurs moutons y contribuent. Les Juifs et les Egyptiens-Bohémiens, bien barbares si l'on entend par-là des ignares, ne tuent et n'empoisonnent pas.

XXVII. *Du Goût de la propriété.* (*)

Pourquoi n'est-ce qu'en femme qu'on n'a pas le goût de la propriété ? On met de l'honneur ou du prix à tout ce qu'on a, excepté le mari qui oublie et néglige, et l'amant qui met sa gloire à changer ; parce que l'un et l'autre ne sont pas contens de ce qu'ils ont. Depuis son château jusqu'à son chapeau, on en est enchanté : on croit que l'un ne peut pas être mieux habité, ni l'autre mieux troussé. L'arrangement de sa chambre, un meuble, un gillet paroissent des merveilles ; on a l'air de dire : personne n'a tout cela aussi bien. Quel beau cheval que la rosse qu'on possède ! quelle belle rue que celle où l'on loge, quoiqu'elle soit si étroite qu'on n'y voit goutte ! En y gelant pendant l'hiver, on dit : quel bonheur pour l'été, que le soleil ne puisse entrer chez moi ! On raconte avec modestie, de son régiment qui est le plus vilain de l'armée, qu'on

(*) Tome X, p. 231.

ne le troqueroit pas avec un autre, parce qu'il est égal, et que les petits hommes soutiennent mieux la fatigue. Comme on aime son vilain jardin ! ces charmilles, dit-on, ont l'air de la grandeur. On se croit Louis XIV : et le propriétaire d'un ruisseau où il n'y a que des cailloux, s'imagine être un philosophe anglais. S'il y a quatre ou cinq grosses pierres en espèce de voûte, au-dessus d'un banc, on croit que c'est la grotte de Pope à Twyckenham. Je suis persuadé que le genre de satisfaction intérieure est un bienfait du ciel qui a su ce qu'il faisoit en nous donnant cette bonne opinion de nous, par celle de ce que nous possédons.

S'il nous avoit accordé la même grâce en mariage et en amour, nous aurions été trop heureux. Mais le même amour-propre par lequel nous le sommes en autre chose, fait marcher à sa suite la lassitude, l'inconstance et le changement.

XXVIII. *Sur les gens d'esprit et les Académies.* (*)

Les gens d'esprit font les fats, quand ils disent que les sots sont leur patrimoine. Les sots les attrapent bien plus souvent. D'abord : 1°. parce

(*) Vol. VIII, X, etc.

que le sot est moins scrupuleux ; 2°. parce qu'on ne se méfie pas de lui, le connoissant pour un sot ; 3°. parce que l'homme d'esprit ne peut pas deviner jusqu'où va la sottise, puisqu'il en est à cent lieues ; 4°. parce que, où il met de la franchise, le sot met de la finesse ; où il met de la finesse, le sot met de la ruse ; où il met de la ruse, le sot met de l'astuce ; où il met de l'astuce, le sot, ne se gênant plus, met de la fourberie, pour se tirer d'affaire.

J'ai vu ceux qui prétendoient être observateurs, manquer de saisir tout plein de choses dans la société, ou redire toutes celles qu'on a dites ou écrites il y a cent ans. Le monde se renouvelle et change tous les jours : il y a d'autres torts, d'autres vices, d'autres ridicules.

Les souverains ne sont plus ignorans, et sont bien éloignés du mépris des hommes dont on les accusoit ; les ministres ne sont plus inaccessibles ; les grands seigneurs ne sont plus hauts ; les financiers ne sont plus grossiers ; les militaires n'ont plus un mauvais ton ; les jeunes gens ne sont plus impertinens ; les abbés ne sont plus doucereux ; les magistrats ne sont plus pédans ; les valets ne sont plus insolens ; les gentilshommes ne sont plus des petits tyrans dans leurs petits villages ; les femmes ne sont plus effrontées. Le seul état qui n'a pas changé, c'est celui

de médecin; ils sont encore comme ceux de Molière : ou, s'ils sont plus habiles ou plus aimables, comme celui du *Cercle*, les chers docteurs, les amis, les confidens de la société.

Les académies sont chamarrées de ridicules, et ont bien prouvé qu'elles le méritoient; car aucune n'a produit un effet passable dans aucun pays : les membres qu'on fait voyager dans les autres, les voient tout de travers, et en jugent par le leur. Il n'y a que quelques découvertes de jadis l'Académie des Sciences de Paris; encore n'ont-elles rien fait pour le bonheur de l'humanité. Mais ce qui y contribueroit, ce seroit le rendez-vous de quelques personnes qui savent causer, lire et réfléchir.

C'est comme cela que chez un goutteux, ou une jolie femme en couche, la société est charmante; mais malheureusement cela ne dure pas: et si cela duroit, ce rendez-vous seroit assujettissant ou académique.

Ce qui prouve la vanité ou la facilité des réputations, c'est celle de faire des dupes. Un vieux bacha imbécille, avec quelques conseils d'un rénégat, et un peu de hasard, peut passer pour un héros; un prédicateur, avec du Bourdaloue et du Massillon dans la tête, pour un habile homme; un ignorant, avec quelques manuscrits qu'il aura trouvés, et assez d'adresse en

compilation, pour un excellent auteur; et un homme médiocre, avec quelques anecdotes, et une lecture le matin sur le sujet qu'il mettra en avant, pour un homme de beaucoup d'esprit.

Je parie que M. *de Voltaire* y auroit été pris, si, à un dîner chez lui, j'avois préparé un sot, il l'auroit étonné. Deux sots même, qui n'auroient que l'adresse d'être le compère l'un de l'autre, attraperoient tout le monde.

C'est pour cela qu'il faut se méfier des dîners de gens d'esprit; pour juger celui qui en a, il faut le prendre au saut du lit. Si, avant de ravoir même toutes ses idées, et repris ses esprits, il a du trait, de la conception, de la répartie, du fort ou du naïf, c'est sûrement un homme d'esprit.

Un auteur est un pauvre diable qui fait face à dix mille hommes. Comment ne seroit-il pas battu? il ne peut pas même se défendre : il ne voit pas ceux qui l'attaquent. Un sot peut lui porter une botte qui le transperce. Ces dix mille personnes doivent voir mieux et plus loin qu'une seule; ainsi, tel habile qu'on soit, on peut, avec raison, être censuré. Malheur aux petits esprits qui en profitent, pour se jouer aux grands. Ainsi l'on voit à présent des gens médiocres s'élever contre les réputations reçues; ils croient faire effet, en disant que *Molière* avoit un mauvais

ton, *Voltaire* point de poésie, *Racine* point de génie, etc. Si les grands hommes le sont dans quatre-vingts actions de leur vie, ou quatre-vingts tomes, il est ridicule de chercher un petit tort de morale ou de goût.

Savez-vous ce qui fait le plus de tort à un pauvre diable d'auteur? C'est de dire du bien de quelqu'un. C'est pire que de dire du mal d'un autre; car il n'y a que celui-là de fâché: mais toute la petite envie, jalousie, petite méchanceté individuelle, se met sous les armes pour juger. On dit tout de suite: Voyez donc le bien qu'on dit de monsieur! Ah! mon Dieu! quel éloge!

~~~~~~

XXIX. *Sur Vienne en Autriche. Fragment d'un dialogue.* (*)

Savez-vous, mon ami, que voilà cinq ans que nous ne nous sommes vus. C'étoit à Vienne. Oh! la bonne ville, les bonnes gens!

B. Sans doute, car lorsque de sots critiques en ont voulu dire du mal, le seul qu'ils aient pu trouver, c'étoit le grand appétit des Viennois, ces beaux jours de poulets frits au Prater: mais jamais de querelle, de colère, ni d'ivrognerie.

(*) Tome X, p. 329, dans l'*Enlèvement*, pièce imitée de l'allemand.
~~~~~~

Amour pour leur souverain, fidélité dans le commun, sûreté dans la société, exactitude dans les procédés, bonne police. On ne court point de risque d'être attaqué dans les rues, car on entend les voleurs de loin : ils vont en carrosse. Il n'y en pas d'autres que ceux qui ruinent les grands seigneurs en leur prêtant de l'argent.

R. Et puis, on y fait ce qu'on veut : liberté parfaite. Par exemple, on a celle de se retirer chez soi d'abord après le spectacle; on n'est retenu par personne : les ballets sont superbes, ainsi que les promenades. Casperle et Schickaneder m'amusoient beaucoup. Les filles à bonnets d'or sont charmantes : quelle imagination que Lœschenkohl; j'aime tout, jusqu'aux figures de cire. Que fait-on ici? s'amuse-t-on?

B. C'est une arche de Noé assez divertissante: Rendez-vous des ci-devant de tous les pays; et des ex-grands hommes, ex-généraux, ex-favoris, ex-gens d'esprit.

R. Comment vont les opinions?

B. Vous connoissez les hommes, poussant tout à l'extrême, variant comme les saisons. A force d'aristocratie on est devenu démocrate: à force d'être démocrates, ceux-ci sont devenus aristocrates. Pour moi, qui ne sais pas le grec, je ne connois que le royalisme. Tout ce qui n'est pas prêt à donner son sang et son or

au souverain, sans raisonnement et sans réserve, me paroît Jacobin. Obéissance aveugle, respect pour les autorités, fidélité à son maître, voilà ce que je veux. Mais je ne sais si c'est la clause la plus étendue et la mieux récompensée.

R. Et les femmes, les amans, les maris, les jeunes gens?

B. Comme ailleurs! Les premières changent de passions; les seconds, de fortune, lorsqu'ils tombent en de mauvaises mains; les troisièmes, de physionomie, prenant celle de la circonstance; les quatrièmes, de bottes et de fracs trois fois par jour, pour avoir la soi-disant malpropreté d'un palefrenier anglais le matin, et le soir la bien-tenue d'un lord.

R. Et la littérature, et les spectacles?

B. L'une bien noire; les autres bien froids: petites maximes dangereuses qu'on y glisse sans faire semblant de rien; quelque gentilhomme ou humilié, ou à qui on prête une vilainie, à un ministre trop de puissance, à un officier trop d'insolence: scènes qui ne finissent pas, dialogue lorsqu'il faut agir. C'est, par exemple, comme si à présent que j'ai affaire, je m'entretenois davantage avec vous. *Adieu*.

XXXI. *Sur les Complimens*.

Quelle différence de noblesse dans les gestes et les complimens des Orientaux! Les révérences donnent à tous ces Européens l'air de mauvais maîtres à danser. Les Orientaux ont, dans leur salut, un jeu de physionomie, une manière de regarder, et une nuance de cordialité ou de respect qui n'est pas faite pour faire des dupes ou confondre tous les états; comme ce sot compliment de mauvaise grâce qu'on fait avec les jambes, à tout le monde également : il y entre presque toujours de la bassesse ou de la hauteur, et souvent de la gaucherie. Les révérences des femmes russes qui ne saluent que de la tête, valent mieux que les révérences françaises, avec les jambes écartées et les genoux pliés indécemment, avec trop ou trop peu de grâce, trop d'effronterie ou de pudeur enfantine déjà ridicule à trente ans.

XXII. *Voyage à Spa*. (*)

J'avois aimé deux fois, j'avois cru en aimer quatre; j'avois été aimé cinq ou six : et ne vou-

(*) Tome XI, p. 92 et suiv.

lant plus cultiver que des goûts légers et frivoles de société, de liaison, de jardin et de littérature, je laissois promener mes yeux, mes désirs et mes actions, plutôt que mon cœur.

Dans cette indifférence totale sur les événemens de ma vie, j'allai, pour une blessure, aux bains d'Aix-la-Chapelle et de Spa où il vient du monde de tous les pays de l'Europe, et que l'ignorance des médecins accrédite, parce qu'il est plus aisé de dire : Guérissez-vous ; que de dire : Je vous guérirai.

J'arrive dans une grande salle où je vois des manchots faire les beaux bras ; des boiteux faire la belle jambe ; des noms, des titres et des visages ridicules ; des animaux amphibies de l'église et du monde sauter ou courir une colonne anglaise ; des mylords hypocondres se promener tristement ; des filles de Paris entrer avec de grands éclats de rire, pour qu'on les croie aimables et à leur aise, mais espérant par-là d'y être ; de jeunes gens de tous les pays, se croyant et faisant les anglais, parlant les dents serrées et mis en palefreniers, cheveux ronds, noirs et crasseux, et deux barbes de juif qui enferment de sales oreilles ; des évêques français avec leurs nièces ; un accoucheur avec l'Ordre de Saint-Michel ; un dentiste avec celui de l'Éperon ; des maîtres à danser ou à chanter, avec

l'uniforme de major russe ; des Italiens, avec celui de colonel au service de Pologne, promenant de jeunes ours de ce pays-là ; des Hollandais cherchant dans les gazettes le cours du change ; trente soi-disant chevaliers de Malte ; des cordons de toutes les couleurs, de droite et de gauche et à la boutonnière ; des plaques de toutes les formes, grandeurs, et des deux côtés ; cinquante chevaliers de Saint-Louis ; de vieilles duchesses revenant de la promenade, avec un grand bâton à la Vendôme et trois doigts de blanc et de rouge ; quelques marquises faisant des parolis de campagne ; des visages atroces et soupçonneux au milieu d'une montagne de ducats, dévorant tous ceux qu'on mettoit en tremblant sur un grand tapis verd ; un ou deux Électeurs habillés en chasseurs, petit galon d'or et couteau de chasse ; quelques princes incognito, qui ne feroient pas plus d'effet sous leur vrai nom ; quelques vieux généraux et officiers retirés pour des blessures qu'ils n'ont jamais eues ; quelques princesses russes avec leurs médecins ; et Palatines ou Castellanes, avec leur jeune aumônier ; des Américains ; des bourguemaîtres de tous les environs ; des échappés de toutes les prisons de l'Europe ; des charlatans de tous les genres ; des aventuriers de toutes les espèces ; des abbés de tous les pays ;

quelques pauvres prêtres hybernois, précepteurs de jeunes Liégeois ; quelques archevêques anglais avec leurs femmes ; vingt malades qui dansent comme des perdus pour leur santé ; quarante amans, ou qui font semblant de l'être, suant et s'agitant ; et soixante walseuses avec plus ou moins de beauté et d'innocence, d'adresse et de coquetterie, de modestie et de volupté.

Tout cela s'appeloit un déjeûner dansant. Le bruit, le bourdonnement des conversations, le tapage de la musique, la monotonie enivrante de la walze, le passage et repassage des oisifs, les blasphêmes des joueurs, les sanglots des joueuses, et la lassitude de cette lanterne magique, me firent sortir de la salle. Dans l'instant, je suis culbuté par une course anglaise, sur un mauvais pavé ; je me ramasse ; j'évite de l'être par une vingtaine de polissons, grands et petits seigneurs, au galop sur des petits chevaux qu'on appelle des escalins. Je m'assieds, et je vois quelques buveurs d'eau, compter religieusement leurs verres et leurs pas, et s'applaudir, cependant un peu tristement, des progrès de leur estomac. Quelques femmes viennent les joindre ; j'écoute. Les eaux vous passent-elles, madame, dit un vieux président ? Oui, monsieur, depuis hier, répond celle-là. Votre excellence commence-t-elle à

digérer, dit-elle à un ministre d'une cour ecclésiastique ? J'aurai l'honneur de répondre à votre excellence, dit celui-ci, que je transpire depuis huit heures du soir jusqu'à dix, et que je sue tout-à-fait depuis dix jusqu'à minuit ; et si je n'avois pas tant d'affaires pour monseigneur, je me trouverois bien tout-à-fait de ma cure. Un Français fait le gentil sur le mot de cure, et lui dit : Je vous croyois au moins vicaire-général. *Goddem*, vos *Geronstères* et vos *Pouhons*, dit un lord..... Comment, mes poumons, reprend un demi-sourd? Je ne dis pas cela, répond le très-honorable membre : j'ai quitté ici tous les bills de mon pays, qui mettoient ma bile en mouvement, pour ne plus entendre parler de notre infernale et mercantille politique ; et, au lieu d'eau, je bois du punch comme un diable ; buvez tous au moins du clairet comme moi. Nous étions hier dix ou douze Anglais bien ivres ; nous nous portons tous à merveille aujourd'hui.

Si j'étois venu à Spa par curiosité, j'en aurois eu déjà assez ; car, dans une demi-heure, je l'avois connu, et toute l'Europe et presque l'Amérique aussi. Il n'y a pas de meilleur observatoire que les bains et les eaux. Mais comme les observations ne guérissent pas les coups de sabre, je me proposai de m'y arrê-

ter ; et, pour reposer mes yeux et mes oreilles, je pris le chemin des montagnes.

XXXIII. *Le chevalier de Saxe.* (*)

La perte du *chevalier de Saxe*, échappé de mes bras pour passer dans ceux de la mort, m'ayant privé de tous les plaisirs que je goûtois à Teplitz, je n'en ai trouvé d'autre que d'aller pleurer chez un homme d'un grand mérite, que je puis dire avoir constitué mon ami, car j'en avois besoin. Heureusement que voyant mon admiration et ma confiance, il s'y est prêté. Tous les jours chez lui, à la même heure, à pied ; il y avoit assez loin du château. Cette promenade me remettoit la tête, mais point le cœur, assez heureux et malheureux à-la-fois, pour sentir vivement.

Voici, sans que j'aie besoin d'y penser longtemps, le portrait du chevalier de Saxe. Par le bas du visage il ressembloit aux rois, grands hommes et princes de sa maison. Le maréchal de Saxe étoit sûrement celui de qui il tenoit le plus. Il étoit franc, loyal, ferme, instruit, appliqué sans en avoir l'air ; car il n'avoit que celui de l'honneur et du plaisir : il se livroit

(*) Œuvres mêlées, tome XIV, p. 265.

autant à l'un qu'à l'autre. Sa guerre en Italie prouva sa valeur de sang-froid. Après avoir bien vu et bien prévu, il fut abandonné des siens, entouré des Français; il tuoit, blessoit, écartoit les coups de baïonnette, lorsqu'un coup de fusil, lui passant au travers du corps, le mit pendant long-temps aux portes de la mort.

De peur qu'on le crût capable de plier, il avoit peut-être un peu de roideur. De peur de passer pour flatteur, il ne rendoit pas assez justice. De peur d'avoir des flatteurs, il eut peu d'amis intimes : il craignoit de voir ce nom profané. Ce petit nombre pouvoit passer pour des admirateurs, parce qu'ils voyoient un grand caractère que de grandes circonstances auroient bien développé. Les petits défauts qui y tiennent, en manière de compensation, sont peut-être un peu de sécheresse et d'entêtement. Mais sa sévérité sur plusieurs articles n'en avoit qu'une teinte très-pardonnable ; car, de peur d'avoir des exagérations connues, il n'avoit que celle de l'honneur qui ne l'est pas autant.

Excellent ami, quand il étoit sûr de pouvoir l'être, très-médiocre amant, mais essayant souvent à l'être, son penchant, la curiosité le guidant plus en cela que son cœur, il ne se donnoit pas la peine de le chercher, ni celui des fem-

mes dont il s'occupoit, ou plutôt qui s'occupoient de lui; il auroit craint autant l'un que l'autre. C'étoit le moyen d'avoir le dernier; on avoit envie de le lui jeter à la tête. Mais il n'étoit un Hippolyte et un Joseph quemoralement. Son genre froid dans la société n'étoit pas communicatif; il n'étoit qu'agaçant : ce qu'il disoit, presque avec un peu de rudesse, mais sans mauvais goût ni mauvais ton, étoit piquant. Il avoit une politesse très-noble avec les gens qu'il ne connoissoit ni n'aimoit, et ne se gênoit pas avec les autres. Il en imposoit par-là aux bavards, aux ennuyeux, aux questionneurs. Ses réparties, quand sa paresse ne l'arrêtoit pas, étoient vives, gaies, très-plaisantes même souvent, et toujours justes; car sa conduite et sa conversation, son ordre inoui dans sa petite économie, celui de sa journée, et presque de ses plaisirs, annonçoient beaucoup de logique.

Son rire, ni trop fréquent ni trop immodéré, annonçoit une moquerie douce qu'il faisoit partager par son talent d'observer dans la société. Il n'y en avoit pas à faire sur lui, il n'avoit aucun ridicule; et, lorsqu'on avoit pris sa crainte de se mettre en avant, pour du froid ou de la sécheresse, tout étoit dit. Il n'étoit pas heureux, car il ne croyoit pas l'être; pourquoi ne le veut-on pas, quand on est fort de corps, de

cœur et de sa réputation. Sa naissance n'étoit pas équivoque, mais son rang l'étoit. La première, trop brillante d'un côté, trop peu de l'autre, l'importunoit. Il sentoit mieux ce qu'il pouvoit, ce qu'il devoit être, que ce qu'il étoit. La vivacité d'un homme froid l'arrête souvent par les contrariétés qu'elle occasionne. Elle lui avoit fermé les portes de l'ambition, qu'une guerre pourtant lui auroit ouverte avec bien de l'avantage. Mais pareilles idées pèsent d'abord, et puis déchirent celui qui n'a pas le bonheur d'être né confiant. Le chevalier pourtant plaisoit presque généralement, sans rien faire pour plaire. Il faisoit peut-être trop peu de frais. Peu caressant, il étoit peu caressable ; on n'avoit pas le plaisir de lui dire ce qu'il valoit. Sa figure et ses manières étoient agréables. On n'auroit pas dit qu'avec un air de sauvagerie plutôt que celui de talens frivoles et aimables, il en eût. Extrêmement adroit à tous les exercices, se roidissant contre toutes les difficultés, ses yeux s'animant alors, ne montroient que trop ce qu'il avoit de ferme et de vigoureux dans l'ame.

Hélas ! voilà la source de mes pleurs. Une affaire devenue indispensable (car, malgré ce peu de roideur dont je ne puis pas l'excuser tout-à-fait, il n'en avoit eu que deux très-brillantes, mais plus heureuses), cette affaire, dis-je

(si je peux continuer), vient de me l'enlever. Atteint d'une balle qui le perce de part en part, de la droite à la gauche, il porte la main à son cœur, dit : Je suis mort; ajuste son adversaire, tire son coup, le manque de très-peu, tombe et expire.

Cette mort fait l'histoire de sa vie. Cette gloire soutient mon courage, au point de pouvoir l'écrire. Mais qui que vous soyez qui la lisez, plaignez trois personnes sur-tout qui le regretteront éternellement.

XXXIV. *De la Méchanceté et de la Malveillance humaines.* (*)

Se faire méchant, n'est pas un mauvais calcul pour l'esprit, mais seulement pour le cœur; ce qui doit en dégoûter. Sans avoir beaucoup du premier, et rien du tout du second, on amuse d'abord, mais on flatte ensuite. L'amour-propre fait réfléchir; on dit : ce Monsieur est bien piquant, bien gai; et puis : il ne me trouve pas comme celui dont il dit du mal; il a l'air d'être content de moi, et me trouve supérieur. On dit : ce Monsieur dit quelquefois du mal, mais il n'en fait pas; il aime un peu trop la vérité, mais il

(*) Tome XIV, p. 344 et suiv.

est honnête : et en disant qu'il est éloigné de la flatterie, on se flatte soi-même. Les méchans ont toujours l'esprit de se ménager un soutien ; mais c'est sur les réputations fondées et généralement reconnues, qu'ils travaillent. La malice générale de l'homme fait qu'on les écoute avec plaisir. On dit : *je ne l'aurois point cru ; j'en avois une autre idée ; mais en êtes-vous bien sûr?* Le demi-méchant le raconte ailleurs : et voilà de bonnes calomnies établies dans le public, sans autre intérêt que celui de plaire un moment dans la société.

Un excellent vrai méchant ne dit jamais du mal des gens méprisés ; il laisse aller l'opinion générale : mais c'est sur les bonnes réputations qu'il travaille. Avec quelle adresse, ayant l'air de les ménager, il vous dit un secret sur leur compte, ou il jette ou laisse tomber un doute ! Si celui qu'il travaille est un de vos amis, il prend un air si bon, pour dire, à regret, ce qu'il en sait ! Ce qu'il y a de singulier, c'est que ce n'est ni pour faire tort à l'un, ni une tracasserie à l'autre : le premier seroit un scélérat, le second seroit une commère. C'est pour paroître plus fin ou plus profond qu'un autre, n'être dupe de personne, ne pas être esclave de l'opinion, mieux juger et définir, mieux comparer et même deviner.

Qu'un méchant se fasse imprimer, c'est un libelliste ; on s'en méfie, on ne l'aime, ni le croit. Mais que dans la confiance il vous écrive, où vous lisez des horreurs de tous les gens de votre connoissance, vous êtes son complice. — Vous riez, ou vous vous amusez, ou vous vous intéressez à ce qui sort de sa plume, comme malgré lui et forcé par la vérité.

Parmi les choses que j'ai remarquées au désavantage de l'homme en général, il y a une sorte de malveillance, en général, outre la particulière qu'on a pour tel ou tel autre individu. Si l'on parle du gain d'un procès, d'une dot, d'un revenu, vous entendrez toujours quelqu'un dire : *ce n'est pas grand chose, ce n'est pas ce qu'on croit*. Les ennemis du bien général ont introduit cette manière, que les gens médiocres, pour avoir l'air fin, suivent sans s'en douter : ils se regardent l'un l'autre spirituellement, si celui à qui il est arrivé un bonheur le raconte. La prétention d'un chacun est la finesse ; et le malin sur le compte d'un autre, est toujours attrapé sur le sien.

Je passe, ou plutôt je ne passe pas, mais je comprends la malice d'un général qui en déprime un autre ; mais si un évêque ou un oisif d'une grande ville dit : Celui que vous croyez être un grand homme de guerre, n'est qu'un

homme heureux. *La bataille ne s'est pas passée comme vous le croyez ; à cette autre, il ne s'est pas exposé ; à celle-ci, il la croyoit perdue, etc.* Je mets cela sur le compte de l'amour-propre qui craint d'être écrasé par un mérite de telle profession, ou tel genre qu'il soit.

On a de la peine à dire qu'un homme a bien joué : on dit, l'autre a fait des fautes; et celui qui a gagné, a fait quantité de coups de hasard. Mais si un homme borné, tel que celui que vous déjouez dans ses succès de gloire ou d'adresse, c'est-à-dire, que vous voulez faire passer pour tel, peut si aisément profiter des fautes; celui-là n'en a donc pas fait, car son adversaire en auroit tiré parti.

Succès quelconque, n'importe en quoi. Ligue générale ; plus de justice ; esprit de parti, partialité, mensonge, sans qu'on s'en doute : presque faux témoignage. Toujours mauvais arbitrage, des indifférens même au jeu. On diroit qu'on veut venger la partie opprimée par le bien joué, à la guerre ou aux quilles ; peu importe.

XXXVI. *Vie du chevalier de Macare.* (*)

Felix Fortunatus Nerveos, de ce nom, naquit dans une terre de son père qui étoit un grand

(*) Tome XIV, p. 199 et suiv.

philosophe. Il voulut qu'on lui formât la santé, et puis le caractère. Il le faisoit courir, se battre avec tous les petits garçons du village, et défendit qu'on lui apprît à lire et à écrire. C'est ce qui lui donnoit du temps pour tout : qu'on songe à celui qu'on perd aux réponses de nouvel an, de convalescence, de mort, d'affaires, d'amour, et de soi-disant amis, aux lettres de recommandation, d'excuses, de sollicitation, de reconnoissance, de convenance et de société. Ses yeux, tout au spectacle de la nature, n'étoient point fatigués de voir du noir sur du blanc, et de déchiffrer tant de mauvaises écritures qui donnent une peine infinie. Lorsqu'il commença à grandir, il le menoit à la chasse à tirer, et le soir il lui contoit des histoires de sa vie. Le petit jeune homme rioit quand il y avoit quelque attrape de mère, ou de mari, ou quelque bonne plaisanterie. Il pleuroit au récit d'une belle grande action de guerre ou d'humanité. Il sanglottoit aux pertes sensibles qu'on avoit faites, ou aux malheurs qu'on lui racontoit. Il s'indignoit aux trahisons, à l'ingratitude; et puis il rioit encore aux petits contes, aux jolies anecdotes de la cour, et aux aventures de la ville.

A dix-sept ans il prit un drapeau à Dettingen, aux Anglais, qui venoient de prendre ceux du

régiment voisin du sien. Il se distingua comme sous-lieutenant de dragons à Fontenoy, sous les yeux du maréchal de Saxe qui, après lui avoir vu prendre deux pièces de canon, le fit son aide-de-camp. A Lawfeld il le chargea de mener à pied les bataillons qui attaquoient le village, et la cavalerie à Rocoux.

Felix alloit à Paris pendant les quartiers d'hiver. Il eut trois femmes de la cour, l'actrice de chaque spectacle qui avoit le plus de succès, une prude esprit-fort, et une pensionnaire de Bon-Secours. Il se battit deux fois, ne tua personne, fut cité comme le plus joli aide-de-camp d'un héros et le plus brillant officier de dragons, et étoit déjà retourné à l'armée, lorsque son père mourut de vieillesse, ou plutôt s'éteignit sans souffrir.

Sa sensibilité ne s'étant pas usée par des romans ni des exagérations dont il se moquoit toujours, lui auroit fait trouver cette perte bien rigoureuse; mais il n'y fut pas présent : et la certitude que cet homme respectable n'avoit pas eu de douleur, apporta la consolation d'un événement qu'on prévoyoit.

Dans la capitale et à Versailles on l'appeloit le joli petit ignorant. Il n'avoit jamais eu la peine d'écrire un billet, ni d'en recevoir, puisqu'on

savoit qu'il ne savoit pas lire. A l'armée, il n'avoit jamais été chargé de détails à cause de cela. On lui trouvoit, et il avoit en effet l'esprit plus vif, plus naturel, plus original que celui des jeunes gens instruits. Héritier à la paix d'Aix-la-Chapelle d'une terre située à deux lieues du Pont-St.-Esprit, près du Rhône, il y alla passer sa vie et se fit à vingt-trois ans philosophe sans le savoir.

Quel heureux climat et quel beau site que la terre de Macare! il n'y faisoit pas tout-à-fait aussi chaud qu'en Provence, mais bien plus qu'à Lyon. C'est entre cette ville et Marseille; et au lieu du verd poussiéreux des environs de cette dernière et de l'herbe desséchée par le soleil, tout étoit prairie de la plus belle couleur, ruisseaux rapides et bouquets d'arbres ou antiques ou précieux.

Son père l'avoit fait chevalier de Malte, pour lui épargner la folie du mariage. Felix n'ayant pas lu Memnon qui conçut un jour le projet d'être sage, le fut effectivement, et ne put même finir comme Scarmantade.

« Je veux, dit-il, le charmant *far niente* des Italiens qui n'en ont que le mot et point la pratique. Je veux, pour lire et écrire à ma place, un homme rempli de talens, de qualités sociales et de mérite, sans en avoir l'air. » Il le trouva,

Il chantoit comme un ange, dessinoit comme Michel Ange, jouoit la comédie à merveille, faisoit des vers charmans, étoit simple, facile, enfant, ayant des droits à tout et prétention à rien.

Le chevalier de Macare lui dit : « Voici la première et la dernière fois que nous parlerons affaire. J'ai cinquante mille livres de rente, prenez-en la moitié pour faire du bien. Ne me dites jamais à qui, et sur-tout si nous faisons quelque ingrat ; l'autre moitié sera pour mon plaisir.

« D'abord en visitant mon château, je m'apperçois que je puis changer d'appartement suivant chaque saison. Un corridor avec des tuyaux de chaleur, bordé de fleurs et d'orangers, me conduira de ma chambre d'hiver au salon du milieu où, sur un grand divan circulaire, coucheront les personnes que j'inviterai chez moi, et parmi lesquelles il y aura toujours une place pour moi. Un corridor en berceau de roses, de jasmins et de jets d'eau croisés qui feront une voûte de diamans sur ma tête, me conduira de mon appartement d'été à ce même salon chauffé par quatre cheminées, ou rafraîchi par une belle gerbe qui retombera au milieu dans un bassin de marbre. Une espèce de cabinet volant avec quatre canapés bien mous, m'enlevera à mon

belvedère où je respirerai le frais d'une belle soirée, en voyant le soleil dorer de ses rayons les hauteurs bien boisées qui me garantiront des fureurs de Borée dans mon vallon tranquille. »

» Près de mes quatre appartemens j'aurai un cabinet de bains, dont trois petits robinets, au milieu de celui de l'eau froide et de l'eau chaude, seront l'un pour l'eau de miel, l'autre pour l'eau suave, l'autre pour l'eau de jasmin.

» L'intervalle d'une espèce de roses à une autre, dans toute ma maison, sera remplacé par l'essence de rose ; et le buffet de la salle à manger que j'aurai aussi près de chaque chambre des quatre saisons, après la cascade naturelle d'eau d'un de mes ruisseaux, en aura une d'eau de lavande ambrée qui coulera pendant une demi-heure après chaque repas, en faisant sauter ensuite un jet de la même eau au milieu d'un sour-tout de dessert.

» Lorsque les femmes de mon service, qui seront toutes d'une figure ravissante et se releveront à l'âge de vingt-un ans, s'appercevront que je commence à ouvrir les yeux, d'autres jeunes filles du village viendront me chanter des chansons champêtres que leurs amans d'une jolie figure accompagneront de leur musette, et quand je serai tout-à-fait réveillé, de leurs galoubets et tambourins.

» Tout cela ira walzer et sauter sur la pelouse, à huit heures du matin qu'on ouvrira mes volets et même mes fenêtres, lorsque je verrai que la tige des lys et des tubéreuses dont ma maison est environnée, ne sera que caressée onduleusement par l'haleine des zéphirs.

» A neuf heures ce tableau sera remplacé par celui de mes troupeaux qui viendront se rafraîchir dans l'endroit le plus large du ruisseau, au pied d'un rocher qui ne sera qu'un repoussoir à ma vue qui, sans cela et trois grands bouquets de chênes augustes qui en séparoient un de tilleuls et un de marroniers, auroit été trop étendue.

» A dix heures je ferai vingt pas pour aller me baigner. On m'apportera, pendant ce temps-là, mon thé à la crême; et bien frotté, massé ensuite pour la circulation du sang et pour empêcher les dépôts d'humeur, à onze heures je me recoucherai pendant deux heures.

» A une heure, si le temps me le permet, j'irai prendre un peu l'air. Je marcherai cinquante pas, jusqu'à un gros arbre, s'il ne fait ni chaud ni froid, ou à un joli kiosk, s'il y a du vent; et je mangerai du pain et le beurre excellent que m'apporteront mes jolies laitières avec de belles tresses de cheveux, de jolis corsets de couleur, et des jupes courtes et uniformes.

» A deux, je rentrerai dans le salon, point de ralliement de la société s'il y en a. Nous causerons, sans y être obligés ; car chacun fera ce qu'il voudra, couché à sa place, ainsi que j'ai dit.

» A trois, on servira à chacun une petite table, avec le menu du dîner qu'on peut demander. Des instrumens à vent joueront pendant ce temps-là la *Cosa rara*, l'*Amor marinaro*, et les petits opéra italiens que j'aime le plus. Ce n'est que là que les hommes paroîtront pour me servir : et deux de mes gens chanteront dans cette langue les duo les plus amusans.

» A quatre, je ferai ou la sieste ou des réflexions sur les ridicules du monde, et mon bonheur de n'y rien faire.

» A cinq, j'irai avec l'ami secrétaire dans une barque charmante, couverte et entourée de vitres, sur un de mes canaux, à un temple fermé sur le bord du Rhône. Après avoir contemplé avec lui les richesses, les beautés et les hasards de la nature, joui de la conversation aimable de ce compagnon de promenade, il voudra bien me lire une tragédie ou une comédie, toutes les fois que mes gens que je ne prendrai que pour leurs talens en spectacle, et surtout en opéra comique, genre plus aisé, ne joueront pas.

» Les jours de représentation, l'ami secrétaire lira tout Voltaire, à l'exception de l'histoire universelle, du Newtonianisme, et de ses querelles avec Jésus-Christ et Fréron ; tout Montesquieu, à l'exception de l'esprit des lois, et de la grandeur et décadence des Romains; tout Jean La Fontaine; tout Jean-Jacques Rousseau, à l'exception d'Emile, du contrat social et de ses querelles avec tout le monde ; tout Montaigne ; point de moraliste, trois ou quatre romans, point d'historiens.

» Ce que j'ai vu de la guerre et de la cour, dit le chevalier de Macare, et entendu en raconter, me fait croire que ces messieurs sont des menteurs. Qu'on me lise, ajouta-t-il, tant de mémoires, lettres, anecdotes, tant qu'on voudra, parce qu'on n'est pas obligé de les croire, et que les intrigues de femmes sont plus amusantes que celles de ministres.

» A sept heures, par un autre canal, nous nous rendrons tous les deux à la salle de spectacle, quand il y en aura, fraîche pendant l'été, chaude pendant l'hiver : et je reviendrai de même au château, traversant et suivant les sinuosités les plus agréables de ma pelouse parsemée d'arbres odoriférans, ou éclairée par des guirlandes de lampions, lorsque l'automne amène déjà les longues soirées.

» Et les jours qu'il n'y en aura pas, tous les jeunes amans et amantes du village, ou étrangers et étrangères qui voudront, sans faire connoissance avec moi, voir un homme bien tranquille, viendront danser au château. Je verrai tout cela, couché sur mon divan, par une espèce de tribune vitrée qui donnera sur la salle à danser.

» L'ami secrétaire, plein de goût et de tact, ira reconnoître s'il y a quelque acquisition à faire pour la société, avec laquelle j'irai coucher dans le grand salon ovale, lorsqu'une des jolies personnes qui me servent et me couchent me le conseillera.

» Ce sera à onze heures, après avoir causé et soupé ensemble, à la manière du dîner, une couple d'heures après le bal ou le spectacle. On entendra jusqu'à minuit les sons d'une harmonica qui nous endormira tous vraisemblablement une demi-heure après, pour recommencer le lendemain la journée calme et heureuse d'un paresseux. »

Voilà les propres paroles que prononça, le 30 décembre de l'an 1748, celui qui ne voulut et ne mérita que le nom de paresseux, nom qui le conduisit tranquillement à la mort, par le chemin de la sagesse, l'année que M. *Turgot* parvint au ministère.

CONSIDÉRATIONS

SUR

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE,

SES CAUSES ET SES EFFETS;

Recueillies dans plusieurs vol. des Œuvres mêlées. (*)

I. *Passage pouvant servir de Préface.*

Je ne suis pas un très-honorable membre qui, après avoir voulu enlever les Pays-Bas à la mai-

---

(*) M. le Prince de Ligne, propriétaire dans la Belgique, souverain d'un comté en Westphalie, feld-maréchal au service de l'Autriche, attaché à ses maîtres par honneur et par sentiment, admirateur de la grande Marie-Thérèse, idolâtre de l'infortunée Marie Antoinette, plein d'enthousiasme chevaleresque, homme énergique, et penseur surtout, étoit trop intéressé aux suites de la Révolution française pour qu'elle ne lui fournît pas nombre d'idées neuves et fortes. Mais parmi ces idées il peut s'en trouver de fausses, d'exagérées, de futiles même; nous les avons quelquefois relevées ou modifiées dans nos notes. Nous avons laissé de côté tout ce qui pouvoit blesser les intérêts de la France ou compromettre des individus. Notre but a été de faire voir qu'un grand seigneur, prince souverain, juge la révolution avec plus de modération que n'en montrent beaucoup de gens moins intéressés à la décrier. C'est sous ce point de vue qu'il faut juger l'extrait que nous en donnons à nos lecteurs. (*Note de l'Édit.*)

son d'Autriche, en les révolutionnant, et après avoir révolutionné la France pendant quatre ou cinq ans, me suis fait royaliste par esprit de contradiction ou de *mercantilerie*. Je ne suis pas un marquis qui croit que sans son marquisat, de même que cet abbé sans son abbaye, ce président sans son parlement, tout est perdu en Europe. Mais je dis qu'il faut rattraper de tout cela ce qu'on pourra, point pour l'avantage de chaque individu, quoique cela ne soit que juste, mais pour celui du grand ensemble. Plus il y aura de classes et de chaînons, depuis le roi jusqu'au portefaix, et plus il y aura de tranquillité dans le monde. « Périsse plutôt encore un » million d'hommes, dira une vieille comtesse » de province, que je ne perde l'eau bénite de » mon curé au bout de son goupillon. » Je veux qu'on vous la rende, madame, non pour votre amour pour l'humanité, mais parce que la chose où vous mettez par vanité tant de prix, sert au bien général. Point d'exagération, parce qu'elle a fait bien du mal. Soyez sûre qu'il n'y a point de pays qui n'ait appris, aux dépens du vôtre, à être fidèle à son roi. Quelle est la femme qui, en en voyant une autre en convulsion, désire se trouver dans le même état? On verra plutôt des républiques devenir des royaumes, que des royaumes devenir républiques. On pleurera le

meilleur des hommes dans Louis XVI ; la plus belle et la plus parfaite des reines ; des milliers de victimes : on servira Dieu mieux qu'auparavant, et on respectera plus son souverain.

~~~~~~

II. *Sur les Causes de la Révolution Française.* (*)

Il n'y a personne qui n'ait écrit et arrangé à sa façon les causes de la révolution. Elle est arrivée, disent les dévots, parce qu'on avoit lu l'Encyclopédie ; les chevaliers de St.-Louis, parce que malicieusement M. de St.-Germain avoit réformé la maison du roi ; le clergé, parce que le roi n'avoit pas un confesseur distingué par lequel il eût pu gouverner ; les libertins, parce qu'il n'avoit pas de maîtresse ; les ministres, parce qu'il ne s'abandonnoit pas tout-à-fait à eux ; les jeunes gens de la cour, parce qu'ils n'alloient point en ambassade ; les vieilles dévotes, parce qu'elles n'intriguoient pas comme autrefois ; les petites dames du palais, parce que les amans qu'elles avoient presque envie de prendre, n'étoient pas encore maréchaux de France ; les parlemens, parce qu'on leur avoit fait sentir qu'ils n'étoient point parlemens d'Angleterre ; les gens de lettres, parce qu'il n'y en avoit pas dans le ministère ;

(*) Œuvres mêlées, tome XII, p. 39 et suiv.
~~~~~~

les gens de lois, parce qu'on avoit changé, disoient-ils, souvent de constitution; les joailliers, à cause de l'histoire du collier; les auteurs, parce qu'on n'aimoit pas les vers à la cour; les marchands, parce qu'on n'y donnoit jamais de fêtes; les paysans, parce qu'on ne vouloit pas leur ôter les corvées et la gabelle; les soldats, parce qu'il falloit être gentilhomme pour devenir officier; et les jeunes pédans de la bonne compagnie, parce que la reine n'aimoit ni les mémoires, ni les projets, ni l'ennui; et moi, qui ne suis pas de tous ces gens-là, mais observateur et homme du monde, c'est pour avoir vu tout de bien près sous ces deux rapports que j'écris ceci qui au moins n'a pas été dit :

Les sots, les scélérats, les gens d'esprit,
Erreurs, horreurs, stupeur.

Voilà le titre, épigramme, épigraphe, comme on voudra l'appeler, de l'histoire des révolutions de France, de Hollande, de Pologne, de Suède, d'Amérique, de religion, de mœurs, d'opinions, de morale, de politique, et partout d'égoïsme.

Louis XV exila M. de Choiseul : on courut à Chanteloup; on insultoit Mme. du Barry; on abandonna une saison entière Compiègne et Fontainebleau, les seuls voyages à la mode, car Versailles étoit déjà tombé. La bonne compagnie royaliste à présent, fit alors la république

sans s'en douter. Elle n'avoit pas assez de caractère pour renouveler les temps de la ligue, pas assez d'esprit pour renouveler ceux de la fronde: elle s'éloigna, et éloigna de la cour contre laquelle, excepté les noëls de M. de Lille, on ne fit que de mauvais couplets. M. d'Aiguillon laissa partager la Pologne, et y envoya lâchement et bassement des intrigans révolutionnaires. D'autres, dans le même genre, furent envoyés à La Haye et à Bruxelles par M. de Vergennes qui se laissa entraîner, par Beaumarchais, à soutenir la révolte des sujets de l'Angleterre. Celle-ci n'eut pas honte d'accréditer des ministres et des généraux auprès des révoltés des Pays-Bas, et disant à présent qu'elle paiera les jambes et les bras de deux cent mille Autrichiens, pour les rendre au premier maître, elle les lui fit perdre il y a dix ans. M. de Herzberg trompoit Flamands, Hollandais, Polonais, prêchoit partout la révolte, de même que le cabinet de Versailles qui abandonna d'une manière affreuse son parti en Hollande; menaçant deux empires et deux royaumes des Turcs, comme on fait peur aux enfans du babou. Il ne dédaignoit pas la plus petite intrigue dans le Nord et l'Orient, et avoit bien voulu se mêler de Liége, des vauxhall, des joueurs de ce pays-là et des plus petites querelles d'Empire. Cette dépense ignoble et traîtreuse du

bureau des affaires étrangères étoit plus considérable que celle des maîtresses de Louis XV, et de la belle et malheureuse reine, toujours calomniée, et à qui on n'a jamais pu reprocher que d'avoir une ame sans reproche, et aussi blanche et belle que son visage. L'alliance de ce pays-là, auquel l'Autriche sacrifia celle des puissances maritimes, qui étoient bien plus de sa convenance, n'empêcha pas qu'on ne sonnât le tocsin à Versailles au moindre mouvement de nos troupes, comme pour la liberté de l'Escaut, l'entrée en Bavière, la prise de la Crimée, et la guerre des Turcs. Toutes les cours, tous les pays avoient à se plaindre de la France. Mais il falloit l'oublier pour l'intérêt général de l'Europe et la majesté des trônes.

On n'en seroit pas venu à ces extrémités sans la trop grande bonté du roi, et l'indulgence de la reine qui souffroit que les petites femmes, mécontentes de n'avoir pas été aussi belles qu'elle aux charmans bals du dernier hiver, allassent clabauder, en s'en retournant, contre ses dépenses et le désordre des finances. « On vous en » accuse, dirent-elles à celui qui étoit à leur » tête. Sauvez votre réputation, réunissez ceux » qui en ont une meilleure que vous. Consul- » tez-les. » Voilà tous les portefeuilles en l'air, et des hommes d'état créés dans un instant, pour

le détruire. Ce n'étoit pas leur intention : mais les honnêtes gens de la France furent assez sots pour croire guérir le royaume qui n'étoit qu'incommodé et point du tout malade. M. le duc, M. le marquis et M. l'évêque, et M. l'abbé, qui étoient des batteurs de pavé, se dirent : « Je » suis quelque chose. Je n'avois pas d'emploi ; » mais je suis Français, appelé au gouverne- » ment comme un Anglais. Je vais travailler. » Je suis un notable. » Si l'on avoit proposé au maréchal de Richelieu à vingt-cinq ans, et au beau *Letoriere* d'aller s'enfermer à un bureau, ils auroient envoyé au diable les précepteurs du roi, et auroient dit : « Nous voulons nous battre » pour lui, mais point lui apprendre à vivre, » et surtout point nous ennuyer.

Trois archevêques de Cambray, l'abbé Du Bois, le fils du Régent, et puis le Choiseuil, auroient dit : Si je voulois travailler, j'irois faire mon devoir chez moi; mais j'aime mieux les filles de Paris.

On n'y fut jamais moins aimable, ni moins joli à la cour, en hommes et en femmes, qu'en 1786. La société étoit usée, on se voyoit trop, et de trop grand matin; les deux sexes n'étoient pas à leur avantage ; les femmes sans toilette, les hommes crottés, descendant de leurs cabriolets avec le mauvais visage que donne le

climat humide de Paris. Au lieu de se lever à six heures du matin, pour écrire des mémoires contre les pigeons et les lapins ; Letorière, par exemple, que j'ai déjà cité, se couchoit à six heures du soir pour paroître, à un bal à minuit, beau comme le jour. Mais, depuis quinze ans, plus de galanterie, plus d'envie de se plaire, peu de moyens pour cela, plus de grâce, point de figure distinguée, ni de tournure élégante. L'élégance étoit à n'en pas avoir ; les dîners d'hommes, de soi-disant gens d'esprit, ou gens de guerre qui n'en savoient guère, avoient gâté la société. Les lieux-communs sur la liberté et les abus leur faisoient croire qu'ils étoient Anglais ; combien de fois ne leur ai-je pas dit, au salon de la comédie italienne : laissez-là ces grandes gazettes en longueur que vous ne savez pas lire. Que vous font Pitt et Fox qui se moquent tous les jours des Anglomanes ? Vous ne savez seulement pas comment s'appelle l'intendant de votre province. Faute d'agrémens, ces jeunes gens-ci, voulant être profonds, se sont mis à écrire, aussi ennuyés qu'ennuyeux. Ce n'étoit pas le fort des jeunes gens de cinquante, quarante, trente et vingt ans passés. Excepté : *Je vous aime à la folie, et je serai à vos pieds entre onze heures et minuit ;* qui composoient douze billets circulaires que j'ai vu souvent dis-

tribuer dans la journée à Letorière, ils n'auroient pas eu le temps d'en écrire davantage. Les toupets à l'oiseau royal, les cent papillotes des ailes de pigeon, le choix de la poudre à l'orange, de la pommade au jasmin, l'incertitude entre l'eau suave et l'eau de miel, occupoient le reste de la matinée des fats de mon temps; les fats ne font pas de révolution.

Quand, dans les causes de la révolution, on dit que la reine avoit ôté toute étiquette de Versailles, cela est faux. N'avoit-elle pas ses jeux, ses grands couverts, sa messe, et ce qu'on appelle la toilette, où se faisoient les présentations?

Qui est-ce qui se familiarisoit avec elle? elle en imposoit même à ceux qu'elle voyoit le plus souvent, si par hasard ils s'étoient oubliés. Mais j'en reviens aux jeunes gens, honnêtes gens, pédans, fatiguans. Point assez forts pour soutenir leurs lettres de noblesse en travail, ils ont consenti à perdre les leurs en parchemin, pour s'égaliser à leurs coopérateurs. Dieu, comme étant le premier aristocrate, en souffrit tout de suite. Les jeunes gens d'autrefois n'avoient pas le temps non plus d'y penser; et même, les mariages de la cour, les alliances d'Italie et d'Espagne avoient nourri et soutenu la religion en France. On faisoit un couplet peut-être un peu trop hardi sur les mœurs et la cour;

mais on alloit à la messe, et il étoit de très-mauvais goût de faire l'esprit-fort.

Ceux-ci ont fait des décrets contre Dieu et les rois. Les seigneurs ou honnêtes gens, joués par ceux qui n'étoient ni l'un ni l'autre, ont échappé à peine aux supplices auxquels le génie, l'audace de corps et d'esprit, un travail continuel, et la rapidité d'un torrent de triomphes a arraché la France entière.

Voilà donc les trois règnes : les *dupes*, les *fripons* et les *vainqueurs* (*). Dans le temps des premiers, l'Europe a eu bien du temps pour tout arrêter, et s'y est mal prise partout. Des aventuriers, un apothicaire de Spa, deux bêtes noires brabançonnes avoient introduit les cocardes nationales avant celles de France, et apprirent au peuple sa force. Ce fut alors qu'on conçut qu'un caporal et six hommes qu'on envoyoit pour dissiper quelque attroupement sur une place, n'étoient pas si forts que dix mille hommes qui les respectoient autrefois.

Sous ce même règne de prétendus honnêtes gens excités par quelque précieuse du grand monde, et dirigés par les poissardes, se fait l'émigration. Je propose à Coblentz, à M. le

(*) Au lieu du règne des vainqueurs, un Français dira aujourd'hui : *le règne du Héros vainqueur des discordes et des ennemis*. (Note de l'Édit.)

comte d'Artois, au moment où l'on apprit l'arrestation du roi, d'avoir des échelles, ou des intelligences, pour entrer dans une forteresse avec quinze cents gentilshommes, qui étoient avec lui à Coblentz et à Worms avec M. le prince de Condé. Il me dit : nous allons avoir une coalition pour nous. Je lui dis : elle vous trompera, et se trompera, et sera trompée. Il me dit : on ne nous permet pas de nous rassembler et d'avoir des armes. Je lui réponds : on se moque de l'électeur de Mayence qui vous soutient, monseigneur. On dit que vous mangez votre oncle de Trèves : beau commencement d'intérêt des puissances à votre sujet. Voici un écrit où je donne ordre de vous recevoir dans mon très-petit pays d'empire, où personne n'en peut donner que moi. Allez-y avec tous vos émigrés, et sautez, le lendemain, dans Marienbourg qui n'en est qu'à une demi-lieue. Si l'on sait en France que vous avez une place, on vous croira, et on vous fera maître du royaume.

Les sots, aidés par les scélérats qui commencèrent à les remplacer, en s'unissant plus particulièrement avec eux, déclarèrent la guerre à cinq puissances à-la-fois, dont la plus petite pouvoit battre leur armée qui n'existoit presque pas. Ici s'ouvre le théâtre des crimes d'une part, et des fautes de l'autre. On pourroit faire un

calendrier de celles-ci; et au lieu des saints de nos almanachs, et des légumes de ceux des Français, mettre, le premier de janvier, le siége de Kehl, par exemple; tel jour, le repassage de la Sambre; tel jour, l'entrée en Champagne, faisant faire la même sottise aux armées, qu'on avoit fait faire au roi pour en sortir. Ainsi des autres. Ce sont les jours de la sortie de Suisse (laquelle a rendu la guerre impossible à continuer), et les jours du passage des Alpes, de Marengo et de Hohenlinden, qui ont commencé le troisième règne. S'il finit, gare que le second ne revienne. (*)

~~~~~~

III. *Diverses réflexions sur la Révolution.* (**)

J'ai toujours cru à une révolution parlementaire. Les membres de ce corps, inquiets et rebelles, n'en ont pas eu le courage, mais doivent avoir le remords d'y avoir contribué. Ils s'applaudissoient le soir, dans leur société, d'une impertinence qu'"ils avoient faite le matin à la royauté. Le lit de justice, loin de s'en servir pour la *violer*, étoit, après un faux air de sévérité,

(*) Le génie et la fortune de l'EMPEREUR sont des garans de la durée du *règne des vainqueurs*. (Note de l'Édit.)

(**) Tirées des volumes XII, XIV, etc., des *Œuvres mêlées*.
~~~~~~

démenti le lendemain par une foiblesse extrême. J'ai vu le roi bourrer les députations, mais jamais leur en imposer. De tous les rois, celui de France étoit le moins puissant, et il respectoit toutes les barrières qui l'empêchoient de l'être. Celui d'Angleterre, par la majorité qu'il a quand il le veut; celui de Pologne même, par la quantité de bienfaits qu'il pouvoit faire pleuvoir, pouvoient être maîtres de leur nation, et n'avoient que quelques aboyeurs contre leur autorité; mais en France, c'étoient des corps entiers qui s'y opposoient. Le fanatisme pouvoit diriger le clergé, et la prétendue noble résistance dirigeoit le parlement. Les Etats de Bretagne étoient nés révolutionnaires: il étoit aussi à la mode de désobéir sous Louis XVI, que d'obéir lorsqu'on trembloit au nom du cardinal de Richelieu.

Qu'on ne dise point: la philosophie a fait cette révolution. Je n'y ai pas vu un philosophe, mais des grands seigneurs qui se sont faits roturiers, et des roturiers qui se sont faits grands seigneurs.

Quelques gens d'esprit ont eu tort de friser un système trop hardi, mais ils n'ont jamais cru qu'on les prendroit au mot, ou plutôt qu'on les interprêteroit. Ils ont été quelquefois dans leurs écrits, comme de jeunes mousquetaires autrefois cassant les vitres dans les rues de Paris: certes, ils n'ont pas eu raison.

Si l'on avoit dit à Voltaire : Tout dépend de vous, que voulez-vous qu'on mette à la place de Dieu ? Eh ! rien, auroit-il dit d'une voix de tonnerre : qu'on l'adore à la place de papa ; qu'on laisse celui-ci à Rome.

Il y a quantité de choses qui tiennent à la dénomination qui les change ou les détermine ; par exemple celle d'émigration. Je la connoissois pour les Arnautes et quantité de Turcs chrétiens que j'ai été moi-même retirer des forêts, où les autres Turcs les traquoient pour les sabrer. Qui dit émigré se fait une idée d'un individu qui, portant son bagage en sautoir, renonce à son pays pour s'établir dans un autre. Quand le grand Condé partoit pour Stenai et y rassembloit une armée, on ne disoit point que c'étoient des émigrés ; car ils comptoient bien rentrer en France, et ils y rentroient les armes à la main.

On a trop nommé la contre-révolution : on y a pris garde, elle ne s'est pas faite. On ne l'a pas nommée, elle s'est faite sans qu'on s'en doute ; mais ce n'est pas celle qu'on désiroit, ni celle à laquelle on pouvoit s'attendre alors.

Que le temps apporte avec soi de changement aux idées ! On a vu réunir tous les partis au cri insensé : Point d'étrangers en France. Tout Paris courut au-devant des Flamands que le jeune

d'Egmont menoit au secours de la ligue, qui pourtant n'étoit point la bonne cause.

Il faut se méfier des espèces de proverbes : *L'Italie est le tombeau des Français ; ils ne réussissent jamais au-delà du Rhin. Il ne peut pas y avoir de bonne coalition.* Voyez celle des alliés contre Louis XIV ; mais c'est qu'Eugène couroit, pour l'entretenir, tous les hivers à Berlin, à Londres, à La Haye, à Munich, à Stutgard.

~~~~~~

IV. *Quelques traits sur la reine Marie-Antoinette.* (*)

La reine m'a raconté elle-même cet heureux et plaisant mal-à-propos, dont elle rioit et rougissoit encore (**). La grâce qu'elle mettoit à réparer ces petits malheurs qui lui arrivoient

(*) Tome XIV des Œuvres mêlées, p. 36, dans les *Notes sur la Correspondance russe* de M. *de Laharpe*.

(**) Voici en quoi consistoit ce *mal-à-propos*. Piccini fut présenté à la reine, à l'époque de la fameuse querelle entre ses partisans et ceux de Gluck. La reine voulut chanter devant lui ; dès qu'elle le vit, elle lui proposa de l'accompagner au piano, et choisit, par mégarde, un morceau de l'*Alceste* de Gluck. *Correspondance de Laharpe*, tom. II, p. 84. (Note de l'Édit.)
~~~~~~

souvent, par une sorte d'ingénuité qui lui alloit si bien, peignoit la bonté et la sensibilité de la plus belle des ames, qui ajoutoient des charmes à sa figure sur laquelle on voyoit se développer, en rougissant, ses jolis regrets, ses excuses et souvent ses bienfaits. Combien de fois n'ai-je pas surpris tous ces mouvemens qui se succédoient les uns aux autres, quand, pour me faire rire, je tendois des piéges à Sa Majesté. J'aurois voulu qu'on ne lui en eût jamais tendu d'autres. Encore n'en a-t-on pas abusé, comme on l'a cru.

Cette malheureuse princesse n'a que trop prouvé, en courant à la mort, son trop de délicatesse, en n'osant point prendre sur elle de contredire le roi, ni ses ministres. La seule affaire sérieuse dont je l'ai vue occupée, a été d'empêcher, comme française et autrichienne à-la-fois, la guerre qui, sans elle, se seroit allumée au sujet de l'Escaut. Les dix millions qu'elle engagea le roi à prêter à la république de Hollande, pour payer les frais et appaiser l'empereur son frère, ont donné occasion à la plus bête de toutes les calomnies, qu'elle lui faisoit passer des trésors. Nous n'en avions pas besoin; la maison d'Autriche étoit mieux dans ses affaires que la maison de Bourbon.

Les reproches sur son luxe étoient aussi mal fondés. Il n'y a jamais eu de femme de chambre,

de maîtresse de roi ou de ministre, qui n'en eût davantage. Elle s'occupoit si peu de sa toilette, qu'elle se laissa, pendant plusieurs années, coiffer, on ne peut pas plus mal, par un nommé Larceneur, qui l'étoit venu chercher à Vienne; pour ne pas lui faire de la peine. Il est vrai qu'en sortant de ses mains elle mettoit les siennes dans ses cheveux, pour s'arranger à l'air de son visage. Quant au reproche sur son jeu, je ne lui ai jamais vu perdre plus de deux cents louis, et encore étoit-ce à ces jeux d'étiquette, où elle avoit peur de gagner à ceux qui étoient obligés de faire sa partie. Souvent, à la vérité, après avoir reçu le premier jour du mois cinq cents louis, qui étoient, à ce que je crois pouvoir me rappeler, l'argent de sa poche, elle n'avoit plus le sou. Je me souviens d'avoir quêté un jour, parmi ses valets de pied, et dans son antichambre, vingt-cinq louis qu'elle vouloit donner à une malheureuse femme qui en avoit besoin.

Sa prétendue galanterie ne fut jamais qu'un sentiment profond d'amitié, et peut-être distingué, pour une ou deux personnes, et une coquetterie générale de femme et de reine, pour plaire à tout le monde. Dans le temps même où la jeunesse et le défaut d'expérience pouvoient engager à se mettre trop à son aise vis-à-vis

d'elle, il n'y eut jamais aucun de nous, qui avions le bonheur de la voir tous les jours, qui osât en abuser par la plus petite inconvenance: elle faisoit la reine sans s'en douter; on l'adoroit sans songer à l'aimer.

A l'occasion de ses finances, je me souviens qu'un jour elle s'amusa beaucoup, lorsque je me moquois de sa cassette où je savois qu'il n'y avoit pas un louis, et que j'avois vue partir de Fontainebleau au grand galop et entourée de gardes, suivant un usage ridicule de la cour; celui-là, et bien d'autres, comme de payer, par exemple, soixante mille francs en ficelles pour empaqueter. On fit supprimer, pendant plusieurs années, les grands voyages. La reine se moquoit elle-même des abus qu'elle n'osoit point faire réformer : et surtout de son poulet, qui coûtoit cent louis par an. Je ne sais plus si c'étoit la feue reine, ou Anne, ou Marie-Thérese d'Autriche, qui en demanda un, un jour d'après dîner, pour elle ou pour son petit chien. Il ne s'en trouva pas, et tous les ans depuis ce temps-là on en fit un établissement, à la même heure, ce qui devint ensuite un profit ou une charge à la cour.

V. *Le duc d'Orléans* (*Egalité*). (*)

J'aime cet éloge de la vertu. Il est court, bien fait, et le juste portrait de monsieur le duc de Penthièvre, brave à la bataille de Dettingen, à l'âge de 15 ans, poli dans le monde, facile dans la société, un peu trop révérencieux, quoique ayant l'air grand seigneur. Sa dévotion étoit douce. Il aimoit monsieur *le duc d'Orléans*, à cause des égards qu'il a eus pour sa femme pendant plus de dix ans qu'il étoit excellent mari. Il ne l'a jamais accusé d'avoir entraîné M. de Lamballe, son fils, dans la débauche; car le duc d'Orléans ne l'a jamais voulu avoir dans sa société qui, jusqu'un an avant la révolution, étoit composée de tout ce qu'il y avoit de mieux en homme. *Quantùm mutatus ab illo!* maudit esprit de vengeance, incalculable quand on s'y livre! Qu'y avoit-il de plus pur dans le monde que le chevalier de Durfort. Lui! MM. de Pons, de Thiars, de Coigny, de Ségur, père et fils, de Lauzun, de Chabot, Fitz-James, quelques autres encore et moi; l'aurions-nous jamais vu, s'il y avoit eu apparence qu'il devînt un monstre?

(*) *Notes sur la Correspondance de Laharpe*, pag. 94 et suiv.

Nous lui avions vu exposer sa vie, pour sauver celle d'un de ses gens. Nous l'avons vu renoncer à tirer, et pleurer, parce que son coureur, par étourderie, se levant d'un fossé, reçut de lui quelques grains de plomb dans le cou. Je lui ai vu proposer de se battre en bon gentilhomme; il s'est montré très-difficile en délicatesse sur le compte de bien des gens; hasardeux et de sang-froid dans un ballon, et de bon exemple à Ouessant quoi qu'on en dise : par amour-propre trop circonspect, et peut-être avide en pari; avare en petites choses, mais généreux dans les grandes. Fatal effet de la légèreté, du mépris de l'opinion qui conduit au crime sans qu'on s'en doute! Fatal effet de l'ambition peu soutenue par le mérite, à la vérité! Il étoit superstitieux; je le conduisis un jour chez un sorcier à un cinquième, rue Fromentau, le grand Etrella. Il lui prédit des choses étonnantes, auxquelles mon peu de confiance m'empêcha de mettre du prix, et par conséquent de les retenir : je sais en gros qu'il y avoit du Versailles et du royaume, et je suis persuadé que cela lui a tourné la tête. Fatal effet de mon imprudence, si cela est!

VI. *Sur la Noblesse.* (*)

Il m'est impossible de considérer la noblesse autrement que par le service militaire, et une belle action à la guerre qui l'a établie. Celle de la faveur ou de l'argent ne sauroit me paroître noble. On peut faire ainsi des grands seigneurs, mais jamais des gentilshommes. Un cordon bleu étoit en France de la classe des premiers, quoiqu'il n'eût peut-être que cent ans de noblesse : et le premier qui l'avoit reçu, avoit peut-être acheté une charge de secrétaire du roi, car il ne falloit que cela ; et c'est ce qu'on appeloit savonette à vilain. Si l'on attache du prix à la pureté du sang noble, les ducs et pairs, dont les duchesses et mères étoient des financières, avoient des pères philosophes, mais pensant peu noblement. Les mésalliances que je pardonnerois en faveur de l'amour, me paroissent, en faveur de l'argent, détestables ; les premiers produiroient de beaux enfans, et les autres, à la longue, des petites figures de courtaut de boutique. Je sais bien que le gourmé de sa noblesse, le guindé dans son maintien, est souvent un sot : mais il en impose. Son fils craint d'être accusé de

(*) Tome XIII, p. 219.

bassesse, s'il ne soutient pas, même avec exagération, sa gentilhommerie; la raison y perd, mais la délicatesse y gagne : et des parchemins, la noblesse passe à l'ame.

Le Prince, beau-frère d'un marchand dont l'acheteur soupçonne la fidélité, s'accoutume aux affronts. Il le plaint ou le soupçonne lui-même; mais ne veut, ni ne peut le venger : or, la vengeance étoit le devoir de la chevalerie, sans laquelle il n'y a point de noblesse.

Elle servoit aux mœurs et à la justice. Le plus petit manquement de l'un et de l'autre, une apparence de fraude, un mensonge, une légèreté nuisible, peu d'exactitude au jeu, un propos inconsidéré, faisoient monter le noble à rebours sur une cavale, avec son armoirie pendue au cou et traînant dans la boue, en se promenant ainsi; on lui ôtoit tantôt ses éperons, tantôt ses bottes, son bouclier, sa lance, son pot en tête et toute son armure : douze prêtres avec un drap noir couvroient ensuite tout cela dans un cercueil, et voilà mon noble roturier.

C'est alors qu'on pouvoit dire : *La noblesse, Dangeau, n'est pas une chimère.* Ce n'étoit plus un vain titre dont on pouvoit se moquer par la sotte phrase qu'on connoît : *C'est un homme comme un autre.* C'étoit l'obligation de ne rien faire d'ignoble.

Le baron allemand sur son rocher, le *Nobilis Hungariae*, qui laboure avec des éperons à ses bottes, s'ennuient noblement et font mauvaise chère avec leur moitié, dont le père et la mère en font autant; mais je parie plus, pour la défense d'un poste, sur son fils que sur celui du grand seigneur qui a épousé la fille d'un entrepreneur de vivres ou d'un manufacturier enrichi à force de faire banqueroute, et qui est certainement par-là un demi roturier.

On pourroit faire trois livres : *Raison de la Folie ; Philosophie des Préjugés ; Economie des Abus.* La première réflexion condamne tout plein de choses que la seconde autorise.

VII. *De la Suppression des Couvens.* (*)

Quand, pour épargner le peuple ou les grands seigneurs, et pour supprimer des impôts, les grands gouvernemens ont songé à diminuer les richesses du clergé, ils s'y sont mal pris. Car celui-ci n'a pas manqué de dire qu'ils n'avoient plus de religion ; de même que les successeurs de Saint-Bernard, faisant semblant de prêcher aussi des croisades, ont canonisé ceux qui les enrichissoient aux dépens de leurs familles.

(*) Œuvres mêlées, tom. IX, p. 192, etc.

Le peuple tient aux capucins, et a massacré quelquefois ceux qui s'en moquoient. Il les paye, et croit faire une bonne affaire par cette œuvre pie. Ils sont intéressans, quand ils sonnent la cloche de détresse. On court en foule au couvent pour réparer la diète forcée d'une demi-journée. Si un capucin indigne, comme il a la bonté de s'appeler, coûte à une ville et quelques villages cent florins par an, c'est beaucoup. Que seroit-ce que quatre cents capucins et quarante mille florins pour toute une monarchie? Au lieu de cela, les gouvernemens qui ont réformé (ou en ont eu l'envie) les abbayes, en en vendant les terres aux voisins qui veulent s'arrondir, pouvoient en tirer deux cent millions peut-être qui auroient éteint les dettes de l'Etat. Dans les pays d'agriculture, comme quelques provinces de l'ancienne France et toutes celles de la nouvelle, le clergé étant bon administrateur, il n'y avoit qu'à le faire payer davantage : mais, dans les pays sans industrie et connoissance d'économie, le petit gentilhomme cultiveroit mieux ce qui auroit été détaché de l'abbaye sa voisine ; l'argent comptant de celle-ci ne resteroit pas dans ses coffres. Celui qui veut se vouer à Dieu, ne pourroit pas dire qu'on l'en empêche ; la porte du ciel resteroit ouverte, mais les capucins seuls en auroient la clef.

Le profit de la réforme des couvens de filles n'est rien en comparaison du scandale. Pourquoi ne pas les laisser? Parce que deux ou trois mauvais auteurs dramatiques ont représenté quelques religieuses forcées par leurs parens? Cela en valoit bien la peine, pour quelques abus pareils, rares et dus au hasard!...... Il y avoit peut-être deux cent mille laidrons de moins dans la société. La vieille fille, ou la jeune défigurée par la petite vérole, sauvoit ainsi son amour-propre; sûre de ne point trouver de mari, elle vouloit avoir l'air de se sacrifier au Seigneur.

La confiance et la présomption des Français les privent souvent de la deuxième réflexion, qui les empêche d'avoir la troisième; si l'enthousiasme, le fanatisme s'en mêle, alors les erreurs et les horreurs en sont la suite. Si, à dix ans, on disoit à un jeune Français: Qu'entendez-vous dans ce que vous venez d'entendre, ou de voir, ou de lire? cela est-il juste ou injuste, utile ou désavantageux, clair ou embrouillé? On en feroit un grand homme.

VIII. *Fragmens d'une Lettre datée de Vienne, ce 6 octobre* 1790. (*)

Louis S..., votre cachet n'est pas celui d'un anonyme, et cependant n'est pas le vôtre ; car c'est celui de l'erreur. Vos armes vous alloient à merveille ; c'étoit alors le cachet du génie.... La Grèce avoit des sages, mais ils n'étoient que sept; vous en avez douze cents à 18 francs par jour, qui sont, sans le savoir, la fable de l'Europe. Sans mission que d'eux-mêmes, sans marche aux affaires, sans connoissance des pays étrangers, sans plan général, sans intérêt public, sans élévation, sans respect pour cette noblesse, *qui fut dans tous les temps brillante, utile et chère,* sans l'Océan, qui peut dans un pays dont il fait le tour, protéger les faiseurs de phrases et lès lois......, comment pourra-t-on se soutenir, supposé que, pour le malheur de la France, il n'y eût plus que des philosophes décharnés qui n'aiment ni les fêtes ni la chasse? Qui vous répondra que leurs enfans seront sourds aux cris du plaisir et de l'amour, qui seul est capable de détruire l'égalité? Une nation si jeune, si vive, si exaltée, qui dans ce moment fait une

(*) Œuvres mêlées, tome IX, p. 125.

litière d'épines au-dessus des roses qu'elle veut étouffer, tiendra-t-elle des engagemens de manége? Je suppose un cas horrible, imprévoyable et possible pourtant à des tigres-singes, comme vous a appelés M. *de Voltaire*: on peut culbuter un roi, mais jamais le trône; soit un souverain, soit un prétendu philosophe, soit un guerrier, il y aura toujours quelqu'un d'assis, quand même ce trône s'appelleroit une chaire curule si l'on veut.

Si ce n'est pas un Bourbon, peut-être que le plus beau, le plus brave, le plus aimable et le plus aimé des Français, montera un jour sur ce trône qui jadis étoit ombragé de myrtes et de lauriers; et la roture de noms et de principes fuira devant un jeune prince ou dictateur qui aura lu plutôt la bataille de Coutras et les Amulettes des jeunes gens de la cour, que les visions du Contrat social..... Un sceptre de fer vous empêchera de revenir aux horreurs et vous sera nécessaire: voilà le résultat de la liberté... On effacera jusqu'aux noms des sages d'aujourd'hui, qui croient que l'univers a les yeux attachés sur eux. On sautera dans l'histoire cent pages ennuyeuses de déclamation; et de Clostercamp, après avoir passé par quelques jolies fêtes du petit Trianon, on ira chercher de nouveaux combats et de nouveaux plaisirs sous un autre

règne.....Êtes-vous faits pour être des hommes, mes enfans, les plus jolis enfans du monde ?.... Je sais que votre nation peut s'aguerrir, et qu'elle est capable des plus grandes choses par la supériorité de talens en tout genre; mais on ne sera pas assez maladroit, j'espère, pour vous laisser faire. Sans se donner la peine de vous faire la guerre, qu'on tire autour de la France un grand cordon, comme contre la peste; et toutes les puissances armées jusqu'aux dents sur vos frontières, vous ôtant tout commerce et communication, vous obligeront à vous entretuer par une guerre civile, ou à faire ce qu'elles voudront (*).

Louis S...n'ira jamais aussi loin que le comte de *S*... Adieu donc, beaux vers et chansons! adieu, divine poésie, fines et méchantes épigrammes, et vos madrigaux bien français! Adieu, amours et galanterie! Virgile, Horace, Ovide, n'auroient été que des hommes sévères et médiocres, sans la mollesse, la volupté, la flatterie et les abus. Vous serez tous bien ennuyeux; et vous-même vous ne commencez pas mal.

Quelles expressions horribles! *nécessité du crime, grand malheur des individus pour aller*

(*) C'étoit le projet de Catherine II, selon un autre passage du Prince de Ligne. Mais la France eût bien su résister à cette espèce de guerre, comme à tout le reste. (*Note de l'Éditeur.*)

au bien général, à la lanterne. Hélas! je ne pourrois plus revoir, je crois, votre Paris déjà souillé du sang de quelques malheureux. Jugez de l'aversion de tous les honnêtes gens de l'Europe, s'il en coule encore. Ah! *Louis S.!* que ce nom de baptême que vous avez si ingénieusement retrouvé, vous rappelle les beaux temps du grand Louis, où vous auriez mieux figuré qu'où vous êtes. Donnez la main à Louis XVI pour remonter sur son trône, au lieu de l'aider à en descendre. Soyez tous plus royalistes que lui.... Que deviendrez-vous, Messieurs, si sa chute est complète, et si vous êtes réduits à vous gouverner vous-mêmes? Sous quels auspices êtes-vous marchés jusqu'à présent? les dames de la Halle ont remplacé les Longueville, les Chevreuse et les Montbazon....

~~~~~~

IX. *Fragmens d'une autre Lettre.* (*)

Après tout ce qui est arrivé depuis quelque temps, toutes les idées doivent décidément se renouveler. D'abord, adieu l'universalité de la langue française. Il y a trente ans qu'on vous auroit donné vingt mille écus pour faire une édition complette de vos œuvres. Monseigneur

(*) Œuvres mêlées, tome IX, p. 199 et suiv.
~~~~~~

l'intendant n'en avoit pas besoin, et avoit trop de plaisirs ou d'affaires; à présent on ne vous en offre pas grand'chose, à ce qu'il me semble. Que *Voltaire* et *Rousseau* reviennent au monde, ils verront ce qu'ils auront de leurs ouvrages. La mort de Frédéric II, de Catherine II et de Joseph II, qui ne parloient que français dans la société, la mort du roi et de la république de Pologne, et enfin la mort des rois pour la France, a tué cette langue pour toujours. Une espèce de ligue et de digue contre la propagande, la méfiance du parti des Français qu'on rencontre, l'horreur pour les horreurs qui se passoient en France (*), l'injustice pour les victimes de l'honneur, ont servi de prétexte à la vengeance des autres nations d'avoir subi son joug depuis si long-temps. Vous ne trouverez plus une brochure française sur la table d'une jolie femme de Vienne, Berlin, Varsovie, Pétersbourg. Il y a ici de la petite-maîtrise à remettre la conversation en allemand, s'il échappe un mot de français. On n'a parlé que cela depuis l'avénement d'un duc de Lorraine au trône impérial : cela a encore duré trente ans; mais à présent il n'y a que mes deux belles-sœurs Lich-

(*) Cette horreur n'ayant plus d'objet, ses effets ont également cessé. (*Note de l'Edit.*)

tenstein et la belle-mère de Christine, reste de la société de l'empereur Joseph, qui parlent encore français. L'éducation se ressent de ce changement : et la grossièreté de l'accent contribue à celle des mœurs. On ne lit plus que l'esprit qu'on achète à Leipsic.

Avant le temps dont je parle, c'étoit encore moins celui de l'universalité de la langue française. On parloit même espagnol à la cour de France, toujours à celle de Vienne : et de-là on a passé ici à parler italien dans toutes les classes jusques vers le milieu de ce siècle.

La moitié des pays, dont l'on croit que le français est la langue, ne la sait pas : comme le Piémont, la Savoie, la Lorraine, les Pays-Bas. Il n'y a donc que la France, et quelques restes de bonne compagnie dans le nord; car pour le midi, il n'y a eu jamais que très-peu de monde.

L'amabilité et le faste de quelques Ambassadeurs de France avoient contribué à étendre cette langue. Quantité de petites cours en Empire, même assez brillantes, avoient des spectacles français. Les circonstances, le dérangement des finances de tous les Etats ont encore arrêté ce qui, pendant quelque temps, avoit pris en Europe.

Où étoit, malgré cela, l'universalité? et à

quel point n'est-elle pas diminuée? Vous me dites : peut-on ne pas savoir la langue de *Racine* et de *Voltaire?* vous pourriez dire la mienne; mais la modestie vous en empêche. Je vous répondrai qu'on ne connoît pas ces deux noms dans aucune ville de province.

Vous me dites que si l'on rendoit plus vivante la langue latine que je soutiens n'être pas morte, ce seroit du latin détestable. Et pourquoi pas? il y a le grec vulgaire et le grec littéraire; et la plus mauvaise phrase d'un gentilhomme hongrois ou polonais est moins éloignée de *Cicéron*, que la langue d'un fiacre, d'un porteur d'eau ou d'une ravaudeuse de Paris, de celle de *Racine* et *Voltaire.*

Vous vous êtes crus trop long-temps, Messieurs, les seuls au monde. Savez-vous la magnificence des ouvrages, la richesse et l'adresse des manufactures d'armes et d'étoffes à vingt cours des petits rois du Caucase? Il est vrai qu'ils n'ont pas plus entendu parler de ce qui se fait à Lyon, que vous n'avez entendu parler d'eux.

Les héros du jour attrappent non seulement leurs neveux, mais même leurs contemporains. Il n'y a que vingt officiers russes et moi qui connoissions Souwarow. La gazette est aujourd'hui un cours d'histoire; qu'on y lise à présent la rapidité de Souwarow qui, en allant *va-comme-*

je-te-pousse; a été, grâce à Chasteler, à tout moment d'un bout de l'Italie à l'autre; mais, à la vérité, d'une manière à la perdre comme on l'a gagnée......

... Montmorency est plus harmonieux qu'un Pichegru, dont le son est aigu; Villars qu'un Dumourier, dont le son est commun; Catinat qu'un Moreau, dont le son est ignoble. *Mais le Nerwinde et le Fleurus moderne valent ceux de* 1693 *et* 1690. On ne passera qu'à Boileau le passage du Rhin du grand roi qui ne le passa pas......

Pour *Bonaparte*, on ne peut le comparer qu'à César (*).....

Il y a eu de si grands résultats dans ce qui se passe depuis sept ans, qu'on peut oublier l'ancienne histoire de France......

On a mis assez d'importance aux petites anecdotes de la frivolité des temps. On a trop entretenu l'Europe du lavement de madame la duchesse de Bourgogne, de la fenêtre de Trianon, des *mièvreries* de madame de Sévigné, et de la vie de Mademoiselle à Saint-Fargeau.....

Telle chose qu'il arrive à la France, il est impossible qu'elle redevienne ce qu'elle étoit.

(*) *César* est le héros favori du prince de Ligne. (*Note de l'Édit.*)

Il y faudroit un roi, qui fût à-la-fois Henri IV, Louis XII, Louis XIV, le grand Condé et Louvois (*).

Les grands vices détruisent un empire, et les grandes vertus ne le rétablissent pas.

Remarquez-vous, au sujet du changement des idées, qu'il n'y a plus de distance à présent? les armées s'élancent du Nord au Midi; l'infanterie court la poste en voiture; la cavalerie est au galop dans les montagnes; les caractères des nations ne sont plus les mêmes, pas même au physique. Le Français n'aime plus ses aises ni ses plaisirs; il brave toutes les saisons, et ne raisonne plus. Le Polonais, autrefois léger, indiscipliné, n'aimant à combattre qu'à cheval, forme le meilleur cinquième de l'infanterie autrichienne. Le Russe déserte et disserte : je sais qu'il y en a peu dans ce cas-là; mais autrefois c'étoit inconnu. Le Turc a quitté sa furie dans les combats, et son pillage avant ou après. L'Espagnol, catholique superstitieux, est ami de l'impie : l'avocat, le médecin battent des feld-maréchaux. Chaque campagne coûte à chaque pays le double de son revenu. Il est prouvé, par le calcul, qu'on n'a plus d'argent, et par l'expérience, qu'on en trouve tou-

(*) Cet homme s'est pourtant trouvé. (*Note de l'Edit.*)

jours. L'été, depuis dix ans, change toutes les combinaisons de l'hiver. On n'a jamais fait ce qui étoit facile ou possible; on n'a fait que ce qui paroissoit le contraire de l'un et de l'autre.....

L'Italie, dépouillée des beautés de l'antiquité de tous les genres, ne verra plus arriver que quelques mauvaises santés...... Raison de plus pour les Français, de ne pas voyager, puisqu'il n'y aura plus rien nulle part à admirer. Raison de plus pour que la langue française ne s'étende plus.....

~~~~~~

X. *Fragment d'une lettre à M. le comte de Vaudreuil.*

Comment voulez-vous qu'on vous oublie? et comment le pourroit-on? il faudroit qu'on ne prononçât plus honneur, esprit, agrément et bonté! Si, par hasard, on lit l'histoire de la Cour de François Ier., Henri IV, et Louis XIV, voilà encore qu'on croit vous rencontrer. A propos de cela, savez-vous que vous n'auriez rien valu pour les autres règnes? Louis XI vous auroit fait étrangler pour votre loyauté; Charles IX, jaloux de vos vers et de votre douceur, vous auroit traité en huguenot, et Louis XIII vous
~~~~~~

en auroit voulu pour ne pas ramper vis-à-vis de son cardinal. Vous auriez aidé à gagner la bataille de Tolbiack, mais vous auriez eu de la peine à vous faire chrétien : vous auriez chassé les Anglais, sans pucelle et sans bâtard. Vous auriez crevé les deux yeux de Mongomeri, à qui vous auriez reproché sa maladresse : mais je crains bien que nous ne vous eussions fait prisonnier à Pavie. Marignan, Cérisoles, auroient été des champs de gloire pour vous qui auriez surpassé celle de Gaston, digne d'être votre rival et votre ami. Votre royalisme auroit été en déroute avec le grand Condé : Vous auriez eu Mme. Henriette et toute la société. Vous vous seriez raccommodé avec la cour, pour passer le premier le Rhin à la nage ; mais, un peu brouillé avec le grand Louis, à qui vous auriez reproché d'être trop attaché au rivage. Un alléluia, mieux fait que ceux de Rabutin, vous eût envoyé huit jours à la Bastille ; d'autant plus que vous vous seriez peut-être passé la fantaisie de Manicamp, et que c'étoit encore plus horrible dans la semaine sainte. Très-mécontent de Mme de Maintenon et de Chamillard, qui vous eussent détesté, vous auriez suivi le prince Eugène dans nos armées dont vous auriez été l'exemple et l'honneur ; et vous auriez été tué à la bataille

de Zenta, après avoir encouragé le prince à la donner, malgré la défense de l'empereur.

Vous n'auriez été bien qu'un instant à Rome. Vous auriez été embarrassé entre César et Pompée : comme ce qu'il y avoit de plus aimable à Rome, étoit pour celui-ci, vous auriez été battu à Pharsale. Cette cause vous auroit plu comme à Caton ; ensuite, vous auriez été moitié *Mécène* et moitié *Horace*, et auriez fait les beaux jours d'Auguste, et les belles nuits de Julie, après avoir fait sauter Ovide par les fenêtres.

En me rappelant les momens heureux que nous avons passés ensemble, je puis bien dire : *plus je vis l'étranger, et plus j'aime Vaudreuil.* Quoique votre nation, avant d'être la grande nation, fût la plus aimable, il m'eût fallu plus de cinquante Français, les mieux tournés de corps, de cœur et d'esprit, pour la monnoie d'un lingot comme vous. Ce mélange de vertus et d'agrémens, cette fermeté d'ame et mobilité d'esprit, les charmantes fureurs d'amour, d'amitié ou de politique, faisoient le charme de ma vie. Vos torts sont de la raison ; vos défauts sont des qualités, sans cela vous seriez un ennuyeux comme Grandisson.

Vos charmantes exagérations, ce précieux enthousiasme qui part comme un trait ; cette

promptitude à saisir un rien, un mot qui favorise une méprise à laquelle vous prenez avec feu, nous ont souvent bien réjouis. Vous savez que je me fais honneur, quand on veut se faire plaisir et qu'on me dit : contrefaites ce cher *Vaudreuil*, que nous aimôns tant.

L'imiter, dis-je alors, cela ne se peut pas; personne n'est assez bien pour cela; mais si une contradiction en peinture ou musique l'étonne, voici comme il se promène à grands pas, la tête basse, et les mains cherchant à se joindre derrière le dos. Voulez-vous le voir en contradiction plus essentielle sur l'honneur, la morale, la délicatesse, une grande, noble ou belle action? Voici ses yeux, mesdames, son air étonné, qui le conduit à l'air indigné, et un, deux, trois ou quatre *Monsieur*, *Monsieur*, *Monsieur*, prononcés avec un courroux rentré cependant de la moitié.

Il y a eu des siècles d'argent et de fer; mais malheureusement nous pouvons dire : nous vivons, mon ami, dans un siècle de boue; je ne vois pas de décrotteur. Il y a peut-être des gens qui ont envie de le devenir, sans en avoir le talent. J'admire le baron du Nil, mais j'en voudrois un de l'Escaut, dans ce moment-ci que les Pays-Bas montrent tant d'énergie, etc., etc.

Je souhaite que le grand Pitt soit aussi bril-

lant qu'il est ferme : je ne le crois pas un diamant faux ; *mais je lui souhaiterois plus d'éclat pour lui, et de lumières pour d'autres.* Vous ne savez pas un mot à Londres de ce qui se passe sur le continent. Une fable de *La Fontaine* m'apprend la différence du *Dragon à plusieurs têtes, à l'autre qui n'en a qu'une mais plusieurs queues.* En attendant que tout cela s'éclaircisse, soyez, mon cher ami, pair de France et d'Angleterre à-la-fois. On achetera un petit *Vaudreuil*, comme un arbuste précieux qui fait honneur et plaisir dans un jardin :

Et pour nous désirer tous les bonheurs ensemble,
Puisse naître de vous un fils qui vous ressemble !

XI. *Réflexions sur l'inutilité des Révolutions.*

Il y a tout plein de guerres dont le sujet n'étoit bon qu'à proposer des prix à une académie. La querelle d'aristocratie et démocratie pouvoit se décider ainsi : on se seroit écrit, on se seroit ridiculisé et éclairé ; et sans assassiner, brûler, manger, voler son prochain, on se seroit corrigé, et on auroit corrigé. Jamais on n'eut moins raison de mettre l'épée à la main ; de vrais philosophes auroient empêché de courir aux armes pour soutenir leur opinion, et auroient

obtenu bien des choses utiles au genre humain. On auroit pu faire des essais dans quelque province ; le philosophe, qu'on auroit chargé de l'administrer, auroit bientôt dit : Remettons les choses comme elles étoient ; voilà six choses qui vont mieux, mais en voilà douze qui vont plus mal.

Au milieu de ces dissertations couronnées, on auroit dit : Voilà les grands de l'État qui se moquent des petits ennoblis d'avant-hier, qui ne savent pas qu'il y a plus de distance entre eux, que de ce nouveau gentilhomme d'argent à cet honnête et respectable marchand. Voyez ce grand seigneur, il est moins fier ; et l'autre, qui se croit son égal, est aussi démocrate que l'auteur qui écrit qu'il est l'égal du petit gentilhomme. Il y a ainsi des petites aristocraties commodes pour ceux qui les professent, et qui ont fait tort à la grande qui est nécessaire.

Si l'on avoit dit à un riche fermier : « Laissez » passer devant vous ce petit secrétaire du roi » qui s'est moqué lui-même de ce qu'il a donné » la moitié de sa petite fortune pour avoir ce » titre. Moquez-vous de lui dans le fond de » votre cœur, parce que vous êtes plus riche, » et peut-être un meilleur homme ; mais laissez- » lui prendre de l'eau-bénite un peu sale, au » bout du goupillon de M. le curé. » Le fermier

n'auroit pas massacré ce nouveau noble, égorgé sa famille et incendié son pigeonnier qu'il appeloit son château.

Ce seul pays des rieurs se seroit arrangé en riant......

Croiroit-on que non seulement il y eût des troubles dans un pays pour des disputes de mots, mais que ce peuple ait fait la guerre à dix ou douze autres, pour les obliger à être aussi fous ?

Que dira la postérité, et quelle idée aura un jeune homme qui apprendra l'histoire, lorsqu'il lira celle de ce temps-ci ? Progrès de l'esprit humain. — Régénération de l'homme. — Système du bonheur général. — La fraternité ou la mort. — Terreur à l'ordre du jour. — Liste des guillotinés. — État des tués, blessés et morts dans les hôpitaux.

Les Romains n'ont jamais prononcé ces mots de fraternité ; on ne connoît les frères que par *Étéocle* et *Polynice*, *Caïn* et *Abel*. Qui croiroit qu'à Rome une bégueule ait été cause de l'expulsion des rois ? Ils n'ont pas fait les hypocrites de liberté ; ils ont changé un nom, parce que celui qui le portoit avoit trop de tempérament, ou trop peu d'agrément pour espérer de séduire.

Avec de l'adresse, de la raison, et sur-tout de la bonne foi, que de malheurs n'auroit-on pas

épargnés au pauvre genre humain ! Qu'on lise, si on le peut sans frémir, l'origine des troubles infernaux qui font depuis huit ans tressaillir et rougir la terre, et que l'on découvre la première étincelle de l'incendie, dans l'orgueil, la sottise et l'ignorance de quelques indignes particuliers.

Si le poignard n'avoit pas été dans la main de ceux qui, de l'autre, tenoient la plume, il auroit fallu plus de liberté de presse que jamais. Toutes les questions intéressantes auroient pu être ainsi éclaircies sans les assemblées, qui n'offrent que des aboyeurs qui souvent ne disent pas ce qu'ils veulent dire. Le petit nombre de gens de mérite qui s'y trouve s'échauffe, entraîne, allume, devient dangereux ; la canaille applaudit, et l'on se fusille.

MÉMOIRE SUR PARIS.

La nation qui se connoissoit le mieux en gloire, seroit oubliée à présent, comme bien d'autres, sans les monumens augustes qu'elle a laissés à la Postérité. Elle a prévu que l'éclat de ses armes même avoit besoin de ce secours. Il y a des faits aussi brillans dans l'histoire de tous les peuples, ensevelis, comme eux, dans un éternel oubli. Il n'y a que ceux qui cultivent les arts, qui savent s'en garantir. C'est contre le temps, ce destructeur de la nature, qu'il faut s'armer. Les Romains en ont su triompher. A voir les amphithéâtres, les colonnes, les cirques, les aqueducs qui nous en restent, on se douteroit presque qu'ils ont pu en même temps avoir des *Virgile*, des *Horace*, des *Ovide*, parce que le génie mène toutes les sciences de front à son char. Ceux-ci n'ont échappé que par le plus grand hasard aux flammes, à la barbarie, et à l'ignorance plus barbare encore. Nous aurions perdu les sources de l'aménité de nos mœurs, de la culture de notre esprit, de la philosophie consolante, du calme de notre ame, de la grâce et du goût, le don le plus précieux de la divinité. Mais les

soins pieux de la chrétienté n'ont pu même assez défigurer les vestiges d'un culte si favorable à l'imagination, pour nous priver des beaux restes de l'idolâtrie. En vain des gens grossiers ont-ils voulu, sous l'étendard de la croix, renverser des dieux aussi aimables que les passions, dont ils étoient le symbole ; des gens aussi ignorans que les moines, mais pas aussi cruels, laissent subsister dans la Grèce les édifices dont les Romains n'ont été que les imitateurs. Ceux-ci, plus amateurs de la renommée, les ont répandus dans toutes les parties du monde connues jusqu'alors. Ceux-là, qui ne travailloient que pour eux, et dans une assez petite étendue de pays, jetèrent en tout genre les fondemens de la gloire des autres qui, plus adroits, plus brigands, plus heureux, soumirent bientôt leurs maîtres, et en firent les premiers de leurs esclaves.

La France peut seule aspirer à la gloire de Rome. S'il ne falloit à la guerre que de l'honneur et de l'esprit, il y auroit à craindre de sa part des conquêtes semblables. Mais qu'on se rassure à cet égard. On ne verra pas l'empire des lys s'étendre plus loin que l'empire des roses. Les unes sont trop près des autres pour redouter une ambition incompatible avec les plaisirs. Cette aimable nation sait jouir. Qu'elle

jouisse ; elle réunit en elle l'héritage de Rome et d'Athènes : qu'elle l'annonce par des embellissemens dignes de ces deux superbes cités qui doivent céder à la capitale du plus beau royaume du monde. . . . .

Le climat, le sombre, le désert et la distance de *Versailles* ennuyent tout le monde. La reine de ce pays-là est la gaieté. Celle qui règne à présent l'est, moyennant cela, à double titre. La beauté de son ame est peinte sur son visage ; la grâce en dirige tous les mouvemens ; elle a l'air du bonheur, elle l'inspire et contribue sans cesse à celui du royaume. Que ses sujets puissent l'admirer tous les jours, ils en deviendront meilleurs ; que le *Louvre* redevienne le séjour des rois, des plaisirs et de la vertu. La cour de la gaieté n'est pas méchante ; je viens de le dire. Des fenêtres du palais restauré et embelli, les ministres répandront des bienfaits sur les créatures gémissantes qui n'ont pas la force de porter leur malheur à *Versailles*. Quel est celui qui, sortant du spectacle, attendri par une action généreuse, refusera d'entendre les plaintes d'une veuve opprimée, d'un officier maltraité, d'un soldat criblé de blessures, d'un homme de province qui vient chercher de la justice à Paris ? Quand ce ne seroit pas la vertu même qui dirigeroit les actions de bienfai-

sance, le tableau du malheur toujours présent sous les yeux interromproit le bonheur dont on voudroit jouir. Et qu'importe la cause, pourvu que l'effet se trouve! On feroit le bien, on empêcheroit le mal, et on passeroit ensuite tout son temps au plaisir, sans aucun remords.

En vain représente-t-on les dangers d'un accès facile, la familiarité d'une nation légère qui passe aisément les bornes. Le faste nécessaire pour le dehors de la plus belle cour du monde, imposera toujours assez, et puis le vrai mérite inspire encore mieux le respect. Leurs enfans seront bien élevés. Que Paris voie, aime et connoisse ses souverains. Qu'on n'y fasse plus de ces tristes entrées qui ont l'air de la prise d'une ville.

Qu'on blanchisse, raccommode et purifie *Versailles*, et que, dans les grandes chaleurs, on y aille souper, faire jouer les eaux, y donner des fêtes. Mais que le chef-d'œuvre de *Perrault* redevienne ce qu'il étoit, et serve de modèle pour tout ce qu'il y a à y ajouter.

On fera une place, depuis les Thuileries, jusqu'au vieux Louvre. Cela est tout simple; on doit s'attendre à cela. Tout ce Carrousel, ces baraques, cette rue Saint-Nicaise, déshonorent Paris, par l'indigne petit moyen de faire argent

de tout. La grande économie est de n'en pas avoir. C'est l'or qui rapporte de l'or, et la magnificence seule soutient une monarchie.

Des extrémités du pavillon de la Comédie Française des Thuileries, on tirera une ligne de bâtiment qui fermera cette place et joindra le vieux Louvre. La décoration sera dans le genre des deux autres, sans y ressembler tout-à-fait. Un toit à l'italienne; vis-à-vis des guichets, de magnifiques arcs de triomphe; au milieu de la place, une fontaine superbe par ses effets d'eau, sa grandeur et sa dignité.

Depuis long-temps l'air de ruine du vieux *Louvre*, le jardin de Mme. Infante, apportent la tristesse sur un quai où l'on ne doit voir régner que l'ordre et la magnificence. Après l'avoir rendu soigné, décoré, et l'avoir débarrassé de tout ce qui le défigure, jusqu'aux ponts Notre-Dame, au Change et Saint-Michel dont il est tout simple d'abattre les maisons; on bâtira, depuis le vieux Louvre jusqu'au Pont-Neuf, une galerie ouverte par en-bas, du même ordre que la colonnade qu'on admire avec tant de raison. Au-dessus, une colonnade semblable, les logemens vers la place, de même que la face parallèle qui fermera cette place, dont l'autre aile, parallèle à celle de la colonnade qui existe, sera exactement de même, et

adossée à la rue de la Monnoie. On rasera pour cela toutes les maisons qui sont à présent entre cette rue et le vieux Louvre; et, pour faire les superbes portiques sous lesquels on puisse se promener jusques-là, toutes les maisons qui bordent le quai. De cette place, l'une des plus belles du monde, au milieu de laquelle il y aura, comme à l'autre, une fontaine immense, on pourra découvrir la rivière, sous cette galerie qui sera la première galerie du monde.

Il faut bâtir la place de Louis XV du côté du quai et de celui des Champs-Elysées, de même que les deux bâtimens qui sont à droite et à gauche de la rue Royale. On y entrera de même du côté de la rivière, vis-à-vis de cette rue; et des Champs-Elysées, par l'allée du pont de Neuilly aux Thuileries.

Il y a déjà assez de vide par le jardin; et il est nécessaire de renfermer la rivière jusques vis-à-vis de l'Ecole Militaire, où je veux que Paris finisse. Il faudra bâtir tout le Cours-la-Reine. On y fera des écuries pour le roi, décorées avec tous les attributs et la magnificence possible. Un toit à l'italienne : point de colonnade, comme celle du Louvre, parce que tout doit se rapporter au sujet, et que celui-ci ne peut pas se traiter aussi dignement. Ce bâtiment immense, où il y aura des manéges couverts

et publics, fermera les Champs-Elysées du côté de la rivière, comme la rue St.-Honoré fait de l'autre côté. Une grande grille depuis l'Ecole Militaire jusqu'à la Seine, une depuis la Seine jusqu'à ces écuries, et une autre derrière, de toute la largeur des Champs-Elysées, jusqu'au faubourg Saint-Honoré, déterminera Paris du côté de Versailles et du bois de Boulogne, et ira joindre en angle droit une autre ligne qui enfermera les augmentations vers Mouceaux, et celles de la chaussée d'*Antin* jusqu'à la rue Charonne. Ces deux lignes tirées, bordées de huit rangées d'arbres, feront un autre boulevard, dont il ne sera plus permis de sortir pour bâtir, puisqu'il faut finir une fois, et que ne sachant pas se borner, on commence tout et l'on n'achève rien. Le quai soigné jusques vers la Rapée, y aura une grille fermante, et alignée sur une espèce d'enceinte qui fermera Paris jusqu'au boulevard neuf, qui le terminera, ainsi qu'il fait déjà du côté de la rue d'Enfer et de Vaugirard. On embellira les rues qui en sont susceptibles : celle de Tournon, par exemple, le seroit aisément par des façades uniformes et des toits à l'italienne. C'est ce que je recommande, surtout pour les nouveaux bâtimens à faire. La bourgeoiserie de la tuile et de l'ardoise dégrade tout. Que de même les

clochers soient défendus, si l'on s'avise de rebâtir des églises : que ce mot le soit presque. Les temples, d'après les anciens et les modernes, comme le bel édifice de Saint-Côme, y releveront la célébration des mystères assez dégradés par les mascarades et les momeries de ceux à qui ils sont confiés. Les obélisques, les thermes, les pyramides, les colonnes placées par-tout où il s'est passé quelque grand événement, le consacrera pour jamais à la mémoire. On peut dater de loin, puisque *César* passa à Paris tout un quartier d'hiver. Les horreurs même des guerres civiles peuvent y avoir place, lorsque quelque grand-homme que l'histoire a fait aimer, y a eu part. De même, dans les Champs-Elysées qui, sans cela, ne méritent pas d'en porter le nom, je veux voir le buste ou la statue équestre des héros à qui la France doit ses victoires : Condé, Turenne, MM. de Vendôme, Luxembourg, quelques Rohan, quelques Montmorency, un du Guesclin, un du Guay-Trouin, même un Bayard, le charmant Gaston, le modeste Catinat, l'avantageux Villars, le malheureux Créquy, l'heureux Saxon, et d'autres dont je ne me souviens peut-être pas dans ce moment-ci. Il pourroit y avoir des bosquets dédiés à des actions moins éclatantes, mais plus héroïques que des batailles. Le dévouement à sa patrie du

chevalier d'Assas, et d'autres traits de cette nature, s'il en est, qu'on ira chercher dans les archives de l'ame plutôt que dans celles de la guerre. D'autres bosquets seroient dédiés à des vertus plus tranquilles, fût-ce même d'un autre état. Ce seroit le moyen de les faire renaître de leurs cendres : et comme il y en a peu d'absolument désintéressées dans le monde, l'espérance de passer à la postérité seroit un attrait suffisant et très-permis pour les perpétuer dans une nation sensible, noble et vaniteuse. Heureuses celles que des ressorts, aussi peu puissans pour d'autres, peuvent mettre en mouvement!

Je viens d'édifier pour le cœur, édifions pour l'esprit. Dans la cour immense, renfermée entre les fastueuses colonnades du Louvre, seront renfermées toutes les académies et les bustes de ceux qui ont fait le plus d'honneur et de plaisir : par conséquent M. *de Voltaire*, *Molière*, *La Fontaine*, *Corneille*, *Racine*, *Regnard*, *Piron*, *Crébillon*, *Montesquieu*, les deux *Rousseau*, *Helvétius*, etc. etc. L'école des Mœurs et du Grand Monde, l'Académie dramatique sera du nombre. La Comédie Italienne sera dans les nouveaux bâtimens de la place de Louis XV. Les bâtimens publics qu'on peut faire pour l'ordre, le secours et la félicité publique, orneront, par une façade simple,

noble et sage, le quai de l'autre côté, par-tout où l'on voit aujourd'hui de vilains chantiers, des casernes, des élèves, des dépôts, des manufactures, tout ce qu'on voudra.

Je deviens un Chamouzet, sans m'en douter. Mais pourroit-on me dire pourquoi, dans les pays où il n'y a point de rivière, on voit arriver des navires à trois mâts déposer les richesses du nouveau monde à la porte des commerçans, dans le temps qu'on ne connoît, sur la Seine, que la galiote de Saint-Cloud et le bac des Invalides. Les eaux en sont bien basses dans certains temps de l'année; mais on pourroit la rendre plus profonde en certains endroits, surtout entre les isles où il y auroit moins d'ouvrage. Le cours de la Seine jusqu'à la Mer n'est pas assez long, pour qu'on ne puisse le soigner. Ce ne sont pas des vaisseaux de guerre que je voudrois faire venir dans Paris (*) : Mais tout, depuis le pont Royal jusqu'à Chaillot, seroit couvert de bâtimens marchands, de cinq cents tonneaux, et plus encore, si l'on vouloit. Il ne faut que dix pieds d'eau pour un navire de cent-dix tonneaux. Qu'on calcule en raison

(*) L'amiral Kerguelen, dans des vues patriotiques, a publié un Mémoire où il démontre la possibilité d'établir à Paris un chantier de construction maritime militaire. (*Note de l'Edit.*)

de cela, et sur la crue et la diminution de la rivière. Le point juste, nécessaire pour le genre d'embarquement, pourra se trouver aisément. Si cela, et bien d'autres choses ne se sont pas encore trouvées, qu'on ne s'en étonne pas. Qu'on voie la liste des ministres qui ont gouverné la France depuis que l'Europe a fait des progrès, on n'en verra guère qui aient fait d'autres voyages que de Paris à Versailles, et du faubourg Saint-Jacques au Marais. Aussi, toutes les fois que leur insuffisance a été reconnue, on en a changé, et l'on a bien fait. Je reviens à ma flotte mercantile. Quel plaisir de voir passer les drapeaux de Neptune et de Plutus devant les vieux et les jeunes drapeaux de Mars; car le Gros-Caillou, rebâti en entier par de riches négocians, deviendroit une petite ville toute entière au commerce, et la continuation d'un port qui commenceroit au pont Royal. C'est là qu'on emploieroit une belle sévérité d'architecture, et que l'on éleveroit au milieu un superbe bâtiment en arcades, pour la bourse.

Je vois l'air obscurci, ou plutôt éclairé par des pavillons d'or et d'azur; je vois déjà flotter au gré des vents, au milieu de Paris, les banderoles de toutes les couleurs et de toutes les nations; je vois grimper sur les cordages des milliers de petites bonnes gens plus utiles que les

savoyards, et sur les quais, des matelots anglais plus honorables que les jacquets (*jockei*) qui n'ont servi qu'à apprendre aux descendans des courtisans de Louis XIV à se masquer en palefreniers, et à perdre ainsi leur matinée dans les rues de la capitale.

J'ai déjà mis Rome et Athènes dans Paris ; j'y veux mettre Tyr et Babylone même, si j'en ai envie. Les princes y contribueront ; M. le duc de Chartres, sur-tout, en achevant et rebâtissant mieux son Palais-Royal.

M. le prince de Condé bâtira, à la même distance de l'ancien hôtel de Lassay, un autre Palais Bourbon : celui-là sera le centre de l'ancien et du nouveau. Le gazon, des balustrades et des masses d'arbres, en les joignant, ôteront la vue et la rudesse de ces bâtimens énormes et très-nécessaires au logement de sa maison ; et partout dans Paris, où l'œil sera choqué de l'âpreté des pierres qui en rendent quelques parties semblables à des carrières, les plantations et des tapis de verdure égayeront et adouciront le tableau, quand cela ne sera pas contraire à la dignité. Il faut plaire quelquefois, et ne pas toujours étonner ; il faut que l'admiration se repose, pour qu'elle soit plus vive lorsqu'on veut l'exciter. Du grand, du majestueux vers le centre de la capitale, on pourra passer au gracieux et

descendre même au joli, vers les bords de cette immense cité, où les agréables et les élégantes peuvent renouveler, dans leurs petites maisons, la féerie, les charmes de Sybaris et des îles consacrées à la plus aimable des déesses.

La rue St.-Antoine est assez large pour qu'on s'occupe de sa décoration. Une grande place, au lieu de celle de Saint-Michel : il n'y en a pas dans ce quartier. Une autre place dans le faubourg Saint-Germain, vers l'ancienne Comédie Française : toutes en ordres différens d'architecture; et en évitant le même ton qui fatigue même en sa beauté, comme la place Vendôme, la place Royale et celle des Victoires. De la variété, du majestueux et de l'agréable, s'il n'est pas aux dépens de l'autre. Partout des fontaines, des cascades même, si cela est possible, dans quelques endroits; cela purifie, rafraîchit et vivifie tout. La simplicité du mécanisme, qui en est le triomphe, sait aider à présent la nature, et même y suppléer. Que des jeux publics égaient le Luxembourg, abandonné à présent à de vieux diseurs de bréviaires, des nourrices et d'anciennes croix de Saint-Louis. Que tout Paris ait l'air d'une fête; cela va si bien au caractère des Français! Qu'on imagine une meilleure manière de l'éclairer. Plus du tout de supplice à la Grève; ce n'est qu'un spectacle de plus dans

Paris, et il n'a jamais détourné du crime. Moins de prisons, il y aura plus de bonne foi. Des banques publiques de Pharaon, plutôt que d'infames tripots où l'on craint peu de perdre la confiance des uns et la fortune des autres; moins de loteries, la source des vols domestiques; des impôts sur le luxe seulement, en encourageant au luxe.

Plus de ces emprunts usuraires et rentes viagères, dont l'opération ressemble plutôt à des jeunes gens de famille qu'à des contrôleurs généraux qui cependant commencent toujours par-là, ne sachant que cela apparemment. Et si, pour ne pas faire tout ce que je propose, l'on me prononce ce vil mot d'argent, qui auroit empêché Louis XIV de faire de si belles choses, si l'on avoit osé lui en parler, je dirai : Lisez la conversation du Philosophe et du Bostangi, de M. *de Voltaire;* je dirai : Allez en Russie, voyez l'église d'Isaac, les temples, les hôtels, les ponts de marbre et les quais de granit, le rocher de la statue de Pierre-le-Grand; calculez les richesses, la population, l'industrie des deux pays et le reflux de la circulation, et rien ne vous arrêtera.

Des ballets; des spectacles au Louvre, dans le genre de Servandoni; des parties de chasse, de promenade et de traîneaux, avec le plus grand faste; des navigations, et sur-tout des tournois :

car il faut faire revenir les beaux temps de la chevalerie, où l'amour et l'honneur élevoient l'ame, et donnoient de l'adresse, de la galanterie et de l'audace. Des maisons ouvertes chez tous les gens en place, pour attirer et retenir les étrangers. Des distinctions à la cour, pour ceux qui n'ont pas d'autres moyens pour y être bien traités. Des établissemens même pour eux, s'ils préférent à leur patrie celle de la grâce, du goût, des beaux arts et des plaisirs : des mariages même, pour y fixer leurs maisons. Des quartiers ruinés de Paris, rebâtis pour différentes nations. Le culte de toutes les religions ; la révocation de la révocation de l'édit de Nantes. Une partie de la richesse du clergé employée à finir tout d'un coup la pauvreté des malheureux citoyens qui se réfugient dans la capitale. Tous ces ouvrages que je viens d'indiquer, leur entretien et leur réparation les feront subsister. Ceux qui languissent dans les provinces, dont les villes suivront l'exemple de la première du royaume, seront employés à raccommoder les chemins. Rien ne fera rougir l'humanité ; et l'esprit, jamais interrrompu par aucun tableau désagréable, sera tout au bonheur, la gloire, la reconnoissanee et la fidélité : on aimera, on servira bien un roi juste ; on adorera et on servira avec enthousiasme une reine qui mériteroit d'être celle du monde.

Les préfaces en avant sont si communes, que je vais faire celle-ci après ce petit mémoire. C'étoit à quatre cents lieues de Paris, dans le plus horrible des villages et des hivers de Bohême, que je m'en occupois. Depuis ce temps on a fait quelques embellissemens que je n'ai pas prévus, et qu'il faut conserver. Malgré la bêtise des criailleries contre les ouvrages du Palais-Royal, cette promenade couverte et éclairée produit un effet commode et superbe. On auroit pu donner un peu plus de mouvement au toit, en formant des milieux aux trois faces; mais la quatrième qu'on va bâtir en paroîtra plus magnifique. Le jardin étoit triste, et n'étoit habité qu'à gauche en entrant. Il le sera également par-tout.

La salle de la comédie française est un chef-d'œuvre; c'est un beau coup de crayon que sa composition intérieure. L'économie n'auroit point dû arrêter la décoration externe. Le spectacle de la nation auroit dû être traité autrement qu'un magasin à bombes. J'aurois voulu que le goût eût été chargé par la magnificence d'orner son propre temple.

Les environs de la comédie italienne auroient dû être traités dans le grand. Il ne faut

point de spéculation pour embellir. Les grâces étoient de mauvaises financières. Si le projet de M. Poyet pour l'Opéra est suivi, sans dégrader ou faire tomber la dignité des pavillons des Thuileries, et ce genre de toit qui, découpé de cette manière, a beaucoup de noblesse, on aura un beau monument dans le genre antique.

Il y a de grands artistes à présent, excellens à consulter, quelquefois à arrêter et peut-être à corriger. Saint-Côme bien en vue, Saint-Sulpice découvert et achevé, Sainte Géneviève, quelques petits temples subalternes qu'on bâtit à présent aux saints, aux vierges et à celles qui ne le sont pas, annoncent que le génie est plus que jamais une des divinités tutélaires de la France.

ANECDOTES LITTÉRAIRES

ET AUTRES;

Tirées des Notes sur la Correspondance, adressée au Grand-Duc Paul de Russie, par M. de Laharpe. (*)

Tome I, p. 22. VOILA un excellent jugement de l'ouvrage de l'abbé Raynal. Laharpe auroit dû nommer aussi M. du Buc qui y travailla beaucoup.

L'abbé, qui le premier s'est déprêtrisé (ce qui est devenu à la mode depuis), n'avoit pas même été en Angleterre ni en Hollande, ce qui l'auroit pu instruire un peu de ces pays-là d'abord, et aussi des deux Indes; mais les Français ne doutent de rien. Quel homme pesant que ce Raynal, quoique Gascon, dont l'accent étoit fait pour être amusant! Il racontoit régulièrement deux fois de suite la même anecdote qu'on savoit d'ailleurs : et il ne faisoit entre ces première et deuxième narrations que frapper de deux doigts bien secs sur une table, en disant : *C'est*

(*) Œuvres mêlées, tome XIV.

joli, je ne sais pas si l'on en sent toute la finesse.

Pag. 64. Cet impromptu léger du pesant Marmontel est fort joli, et de temps en temps il y a dans ses lettres des mots fort heureux. Paul I[er], alors grand duc, me les montra, tant celles qu'il avoit reçues depuis six ans, que celles qu'il recevoit alors. Cela le mit si bien au courant, qu'il ne fut point déplacé ni pour les noms, ni pour les choses, lorsqu'il fut à Paris. Catherine II se moquoit un peu de cette correspondance, lorsque, quittant les Dorat, les Imbert, les Saurin, etc. il parloit Turgot. Elle me dit : *M. de Laharpe va apprendre à Monseigneur à régner;* et puis (ce qui n'a été que trop prouvé depuis ce temps-là) : Messieurs les gens de lettres n'entendent rien à gouverner; *mais c'est leur manie.*

Pag. 75. Cet assassinat de Beaumarchais étoit une singulière mystification (*). Je le vis arriver à Vienne avec l'air défait d'un assassiné; car cet excellent mime se faisoit le visage qu'il vouloit. *Voyez ma main,* me dit-il; *adieu Laharpe,*

(*) M. *de Laharpe* semble y avoir ajouté foi. Le récit de *Beaumarchais*, comparé à celui de M. le prince de Ligne, met en évidence la fausseté de cette historiette, fabriquée par l'auteur de Figaro. (*Note de l'Édit.*)

adieu tous mes plaisirs. C'est un coup de couteau : mais ici sur cette boîte d'or fausse, c'est un coup de poignard. Je le dois au roi mon maître ; mais je lui dois la vie. Si par discrétion, sûreté et respect, je n'avois pas porté au cou cet ordre écrit de sa main, que vous pouvez lire, j'étois tué. Il y avoit effectivement : *Le sieur de Beaumarchais exécutera les ordres que je lui ai donnés : et son exactitude sera la mesure de ma reconnoissance. Louis.* C'etoit toujours pour courir après des libelles prétendus contre la reine, dont il faisoit, je crois, les titres, pour en avoir un à des commissions royales. *Un juif,* me dit-il, *car c'étoit un juif auteur ou colporteur de ce livre infame, me suivoit. Je descends de ma voiture, parce que je devois descendre ; je m'éloigne un peu, j'entre dans un bois ; huit ou dix hommes habillés de bleu (étoient-ce des déserteurs ou recruteurs?) m'entourent, m'attaquent. Sans armes et dans une position.... je veux me couler derrière un arbre : dans l'instant les poignards se lèvent et voilà le coup.*

Je lui dis : *Mon cher Beaumarchais, les soldats n'en ont guères : n'étoient-ce pas des baïonnettes.* Poignard sonnoit mieux ; mais voici ce qu'a raconté le postillon de la poste avant Nuremberg : *Beaumarchais me fit arré-*

ter, entra dans le bois ; et comme il y resta assez de temps pour que je m'impatientasse d'attendre, j'allai voir ce qu'il y faisoit ; il remettoit dans sa poche un canif, avec lequel il venoit de se couper dans la main. Beaumarchais prit le temps qu'il falloit pour jouer le blessé ; et puis il alla à l'audience de Marie Thérèse. Il trouva plaisant apparemment de s'asseoir devant elle, et de se faire donner une chaise par Sa Majesté. *L'effroi de l'admiration,* dit-il, *la surprise, le saisissement, ma convalescence.... Ah! Madame, je n'en puis plus.*

La farce fut reconnue quelques jours après. La police arriva : *Prenez garde à moi*, dit Beaumarchais, *voilà des pistolets sur ma table ; je suis capable de tout.* L'officier rit, l'arrêta et le conduisit le lendemain à la première poste.

Pag. 122. Est-ce avoir du tact que de parler au grand duc de la révolution de Russie, par M. *de Rulhières*, qui y a ramassé toutes sortes de mensonges et fausses anecdotes? Il n'avoit qu'à parler à Oranienbaum à des vieux domestiques de Pierre III. Rien ne prouve plus l'ignorance où étoit la grande Catherine d'une mort qu'elle n'avoit point ordonnée, que la liberté qu'ils ont de raconter tout ce qui s'est passé. Apparemment même qu'elle a ignoré qu'on lui ait attribué ce crime.

Obligé, par ses bontés, à passer tous les jours depuis cinq heures jusqu'à dix dans la société intime, avec cinq ou six personnes, j'ai su avec certitude qu'elle fut saisie d'un mouvement involontaire lorsqu'elle apprit la mort de Pierre III, chez le comte Panin, chez qui elle étoit avec le grand chambellan Schuwaloff. Sans doute que la crainte de passer pour en être complice, produisit cet effet; car elle ne le détrôna que parce que le lendemain elle eût été tout au moins mise dans un couvent, pour son seul crime d'être aimée de son empire, autant que Pierre en étoit détesté.

En plaisantant un jour avec nous et le grand écuyer Narischkin, qui dit qu'il étoit le Grand-Turc; étranglons-le, dit-elle avec son air serein. Auroit-elle jamais prononcé ce mot qui, dans le premier moment, nous fit tressaillir, si elle avoit su ce genre de mort, et si elle y avoit trempé?

On alla ensuite de crimes en crimes, assassinant, empoisonnant Iwan, la première grande duchesse et puis Potemkin! Ces libelles des laquais, ou des gens tout aussi bas, ont voulu ternir l'éclat de son règne immortel! Tant pis pour les sots et les méchans qui y ajoutent foi. (*)

(*) Il y a long-temps que les Français auroient dû s'apercevoir du peu de mérite de *Rhulières*, comme historien. C'est un agréable conteur d'anecdotes, et, dans sa soi-disant

Pag. 145. Paul Ier., sans avoir le goût que M. *de Laharpe* lui supposoit pour l'Histoire naturelle, en avoit de doux, et surtout celui de la campagne. Dès que celui de faire la guerre en temps de paix lui prit, il fit chaque jour un pas vers la folie; mais n'avoit pas encore la dureté de son père. Il étoit gai dans la société, sûr avec ses amis, et avoit beaucoup de légèreté dans l'esprit. Ce fut peu avant ses voyages qu'il prit celui de la méfiance, surtout sur le compte de sa mère. Il crut qu'elle vouloit qu'il ne rentrât plus en Russie; et au lieu de monter en voiture avec la Grande-Duchesse, il prit ses enfans entre ses bras et ne voulut plus les quitter. On sait ses soupçons d'empoisonnement en Italie, et même de ma part sur la barque d'Ostende à Bruges, lorsque la bière de ce pays-là lui donna la colique. Je le retrouvai encore aimable, mais plus méfiant, moins juste, un peu plus dur à l'exercice et même dans la société, six ans après. Lorsque l'Impératrice lui parloit, il faisoit une révérence froide et respectueuse, et se retiroit. « Pourquoi, Monseigneur, lui disois-je, voulez-vous avoir l'air d'un courtisan

Histoire de Pologne, un assez habile coloriste des portraits pour lesquels on lui avoit fourni des dessins faux. Rhulières n'a jamais fait ni des études solides, ni des recherches profondes. (*Note de l'Édit.*)

disgracié? Voyez le plaisir que lui fait la Grande-Duchesse qui est un ange, lorsqu'elle lui répond avec cet air caressant qui l'enchante : elle est à son aise avec elle ; et V. A. I. ne veut ni y être, ni qu'elle y soit. »

A mon retour de la Crimée, il me dit fort gaîment : « Vous avez tous bien flatté ma mère, Messieurs, en faisant semblant de voir ce qui n'existe pas : des armées, des ports, des flottes, des villes point bâties, et des colonies de cent lieues en poste qui couroient après vous autres. » Lisez, lui dis-je, Monseigneur, ma lettre à Grimm, que j'ai trouvée dans une gazette ; je n'y mens pas d'un mot. Les prétendus villages transportés étoient des habitans qui venoient peut-être de vingt lieues, à la vérité, pour voir l'Impératrice ; ce qui est naturel. On la vole, mais on ne l'attrape pas. D'ailleurs une femme ne peut pas courir partout, entrer dans tous les détails, pour savoir si tous ses ordres sont exécutés parfaitement. « Oh ! je le sais bien, me répondit le Grand-Duc ; c'est pour cela que ma chienne de nation ne veut être gouvernée que par des femmes. »

Je tremblai à cette expression à la Holstein, et j'y vis Pierre III, autant que par les uniformes prussiens que S. A. I. avoit la bonté de laisser à son régiment de cuirassiers et à son bataillon de

gardes. Il avoit autour de lui, à Gatschina, tout cet appareil militaire, et l'Impératrice n'en avoit point à Czarsko-zelo. Les courtisans, les spectacles, les plaisirs couroient chez le Grand-Duc, de la connoissance et de l'approbation de sa mère dont il n'eut jamais lieu de se plaindre, pas plus que des favoris qui lui faisoient leur cour, et souvent l'engageoient à payer ses dettes.

Pag. 169. M. *de Laharpe* montre un peu trop d'humeur sur M. *de Pezai* qui encore n'étoit pas gâté et important, comme il l'a été lorsqu'il est devenu l'enfant perdu de M. *Necker*. Celui-ci l'avoit employé à écrire au roi des lettres anonymes, pour dire du bien de lui et lui donner des conseils. Louis XVI les lisoit avec plaisir. M. *Necker* voulant savoir si elles lui en faisoient, fait écrire par *Pesai* qu'il ne continuera plus, si le roi, en sortant de la porte de glace de son cabinet dans la galerie, ne regarde pas d'un certain côté, et ne fait pas un signe. Le signe fait, *Pezai* continue, nomme M. de Sartine comme le connoissant, cause avec lui un jour, et est deviné lorsque le roi demande à ce ministre quel peut être l'auteur de ces lettres. Sartine compte jouer un rôle; *Necker* joue celui qui a perdu la France. Pezai plaît à M. de Maurepas, fait des sottises, est grondé et meurt de chagrin. Il alloit, dans ses lettres, jus-

qu'à souffler au roi ce qu'il devoit dire. *Vous ne pouvez pas régner par la grâce, Sire,* lui écrivoit-il : *la nature vous en a refusé ; imposez-en par une grande sévérité de principes. Votre Majesté va tantôt à une course de chevaux ; elle trouvera un notaire qui écrira les paris de M. le comte d'Artois et de M. le duc d'Orléans. Dites, Sire, en le voyant : Pourquoi cet homme ? faut-il écrire entre gentilshommes ? la parole suffit.* Cela arriva ; j'y étois. On s'écria : *Quelle justesse, et quel grand mot du roi ! voilà son genre.*

Pag. 217. Voilà ce qui doit faire rire les gens qui pensent mal, des gens qui pensent bien. Dire que Melle. *Raucourt* fait oublier les torts de sa déclamation sourde et forcée, par son pur royalisme ! c'est trop ridicule.

Que ces gens-là me fassent rire ou pleurer, et qu'ils pensent ce qu'ils veulent. Sans cela, M. *de Laharpe* converti, nous dira de juger *Le Kain* autrement que nous ne l'avons jugé, s'il a appris depuis qu'il n'alloit pas à la messe. Il y a eu dans ces temps-ci bien des amis de la contre-révolution, qui ont été, par sottise et par exagération, les consolideurs de la révolution.

Pag. 222. Voilà des vers et des chansons qui ne valoient pas la peine d'être envoyés si loin. Ce M. *de Sainte-Palaye*, leur auteur, croyoit,

et les Français aussi, qu'il avoit fait l'histoire de la chevalerie ; mais il n'a dit que ce que l'on savoit, et encore de son pays seul, tandis qu'avec ce titre les chevaliers anglais, allemands, espagnols, et quatre autres, devoient s'attendre à y être compris.

C'est le défaut général de cette nation, que de se croire la seule au monde ; et c'est pourtant plutôt par ignorance et légèreté, que par dédain, à ce que je crois. (*)

Pag. 286. Il n'y a jamais eu rien de moins gentil que ce gentil *Bernard*. Il dinoit souvent chez moi avec Dorat, très-aimable, simple dans la société, autant qu'il l'étoit peu dans ses ouvrages, bon, modeste ; et *Pezai* qui, dans les affaires, a cessé d'être l'un, et n'a jamais été l'autre. Le *Gentil* étoit un gros homme qui auroit eu plutôt l'air d'un poète allemand, et mangeoit sans rien dire. Quelle différence de lui à un autre homme d'esprit de l'hôtel de Coigny, M. *de Lille*, que je fis colonel sans avoir besoin du roi, en disant en Pologne, en Autriche et en Russie où il alla avec moi, qu'il l'étoit, et ayant acheté pour lui deux épaulettes. Je fus obligé

(*) C'étoit ainsi du temps de M. le prince de Ligne ; aujourd'hui l'*ignorance* et la *légèreté* subsistent, mais on y a joint l'orgueil le plus grossier. Les journalistes déclament en style de la halle contre les étrangers. (*Note de l'Edit.*)

aussi de le faire chevalier, pour le distinguer, dans les pays étrangers, de l'abbé du même nom. C'étoit le dieu du couplet et du style épistolaire. Il n'a jamais fait un mauvais vers, ni écrit une lettre qui ne fût piquante et remplie de goût. Il n'en avoit, ni de ton, ni de tact, dans la société où il étoit humoriste et familier. Pour faire croire qu'il dinoit avec la reine chez la duchesse de Polignac, il y arrivoit les dimanches au sortir de table, le premier, pour que tous ceux qui y venoient en visite ce jour-là dussent le croire.

Pag. 297. On voit ici combien de peine M. *de Laharpe* avoit à soutenir sa correspondance par les petites nouvelles qu'il mandoit au grand-duc; cela valoit mieux que de les remplir de faussetés et d'abominations, surtout sur la cour, comme faisoient les autres correspondans des princes étrangers. C'est ainsi qu'on a fait tant de tort à la malheureuse reine de France. Je lui dis, un jour, que je l'avois voulu engager inutilement à faire écrire par-tout pour empêcher ces libelles : *Je crois que Votre Majesté est de moitié pour les profits.*

Pag. 390. Comment M. *de Laharpe* ne peut-il pas accorder la supériorité aux épigrammes de *Robé*, sur toutes celles de *Rousseau*, *Boileau*, etc., en convenant que ses vers, quoique

dars, sont faits à merveille et forts de choses.... J'ai soupé souvent avec lui chez Mme. Dubarry, avant la présentation de celle-ci. Elle s'amusoit beaucoup de voir la folie qu'il avoit de se croire le plus petit pied de la France. Il étoit alors dans la dévotion, et avoit brûlé tous ses vers libertins. Mais venez dans ce petit cabinet, me dit-il un jour; je les sais par cœur, et je vous les réciterai tous. Sa pièce qui commence par : *Puissant médiateur entre l'homme et la femme*, est de toute beauté. (*)

Pag. 274. Mme Geoffrin exerçoit une espèce de police pour le goût, comme la maréchale de Luxembourg pour le ton et l'usage du monde. Elle avoit interrompu plusieurs fois le conteur d'une histoire peu piquante. Pour l'arrêter tout-à-fait, elle le pria de couper une poularde; et voyant qu'il tiroit de sa poche un petit couteau, elle lui dit : Monsieur, pour réussir dans ce pays-ci, il faut de grands couteaux et de petites histoires.

(Plus loin, à l'endroit où Laharpe parle de la longue léthargie qui précéda la mort de cette dame, le prince de Ligne raconte la balourdise d'un domestique qui répondit à un des amis de

(*) Ceci m'a bien l'air d'une hérésie littéraire. (*Note de l'Édit.*)

Mme. Geoffrin, en ces termes : « Madame est » bien sensible à votre souvenir, et vous fait » dire qu'elle a perdu l'usage de la parole. »)

Pag. 101. Il y a vingt mots à citer de ce Caraccioli que j'aimois beaucoup, entre autres, deux au roi. Un jour, à son lever, il lui dit, en parlant du poste de vice-roi où il fut nommé : On dit que c'est une belle place. — Oui, sire, mais j'aime mieux celle de Louis XV. — Monsieur l'Ambassadeur, faites-vous l'amour à Paris ? — Non, sire, je l'achète tout fait. C'est lui qui disoit si plaisamment en Angleterre, où je l'avois connu auparavant, qu'on ne pouvoit pas vivre dans un pays où l'on parioit tout ; comme sur ma vie, par exemple. Mon cheval m'emporte ; il se tuera, ou ne se tuera pas, disent deux Anglais. — Cinquante guinées ; tope. Il y avoit une barrière. J'espère que les commis m'arrêteront ; point, ils leur crient : il y a gageure ; mon chapeau tombe d'un côté, ma perruque de l'autre, et moi aussi par terre, ne sachant qui avoit gagné.

Tome II, pag. 103. Pauvre note ! (*) L'empereur savoit bien, à Vienne, avant de voya-

(*) M. *de Laharpe*, plein de cette sotte vanité nationale qui est un trait de caractère chez les hommes de lettres français (lorsqu'ils n'ont pas voyagé), s'avise d'accuser

ger, que sa cour n'étoit pas aussi brillante que celle de Versailles, et que l'Océan et la Méditerranée portoient d'autres bateaux que le Danube. Ce qui l'a le plus frappé, sans le surprendre, c'est le port de Marseille et les canaux. Assurément il ne pouvoit pas les rivaliser, mais trois cent mille hommes bien disciplinés, le grain et le vin de la Hongrie, le peu d'impôts, et l'estime de ses sujets, le consoloient bien de ce qu'il ne pouvoit pas avoir. L'humeur qu'il montra quelquefois, venoit des questions indiscrètes qu'on lui faisoit, et des plaisirs qu'on vouloit lui procurer malgré lui. Le maréchal de Mouchy, me dit-il un jour, me menoit par force à la comédie : encore je l'aurois passé au maréchal de Richelieu. On lui demanda une fois s'il étoit pour les Anglais ou les Américains : Je vous avoue, répondit-il, que je suis un peu royaliste. Il répondoit avec plaisir aux questions saugrenues du peuple ; et, lorsqu'une femme d'auberge lui demanda, un jour qu'il se faisoit la barbe, en descendant de son cheval

Joseph d'avoir montré du dépit et de la jalousie contre la France. Le crime de Joseph II étoit d'avoir, à l'Académie, adressé la parole à d'Alembert, sans faire attention à M. de Laharpe qui s'agitoit, se dressoit, s'avançoit en vain pour obtenir un regard du Monarque. *Inde iræ.* (Note de l'Édit.)

de poste, ce qu'il étoit chez l'empereur ; il lui dit : J'ai quelquefois l'honneur de le raser.

Pag. 129. A propos des calembourgs, M. le prince de Ligne s'étonne que Laharpe n'ait pas cité celui-ci de Voltaire. Il avoit dit que si Turgot venoit à quitter le ministère, il désespéreroit du bien public ; je jure, ce cas arrivant, de me faire moine. On lui annonce que Turgot a perdu sa place, et qu'il a Clugny pour successeur ; on lui rappelle son vœu : « *Je ne » m'en dédis pas ; je me fais moine de Clugny.* »

Pag. 162. C'est fort bien parler sur la peinture ; le fait est que la nature prodigue, à l'égard des Français, sur tout le reste, ne leur a refusé que le sentiment de la peinture et celui de la musique. Quand je pense que j'ai vu estimer les bergères en panier de *Watteau* ; les fades voluptés de *Boucher* ; le verd d'épinard, l'eau comme de la crême, et l'architecture, comme des potences, chez *Robert* ; les petites mignardises de *Greuze*, le contourné, le papillotage, le maniéré, le ton gris de couleur des autres, je ne conçois pas comment on ose montrer des tableaux dans ce pays-là (*). C'est

(*) L'heureuse révolution opérée par Vien, David et son école, prouve que nous pouvons réussir dans tous les genres, dès que nous daignons seulement en faire l'objet d'une étude sérieuse. (*Note de l'Édit.*)

l'étude de la carnation des Italiens et du coloris des Flamands, qui rendent, à mon avis, même Mme. *Lebrun* supérieure à son pays, par la magie et la hardiesse des couleurs qu'elle emploie dans ses draperies, où elle ose tout sans que cela jure, et en y mettant, au contraire, une harmonie singulière, l'humide des yeux, le transparent de la peau, cachant bien les très-petits défauts qu'on lui reproche quelquefois, tantôt pour une Vénus un peu trop jeune peut-être, tantôt pour un paysage dans le fond assez insignifiant; tantôt pour une proportion un peu manquée. Le peu de ressemblance dont on l'accuse une fois sur douze, est même une injustice. Qu'on voie son Hamilton-Sybille, et qu'on tombe à ses genoux. Que le portrait de la reine, tout en blanc, étoit beau! qu'il y avoit d'art d'en exprimer si bien toutes les nuances, depuis les souliers, les bas, les vêtemens et la chemise, jusqu'au teint éclatant de cette belle princesse.

Pag. 198. Bien petits couplets! c'est le nom qui fait tout en cela; je l'ai remarqué bien des fois. . . Dans un portrait faut-il mentir? *Esprit doux*, dit Saint-Lambert de la Maréchale de Luxembourg, qui en réparoit l'aigreur par le piquant de ses mots, par son goût sévère et complaisant, par sa manière de définir et de

juger; qui se plaisoit à embarrasser tout le monde; qui avoit une manière extraordinaire d'interpeller; qui dictoit sans rappel les lois du ton excellent qui, sans elle, n'eût plus existé en France; qui ne passoit rien à personne, ni une expression, ni un tutoiement, ni une autre familiarité; qui racontoit si plaisamment, d'un air détaché; qui déjouoit si bien ceux qu'elle n'aimoit pas; qui étoit l'exemple et le précepteur de la bonne compagnie, quoiqu'elle ait été, par sa conduite, bien mauvaise compagnie dans sa jeunesse. C'est elle qui, parlant d'un livre très-licencieux, disoit : On ne peut le lire que d'une main. Elle chantoit jusqu'au quatrième vers, qu'elle marmottoit entre ses dents, la chanson qu'on avoit fait contre elle, du temps de son premier mari :

Quand Boufflers parut à la Cour, on crut voir la mère d'Amour;
Chacun s'empressa de lui plaire; et chacun l'avoit à son tour.

Soupçonnant le comte de Tressan d'en être l'auteur, elle lui dit : Connoissez-vous cette chanson? elle est si bien faite que, d'ailleurs, en faveur de la vérité, non seulement je pardonnerois à celui qui l'a faite; mais je l'embrasserois.

Hé bien, lui dit *Tressan*, comme le corbeau au renard par l'odeur alléché : c'est moi, Mme. la Maréchale. Elle lui appliqua *une paire de soufflets.*

On connoît le charmant couplet de la même, à Mme. de Luxembourg, femme alors de celui qu'elle épousa et qui étoit alors son amant. Elle avoit Pont de Veyle, auteur du *Fat puni*, et Mme. du Châtelet avoit Voltaire, dont on jouoit le même jour la *Mort de César*. En se tournant vers la première, et puis vers la seconde :

Le vôtre a fait le *Fat*
Et le vôtre a fait *Jule*.
Le vôtre est un peu plat :
Le vôtre ridicule.
Le mien est un bon drille
Qui leurs talens n'a pas :
Mais il a la béquille
Du père Barnabas. (*)

Je promenois l'été dans les environs de Paris très-souvent, dans une grande berline, cette femme, distinguée par tant d'aventures et de mots, avec Mme. *du Défant* dont j'ai déjà parlé, et la *Maréchale de Mirepoix*. C'est celle-ci qui avoit cet esprit doux, enchanteur, parce qu'il lui fournissoit pour plaire à chacun, sans fadeur ni compliment, mais avec une manière cachée de faire valoir et d'attacher : vous auriez juré qu'elle n'avoit pensé qu'à vous toute sa vie.

(*) Cette anecdote est racontée tout-à-fait de travers par M. de Laharpe. (*Note de l'Edit.*)

Quelle société! où en trouvera-t-on comme cela? Et puis une *comtesse de Boufflers*, un peu paradoxale, mais qui, dans un cadre de simplicité, faisoit pardonner son sophisme et sa supériorite d'éloquence, bonne, protégeante dans la société, facile à vivre; qui, oubliant quelquefois qu'elle étoit maîtresse de M. le prince de Conti, répondit un jour à quelqu'un qui lui reprochoit d'avoir dit qu'elle méprisoit une femme qui avoit un prince du sang : *Je veux rendre à la vertu par mes paroles ce que je lui ôte par mes actions.* Cette maudite phrase lui en attira une autre plus piquante de la Maréchale de Mirepoix qui, forcée dans ses retranchemens, sur le reproche que lui fit la comtesse de Boufflers de voir Mde. de Pompadour, « *la première fille du* » *royaume*, dit-elle, *au bout du compte*, » lui répondit : Ne me forcez pas d'en compter jusqu'à trois. La seconde étoit Mlle. Marquise, maîtresse de M. le duc d'Orléans.

Pag. 287. On n'a jamais bien jugé le duc d'Albe (*). Si le gouvernement précédent avoit eu de la vigueur, il n'auroit pas eu besoin de rigueur. D'ailleurs, en quelles mains étoit l'histoire dans ce temps-là! Elle fait périr par les

(*) Laharpe dit : Qui ne haïroit le duc d'Albe, etc. (*Note de l'Edit.*)

mains du bourreau dix-huit mille gentilshommes dans les Pays-Bas : il n'y en avoit pas deux mille dans toute son étendue. L'irrésolution du comte d'Egmont qui, sans être tout-à-fait révolté, se lioit avec le comte de Horn qui l'étoit un peu davantage, fut leur perte, parce qu'il falloit un grand exemple. On est coupable dès qu'on hésite ; et le moment où l'on n'est que cela, moment décisif, moment dangereux pour la couronne, rend criminel souvent celui qui n'est que coupable. Le duc d'Albe, comme grand capitaine, fit gagner la bataille de Mühlberg à Charles V qu'il engagea, comme grand politique, à venir d'Espagne pour se mettre à la tête de son armée. Il n'auroit pas imaginé les principes de cagotisme que son vilain Philippe II voulut introduire dans la Belgique. Secondé par la fidélité de mes ancêtres, il sauva à la maison d'Autriche huit provinces qui, sans lui, se seroient jointes aux sept dont Guillaume le Taciturne fit si adroitement une république.

Pag. 315. *Ducis* a fait la guerre de sept ans avec nous. Il étoit secrétaire de M. de Montazet ; je l'aimois beaucoup. Il ne se doutoit pas du talent qu'il avoit, ni qu'il remplaceroit *Voltaire* à l'Académie : il avoit une belle voix. A présent il attrape de temps en temps celle du public,

s'étant nourri de l'étude de la tragédie anglaise, en manière noire.

Tome III, pag. 36. Je rencontrai *Beaumarchais*, dans ce temps-là, chez M. de Vergennes; je lui dis tout bas : Par quel hasard ici? est-ce du Figaro? « Non, dit-il, c'est du ministère, voyez » ces papiers, et ce que je fais. De toutes les af- » faires la plus difficile, c'est de les faire entrer » dans un portefeuille. » Il y entassoit lettres, projets, manifestes, etc., et le ministre le moins gai qu'il y eût jamais eu en France, employoit un farceur. On vit alors s'élever une puissance; un pâtissier de Phalzbourg se dire grand d'Espagne, s'appeler Paradis, espion de France et d'Angleterre; et M. de Maurepas par légèreté, et M. de Vergennes, par goût pour les espèces, couverts de ridicule par leur confiance : et c'étoit de la connoissance du roi le plus sérieux et le plus austère pour les mœurs. Le *Tout-finit-par-des-chansons*, du Barbier de Séville, étoit si vrai, que M. de Bernsdorf dit, en retournant en Danemarck : Je quitte enfin *l'Ile sonnante*, ou *l'Ile des Fous*, comme on voudra l'appeler....

Pag. 273. Soliman II étoit grand empereur, grand général et grand politique; mais grand barbare, quoi qu'en dise M. *de Laharpe* qui

ne savoit sûrement pas qu'après la bataille de Mohatz il fit décapiter quinze cents prisonniers, qu'on prétendoit même être tous gentilshommes, ce que je ne crois pas. Ainsi je me méfie un peu de son *Code égyptien* (vanté par M. *de Laharpe*).

Pag. 274. Comment discuter si gravement le genre du *chevalier de Boufflers*, qui est de n'en pas avoir? Il n'a jamais fait de vers pour en faire; mais il a saisi le trait, le sel, le mot, le piquant et le côté plaisant dans les vers de société dont il est le dieu! Comment peut-on le comparer avec Voiture guindé, entortillé, sec, froid et pointu; lui qui a une négligence charmante, de la gaieté dans chaque vers, des bêtises pleines d'esprit, et le meilleur ton, même dans le mauvais ton qui ne se fait pas sentir? Enfin il a une manière à lui tout seul de dire, et de ne dire que ce qu'il veut.

(M. *de Laharpe* ayant critiqué le goût du chevalier de Boufflers pour les calembourgs, M. de Ligne s'écrie): Comment peut-on dire que M. de *Voltaire* ne s'est jamais permis quelques-uns de ces *jolis abus* qui plaisent tout au moins, s'ils ne font pas rire, ceux qui disent en même temps: *Ah! mon Dieu! que c'est bête!* Par exemple, cette réponse, que l'abbé de la Chaux me montra

tout courroucé, à son livre d'Antiquités qu'il lui envoya.

En voyant votre belle estampe,
Tout lecteur est bien convaincu,
Lorsque Vénus montre son cu
Que ce n'est pas un cu de lampe. (*)

A l'égard de *Chaulieu*, *Laharpe* a raison, il n'étoit point assez gai pour cela.

Pag. 305. Ces riens charmans peuvent donner une idée de la grâce de la bonne compagnie, quand il s'y trouve de l'esprit, un bon ton et une société qui prend intérêt à tout cela. Ainsi l'auteur aimable de ces jolis couplets (M. *L. P. Ségur*) étoit encouragé à son entrée dans le monde. La maréchale de Luxembourg l'appeloit son garçon. Son *Coriolan* vaut mieux que tous les autres. Plus de vingt de ses chansons sont des petits chefs-d'œuvre ; ses petites pièces de théâtre sont de jolies bluettes. Ses rapports comme ministre en Russie, toutes ses dépêches étoient supérieures en politique, diplomatie, et presque en littérature pour la partie de l'histoire. C'est le premier Français qui ait connu ce pays-là. Le vicomte de *Ségur* a moins de correct, plus de négligé, avec moins de

(*) M. de Ligne a ses raisons pour prendre avec tant de chaleur la défense des jeux de mots, qui malheureusement sont encore trop en vogue, quoiqu'ils soient moins estimés que du temps de M. de Bièvre. (*Note de l'Edit.*)

trait, mais pourtant un piquant agréable dans ses ouvrages. Ils méritoient leurs succès de société. Chacun lés eût désirés pour fils, frères et amis. Le comte de *Ségur* a été aimable, même l'épée à la main, dans une affaire que je lui connois, et où il mit de la grâce, de la plaisanterie, du sang-froid et du courage. A propos du dernier dont pourtant nous n'avions pas besoin, sortant de souper dans la rue de Bourbon par un temps affreux, trop paresseux pour aller bien loin peut-être chercher un fiacre : Faisons-nous arrêter, dîmes-nous; on nous en amenera un pour nous conduire chez un commissaire. Là-dessus nos flamberges au vent et des cris.... ah! ah! eh! eh! êtes-vous blessé? non, recommençons. Les patrouilles du guet passoient et repassoient près de nous au Pont-Royal (car nous avions pris notre champ de bataille) sans nous arrêter, et mourant de rire, de froid et de lassitude, nous fûmes obligés de finir et de nous en aller à pied chez nous.

Pag. 315. Je redis pour la douzième fois, je crois, encore du *Genlis* (*). *Laharpe* ap-

(*) M. le prince de Ligne fait preuve de goût en blâmant les éternels et plats complimens que M. de Laharpe adresse à Mme. de Genlis. Seulement il ignore que ces éloges sont en grande partie intercalés après-coup dans la *Correspondance*, pour relever la réputation de cette dame, devenue une mère

prouve-t-il le mensonge et l'hypocrisie recommandés dans ce fameux Traité d'Education ? Est-ce pour les hommes ou pour les princes ? distinction horrible ! Fera-t-il l'éloge aussi d'un certain journal d'éducation, monument d'ingratitude ? et des conseils aux voyageurs, dans un autre petit livre, de prendre une seringue avec eux, parce qu'on n'en trouve guère aux maisons de poste.

Pag. 330. Le *duc de Nivernois* écrivoit mieux que le duc et le menuisier de Nevers, cet ancien Maître Adam qui se servoit si souvent des chevilles de son métier ; mais il étoit aussi délicat d'esprit que de corps, et cela ne l'a mené qu'à sept ou huit fables très-ingénieuses. Beaucoup d'agrément dans la société, d'aménité dans les mœurs, le ton excellent d'un grand seigneur, homme de cour, et peut-être un peu trop homme de lettres ; car il protégeoit souvent mal-à-propos des espèces qui s'en mêloient.

Pag. 336. Qu'a donc fait M. de *Saint-Aulaire* de si bon, excepté le fameux madrigal ? Je crois que je me serois ennuyé chez Mme. la

de l'église après avoir été philosophe et femme galante, mais conservant toujours des doigts infatigables et une haine peu chrétienne contre les journalistes qui ne la louent pas assez. (*Note de l'Edit.*)

duchesse du Maine ; elle avoit aussi un tour d'épaule dans l'esprit. *Sceaux* étoit la campagne de l'*Hôtel de Rambouillet*.

Pag. 340. Qu'on me pardonne de croire que les Liaisons Dangereuses sont moins dangereuses que la Nouvelle Héloïse et quantité de romans. Cécile apprend aux petites filles, et la présidente aux femmes de bien, les ruses dont elles doivent se garantir ; du reste, une partie de ces caractères et aventures s'est trouvée dans une société de Grenoble que je connois, Mme. de *Merteuil* est un composé de plusieurs femmes, dont on a réuni en elle toute la méchanceté.

Pag. 356. Nous avons dans nos fosses charbonnières de la Belgique une quantité de *Bletons* entre les mains de qui j'ai vu tourner la baguette de coudrier. Comme elle marque la veine sans démontrer si elle est assez considérable pour qu'on se mette en frais de machines à feu pour l'exploiter, elle m'a coûté plus de 50,000 florins inutilement. (*)

(*) La folie de la baguette divinatoire vient d'être renouvelée par un certain docteur *Thouvenel*, un des écrivains les plus féconds et les plus barbares que la docte faculté ait vu sortir de son sein dans ce siècle si riche en médecins-auteurs. Les ouvrages de Thouvenel sont recommandés comme un spécifique contre les insomnies ; ses découvertes ont été appréciées dans un très-bon article de M. *Biot*, de l'Institut, article inséré dans le Mercure. (*Note de l'Edit.*)

Pag. 386. J'aime mieux l'*Abbé de Boismont* en vers qu'en prose. Je ne sais pas comment tous ces prédicateurs n'apprennent pas par cœur Bourdaloue et Massillon, pour les prêcher, plutôt que leurs mauvais sermons. On diroit: nous allons entendre aujourd'hui du Bourdaloue; comme on diroit: nous allons entendre aujourd'hui du *Corneille*, à la Comédie Française.

Un prédicateur, je crois que c'étoit un petit abbé dont on n'attendoit pas grand chose, se conduisit ainsi en province; il choisissoit dans *Fléchier*, *Bossuet*, *Mascaron*. On l'admiroit, on crioit au miracle. Son dernier sermon de Carême fut sur la restitution: et, après avoir encore étonné, il finit par dire qu'il vouloit lui-même en donner un exemple, en rendant à chacun ce qu'il avoit pris; et il dit à son auditoire tout ce qu'il avoit emprunté des orateurs chrétiens, qui apparemment n'étoient guères connus dans l'endroit. Ainsi le vicomte de Sémaison m'a charmé bien des fois, en récitant et contrefaisant le P. Elysée, le meilleur des modernes.

Tome IV, *pag.* 13. Tout ce que dit M. *de Laharpe*, en faveur de l'Académie, prouve le peu de mérite qu'elle *avoit*. *On étoit obligé* d'y prendre de mauvais conducteurs, des évêques qui ne connoissoient pas plus Cicéron

que les pères de l'église, des cordons-bleus qui ne savoient pas l'orthographe, et des auteurs de patois d'opéra-comique. Je suis surpris qu'on n'y ait pas reçu *Vadé*. (*)

Pag. 107. Le grand Frédéric convenoit lui-même que, se croyant battu à Molwitz, il s'étoit retiré à Neiss; il apprit par-là que les batailles tenoient à si peu de chose, qu'il ne se donna que trop, depuis ce temps-là, la peine d'y rester jusqu'à la fin. Cette retraite, et le nom de la ville, ont une grande conformité avec ce qui arriva à M. le comte de Clermont. C'est à Nuyss que celui-ci se sauva à toutes jambes, après avoir perdu la bataille de Cre-

(*) Les temps sont bien changés; nos Académies ne sont plus obligées d'admettre des traducteurs ni des auteurs d'opéra-comique; elles sont peuplées de grands hommes en tout genre, tels que:

M. *Urbain-Domergue*, grammairien célèbre, inventeur de la Judicande et du Judicateur; M. *Laujon*, auteur de deux ou trois chansons jolies; M. *Chénier*, tragique bien plus original que Racine; M. *Tracy*, dont à la vérité personne ne connoît les ouvrages, mais qui a son immortalité dans sa poche, et qui va, sous peu de temps, effacer Locke et Leibnitz; M. *François*, natif de Neufchâteau, qui montre peu d'imagination dans ses vers, mais qui en met beaucoup à inventer des charrues; enfin MM. *Mercier*, *Cailhava*, *Reinard*, *Lakanal*, etc., etc. (*Note de l'Ed.*)

veld. En entrant dans la ville, il demanda à l'officier de garde s'il étoit déjà arrivé beaucoup de fuyards : *Non*, *Monseigneur*, lui dit-il, *vous êtes le premier.*

Pag. 243. M. le duc *de Nivernois* a toujours mieux dit qu'il n'a écrit. Par exemple, dans le temps de l'opposition des ducs, à la cour, Mme. du Barry lui dit : Avez-vous entendu la fin du discours du roi, qu'il a terminé par *je ne changerai jamais.— Cela est vrai*, *madame*, lui répondit M. de Nivernois, *le roi vous regardoit.*

Pag. 245. Enfin, voilà M. *de Laharpe* revenu de Mme. de Genlis, et juste sur son compte. Encore a-t-il fallu pour cela qu'elle se moquât de l'Académie française.

Pag. 260. Je n'ai entendu qu'une seule fois parler, ou plutôt prêcher ce M. *de Rivarol ;* mais cet abus d'esprit et sa cassette de fusées étoient fatiguans à l'excès. Son feu d'artifice devenoit un éteignoir, jusqu'à ce qu'il s'éteignît lui-même.

Pag. 277. Malgré les défauts et les torts de *Diderot*, c'eût été peut-être le plus grand prosateur, si *Rousseau* ne l'avoit pas éclipsé. Il avoit de la verve et un véritable enthousiasme. C'est dommage qu'il ne soit rien resté de lui, qui puisse être de quelque utilité.

Pag. 297. Le même M. *de Champcenets ;*

qui a fait de jolies et drôles de chansons, prenoit même à lui celles des autres, quand il s'agissoit de les soutenir. Il se battit avec le chevalier de Roncherolles, pour celle des *Jeunes Gens* qu'il n'avoit pas faite.

Pag. 315. Comment M. *de Laharpe* peut-il trouver *Célimène* du *Misantrope* une coquette de bonne compagnie? Toujours seule, entourée d'hommes, leur faisant à tous des avances sans choix ni discernement; elle est un personnage excellent pour le théâtre où il en faut de marqués, et en auroit été un mauvais dans la société. On l'y auroit montrée au doigt. On auroit tâché de l'avoir : et on l'auroit quittée au bout de vingt-quatre heures. C'est précisément ce genre que lui a donné *Molière*, qui fait bien plus d'effet que n'en eût produit une femme de bonne compagnie.

La Coquette corrigée, quoique pièce excellente, ne vaut certainement pas celle du *Misantrope*; mais elle est bien plus femme du monde, et vraisemblable.

Pag. 323. La manière légère dont M. *de Laharpe* parle du *Roi Théodore*, prouve bien son peu de connoissance en musique. Il n'y en a pas de plus belle sur aucun théâtre. La pièce dont l'abbé Casti, qui vient de mourir, est l'auteur, est remplie d'esprit. Il voulut amuser

Joseph II, qui rencontra le roi de Suède voyageant en Italie, en mettant sous ses yeux la magnificence d'un roi qui avoit peu d'argent, et de qui un aubergiste avoit dit aussi : Est-ce un Apollon, ou un roi, ou un *barone*. *Les ordres et les contre-ordres*, et *quod scripsi*, *scripsi*, étoient l'un une plaisanterie sur l'empereur, et l'autre une citation qu'il avoit faite à propos d'une représentation par laquelle on lui démontroit le tort d'un de ses décrets. *Casti* ne se gênoit pas avec Joseph II. Un jour Sa Majesté le rencontrant, lui dit : Le grand duc de Russie va arriver ici ; faites-moi les paroles d'une pièce, l'abbé. — Qui fera la musique, répondit celui-ci? Elle est déjà toute faite, dit l'empereur, car j'ai rencontré *Saliéri* plutôt que vous. Comment, dit *Casti* tout en colère, voilà certainement la première fois que cela est arrivé. Savez-vous ce que je ferai ; je mettrai sur la scène un seigneur de village qui veut donner une fête, ou un *impressario* qui dira : *primo la musica, e poi le parole*. Ce sera là le titre de ma pièce, j'en avertis Votre Majesté ; et le public la regardera quand on annoncera l'opéra. A la bonne heure, dit l'empereur en riant, allez votre train.

C'est moi qui ai engagé *Dubuisson*, auteur malheureux d'*Albert* et de *Thamas*, à traduire ce charmant *Roi Théodore*, et quantité d'autres

jolis opéra que nous avons à Vienne. A moins d'avoir des oreilles de Paris, on meurt presque de plaisir et d'admiration au songe du *Roi Théodore*, et à la superbe *Finale*.

Ici finit la correspondance (*), qui ne devroit point s'appeler ainsi, puisqu'on n'y voit pas les réponses du grand duc. Je crois avoir déjà dit que l'impératrice s'en moquoit. Quelques pièces de vers que l'on rencontroit d'ailleurs dans les journaux et les almanachs, quelques petites disputes ou jalousies pour le choix d'un académicien, qui paroissoit en France plus important que celui d'un commandant d'armée, ne pouvoient point amuser Catherine II. Cependant le style pur et correct, le tact délicat et fin, le goût sûr et juste, le jugement profond, le choix des expressions, et le piquant d'un ouvrage pareil, doivent le rendre aussi précieux et utile qu'intéressant et agréable.

(*) M. de Ligne ne connoît pas les Ve et VIe volumes. (*Note de l'Edit.*)

REMARQUES

SUR LE LYCÉE,

OU

COURS DE LITTÉRATURE

DE M. DE LAHARPE. (*)

Tome I, *pag.* 165. OSEROIS-JE dire que ce qu'il dit du procès perdu de la langue française se trouve gagné par moi, très-mauvais avocat ; moi, indigne, demi-Germain, Batave, Belge, Tudesque et Barbare. Je trouve que ce chapitre, admirable par son esprit, est mauvais du côté de la raison. Si l'on supprimoit les articles, et se permettoit les inversions, on détruiroit la grâce ; la clarté et l'harmonie. On est donc bien pressé d'entendre ou de lire, puisqu'on reproche quelques syllabes de plus, des *le* et des *la* au français ! Que ces critiques sachent que le turc a donc bien du mérite ; car

(*) Œuvres mêlées, tome XIV.

dix lignes de cette langue en demandent trente de latine, quarante de français, et soixante d'allemand. C'est moi qui m'en suis servi en affaires avec des bachas, qui l'assure.

Quelle injustice de M. *de Laharpe* pour l'anglais ! il me paroît, à moi qui ne le suis pas, qu'il est toujours énergique, prompt ou subtil. *Pope*, qu'il cite pour grand poète, ne passe pas pour tel chez eux qui en ont de supérieurs à lui.

Pourquoi trouver le *chien* et le *sel* ignobles en français? Pourquoi ne pas dire que l'espagnol et l'arabe sont aussi harmonieux que le grec? On peut enrichir, ou on enrichit la langue à présent; mais on se croit bon royaliste en méprisant le néologisme des révolutions. Il n'est pas nécessaire d'admettre les trois mille mots nouveaux-nés; mais qu'on en prenne tout ce qu'il y a de plus sonore, de plus expressif, de plus fin et de plus délicat.

Tome II, *pag.* 24. *Molière* a fait de même dans l'*Avare*. On sait bien que c'est de la déraison; mais aussi, qui peut croire qu'il n'y a pas de parterre? Les exagérations sur la prétendue illusion m'impatientent souvent, et font beaucoup de tort.... Du reste, tout ce que dit et fait *Aristophane*, expliqué ensuite par M. *de Laharpe*, est plutôt son éloge que sa

critique. Il falloit finir cette guerre longue et inutile. C'étoit le Fox, le Shéridan d'Athènes ; et le parti de l'opposition qui avoit raison. Il y a tout autant de personnalité, de véhémence, et moins de gaieté dans les déclamations au parlement.

Pag. 37. Pourquoi M. *de Laharpe*, au sujet des *Nuées d'Aristophane*, ne fait-il pas le même reproche à *Palissot* d'avoir contribué à la persécution de *Rousseau* ? Il seroit plus fondé ; mais ces exagérations sur les philosophes (quoique je ne les aime pas), les accusations d'enseigner à voler dans les poches, etc., sont trop fortes pour qu'on puisse les prendre au sérieux. (*)

Pag. 51. Vous ne savez donc pas, M. *de Laharpe*, ces vers sur les jeunes gens de la cour, par l'abbé Régnier qui étoit de ce temps-là :

Qu'une dame entre, on lui tourne le dos,
On s'émancipe en de libres propos ;
Et lui marquer la moindre politesse
Passe, auprès d'eux, pour un air de vieillesse.

Le maréchal de Richelieu, qui avoit passé sa

(*) Ceci a été développé par *Wieland* dans un Mémoire particulier sur les Nuées d'Aristophane, qui accompagne la traduction allemande qu'il a donnée de cette pièce dans son Muséum attique. (*Note de l'Édit.*)

vie à leur manquer de respect en particulier, est le seul qui en ait conservé pour elles en public. Le genre de politesse qu'avoit encore le maréchal de Brissac, tenoit plus du paladin que d'un homme de la cour. L'ancien duc de Bouillon, le maréchal de Soubise, le duc de Coigny, le duc de Chabot, et le comte de Vaudreuil, étoient les derniers qui rappeloient les égards et la galanterie. On étoit devenu mal élevé et peu attentif dans la société. Il y avoit encore quelques révérenciers; mais c'étoit une politesse de jambes, et non la véritable. On croyoit en avoir, en ne buvant un verre d'eau qu'à la porte, et en y reconduisant, avec les sots propos d'usage: *c'est pour vous voir plus longtemps; c'est pour voir si vos gens sont-là*, etc. Mais il faut avoir, ou une bonhomie cordiale, ou un air de rendre à la personne qu'on veut distinguer, ce qu'elle mérite.

Pag. 70. Après la critique de *Plaute*, qui, selon moi, est le plus bel éloge, je trouve que *Regnard* n'auroit pas mal fait de l'imiter en faisant prendre la robe, le dîner et les bijoux à son Ménechme; cela lui auroit fourni encore bien des traits et des mots plaisans. Enfin, trois des meilleures pièces françaises dont l'une a été embellie par lui, et les deux autres par *Molière*, prouvent suffisamment le génie de

Plaute. Oui, M. *de Laharpe*, génie est le mot. Vous êtes partial en faveur de *Térence*.

Pag. 74. *Térence* est-il bien plus chaste et plus châtié que *Plaute*, dans son Hecyra où il y a, ainsi que dans plusieurs de ses autres pièces, un bon viol et quantité d'infamies? *Plaute* fait rire par ses pointes, parce que les bêtises amusent souvent, et sont du ressort de la comédie. *Térence* ne me fait pas sourire.

Tome V. Pourquoi répète-t-il la mauvaise critique des prétendus géographes qui reprochent à *Racine* : *Doutez vous que l'Euxin ne me porte, en deux jours, aux lieux où le Danube y vient finir son cours*. Si ces Messieurs y avoient été comme moi, ils sauroient que dans vingt-quatre heures, avec un excellent vent sans être tout-à-fait tempête, on peut être de Sébastopol à Constantinople, et de Théodosie à Varna, embouchure de ce fleuve; par conséquent dans trois mois de marche fort aisément à Rome. Pourquoi le grand Condé n'a-t-il pas dit de *Racine*, pour ce superbe plan de campagne de Mithridate, ce qu'il a dit de *Corneille* pour quatre mauvais vers? Qui lui en a tant appris!

Pag. 159. Qu'on nous donne toujours des Esther malgré ses défauts. Comment Louis XIV a-t-il pu faire de la peine à celui qui lui avoit fait tant de plaisir dans huit ou dix pièces, et si

bien sa cour dans le temps de ses amours par Bérénice, et dans celui de sa dévotion par Esther. C'est que *Quinault* et *Boileau* l'avoient blasé sur la flatterie. Et cette femme si bien traitée, cette Mme. de *Maintenon*, ne pas sauver à *Racine* une disgrâce qu'il ne s'attira que par sa confiance en elle, en lui présentant son fatal mémoire sur le malheur du peuple! Une cour sage ou libertine est-elle donc toujours la même ?

Pag. 225. Ma plume s'échappe de ma main, lorsque je veux écrire sur Athalie, d'abord par admiration, et puis par indignation contre les mauvaises critiques de *Voltaire* et de *Fontenelle*, et contre l'injustice de la France. On voit bien qu'il n'y avoit plus de Condé, ni de Luxembourg, et qu'elle étoit en décadence sur tous les points. Villars la remonte par la victoire de Denain, et *Voltaire* par Zaïre. Qu'on ne s'étonne pas ensuite des succès d'Esther, moins parfaite, et d'Athalie, la plus sublime; et que *Laharpe* ne dise pas : ce ne sont ni héros, ni Grecs, ni Romains. C'est la religion dont le ressort est fait pour enflammer le génie. Mais que faisoient donc les vrais dévots ? il n'y avoit donc que des hypocrites? Les véritables n'auroient-ils pas dû soutenir l'Ecriture Sainte dont le feu, à l'aide de l'harmonie des plus

beaux vers de la langue, s'introduit dans les ames les plus glacées ?

Pag. 450. On adore, on admire le *Misanthrope* : je le crois bien ; on l'a critiqué, je ne le conçois pas ; et on n'a jamais songé à trouver le titre mauvais. On n'est pas misanthrope, lorsqu'on vit au milieu du grand monde, il l'aime : quand ce ne seroit que pour gronder contre, pour grogner par privilége une maîtresse, un ami, un usage, la cour, la justice. Un homme comme Alceste ne pourroit pas souffrir la solitude ; il auroit plutôt fallu l'appeler le bourru, le trop sincère, l'honnête homme exagéré, que misanthrope. *Jean-Jacques*, qui n'est que le dernier, et point du tout le premier, ne mérite pas que *Laharpe* dise son jugement paradoxal à son ordinaire. Un homme comme lui, sans bonheur, sans gaieté, sans connoissance des hommes, ne peut pas concevoir qu'on rie de quelqu'un qu'on admire. Les manies d'un grand homme, ou son ajustement, ou un tic, ou sa précipitation, ou sa lenteur, ou quelque chose enfin du marquis, les dentelles ou la veste longue galonnée à la bourgogne de M. de *Voltaire*, la timidité de M. de *Laudon*, l'homme le plus hardi, etc., m'ont fait rire bien des fois. On ne se moque pas pour cela, mais il faut être bon pour le sentir. Epris du beau caractère

d'Alceste, enchanté du tour original qu'il donne à tout ce qu'il dit, j'aurois couru après lui, dans Paris, pour être témoin de quelque sortie que j'aurois été raconter tout de suite après, en l'aimant de tout mon cœur.

Tome VI, pag. 1. *Brueys* et *Palaprat* ont fait quantité d'autres pièces qui ont du mérite. Le Muet vaut mieux que *Laharpe* ne le dit; les deux défauts qu'il lui reproche, n'en sont pas. Pourquoi ne nomme-t-il pas *Guypatin*, avocat: c'est lui qui fit l'Avocat Patelin, en 1460. Il ne dit pas assez que c'est une des meilleures pièces du théâtre, et que lorsqu'on veut voir tant d'honnêtes gens à la comédie, criant toujours à présent à l'immoralité, on s'apprête à bâiller. Il n'y a pas un rôle dans l'Avocat Patelin et dans Turcaret, qui ne soit celui d'un fripon, soit homme, soit femme: et on y rit toujours, sans penser ensuite pour cela qu'il soit permis de l'être dans le monde.. Le Grondeur n'est pas une petite pièce, et quoique bonne, n'est pas au-dessus du Patelin. *Laharpe* ne se connoît pas autant en comédie qu'en autres ouvrages de littérature.

Pag. 37. Pourquoi faut-il donc toujours instruire? Riez au Distrait: il n'y a pas une scène qui ne soit comique. J'ai plus vu jouer la comédie que M. *de Laharpe*; je l'ai plus jouée et

étudiée. Il ne pourra pas me prouver que *Regnard* ait imité *Molière* en la plus petite chose.

Pag. 38. Peut-il parler ainsi des Folies Amoureuses, pièce excellente? (Ses petites il ne cite ni le Deuil, ni Attendez-moi sous l'orme), ainsi que celles qu'il cite, se voient toujours avec le plus grand plaisir: quelle ressource pour lui que ses Crispins! il lui faut toujours des personnages obligés d'avoir de l'esprit. On ne parle plus, dit-on, à la femme-de-chambre, à son valet, de ses amours. C'est pour cela qu'on n'est pas comique, quand on nous rend sur la scène tels que nous sommes à présent. Voyez les gens du monde, comme ceux que *Dorat*, entr'autres, a mis sur le théâtre; ils ne sont pas plaisans. Il a fallu bien de l'esprit dans le Méchant, la Métromanie, l'Homme du jour, le Préjugé à la mode, ou de la finesse, ou de jolies nuances, et des portraits pour les auteurs qui mettent en comédie les sociétés de bon goût.

Pag. 43. *Laharpe* juge à merveille *Dufrény*; ses quatre vers qu'il cite, ont aussi l'air d'être des Plaideurs. Il juge et connoît très-bien *Dancourt*, et n'estime pas assez *Hauteroche*. Pourquoi encore comparer à *Molière*? ils n'ont pas cherché à l'être; s'ils avoient essayé de lui ressembler, ils auroient eu tort. Mais *Molière*

auroit aimé leur genre qui est très-comique. A tous momens même, il y a des gens qui s'imaginent que *Crispin Médecin* est de lui, ne sachant pas qu'il a des Mascarilles, des Sganarelles, mais point de Crispin.

Pag. 202. Qui a prié *Laharpe* de parler de la *Gazette rimée de la Bataille de Fontenoy?* M. *de Voltaire* n'y a jamais mis aucun prix; malgré cela, quel autre que lui étoit capable de ce poëme nécessaire et agréable pour la circonstance, propre à enflammer les cœurs et à faire aller les jolis seigneurs de la cour à l'immortalité? « *Monaco perd son sang, et l'amour en soupire;* » et deux cents vers presque aussi heureux, font plaisir à rencontrer. *Voltaire* a mis un fait mémorable et véritable en vers; et *Boileau* a eu plus de peine à décrire le passage du Rhin, que Louis XIV à le traverser : car la grandeur de ce roi ne devoit pas l'attacher au rivage; c'étoit une opération bien facile, où le poète a dû mettre toute son imagination.

Je me souviens qu'ayant eu le bonheur à douze ans d'attraper un *Voltaire*, je le lisois la nuit; et le plaisir et le désir de gloire que j'ai senti à ce petit poëme, ne se conçoivent pas : j'étois transporté et aurois consenti de périr à la première bataille, pour y être nommé en vers. J'avois entendu le canon et la mousqueterie de

celle-là, étant bien petit ; je m'en souviens. Fontenoy est à moi ; tout cela m'a échauffé pour ce poëme.

Ce qu'il y a de plaisant, c'est que Louis XV a cru que c'étoit réellement le curé de Fontenoy qui lui avoit présenté cette requête dont parle *Laharpe*, et qui est une critique du poète roi sur le roi des poètes. Le roi de France n'y a pas entendu malice, et a donné six cents francs de pension à mon curé qui, long-temps après, en a ri avec moi.

Pag. 210. Quant au poëme que *Laharpe* a tant de peine à nommer, après avoir fait le prude sur son compte, et le bon chrétien suffisamment, ou, comme on dit, le bon apôtre, il pourroit jeter l'auteur en enfer, mais élever du poëme jusqu'aux nues. Comment se refuser à l'admiration des espèces de prologues de chaque chant, à ces espèces de conversation si naïve avec soi-même, ces vers si fleuris, si gais de bon ton, si aimables et si variés ! Quel feu par-tout, quelle action, quel coloris ! Si l'on reproche à la Henriade trop peu de mouvement et d'épisodes, on ne le pourra certainement pas à ce poëme-ci. Les ordures, on le sait, sont de ses ennemis ; les grosses horreurs et les grandes impiétés des libraires et des graveurs y ont trouvé leur compte. Ce n'est pas cela qu'on

suit par cœur, j'en demande pardon à *Laharpe*, ce sont des détails charmans, des : *Vive France et l'amour ;* des : *Si j'étois roi, je voudrois être juste ;* ou : *O mes amis, vivons en bons chrétiens.* A propos de cela, un curé qui au prône avoit défendu de lire la Pucelle, fut bien étonné des vers qui commencent ainsi, qu'un de ses paroissiens lui récita. Messieurs, leur dit-il en chaire : voyez comme on trompe un bon pasteur. Je vous recommande la lecture de cet ouvrage ; *O mes amis*, ajouta-t-il, *vivons en bons chrétiens ;* c'est ce qu'on y trouve ; apprenez la suite par cœur, je vous prie. . . . .

Il y a toujours une sorte de scandale de plaisanter sur des sujets pareils ; j'en conviens, mais il n'y a aucun danger. Ces combats de saint contre saint, patron contre patron, sont dans le genre de ces tableaux que j'ai vus dans des églises, où l'on n'a point vu de blasphême : S. Ghislain (c'est dans l'abbaye de ce nom) jouant au passe-dix l'ame d'une de ses connoissances avec le diable qui amena rafle de six ; ou l'ange (à Anvers) pissant dans le bassinet d'Abraham qui veut tuer Isaac avec son fusil. Qui est-ce qui prendra au pied de la lettre les canonisés chez les démons, au lieu du ciel où nous les croyons ? Il faut des choses bien plus fortes pour les libertins et les impies. Ce n'est pas leur livre ; c'est celui

des jeunes gens qui aiment les jolis vers, qui en apprennent quelques-uns, et puis n'y pensent plus.

Pag. 217. M. de Maurepas ne fit que chanter ces couplets sur l'air des Trembleurs; il me l'a raconté lui-même. *Laharpe* se trompe; ils étoient de *Pont-de-Vesle* : celui-ci eut une pension, et l'autre fut exilé....

Ces trois portraits de madame de Pompadour, et de Thibouville et Villars, quoi qu'en dise M. *de Laharpe*, sont gais et justes. Le premier est sublime, tant il est bien frappé. Il faut en avoir connu l'original, et avoir eu affaire à elle pour les affaires de l'Europe, pour en voir la vérité : c'est ce qui m'est arrivé. On peut me croire plutôt que M. *de Laharpe*; mais les gens de lettres croient tout savoir, et décident à tort et à travers. Ils aiment surtout à parler de la cour.

Pag. 242. J'en demande pardon à la critique de l'auteur du Lycée. Je trouve le soleil du cardinal de Bernis magnifique. Il parle de son mérite poétique trop mal, et de son mérite politique trop bien. Les cinquante louis que Louis XV lui donna sur cet escalier dérobé, ne font pas honneur, ni à la générosité, ni à la délicatesse du roi. Du reste, toute cette note est

vraie et intéressante : mais la sainteté de *Laharpe* lui défend de parler de la princesse Santacroce, avec laquelle Son Eminence, tout en détestant ses anciens petits vers d'amour, étoit liée autant ou aussi souvent que son âge le lui permettoit. Il étoit bon, aimable, généreux, compatissant, plus homme d'esprit que de cour, et plus homme de cour que d'église, et sur la fin plus homme d'église que d'état.

Pag. 248. J'ai beaucoup vécu avec ce gentil Bernard, qui ne l'étoit ni de figure, ni de manière, ni même d'esprit; car il y a plus de grâce, d'esprit et de goût dans ses vers que de gentillesse, qualité qui suppose de l'abandon, de l'enfance et de la gaieté : trois choses qui lui manquoient. Mais avec les trois que je viens de dire qu'il possédoit, il pouvoit s'en passer. Je ne l'aurois jamais remarqué sans ce nom de gentil qui m'a toujours fait rire; il avoit plutôt l'air dur, ainsi que son organe : et, assurément, il ne l'étoit pas. C'étoit un grand, assez gras, beau, brun, aimable, facile, complaisant, homme de bonne compagnie, aimé de tout le monde, ne faisant ni esprit, ni complimens, bien gourmand et lisant à merveille son Art d'aimer. Pourquoi en a-t-on dit tant de bien il y a trente ans, et tant de mal à présent? C'est un joli petit poëme qui doit plaire, et dont les vers sont faits

pour être retenus. Qui ne sait pas ceux de son charmant début? son portrait de Clarisse, et tous ses vers de société sont charmans aussi.

Pag. 292. Mais quelle amertume ! quelle prévention, quelle injustesse de jugement sur ce pauvre *Dorat*, homme aimable, bon, simple, quoique ses ouvrages ayent un peu d'affectation. Auteur ingénieux, agréable, joli versificateur, souvent neuf, puisque les autres ne connoissent pas tous autant la société que lui, et plus sensible peut-être qu'il ne l'étoit lui-même. *Laharpe* croyoit-il que *Dorat* vouloit être profond? mais il a écrit sur tout, a essayé de tout, et toujours avec grâce. J'ai beaucoup vécu avec lui. Il avoit une charmante facilité et point de prétention, quoiqu'on lui en ait cru.

Pag. 311. Tout ce que vient de dire M. *de Laharpe* sur l'effet de la poésie est admirable; mais qu'est-ce que cette partialité pour M. *de Saint-Lambert*! le voilà porté aux nues entre *Lemierre* et *Roucher* qu'on déchire, et qui lui sont supérieurs de cent piques en génie poétique et en verve. *Saint-Lambert* ne se risque pas comme eux, il ne s'élève jamais. Les deux autres, à qui cela arrive quelquefois un peu trop, tombent aussi quelquefois; cela est tout simple. Comme poète agréable, est-il donc supérieur

même à *Dorat*? Je l'ai beaucoup vu, *Saint-Lambert*; sa conversation n'étoit jamais piquante. Il a beaucoup de goût et d'esprit, et un ton excellent. Mais les Saisons m'ennuient et me plaisent à-la-fois.

Pag. 314. Si un autre que *Saint-Lambert*, dont *Laharpe* est décidément le flatteur, avoit dit : *ces plaines turbulentes*, il auroit fait beau train. Ce n'est pas moi qui le trouve mauvais, car je ne tiens pas à quelques expressions ou épithètes un peu mieux ou un peu plus mal placées. *Remonte*, *gronde*, *tombe*, *bondit*, l'auroit rudement choqué dans un autre : et en vérité, ce qu'il cite de lui pour le faire valoir, ne fait honneur ni au protecteur, ni au protégé.

Pag. 316. Comment mettre le même au-dessus de l'*abbé Delille* qui, plus sage, plus harmonieux, plus homme de goût et d'esprit peut-être que *Lemierre* et *Roucher*, n'a pourtant pas autant de feu et de mouvement qu'eux! *Rosset* même en avoit plus que *Saint-Lambert* : et voici encore où *Laharpe* est malheureux en citations, car elles font toutes honneur à ce poète disgracié par lui ; et le poëme difficile sur l'agriculture, a de grandes beautés et plus de sagesse que les Géorgiques françaises, sans avoir leur charme inexprimable. Ce qu'on compare

dans cette critique et à *Saint-Lambert* et à *Delille*, ne fait aucun tort à *Rosset* et en fait à son juge trop sévère.

Pag. 339. Mais le voilà bien plus acharné encore sur l'auteur des Mois, écrivain peu élégant peut-être, mais vraiment poète. Je trouve que la critique que M. *de Laharpe* fait de ce vers-ci : *Et ses pieds sans partir ont perdu mille pas*, prouve qu'il n'a jamais examiné un cheval qui par son ardeur fait piaffer. *Eh! qu'importe*, dit Laharpe, *que font ces rapports abstraits.* C'est comme ce géomètre à qui on lut l'Enéïde et qui demanda : Qu'est-ce que cela prouve ?

Pag. 344. Critique de mauvaise foi, non des vers, car ils sont superbes, mais du sujet. Peu importe que *Roucher* ait raison sur l'usage de manger la chair des animaux. De-là une dissertation de *Laharpe* de plusieurs pages ennuyeuses sur les carnivores, protégés par lui qui a l'air de l'être par principe. Je le remercie de son indulgence pour le superbe mois de mai. Mais il persécute mal-à-propos le mois de juin, plein d'imagination. Il se raccommode un peu avec le mois d'août. Mais qu'il convienne donc de l'abondance d'images, d'épisodes, d'orages, de roses, de passions, d'évènemens, d'enfer et des cieux ; et qu'il le présente aux Allemands qui se plaignent de n'en pas trouver.

assez chez les Français. *Laharpe* a bien tort de reprocher à *Roucher* de parler de soi; cela attache au contraire. *Hélas! je n'ai point vu*, de l'abbé *Delille*, m'a enchanté. Il faut se mettre en société avec son lecteur qui aime à savoir à qui il a affaire.

Pag. 404. *Laharpe* ne peut plus s'empêcher de voir des beautés, vaincu par son goût et sa justice; il admire lui-même quarante-cinq vers, dont il relève, mal-à-propos, quatre petites taches : mais les royalistes convertis sont terribles. *Horace*, le flatteur d'*Auguste*, étoit-il jacobin pour avoir dit : *pauperum tabernas Regumque turres;* et puis : *natus ab Inacho, nil interest*, et tant d'autres traits pareils? et on fait un crime de ce vers : *Dans la nuit qui confond les pâtres et les rois.*

Pag. 416. Voilà *Laharpe* bien puni par où il a péché. Quelle absurdité la haine pour *Roucher* lui fait dire! Il auroit mieux fait, dit-il, pour conserver l'unité d'un dessin, d'enseigner les travaux rustiques propres à chaque mois. Quel pauvre sujet! quel poëme froid et ennuyeux c'eût été! On ne peut pas accuser *Roucher* d'être froid. *Ses vers sont durs*, peut-être, *mais forts de choses :* il est un peu rocailleux, et quelquefois confus dans son ordre; mais sa chaleur le lui fait pardonner.

Pag. 432. Les torts de M. *de Laharpe*, à l'égard de *Roucher*, n'empêchent pas que ce chapitre ne contienne d'excellentes leçons. Ce qu'il dit des enjambemens, est bien juste.

Pag. 451. Excellentes réflexions sur le prestige des lectures et leurs causes; mais où M. *de Laharpe* a-t-il trouvé que les Mois avoient plu à la lecture. J'ai été à la première que *Roucher* en a faite au Palais-Bourbon; ses révérences, sa mine, la manière dont il étoit mis, son accent gascon, ont disposé à rire avant qu'on l'entendît. Mme. la duchesse de Bourbon ne faisoit qu'entrer dans le monde; tout étoit tourné à la gaîté et aux aventures, dans ce moment-là. Deux ou trois rieuses de profession, ses anciennes camarades de couvent, firent tant de train avec les jeunes gens qui s'occupoient d'elles, qu'il n'y eut presque que moi qui l'écoutât. Déconcerté, il lut tout de travers, et m'ennuya autant que son poëme imprimé m'a fait plaisir depuis; ainsi, voilà précisément le contraire du succès des lectures. J'en ai vu plusieurs, faites par *Barthe*, qui ne furent pas mieux accueillies; entr'autres, sa petite comédie de l'*Ami du mari*, chez Mme. la Mark et lui-même. M. *de Laharpe* aussi m'a fait rire bien des fois, en demandant son verre d'eau aux déjeuners du vicomte de Ségur; et, lorsque j'écou-

tois et admirois son poëme sur les femmes, chez la marquise de Coigni, il ne s'aperçut pas de la platte bouffonnerie qu'on lui faisoit, d'attacher un petit morceau de papier à sa bourse.

Je n'ai vu aux lectures, que l'abbé *Delille* et *Guibert* encouragés. Celui-ci fut traité trop sévèrement à la réprésentation : il y avoit de beaux vers et de beaux mouvemens.

Voici la fin des Mois et du dernier Jugement ; on se repent quand on en est là : et *Lakarpe* a été chercher, avec bien de la bonne foi, des tirades superbes de *Roucher*, et leur accorde tout l'éclat qu'elles méritent. Il est sûr qu'il n'y a rien de beau en français, comme la circulation de la sève, les pluies du printemps, la peinture des fleurs d'avril, les amours des animaux au mois de mai, l'aigle présentant ses petits au soleil, les glacières des Alpes, la noblesse, la richesse des couleurs du mois d'août, la lumineuse sérénité de ses nuits, ses conceptions astronomiques, la fontaine Budé, la neige et les hivers des peuples du Nord. Cela fait quatre ou cinq cents vers que le sévère critique est lui-même obligé d'admirer. Je ne sais pourtant pas comment il a laissé passer deux vers de la bienfaisante Vénus, et de la rouille des guérets que je n'entends pas. Mais, en revanche, j'admire l'aro-

en-ciel que M. *de Laharpe* n'aime pas, je ne sais pourquoi.

Tome IX, *pag.* 140. M. *de Laharpe*, faites-nous grâce de la révolution qui me ruine, et fait bien pis encore, qui m'ennuie. Comment seroit-il possible que Brutus passât en France pour un contre-révolutionnaire ? Je ne vous entends pas.

Tome X, *pag.* 10. Hélas ! je ne sais comment cela se fait ; mais M. *de Laharpe*, malgré tous ces bons conseils de M. *de Voltaire*, le meilleur jugement, le plus de goût, la plus profonde étude, n'a fait aucune bonne tragédie. La facture des vers, la connoissance des effets ne lui a servi à rien ; c'est ce qui prouve qu'il n'y a qu'un instinct qui fasse réussir, dans telle chose que ce soit. Les trois grands tragiques étoient des arbres, qui portoient des fruits qui s'appeloient tragédies. Le *Coriolan* du comte *Ségur* vaut mieux que celui de *Laharpe* ; et j'aime mieux ses défauts, ceux de *du Belloi*, et même ceux du *Connétable*, que le mérite de l'auteur du Lycée.

Pag. 73. C'est que les amis de *Voltaire* n'étoient pas des amis ; c'étoient des protecteurs et un air que se donnoient les grands seigneurs, souvent très-impertinens, en France. Je réponds

bien que si j'avois été de ce temps-là, en lui disant : laissez les libelles et les procès, ce sont des pièges qu'on vous tend ; je lui aurois épargné bien de la bile et bien des torts.

Pag. 85. Quelle leçon ! quel goût dans ce que dit *Laharpe* d'Eryphile, pour en venir à Sémiramis ! Je me représente sur le théâtre, comme j'y étois avec tous les jeunes gens de mon âge, donnant plutôt le spectacle que l'écoutant, et me ranger pour laisser passer le revenant.

Pag. 89. Ces vers de Sémiramis, de même que ceux d'Eryphile, sont une manière d'enchantement que n'ont jamais eu les autres tragiques qui n'ont jamais fait penser comme *Voltaire*. On s'applaudit soi-même, en applaudissant des vers qui expriment ce qu'on a senti sans le savoir. Voilà ce que les sots critiques appellent des sentences ; point du tout, ce sont des définitions, des peintures, des explications, des événemens qui ont eu lieu, ou qui sont possibles.

Pag. 362. Que l'entrée de *Tancrède*, et sur-tout de Le Kain, étoit belle ! quel intérêt dans l'instant il inspiroit ! On n'a pas le temps de juger cette pièce ; on est entraîné. Elle est si séduisante, qu'on la met plus haut qu'elle ne doit être placée, même en s'en apercevant.

Oui, sans doute, les vers n'en sont pas bien soignés ; mais aussi on sait par cœur tous ceux qui le sont : c'est sentiment tout pur, c'est honneur, c'est noblesse et vaillance. Il n'y a pas un mauvais rôle ; encore autre grand mérite de *Voltaire*, tout seul. Les dieux et les héros panachés sont plus aisés à saisir que les chevaliers : que d'art, de sagesse, de terreur et de pitié ! L'élévation, dans les pièces grecques et romaines est souvent guindée ; mais celle-ci est à notre portée et d'un grand exemple : *Tancrède* est un chef-d'œuvre, même pour *Voltaire*.

Pag. 390. Ce que *Laharpe* appelle gasconade, se trouve et se pardonne partout ; et bien plus ailleurs qu'ici. Il parle un peu trop de l'âge de *Voltaire*. Pourquoi n'auroit-il pas fait de beaux vers encore à soixante-quatre ans ? *Laharpe* se donne un air de jeunesse, en parlant de la première représentation ; il n'étoit pas si jeune alors qu'il a la bonté de le dire.

Pag. 394. *Olympie*, sans valoir les pièces dont nous avons parlé, selon moi, est encore meilleure que tout ce que *Voltaire* et les autres, *compris M. de Laharpe*, ont fait depuis.

Tome XI, pag. 316. Je ne conçois pas comment on peut douter qu'un Sganarelle ne soit plus difficile qu'un Achille. On crée un personnage pour faire rire ; on en imite un autre pour

faire pleurer ou admirer. L'esprit et la gaieté sont plus rares que la mélancolie et la paresse qui réfléchit; le talent de l'observation et le caractère de scrutation sont plus rares que le besoin d'être émus. Peu de gens rient et font rire; peu de gens causent bien : par la même raison, il est plus difficile de jouer la comédie que la tragédie; il est plus aisé de passer un but que de l'atteindre. Enfin, outre *Molière*, on n'a que *Regnard* et *Destouches* : le premier est plus que *Corneille*; le second est *Racine*, et le troisième est *Voltaire*. *Crébillon* vaut mieux dans son genre que tous nos autres auteurs comiques; mettons-le sur la ligne de *Beaumarchais*. Mais voyez si les *Dufresny*, les *Dancourt*, valent les autres tragiques que nous avons examinés; ils ont eu plus de mérite, selon moi. Mais si un de nos comiques a fait une bonne pièce, c'est beaucoup. *Corneille* n'a pu faire que le *Menteur*; il en a pourtant essayé bien d'autres. *Quinault*, ce bel esprit dramatico-lyrique, en a fait de détestables; *Voltaire* et les deux *Rousseau* de même. Il y a plus de mérite à une mauvaise comédie de *Sedaine*, où il y a des effets et des traits plaisans, qu'aux *Deux Triumvirats* où il ne falloit pas d'invention.

Pag. 328. Il en est des mœurs d'aujourd'hui comme des habits : on ne nous peint point en

frac ni en broderie ; on imagine un ancien costume. C'est pour cela que, sur le théâtre, ce qu'on met aujourd'hui est bien plus difficile, que lorsque les états étoient moins confondus, l'éducation moins égale, et par conséquent les originaux plus fréquens. Comment *Laharpe* peut-il dire qu'un conte, une historiette, une aventure, fait une comédie ? Une mauvaise est sans doute plus aisée qu'une mauvaise tragédie ; mais une excellente est l'effort de l'esprit humain.

Pag. 329. *Molière* vivant auroit tort de ne pas peindre les originaux dont il a entendu parler, s'il n'en trouvoit pas d'autres à présent. Il faut des traits marqués à la comédie, et point de petites nuances à saisir seulement par les gens du grand monde. Il ne seroit pas comique de mettre sur la scène nos liseurs de société, qui font le petit doigt pigeon en avalant leur verre d'eau. Le cordonnier de ces messieurs, qui ne les voit pas ainsi, ne riroit pas. Il y a plus de monde au parterre et au paradis que dans les loges : c'est le rire du premier qui provoque souvent celui des autres.

Pag. 347. Le critique excellent de tragédie n'est rien moins que cela pour la comédie ; il ne l'a pas étudiée. Il analyse et remarque tout superficiellement ; il pouvoit dire aussi que le *comte de Tuffière*, très-provincial, ne devoit

pas le porter si haut ; mais qu'est-ce que cela fait ? Les disconvenances, les bienséances blessées selon lui, seroient blessées selon moi, puisque les originaux ne doivent pas les connoître, et que ceux qui les connoissent ne font pas rire.

Pag. 356. Pourquoi comparer ? la Métromanie d'ailleurs ne peut pas l'être. C'est un trait contre *Voltaire*, l'ennemi de *Piron*. C'est son erreur de Mlle. Malcroix de la Vigne. Pourquoi *Laharpe* ne le dit-il pas ? c'est une pièce sublime, mais qui n'est faite que pour les loges, et quelques amateurs du parquet. Il faut bien l'écouter, sans cela l'on ne s'y retrouve plus : l'*Empyrée* est plus difficile à jouer que *Pyrrhus*, et *Francaleu* qu'*Agamemnon*.

Pag. 364. Où trouve-t-il que le *Méchant* ressemble au *Flatteur* de *Rousseau* ? Heureusement *Gresset* n'a pas pu prendre des leçons de *Laharpe* pour son *Méchant*, pièce à mettre à côté de *Mérope* et de *Phèdre*. *Sidney*, écrit de même à merveille, n'est pas une comédie : c'est le premier pas que les Français aient fait vers l'Angleterre.

Pag. 3[illegible]. Oui, anecdote ; *Turcaret* est une excellente pièce et bien comique. La morale se tire de l'immoralité. On dit, ne soyons pas coquins comme tous ces gens-là. Ce qu'il y a

de sûr, c'est qu'ils font rire, ainsi que le *Crispin rival*, du même auteur *le Sage*, et toutes les petites pièces que cite *Laharpe*; et qui sont mieux que des farces, quoi qu'il en dise, et qu'il les appelle ainsi.

J'ai oublié de parler de *Boissy*, que *Laharpe* nous donne pour plus froid qu'il ne l'est. Il versifie à merveille : il n'a pas cherché des sujets bien chauds ; mais c'est le premier peintre habile du premier changement de mœurs, depuis celles du temps des trois premiers comiques.

Pag. 396. Le voilà encore avec des invraisemblances. N'y regardez pas de si près, et riez, si vous pouvez ; mais n'admirez pas la mauvaise comédie du *Magnifique* de *La Motte*.... *Laharpe* se trompe. *Pont de Veile* m'a dit qu'un jeune homme lui porta le *Somnambule*, en cinq actes, et qu'il eut le mérite de le mettre en un. Mais c'est la plus jolie petite pièce qu'il y ait au théâtre. Pourquoi ne le dit-on pas ici ? elle est du meilleur comique : c'est beaucoup que l'on n'ait pas crié contre l'invraisemblance. On auroit eu tort ; car je connois des somnambules capables de tout cela ; c'est un petit chef-d'œuvre. Les *Fausses Infidélités* ont dû leur succès à *Molé*. *Barthe* lui-même m'a dit qu'il fut tout étonné de son rôle de *Dormilly*, dont

il avoit fait tout autre chose et qui l'enchante en le voyant jouer..... *La Coquette corrigée*, de *La Noue*, malgré *Laharpe* (qui pardonne à *Racine*, et non à cet auteur, je *voi*, sans *s*, pour rimer à *moi*), est une pièce du premier rang, à mettre à côté du *Glorieux*, et au-dessus de *Turcaret*. Le style est très-fort; c'est le style de société, un peu chargé peut-être, parce qu'il faut qu'il le soit pour le théâtre. Toutes les réflexions sur les disconvenances sont fausses; la pièce est excellente et bien écrite.

Pag. 421. Malgré tout ce que l'on sait contre le genre et le style de *Marivaux*, qu'on le mette hardiment le premier des seconds. Ses *Silvia* (car il travailloit pour sa maîtresse) sont charmantes, quoiqu'elles se ressemblent. Ses bêtises spirituelles font rire. Des mots comme *il n'y a que des malhonnêtes gens qui ne l'épouseront pas*, sont bien plaisans. Sa *Surprise de l'Amour* est bien filée : sa finesse est agréable ; ses défauts sont aimables. Mais il ne faut pas la voir jouer souvent, mais la bien jouer, ce qui est assez aisé.

Pag. 427. *Laharpe* a tort : c'est à Fontainebleau, et non à Versailles, qu'on joua *Mustapha* pour la première fois, et il fut un peu trop maltraité à Paris, suivant l'usage. Il est bien

écrit. *Chamfort* étoit un homme d'esprit, mais amer, présomptueux et ingrat; je l'ai beaucoup connu et point aimé.

Pag. 567. Tout ce que dit ici *Laharpe*, sur *Beaumarchais*, fait honneur à son cœur et à son esprit. A propos de M. le prince de Conti, dont il parle ici, je fus chargé par lui d'aller chercher *Beaumarchais* au coin de la rue Colbert, à un reverbère éteint, de le mener dans un fiacre jusqu'au Bourget, d'où je l'envoyai dans une de mes voitures, à Gand, à un de mes gens d'affaires qui le fit passer en Angleterre. Cet homme extraordinaire prétendoit que sans cela il seroit arrêté; et huit jours après il étoit déjà dans le cabinet de Louis XV, qui lui avoit donné une commission secrète qu'il couvrit de ce jeu pour nous mystifier.

Pag. 373. Voilà bien de pauvres jugemens et analyses de *Favart*; et il n'a pas su ce qu'il avoit de mieux. C'étoit ses petits opéra pour le maréchal de Saxe, pendant ses victoires qu'ils engageoient presque à remporter par l'enthousiasme, ou de grandeur, ou de sentiment, ou de royalisme qu'ils inspiroient. Toute l'armée ou toute la garnison chantoit ce qu'on n'avoit entendu qu'une fois : *Les Amours Grivois*; *Cythère assiégée*, et plusieurs autres étoient de ce genre-là. Quand on entendoit dans la pre-

mière, en parlant du roi : *Il porte la fascine à l'ennemi*, et qu'on lui répondoit : *Sommes-nous donc, morbleu, plus gros seigneurs que lui ?* on le croyoit; on pleuroit d'admiration; on crioit : Vive le roi ! Voilà ce que *Laharpe* auroit dû relever, au lieu de son éternel poison philosophique qu'il a vu dans des vaudevilles. Il devoit dire que, la veille de la victoire de Lauffeld, le maréchal cria à un acteur : Annoncez la bataille, et que *Favart* lui souffla de la coulisse, sur l'air de *Tous les Capucins du Monde* :

Demain nous vous donnons relâche
Sans que le Directeur s'en fâche.
Vous plaire fait tous nos désirs ;
Mais vous ne songez qu'à la gloire :
Nous courons après les plaisirs,
Et vous courez à la victoire.

Demain matin, Messieurs, à la pointe du jour, à la poudre et aux balles.

Le jour qu'on apprit la mort d'un officier prussien, Pirch, dont la mode avoit fait un législateur militaire en France, je dis au roi qui m'en parla : « J'en suis fâché, parce que les étran-» gers connoissent et mènent mieux les Fran-» çais. » Il me demanda où je trouvois cela : et je lui citai ce couplet, ce mélange de gloire et de

gaieté du maréchal de Saxe, et Iphigénie où un Bohême enchantoit tout Paris.

Pag. 397. Quoique j'aime les grosses touches d'un peintre qu'on n'est pas obligé de regarder de si près, Sedaine n'auroit jamais dû être reçu à l'académie. Je soupois dans les Cabinets ce jour-là. Le roi demanda, je ne sais plus à qui, (mais il en arrivoit) qui avoit fait le discours de réception? On lui répondit que c'étoit *Marmontel*; et ce malheureux Louis XVI qui avoit de l'à-propos, gai et brusque très-souvent, se ressouvenant de Richard cœur de Lion, dit: Quand les bœufs vont deux à deux, le labourage en va mieux.

Pag. 409. Je me souviens de la note du prétendu bon mot de Louis XV: « pour panser les chevaux; » fausse anecdote. Mrs. d'*Ayen*, de la *Valière, Chauvelin*, auroient seuls pu risquer: « pour apprendre à penser », mais point M. *de Lauraguais*. On ne risquoit point de ces choses avec ce roi dont l'air, le ton, les paremens et les paniers auroient empêché la révolution. (*)

Pag. 528. Voilà l'auteur du lycée redevenu sublime en observations fines, jugement sûr, et leçons et conseils au sujet de *Marmontel*, qu'il

(*) Ici ce n'est pas M. de Ligne qui parle, c'est le grand-seigneur et le courtisan. (*Note de l'Edit.*)

juge comme s'il n'étoit pas son ami, ce qui lui fait beaucoup d'honneur. Je ne l'aimois pas; je l'ai trouvé grossier, dédaigneux et présomptueux. Mais je demanderai sa grâce à *Laharpe*, pour la diction et le mouvement tragique; son style, sans être harmonieux, n'est pas incorrect : on voit plutôt un artisan qu'un artiste. Heureusement que personne n'a cru, ni suivi sa poétique, ses jugemens, ses exemples et ses paradoxes littéraires. On a trop loué et trop critiquité ses Contes Moraux. D'Eon, censeur alors, et déjà ex-demoiselle et ex-capitaine de dragons, eut la malice d'écrire dans son approbation : J'ai lu, par ordre de monseigneur le chancellier, les Contes Moraux de *Marmontel*, et *je n'y ai rien trouvé*, faisant semblant d'oublier : Qui en empêche l'impression. *Marmontel*, dont les critiques faisoient les premiers succès de *Fréron*, se battit avec lui au sortir de la Comédie Française : on les sépara; ils remirent leurs petites épées dans le fourreau. Mais celui-ci garda toujours la plume à la main contre *Marmontel*. Ses Contes Moraux me rappellent une bonne bêtise que j'ai dite pour me faire rire. A Munich, un chambellan, pour avoir l'air d'aimer les lettres, me demanda si je les avois vus? un de ces gens qui confondent tout, croyant que les Contes de Marmontel étoient des voya-

geurs, dit : Je crois qu'ils ont passé par ici. Cela se peut bien, lui répondis-je, mais nous distinguons *Moraux de Marmontel, et Moreau de Seychelles.*

Pag. 564. Vraisemblance, intrigue, style, morale, châtiment, danger, etc., qu'on réserve tous ces beaux mots pour la tragédie ; mais qu'on plaise, ou qu'on rie, ou qu'on pleure, ailleurs on aura toujours raison. Arlequin, ou philosophe, ou leste, espiègle, ou enfant, ou fin, ou père, ou mari, est toujours aimable en bonnes mains. Que m'importe s'il a raison ou tort de me dire : *Le financier est un homme qui, placé d'abord derrière le carosse, s'y est introduit en évitant adroitement la roue.* Y a-t-il au monde un trait plus piquant que celui-là ?

LETTRES A EULALIE

SUR

LES THÉATRES DE SOCIÉTÉ. (*)

LETTRE PREMIÈRE.

Vous êtes une des meilleures actrices de société que je connoisse; vous avez vingt-trois ans; vous êtes jolie comme un ange. On joue chez vous la comédie à merveille. Je ne puis pas dire votre nom; vous ne vous souciez pas d'être imprimée. Laissez-moi vous appeler Eulalie. C'est un joli nom qui a l'air d'être un nom de comédie. Ce ne seront plus des lettres d'amour; l'Amour n'a point d'imprimeur : il s'imprime où il peut. Mais ce seront des lettres sur le spectacle, à l'usage des spectacles de société. C'est la suite du goût que vous m'avez donné pour le théâtre, et peut-être de nos conversations; car vous étiez déjà à dix-sept ans un joli petit docteur.

Wiedman m'enverra peut-être un traité sur la guerre : ce n'est pourtant pas la même proportion gardée; car le monde est une comédie.

> Là sur la scène, en habits différens,
> Brillent prélats, ministres, conquérans...

(*) Œuvres mêlées, tom. IV.

dit *Rousseau*. Nous sommes plus comédiens que ceux qui se montrent à nous depuis six heures jusqu'à neuf; et en vérité, quand on a un peu couru les cours et les armées, on peut se flatter de réussir. Sans corset de baleine et sans oripeau, nous jouons les rois tous les jours : nous jouons les amoureux, nous jouons les maris, les honnêtes gens. C'est souvent de ce rôle que nous nous acquittons le plus mal. Peu importe; je vais au fait. J'ai lu tous les *Raimond de Saint-Albine*, *Riccoboni*, *Garrick* ou les Acteurs anglais, et le charmant et léger *Dorat*. Celui-ci n'a eu que l'intention de plaire et de peindre de son joli pastel qui s'efface un peu trop tôt; il a réussi : les autres en ont eu de plus sérieuses ; et ils manquent le but. J'ai lu les vieux d'*Aubignac*, les anciennes gens à maximes, et même les nouveaux, comme *Cailhava*, dont l'ouvrage passe pour admirable. Mais ils traitent plutôt de l'action que des acteurs : et ces arts du théâtre sont plutôt pour faire des pièces que pour les jouer.

Il y a quantité de comédiens qui, bons seulement pour eux-mêmes, ne sont point capables d'en former, d'élever l'imagination des débutans dans leur carrière, de rassurer leurs pas chancelans, de guider leur bonne volonté, de corriger par l'art leurs imperfections, de donner

enfin des maximes sûres pour faire revivre les *Roscius* et les *Baron*.

Il faudroit fixer, assurer, assujettir le talent à une marche sûre. Le spectacle n'est pas une chose indifférente. Outre le plaisir, qui en est une des plus essentielles, l'utilité qui en résulte prendroit sa source dans le mérite des acteurs. Après avoir ri, on profiteroit; on éviteroit les ridicules, et peut-être cela iroit jusqu'à prendre de l'éloignement pour les vices. La figure, la physionomie, l'organe, la grâce commencent; l'intelligence, l'étude, le raisonnement achèvent. On plaît par les premières qualités; on subjugue par les secondes. Si l'on convenoit des grands principes de l'art, et qu'on en étudiât les effets sur le public, on parviendroit à la sublimité; il n'y auroit plus qu'à adapter aux individus le genre qui leur convient : car ce qui va bien à un acteur, ne va pas à un autre.

LETTRE DEUXIEME.

C'est à vous que je parle, vous qui ne vous enrôlez peut-être dans les troupes de Thalie que pour vous parler dans les coulisses, changer d'amant, tromper une maman ou un mari, rire aux répétitions, faire les agréables sur la

scène, en ne sachant pas vos rôles, et enfin impatienter le public qui ne perd pas son argent pour vous voir, mais bien son temps qui est plus précieux. Aussi il vous juge plus sévèrement que les acteurs de profession. Les jeunes gens du parterre, craignant que ceux du théâtre ne fassent trop d'effet par leurs talens, les déjouent dès qu'il y en a la plus petite occasion. Les femmes, c'est bien pis. Une plume mal mise, un chiffon mal placé, une inflexion de voix mal appliquée, la moindre gaucherie, un défaut de mémoire, trop ou trop peu d'aisance sur la scène, tout cela est saisi. Les malheureuses actrices sont mises en pièces encore plus que les auteurs qu'elles ont joués; cela n'empêche pas qu'on ne leur dise, quand elles arrivent dans le salon : *Ah! mon cœur, comme un ange! mais applaudissez donc. Comment peut-on jouer comme cela? c'est étonnant.* (Et puis à une autre) *Ah! mon Dieu, Madame, quelle grâce! vous avez la plus belle mémoire.* (à une autre) *Ne me faites donc pas pleurer comme çà. Savez-vous que je n'en puis plus?* (à part à un de ses amis) *Mon dieu, qu'elle a été gauche! Mais réellement, c'est que ce n'est pas un compliment; on ne joue pas comme cela à la Comédie Française.*

Après cela, on vous arrange, Mesdames,

d'une rude manière. Les hommes ont eu leurs complimens aussi. Leurs meilleurs amis les embrassent : *Comme un dieu! mais qu'est-ce que vous aviez ? il vous a passé quelque chose par la tête.* (à un autre) *Oh! par exemple, tu as été étonnant, je ne t'ai jamais vu jouer comme cela ; mais veux-tu que je te dise ? tu as manqué ce trait... là... t'en souviens-tu ? ah! mon dieu, où* Molé *est si charmant.* (à un autre) *Vous allez voir que je suis franc ; les deux premiers actes à merveille : mais le troisième à la diable. Vous êtes excellent, mais journalier ; vous avez été meilleur l'autre jour.* (à un autre) *Apprenez donc mieux vos rôles ; c'est dommage, car, d'honneur, vous êtes parfait.*

La pauvre troupe de société qui à peine a déjeûné, pour être plus sûre de son organe, charmée d'entendre dire : *Ces dames sont servies*, se dérobe aux louanges pour courir se mettre à table. Mais hélas ! tout ce qu'on leur a dit, et la manière dont on le leur a dit, leur revient dans l'esprit ; elles ne savent plus à quoi s'en tenir. Une glace a fait voir à une ou deux femmes, en passant, que leur rouge n'est pas remis également, et que deux épingles sont tombées. On pense aux fautes qu'on se ressouvient d'avoir commises. On se dit : J'aurois dû

dire ceci autrement. On se rappelle que deux personnes qui sont bien ensemble, se sont parlés sur le troisième banc. On ne soupe pas, on boit deux verres d'eau, et on va se coucher de la plus mauvaise humeur du monde. Voilà le fruit d'un travail de six semaines, de quinze répétitions, d'une toilette de six heures, et d'un jeûne de vingt-quatre.

Voulez-vous retrouver l'honneur, l'appétit et le sommeil? évitez tout ce que je viens de vous dire. Venez répéter à l'heure convenue; point d'amour, de coquetterie, de jaserie, de gentillesse, ni de déjeûner au théâtre; ne vous y asseyez pas: dès le premier jour ne manquez pas vos entrées. Je vous permets de ne vous rassembler que pour savoir si vous savez vos rôles; mais, dès le second jour, jouez tout votre jeu, et changez-y tout ce que vous trouvez et ce qu'on trouve de médiocre ou de défectueux. Accordez vos organes : on peut en avoir un excellent; et si l'on ne prend pas l'unisson de celui des autres, il ne fait aucun plaisir. Évitez tous les défauts ordinaires à ceux qui n'ont pas l'usage du théâtre; celui, par exemple, d'y rencoigner l'acteur à qui l'on parle, de se dépêcher trop dans les momens de sensibilité, et d'être embarrassé de son éventail, ou de son chapeau et de son épée. Il faut, au moins deux jours avant

la représentation, être costumés comme on doit l'être. C'est faute de tous ces petits riens que j'ai vu des acteurs, détestables à la comédie de la ville, paroître supérieurs au milieu d'une troupe de société qui avoient bien plus de talent qu'eux. Les acteurs de société se perdent souvent par ambition ; ne jouant pas souvent, ils veulent déployer dans un jour beaucoup trop de mérite. S'ils aiment les vers, ils les font ronfler, pour faire croire qu'ils en savent faire ; s'ils ont un morceau de tendresse, ils font les *Orosmans ;* un morceau de colère, ce sont des *Orestes :* ainsi des autres. L'un se fait montrer, et voulant imiter, perd le naturel qu'il auroit eu ; l'autre dit : je me laisserai aller au mien ; et sans tradition, réflexion, méditation, érudition, va son train, et manque tous les effets. C'est souvent un caractère reconnu dans la physionomie qui détermine les comédiens de profession, d'abord à l'être, et puis aux rôles qu'ils prennent. Dans le monde, on a assez généralement assez peu de physionomie ; si l'on en a, il est d'assez mauvais goût d'en jouer. Les gens gais deviendroient des bouffons italiens ; les sensibles, des bergers ; les vifs, des pétulans et pétillans incommodes ; les froids, des glacières. Au lieu dese livrer aux sentimens trop prononcés, la bonne compagnie en égalise l'expression par un ton qui devient

presque uniforme, en ne conservant, pour chacun, que le piquant qu'on a peut-être reçu en naissant. C'est par ces deux raisons que la physionomie manque toujours aux acteurs de société; ils ont presque tous l'air mouton sur le théâtre : ils disent et sentent à merveille; mais leurs yeux et leurs gestes démentent tout ce qu'ils disent et veulent inspirer. Comme ils sentent qu'il n'y a rien de plus ridicule qu'un jeu de physionomie exagéré ou mal placé, ils ne se permettent pas le peu même dont ils sont, par hasard, susceptibles. J'en demande pardon à M. *Lavater*...., quoique je le sois un peu moi-même, et que je l'aime à la folie. J'ai vu des *Achilles* aux coups de fusils, qui auroient été des *Thersites* sur un théâtre de société, s'ils avoient voulu jouer l'*Achille* d'*Iphigénie*. J'ai vu des yeux morts en ville, tout de feu en campagne. *Le Kain*, si brave dans *Zamore*, ne l'auroit pas été autant, je crois, si *Guzman* l'avoit rencontré l'épée à la main. Je m'écarte un peu de mon sujet, et j'y reviens.

Ne pouvant donc pas avoir ces airs de gaieté, de jalousie, de fureur, de méfiance, d'inquiétude, de sensibilité, qu'on a même dans le monde sans pouvoir les faire sentir sur le théâtre, et auxquels un visage d'habitude n'a pas soumis ses traits, il faut tirer tout le parti

qu'on peut du sien, en évitant la charge. Une des choses qui gêne messieurs les amans, c'est peut-être de l'être : on confond sa personne et son rôle ; on ne fait rien qui vaille. D'ailleurs, ces amans n'ont sûrement pas entr'eux précisément la même affaire que dans la pièce : la peur que les mères et les maris ne se mettent ainsi de la confidence les gêne quelquefois.

S'il y a des rôles de charge, les acteurs de société, qui ont envie de plaire plus à la ville qu'au théâtre, en prennent rarement le costume, s'il est désavantageux ; et la jolie femme qu'on entraîne tout de suite après le spectacle, dans le salon, craignant d'y paroître mal avec les habits ou la coiffure de son rôle, ainsi que l'acteur en perruque, se donnent bien de garde de paroître sur la scène comme ils le doivent.

C'est encore en ceci que les acteurs de société sont souvent insupportables, surtout s'ils ne sont pas au service ; ils veulent être en uniforme, parce qu'ils croient que cela leur va bien. *Molière* et *Regnard* seroient bien étonnés de retrouver leurs *Erastes* et leurs *Valères*, officiers de dragons prussiens. Bientot ces messieurs nous arriveront en housards. Le frac même n'est permis au théâtre que pour bien peu de pièces : *Clarendon*, par exemple, ap-

pointé, ou plutôt désappointé ; *St.-Albin*, lorsqu'il s'appelle *Sergi*. Mais l'habitude des fracs, prise nouvellement dans le monde en ville, à plus forte raison à la campagne, doit céder au respect qu'on doit au public. Cela est si vrai et si consacré, qu'à la Comédie Française le comte d'*Olban*, quoique dans son château, a un habit brodé sur toutes les coutures.

Il faut observer de même les égards pour une femme, un père, un magistrat ; et ne mettre le chapeau sur la tête que dans les petites pièces de village, ou avec son valet : et bien prendre garde, lorsqu'on est valet déguisé, ou soubrette, comme *Bourguignon* et *Lisette* des *Jeux de l'amour et du hasard*, qu'on n'en ait trop l'air. Il ne faut pas non plus y faire le seigneur et la dame ; mais il y a un juste milieu que le tact le plus fin doit saisir. Il faut de l'intelligence.

Je ne vous dirai plus qu'un mot, acteurs et actrices de société : si vous n'avez pas, pour directeur de vôtre troupe, un tyran éclairé, vous ne réussirez jamais. Vous n'aurez pas d'ensemble, qualité précieuse qui vous manque toujours. Un sceptre de fer peut seul mettre entre les mains de vos femmes, surtout, le sceptre de myrthes et de roses qui vous fera régner sur toute la salle, et enlever les

suffrages, les applaudissemens, l'admiration et les cœurs.

LETTRE TROISIÈME.

Pardon, femmes charmantes, et vous élégans de profession, que j'ai peut-être un peu trop fait rentrer en eux-mêmes, en montrant les obstacles.

Plusieurs d'entre vous, sans les voir, les franchissent et s'en trouvent bien. J'aime encore mieux cela que les autres qui les découvrent, et s'arrêtent effrayés des difficultés. Voici de quoi vous rassurer. Vous êtes mieux élevés que ceux qu'on destine au théâtre : et c'est un grand malheur qu'on ne s'occupe pas assez d'eux avant de les y mettre, et ensuite quand ils y sont; car on devroit les faire vivre dans le grand monde, pour leur en donner l'usage, pour échauffer, encourager ou honorer le talent.

Un perruquier d'une jolie figure, qui se sauve d'un hôtel garni, un garçon serrurier qui quitte sa boutique et ses parens, ne peut pas éviterles *hiatus* et les fausses liaisons, qui font toujours rire de celui ou de celle qui les fait. Ils gâtent ou ne respectent pas assez un hémistiche, si égal dans les Alexandrins, si

boiteux dans les vers de dix, et nul dans un de huit. Ils ne peuvent pas savoir s'il y en a un léonin par hasard, s'il y a une cacophonie par méprise, un défaut d'harmonie, un sens louche quoiqu'en beaux vers, ou de la redondance mal placée. On glisse adroitement. Un auteur ne peut pas s'occuper de deux mille vers qu'il fait, comme un acteur de deux cents qu'il apprend par cœur, et dont il connoît tout de suite le fort et le foible.

Vos acteurs de société ont une manière de se mettre, de se présenter, de chercher à plaire, que ne connoissent pas ceux de profession. Ils font les beaux sur le théâtre, ils ne sont pas fâchés d'avoir du rouge. Souvent même, après avoir fait semblant de se débarbouiller, ils en conservent au souper. Ils comptent avoir quelques succès, le spectacle fini; ils sont confians, ils sont en gaieté : ils ne jouent que lorsqu'ils se portent bien.

Les autres arrivent sur la scène, souvent avec une figure de l'autre monde, malades, de mauvaise humeur, contrariés, poursuivis par des créanciers qu'un *à parte* leur fait voir dans la coulisse, excédés de l'autorité du seigneur qui dirige les spectacles de la cour, et menacés par lui d'aller en prison si, après un rôle de huit cents vers, ils ne veulent peut-être pas

aller jouer un proverbe chez lui, pour amuser ses enfans ou sa maîtresse. Un soufflet donné à un camarade, à la répétition, les oblige peut-être le lendemain à mettre l'épée à la main, et dont ces messieurs disent toujours qu'ils sont amateurs ; et une brouillerie avec le rôle de caractère que l'un d'eux vient de quitter pour la première amoureuse, le perd tout-à-fait sur le théâtre.

Vice versâ, j'en dis autant pour les femmes. Par exemple, y en a-t-il une du grand monde qui ne sache médire comme *Célimène*, au milieu d'un cercle d'adorateurs ? et n'est-elle pas sûre si elle est jolie (qualité première que je lui souhaite), d'être applaudie, même avant qu'elle ouvre la bouche ?

Je sais bien qu'une troupe de société ne dure pas long-temps, et que bientôt une bonne tracasserie, une jalousie de talent, d'amant ou de figure, viendra la déranger ; mais tant qu'elle existe, elle a bien des avantages.

Un de ceux qui ne sont pas les moindres, c'est de n'avoir pas d'emploi décidé. On peut, à volonté, choisir ; valets, paysans, amoureux, suivant la manière dont on voit la pièce.

Un contrat d'engagement en ville, où l'on est lié par ces deux expressions ridicules : *En chef*

et sans partage, exclut souvent ceux que la tournure et le talent appellent à de certains rôles.

Nous en avons même pour nos augustes prudes, métier inconnu aux véritables troupes de comédie. Nous en avons pour les froids impertinens, pour les fâcheux et les sots, ennuyeux, mauvais plaisans. Car on ne rencontre que de cela dans le monde.

Les voyages servent aussi beaucoup. Plusieurs d'entre nous ont vu Garrick, Mlle Siddon, Mlle du Mesnil, nées toutes deux des cendres de *Corneille* et de *Shakespear*, Préville, Molé, Le Kain.

Un acteur de profession a été de Nantes à la Rochelle, peut-être un moment à Bordeaux, où il s'est embarqué pour un pays étranger où il est mis en prison pour ses dettes.

Pour preuve enfin de la supériorité que nos troupes peuvent avoir, je vous cite vous-même, Eulalie ; je cite quatre ou cinq acteurs et actrices que vous ne connoissez pas, et parmi ceux que vous connoissez, notre *Jaloux sans amour*, notre *Don Lopez*, qui réunit les grands acteurs que j'ai nommés plus haut, et outre cela, *Bellecour*, *Feuilly*, *Caillot* et *Carlin*. Vingt qualités essentielles ou talens aimables qu'il a dans le monde, le rendent encore plus cher au théâtre.

Je vous citerai un jeune premier que j'aime mieux que *Fleury*, *Grangé* et *Sainval* : un *Dupuis*, meilleur que *Brizard ;* et un *Crispin* plus léger, plus agréable et de meilleure compagnie que *du Gazon.*

Si l'on ne se sent pas de force à jouer la comédie, voici un autre genre bien plus aisé.

L'Europe a tout d'un coup trouvé un sens de plus. Elle a ouvert ses oreilles. Les Français ont traduit, imité, pillé *Sarti*, *Cimarosa*, *Paisiello*, *Salieri*, ou quelquefois travaillé dans leur genre. La musique a trouvé le juste milieu entre les anciens tours de force et de gosier, et les gargarismes italiens d'autrefois, et la monotonie sèche et ignorante des Français.

Il y a des pays où tout le monde est musicien. Outre cela il y a d'excellens maîtres répandus par-tout.

Adressez-vous à eux, aimables troupes de société. Tel de vous qui ne brillera pas pour la comédie, sera un aigle pour l'opéra comique.

S'il est encore trop fort pour vous, je vous conseille les charmantes pièces à vaudevilles de *Voisenon*, *Favart*, *Lesage*, *d'Orneval*, même *Piis* et *Barré*. Ce sont les enfans de la gaieté et du jeu de mots, tout au moins, quand ce n'est pas beaucoup mieux.

Enfin, tout vaut mieux que de passer la soirée à médire, ou tricoter sans rien dire. Montez sur les planches, jeunes beautés, et vous ferez des élégans, s'il n'y en a pas; car les jeunes gens, en France surtout, moins cochers et moins jockeys, auroient appris peut-être à se tenir sur deux jambes, auroient cherché à vous plaire, et prenant le milieu entre le métier de pédant et celui de palefrenier, seroient redevenus ce qu'on a vu autrefois, aimables et bien tournés.

LE PARFAIT ÉGOÏSTE,

Conte moral ou immoral, comme on veut. (*)

M. le comte des Trois-Etoiles ne songeoit qu'à lui, ne faisoit rien que pour lui, et vivoit pour lui; il avoit raison. Il avoit de la fortune et de la naissance; tout ce qu'il falloit pour n'être ni dupe, ni fripon, n'être flatteur ni flatté, n'avoir pas de complaisans, ni devoir l'être soi-même. Son père avoit été assez riche pour qu'il ait eu occasion de connoître les hommes avant l'âge où l'on entre dans le monde. Il ne tiendroit qu'à moi, disoit-il souvent, de les haïr. Je n'ai vu que des ingrats, beaucoup de méchans, quantité de sots, bon nombre d'importans, infinité d'intrigans, des fanfarons, et des hypocrites. Et les femmes..... oh! il ne tarissoit pas sur ce chapitre, mais il finissoit par en rire, car il étoit égoïste. Ce qui l'empêchoit de s'arrêter long-temps sur chaque individu des espèces que j'ai nommées, c'est que cela lui auroit donné de l'amertume dans le cœur; il n'en avoit pas, car il étoit égoïste.

(*) Œuvres mêlées, tom. XIII, p. 304 et suiv.

Sa vie avoit été une comédie à tiroir. La maison de son père étoit une lanterne magique : il s'y ruina à peu de chose près. Son fils hérita, à vingt-cinq ans, de quelques terres, et y passa tout de suite quelques années de la manière que je vais vous dire.

Il repassa tout ce qu'il avoit vu et lu. Il avoit fait de bonnes études ; il réfléchit, il écrivit, et s'occupoit tous les matins, car il étoit égoïste. M. le comte des Trois-Etoiles s'instruisit dans la médecine et la jurisprudence, pour se passer de ceux qui s'en mêlent, parce que les uns, disoit-il, tuent leur prochain, et les autres le ruinent.

Pour n'avoir pas un caffard chez lui, un pédant, ou un homme trop ou trop peu austère, un petit abbé élégant, il auroit voulu pouvoir se dire la messe, mais il songeoit à se marier.

Il disoit, je suis égoïste, donc je suis philosophe ; les autres disent, je suis philosophe, car je suis égoïste : ce n'est pas la même chose.

Il avoit souvent vu des pauvres à la porte de son père, qui avoient empoisonné le plaisir qu'il avoit eu aux fêtes brillantes qu'on y donnoit. Je n'en donnerai pas, disoit-il, et je ne veux plus rencontrer ceux dont la mine, la santé et les haillons me dérangeoient. Il alla porter quelqu'argent et quelques recettes dans ses vil-

lages. J'aime à bâtir, ajouta-t-il; imaginons une jolie petite maison de Socrate : je la meublerai joliment de toile à bon marché, et je la placerai sur une pelouse, au milieu d'un gros bouquet de vieux chênes, au pied d'un ruisseau. Les vieilles femmes fileront, les vieillards et les enfans feront semblant de travailler; ils porteront un peu de mortier ou quelques briques. Les jeunes filles chanteront, tricoteront, semeront ou planteront des fleurs; et tout ce qui ne sera ni trop foible, ni trop infirme, plantera des bouquets d'arbustes odoriférans, et creusera des branches à mon ruisseau pour le faire courir dans son petit enclos. Les jeunes filles arroseront le gazon, s'il ne pleut pas assez; les garçons le rouleront : ce sera là mon luxe, ajoutoit le comte des Trois-Etoiles. Et puis j'ai trouvé une source d'eau chaude. Je bâtirai un bain pour tous les soldats blessés à la guerre (car je ne veux point avoir de spectacle dégoûtant), une espèce de caserne pour eux, en joli style d'architecture rustique et à bon marché, et un hôpital en pierres brutes, colonnes de bois, couvert de chaume, pour ne pas voir mes paysans malades qui profiteront des bains, avant que je sois levé : car je n'aime point à voir des estropiés qui ne le sont pas de coups de fusil. Car je suis égoïste. . . . . .

Je ne sais pas trop ce que disoit le comte des Trois-Etoiles à ses jardinières ; elles rioient souvent et chantoient toujours. Il n'avoit qu'une cuisinière et un laquais, un cheval et un palefrenier qui, lorsqu'il étoit à cheval, devenoit coureur : mais ces quatre personnes avoient l'air content. Aux heures où l'on se reposoit du travail, il faisoit quelquefois lire tout haut à son laquais des histoires si plaisantes, des méprises, des traits de naïveté, des attrapes, des bêtises si drôles qu'on entendoit rire d'un demi-quart de lieue tous ceux qui écoutoient.

J'ai assez causé, disoit-il, avec toutes ces petites ouvrières ; je me suis assez instruit. J'ai rétabli la santé dans mon village ; j'ai envie de me marier : j'ai trente ans. On alloit à la messe tous les huit jours ; on se confessoit tous les six mois ; on avoit toujours l'absolution, car on n'avoit que de petits péchés à dire. L'aumônier, outre la messe qu'il disoit proprement, ne savoit que jouer aux dames, jeu que le comte jouoit fort bien. Mais il n'étoit pas en état de prêcher. Le comte faisoit les sermons sur le devoir d'un chacun et l'amour du prochain ; et le prêtre qui avoit un bel organe et de la mémoire, les disoit à merveille.

On voulut donner au comte la fille d'un des plus grands seigneurs de la cour qui lui auroit

procuré de grands emplois, et la fille d'un parvenu qui l'auroit rendu aussi riche que son père: Je n'en veux pas, dit-il, car je suis égoïste. On lui dit : Si vous l'êtes, mettez tout votre argent à rentes viagères, vous doublerez vos revenus. Non, répondit-il, je suis égoïste : je veux me priver de la moitié que j'ai, pour avoir une femme et des enfans.

On disoit : Cet homme a trop étudié ; il n'a pas de logique, et ne sait pas la définition des mots. Les philosophes croyoient pouvoir le compter parmi eux. Vous ne vivez donc pas pour vous, disoient-ils ; vous vivez, à ce qu'il nous semble, pour d'autres. Oui, répondoit-il, car je suis égoïste.

Ce nom dont il se glorifioit, profané suivant les sages du jour, lui fit des affaires auprès des vertueux qui, abhorrant la secte des philosophes, trouvoient que l'égoïsme étoit tout ce qu'il y a de plus affreux. Comme on ne juge que sur parole et sur les mots, on en dit du mal à la cour. Il n'étoit bruit que d'un vice professé hautement par le plus indigne sujet de la monarchie.

Comme il n'y avoit pas de quoi le pendre, on lui laissa continuer son train de vie, et on l'oublia, ainsi que s'il avoit rendu les plus

grands services à la guerre, par des victoires, et à la paix, par des négociations.

Un courtisan s'en souvint une fois, et demanda s'il n'étoit pas désolé de ce qu'on avoit dit de lui au souverain, et de ce que celui-ci avoit répondu. On lui dit qu'il avoit bien ri. Encore un vice de plus, ajouta-t-il; cet homme est insensible.

M. le comte des Trois-Etoiles se ressouvenant d'avoir rencontré à la promenade une jolie personne de dix-huit ans, qui avoit l'air d'être la fille d'un colonel retiré dans une terre voisine, lui fit demander si elle vouloit de lui. Elle y consentit. On bâtit un petit pavillon de bois pour madame, une jolie cabane pour le père, l'un et l'autre au milieu des nouvelles plantations. L'abbé fit le mariage. Les petites jardinières dansèrent avec les jeunes soldats qui commençoient à retrouver leurs membres; et les vieux chantèrent quelques chansons un peu trop grivoises pour leur âge.

La comtesse présidoit aux ouvrages des filles; le père étoit piqueur des ouvrages des garçons, et les empêchoit d'être paresseux. Elle avoit des talens; quand le comte vouloit reposer ses yeux ou ses jambes, il les écoutoit. Quand il avoit fait quelque bonne action, le soir on s'en doutoit à son air content. Que l'on est heureux,

disoit son beau-père, de n'être pas égoïste! Point du tout, répondoit-il, je suis égoïste. L'autre disputoit. Que m'importe le dictionnaire reçu ; je me félicite de ne pas m'en servir. Cet *ego* dont on se sert, à moi, seroit malheureux si vous l'étiez. Je n'ai pas de vertus, moi : je suis égoïste, je me fais du bien ; et si d'autres en éprouvent, c'est pour moi. Ainsi, point de remerciemens, si vous êtes mieux ici que vous n'étiez chez vous.

Point d'exagération, monsieur, disoit le comte. Ces vertus qui sont des combats avec soi-même, font souffrir les personnes. Qu'on pense à soi ; si chacun le fait, on ne voudra pas voir à côté de soi le chagrin ni la misère. Il faudroit être son ennemi. Mais, monsieur, la langue française, pourtant..... Mais, monsieur, la langue latine, dont vous avez tiré ce mot-là, veut dire personnalité ; j'ai la mienne, comme vous voyez.

La comtesse étoit trop jolie pour n'avoir pas des visites. Elle en recevoit de fort agréables de plusieurs jeunes officiers des garnisons voisines, lorsque le comte en alloit faire à ses estropiés. Il crut en remarquer un un peu plus assidu. Un jour son laquais le lui nomma d'un air embarrassé, lorsqu'il lui demanda s'il n'étoit venu personne dans son absence. Il crut

deviner, ne le nomma jamais, évita qu'on le nommât, sur-tout devant la comtesse avec qui il fut toujours aussi bien, et qui l'en aima davantage. Il fut ce que je ne veux pas dire, et content, car il étoit égoïste.

La comtesse s'ennuya au bout de très-peu de temps de ce qui ne pouvoit pas avoir l'air de mystère : les femmes songent plutôt à tromper qu'à aimer. Son amour-propre peut-être fut un peu blessé de la philosophie du comte. On donne ce nom à la patience ou la modération. On a donc eu quelques malheurs pour y avoir recours ; qu'on n'accepte pas les malheurs : qu'on les repousse. On n'aura pas besoin de la philosophie, telle qu'on l'entend ; et on aura celle du comte, qui est l'amour de la sagesse.

On dit qu'il se présenta encore quelques aspirans ; mais ils étoient égoïstes dans le sens qu'on donne ordinairement à cette expression, et par conséquent humoristes, pleins d'amour-propre, fats ou libertins, ne cherchant que la jouissance ou l'air de l'avoir : l'un étoit jaloux de l'autre. Un troisième ne paroissoit l'aimer que pour qu'on crût qu'il l'étoit ; un quatrième, pour réussir, à la vérité, et puis chercher une autre femme. J'aime mieux mon égoïste, disoit-elle, qui pense à moi pour lui, dans le temps que les autres pensent pour eux en pensant à

moi. Ces Messieurs avoient trop de choses dans la tête pour être aimables. Le comte l'étoit bien plus, parce qu'il ne s'occupoit que de chansons, d'embellissemens de sa campagne, et de littérature. On dit que la comtesse voulut encore faire un essai ; elle prit le fat, c'étoit le plus amusant. Il la quitta lorsqu'il s'aperçut que tout le voisinage savoit qu'il étoit son amant.

On dit que le Comte en a ri un moment. Il se l'est reproché, et sans plaindre sa femme, car c'est un sentiment qui afflige ; il l'en consola par une quantité de plaisirs champêtres qu'il lui procura, un spectacle de société, et quelques courses aux villes voisines.

La Comtesse devint grosse deux ou trois fois. Le Comte, très-économe, épargnoit sur les médecins et accoucheurs. Il n'en prit pas ; il saignoit même fort joliment. La Comtesse ne pensa plus à faire l'agréable ; elle ne fut plus qu'une excellente femme. Le Comte, par son égoïsme, avoit doublé ses revenus, parce que le bien qu'il faisoit à ses paysans lui rapportoit beaucoup. Ils travailloient mieux, et plus pour lui que leurs voisins pour leurs seigneurs qui, comptant être égoïstes, n'avoient pas l'honneur de l'être. Ils étoient trompés, et se trompoient, parce qu'ils trompoient à leur

tour....—Ils étoient secs, décharnés et soucieux, amoureux d'eux-mêmes, sans raison.

Le Comte avoit un joli embonpoint, et beaucoup de fraîcheur, la sérénité sur le front et le calme dans l'ame : car il étoit égoïste. Mon Dieu ! que ce nom m'a fait peur, lui disoit un jour la Comtesse : Vous ne l'êtes pas, ou je ne sais pas le français.—Vous le savez très-bien, Madame, et vous dites ce que vous avez entendu dire. Mais mon vocabulaire est différent de celui des autres. On appelle vertu ce qui souvent n'en est pas. — Mais, Monsieur, la fidélité d'une femme ? — Est une qualité nécessaire peut-être à son bien-être. — La bienfaisance? — C'est un besoin de l'ame. — L'amitié ? — Pour ne pas être isolé. — Le courage ? — Pour n'être pas déshonoré. — L'amour de la vérité ? — Pour pouvoir être cru quand on parle. — L'amour de la justice? — Pour n'être pas rongé de remords. — L'amour du prochain ? — Oh ! pour celui-là, Madame, c'est un peu fort, et extrêmement chimérique. C'est beaucoup qu'on ne le haïsse pas, qu'on lui souhaite du bien, qu'on lui en fasse, si on le peut. Mais se mettre à l'aimer, à moins qu'on ne soit bien sûr de lui, c'est en vérité trop fort. Vertu seroit duperie ; et vertu, comme je l'entends, est une fort bonne affaire. Par exemple, croyez-

vous au pardon des injures? Ce seroit vertu, j'en conviens; mais, moi, je les oublie. La vengeance me déplairoit; je ne me venge, ni ne pardonne. Je vous ai aimée par instinct; puis je vous ai aimée, parce que je vous ai connue; et puis je vous aime pour que vous soyez heureuse en faisant mon bonheur : car je suis égoïste.

Je ne dirai plus le mot, car il deviendroit fatigant. Il étoit avare, par cette raison-là. Comme il étoit son intendant, il se croyoit en droit de se voler lui-même. Quand il renouveloit un bail, louoit sa maison de bains, donnoit une métairie à cultiver; voilà, disoit-il, ce que se feroit donner un homme d'affaires : mettons cela dans notre cassette.

Si je ne m'étois pas fait médecin, celui que j'aurois pris m'auroit coûté à-peu-près, par an... le chirurgien, l'accoucheur, autant.... le précepteur de mes enfans, telle somme.... (il les instruisoit lui-même) : mettons encore tout cela de côté. C'est ce qu'il fit, et cependant, dont il se défit souvent, lorsque ses deux fils étoient en bas-âge; mais lorsqu'ils parvinrent à celui de treize ou quatorze ans, la cassette qui s'étoit ouverte quelquefois pour marier ses petites ouvrières, ses jolies jardinières, et donner quelques petits bals sur sa pelouse, et de jolis goûters à tout son village, se referma tout à-fait.

Quel exemple de tous les vices donne M. le comte des Trois-Etoiles à ses enfans, disoit-on partout ! et puis on en faisoit la récapitulation; n'aimant que lui, avare, espèce de célibataire en mariage, indifférent sur ce qui tourmente les époux, dupe publique dans ce genre, et assez poltron pour n'en pas demander raison à deux hommes de sa connoissance; cocu volontaire, cocu le sachant, cocu insouciant, cocu ami de sa femme (*). M. le comte des Trois-Etoiles avoit la plus mauvaise réputation du monde. Faites cas, après cela, du jugement des hommes! Il rioit souvent de celui qu'il savoit qu'on portoit sur lui. Vice de plus, disoit-on; il est insensible, et se moque de son honneur.

Qu'auroit-on dit, s'il avoit été le contraire de ce qu'il étoit? Il livre l'éducation de ses enfans à des mercenaires, il ne les voit jamais; il ne sait comment dépenser son argent; il est jaloux, brutal, tyran de sa femme, querelleur dès qu'on

(*) On voit que M. le prince de Ligne emploie ouvertement le *mot* qui fait aujourd'hui siffler le Georges Dandin de Molière par les carabins, les marmousets de l'Ecole de Droit, et les grands garçons de l'Ecole Polytechnique. Ces messieurs ont sans doute le goût plus délicat et plus raffiné qu'on ne l'avoit dans les sociétés du *Petit-Trianon* et de l'*Hermitage*, fréquentées par l'auteur de ce conte immoral et indécent. (Note de l'Édit.)

le regarde ; il est susceptible, joue la sensibilité, se jette à la tête de tout le monde pour se faire des amis. C'est un de ces *philantropes* dont il faut se méfier.

Ses enfans grandissoient à vue d'œil. Ils étoient si heureux ! L'air étoit si bon ! Leur mère étoit si contente ; on chantoit tant, on rioit tant autour deux ! Le comte ne se donnoit pas la peine d'être gai ; il vouloit que les autres le fussent, pour l'amuser. Il les mit au service, et leur dit : « Soyez braves, mes enfans, et ne mentez pas, parce que vous me feriez du chagrin, et je ne veux pas en avoir. Partez pour votre garnison. » Ils étoient jolis garçons, ils furent bien reçus. On disoit seulement : Voilà les fils de l'égoïste. —

Donc, il ne faut pas l'être, se dirent-ils un jour. Une fille de Paris qui, avec l'accent de l'innocence, vint s'engager dans la troupe de comédie de la petite ville, pour jouer les rôles d'*Agnès*, fit semblant d'aimer un des jeunes comtes.

Elle m'adore, dit-il, elle est jolie, et a de trop petits appointemens ; il lui donna la moitié des siens : et comme elle avoit quelques petites fantaisies de schals, de chaînes, de voiles, de spencer et de nelson, il fit des dettes. Pour-

quoi, disoit-il, vivre pour soi seulement ? il faut vivre pour les autres.

Son frère trouva un officier de son régiment bien triste : Qu'avez-vous, lui dit-il? Je viens de perdre beaucoup d'argent. Il lui donna cent ducats qu'il devoit, qu'il ne rendit pas, et qu'il alla jouer. Un de ses camarades lui vendit très-cher une rosse, parce qu'il n'avoit rien reçu de ses parens depuis long-temps, à ce qu'il dit. Qu'est-ce que cela fait, dit le jeune comte? Pourquoi vivre seulement pour soi ? il faut vivre pour les autres.

Le père, sans se laisser troubler par des petites peines prévenues, et sans espionnage, apprenoit tout ce qui se passoit. Il envoya à ses fils celui d'un de leurs voisins qu'il leur dit être ruiné, avec qui ils avoient passé les quinze premières années de leur vie.

Il joua son rôle à merveille, les attendrit et leur demanda des secours. Les jeunes comtes avoient un cœur excellent : ils pleurèrent, cherchèrent partout, n'avoient plus ni sou, ni crédit ; et quand le petit voisin, soi-disant à l'aumône, vit leur désespoir : Pardonnez-moi, mes petits amis, leur dit-il en se jetant à leur cou, cette petite mystification. Il m'a fallu une grosse somme pour m'y prêter ; mais enfin la volonté de votre père et l'intérêt m'y ont porté, car je

suis son garçon égoïste : et voilà mille ducats pour chacun, que son égoïsme vous envoie pour vous engager à en avoir un peu. Ils pleurèrent tous les trois ; ils rirent tous les trois. Ils soupèrent, s'enivrèrent tous les trois à la santé du père : ils grondèrent, battirent, embrassèrent mille fois le petit mystificateur, et lui promirent de se corriger.

Ils se conduisirent à merveille pendant long-temps. L'amour ne coûta plus qu'un ducat par tête à l'un des jeunes Trois-Etoiles ; et la générosité à l'autre qu'un ducat pour celui qui en avoit réellement besoin. Ils ne sortirent de cette règle qu'une fois ; ils le pouvoient, car ils avoient rattrapé leur crédit. Le premier donna cent ducats à une pauvre famille, pour sauver la vertu d'une jeune fille qui, pour la nourrir, alloit prendre un vieux amant, horrible corrupteur ! et l'autre, pour sauver la vie à un de ses camarades qui s'étoit battu et étoit obligé d'aller chercher un asile et du service chez une autre puissance.

Le père, toujours à l'affût de leur conduite, sans que cela parût, leur envoya cette somme par un capucin, qui leur dit que c'étoit une restitution d'un pénitent qui s'étoit accusé à confesse de les leur avoir volés.

Le comte prospéroit ainsi que la comtesse, leur fortune, leurs rosiers, leurs rosières, leurs jardins, leurs plantations, et passoit une vie fort douce. Il rendoit tant de gens heureux qu'on ne savoit plus qu'en penser. On ne le trouvoit plus aussi abominable ; et sans vouloir faire secte (ce qui est toujours dangereux, même en bien, car il se dénature), il avoit des écoliers ; on s'en retournoit plus content ; on écoutoit quantité de sophismes apparens, de soi-disant paradoxes : on changeoit, on défiguroit la définition des mots. Les indifférens haussoient les épaules, et les intéressés disoient : Nous entendons assez nos intérêts pour imiter le comte des Trois-Etoiles.

Ses fils avoient fait une campagne fort brillante. Valeureux dans les combats, humains, généreux ensuite, ils étoient aimés et estimés. Apparemment que leur père, malgré ses principes affreux, ne les avoit pas si mal élevés.

Ils n'avoient pas autant métaphysiqué le bien que lui ; ils le faisoient par instinct et habitude : ils étoient nés heureusement. Ayant appris, à leurs dépens, à ne vivre pour les autres qu'après avoir vécu pour soi, ils portoient partout l'image du bonheur ; ils honoroient et secouroient les vieux soldats ; ils instruisoient les jeunes, esti-

moient et assistoient les blessés et, pour être contens d'eux-mêmes, remplissoient à merveille les devoirs de leur état.

S'ils ne sont pas contens de l'argent que je leur donne et de leurs appointemens, disoit le père, ceux de maréchal, dans la suite, ne leur suffiront pas.

L'ambition vint déranger la tête et les affaires de l'un et la philosophie de l'autre, accompagnée d'amour et de mariage. Voilà quatre raisons pour être malheureux, quatre maux sortis de la boîte de Pandore. Une grande princesse, fille d'un petit souverain des environs, accoutumée à voir l'aîné tous les jours à des fêtes qui se donnoient chez son père, prit tant de goût pour lui, à qui elle en inspira aussi un très-vif pour elle, qu'elle voulut l'épouser. Elle étoit jolie : et devenir époux d'une grande princesse et le gendre d'un petit souverain, lui fit faire cette extravagance.

Le jeune Trois-Etoiles fut banni des Etats de son beau-père qui lui ordonna de les traverser dans un quart-d'heure, pour n'y rentrer jamais : il déshérita sa fille. L'amour exista encore un peu par ses contrariétés ; mais le ménage alloit mal. La princesse vendit tout ce qu'elle avoit, usa pendant l'été une pelisse dont elle n'avoit pu se défaire, et l'hiver ensuite un

petit habit de mousseline qu'elle acheta de hasard pour un ou deux florins.

A cela près ils eurent de quoi vivre, parce que, pour être bien nourris, ils firent quelques dettes. Ils avoient du crédit chez un traiteur ; c'étoit l'essentiel pour entretenir la santé et même la gaieté.

Le cadet Trois-Etoiles, croyant que l'amour étoit un trait de flamme qui ne pouvoit pas s'éteindre, et l'ouvrage de la destinée, ne résista pas à une espèce de passion pour une figure charmante. A peine demanda-t-il à qui appartenoient les beaux yeux qui l'avoient incendié. Quand il sut que c'étoit à une petite marchande de cerises : Tant mieux, dit-il, plus la distance est grande et plus je prouverai mon amour. Il lui fit de mauvais vers sur les fleurs et les fruits. La mère les trouva fades ; il en fit de meilleurs sur les fruits ; le père les trouva trop lestes et de mauvais ton. La petite personne, qui ne s'y entendoit pas aussi bien que ses parens qui, par une certaine vendeuse de biscuit de ses voisines, avoient lu nombre de pièces de poésie érotique qui l'enveloppoient, fut enchantée de se voir comparer au lys, à la rose, la pensée et la pêche, le remercia beaucoup des premiers vers et lui demanda ce que c'étoient que les épines des seconds. Heureuse innocence, dit-il, je vous épouse tout de

suite. Un jeune prêtre, séduit par la figure ou les cerises de la petite marchande qui lui en donna plusieurs paniers, les maria. Le père et la mère les chassèrent de leur boutique.

Le cadet Trois-Étoiles, enchanté, pendant vingt-quatre heures, d'un sacrifice de noblesse à la philosophie, dit encore quelques jours des choses très-naïves sur les préjugés de naissance et de rang, l'amour, qui les égalise, etc. Mais le beau-père et la belle-mère qui, par d'autres principes, trouvoient que s'élever c'étoit s'abaisser, les tourmentèrent, en empêchant le crédit qu'ils auroient trouvé chez les cousins et les cousines pour leur nourriture.

Dès que le comte des Trois-Étoiles apprit que sa belle-fille la Princesse s'enrhumoit et sa belle-fille Margot maigrissoit, il vint à leur secours. Cela le contraria un peu; car ces mille ducats par an, qu'il assigna à chacun de ces deux mariages, étoient destinés à creuser un canal jusqu'à un grand fleuve de son voisinage, qui l'auroit embelli et enrichi à-la-fois: car, après avoir traversé ses prairies couvertes de troupeaux, il auroit exporté ses bois et ses denrées jusqu'à la mer.

Quand il apprit le mariage de ses deux fils, il haussa les épaules, et puis se mit à rire. Quand il apprit qu'ils commençoient à manquer de

tout, il jura deux ou trois fois, et puis se mit à rire. Tant mieux, dit-il, voilà quatre personnes qui feront mon bonheur, car je vais faire le leur. On les plaignit d'être les fils d'un égoïste ; car il avoit eu beau remettre ce nom en son honneur, et dans mon sens, il laissoit encore chez bien du monde un son odieux. On fut bien étonné, quand messieurs des Trois-Étoiles reparurent dans le monde, comme si de rien n'étoit, leur père leur ayant pardonné les deux alliances, dont l'une étoit aussi inégale en haut que l'autre l'étoit en bas.

Il est fou, disoit-on, et se conduit contradictoirement : il ne se contente pas d'avoir des vices, disoit-on encore, il soutient ceux des autres ; il auroit dû faire enfermer ses enfans. Un de ses fermiers, pour s'exempter de payer, lui fit un procès, supposa un titre, l'accusa près du juge. M. le comte des Trois-Étoiles le fit venir, et lui remontra son ingratitude et turpitude, lui dit de retirer sa plainte et lui fit grâce. Quel spectacle pour moi, disoit-il, de rencontrer une famille ruinée et désolée ! J'aurois été ennemi de moi-même, si j'avois été son ennemi.

Du reste, il ne rabattoit rien de son autorité ni de ses droits ; il les soutenoit à merveille. C'étoit le contraire d'un voisin qui les avoit tous remis à ses paysans en entrant dans la terre

qu'il venoit d'acheter : c'étoit un grand philosophe et un vrai *philantrope*. Quelle différence, disoit-on, d'un homme comme celui-là d'avec un égoïste ! Il est vrai que cet homme aimoit tant l'homme et la justice, que son village dépérissoit, mais qu'il s'enrichissoit. Il étoit à l'affût du plus petit mal, et, ne pardonnant rien, faisoit exécuter les sentences contre ses manans, ses égaux, ses intimes. Libres en tout, point obligés au travail, ils alloient au cabaret, faisoient des dettes, et vendoient à très-bon marché, pour les payer, leurs maisons à leur seigneur.

C'est parce que j'aime l'homme, disoit-il, que je le punis d'avoir le plus petit tort. La liberté et l'égalité qui régnoient dans sa terre, engageoient un chacun à se mêler du métier qu'il ne savoit pas ; et comme le philosophe avoit plus de fonds que les autres, il accapara leur petit commerce, et bientôt après leur petit bien.

Le jardin de l'égoïste s'embellissoit tous les jours ; celui du philosophe ne consistoit qu'en un petit rond de buis, autour d'un buste de Rousseau. Il faut être bien barbare, disoit-il, pour faire travailler ses frères dans la plus grande chaleur. Les frères du premier suoient, à la vérité, mais ils mangeoient, buvoient bien et alloient à son hôpital quand ils étoient malades. Les frères du second lisoient, écrivoient, te-

noient quelque école, faisoient pour leur compte des essais d'agriculture tirés des journaux, et mouroient de faim.

Un commissaire du gouvernement, qui, sur le bruit des accaparemens d'un petit seigneur, et d'une espèce de monstre qu'on appeloit égoïste et de quelques villages ruinés, arriva chez l'ami de l'homme : je suis bien aise, dit-il en entrant, de voir l'effet de l'égoïsme, et de le faire punir par l'administration ; venez, monsieur, lui en rendre compte. — Monsieur, répondit-il, vous vous trompez. Demandez à tout le monde ; je suis un ami de l'humanité.

Le commissaire s'en informa ; on lui dit : c'est ainsi qu'on le nomme. Où est le village de l'égoïste ? — C'est là. — Je crois que je verrai des malheureux. Il part au grand galop, et il trouve dans une demi-heure les plus jolies petites habitations en cabanes, chaumières propres à l'excès, et une charmante maison à rez-de-chaussée, au milieu d'une grande et vaste pelouse autour de laquelle elles étoient rangées en rond. Il y avoit quatre fontaines, au milieu de quatre gros groupes épais de tilleuls. Mon dieu, dit le commissaire, comme on a l'air content ici ! combien y a-t-il encore jusqu'au village de l'égoïste ? On ne connoissoit pas ce mot latin ; on n'y savoit ni lire ni écrire. — Monsieur, lui répondit-

on, nous ne connoissons pas ce monsieur-là, il faut que ce soit un étranger. — Comment s'appelle votre maître? — Oh! notre maître, nous n'en avons pas; nous n'avons qu'un père. Ici près, le seigneur a des frères qui meurent de faim; et notre seigneur, à nous, a des enfans: on l'appelle le comte des Trois-Étoiles.

Le commissaire, qui se rappela alors ce nom, n'en revenoit pas; il n'osa seulement pas se montrer devant lui, et repartit au plus grand galop, pour rendre compte de ce qu'il avoit vu. Les garçons philosophes abandonnoient successivement la liberté et venoient demander des corvées, de la servitude et des devoirs au comte.

L'ami de l'humanité se dégoûta de ne pouvoir plus l'exercer, et de s'appauvrir, ayant voulu s'enrichir aux dépens des autres. Il loua un petit appartement en ville où il redevint riche, à force d'écrire sur le bonheur de la campagne et la richesse des paysans d'un philantrope, grâces aux principes de philosophie et de fraternité.

Mais le bonheur est-il durable? Les deux fils avançoient dans le service et venoient souvent chez leur père, avec les enfans de la princesse et de la fruitière. Le comte avoit fini son canal, et étoit le plus heureux des hommes, car tout le pays l'auroit été à cinquante lieues à la ronde. Il se mêloit de tout, comme j'ai dit. Il vouloit

être son capitaine de vaisseau; et le premier jour qu'il mena toute sa famille et toute sa société à la mer, une tempête effroyable vint déranger la fête qu'il leur donnoit sur son bord : il jeta l'ancre, le vent redoubla de furie; l'ancre fut arrachée. Il fit dans un instant le calcul que nul que lui ne pourroit trouver un pilotis qu'il avoit enfoncé lui-même assez près de-là avec un anneau énorme, pour y passer un cable aussi gros que lui. Je sais nager, dit-il en lui-même; mais que ferai-je seul au monde, si tout ce que j'aime périt. Risquons. — Il se jette à la mer: son travail contre les vagues épuise tellement ses forces qu'il ne lui en reste que pour attacher son vaisseau à ce poteau, dont lui seul voyoit la tête; et conservant la sienne jusqu'au dernier moment, il envoie sa bénédiction à sa femme, ses enfans et petits-enfans; et craignant d'ailleurs que parmi eux il n'arrive avec le temps quelque malheur dont il auroit été témoin, meurt presque avec plaisir au sein du bonheur, égoïste ainsi qu'il a vécu.

MÉMOIRE

POUR

MON CŒUR,

Accusé par des Hypocrites *de mes amis que je ne nomme pas, et par quelques exagérées de leurs amies.*

Cras amet qui nunquàm amavit.

Il est plus brillant à la guerre et en procès d'afficher l'offensive, et si j'avois voulu attaquer ceux qui me noircissent aujourd'hui, je ne serois pas dans le cas de me défendre. O vous, sexe charmant, qui laissez profaner le beau nom d'amour à ceux qui vous présentent un encens aussi indigne de vous que de moi, entendez un accusé avant de le condamner. Ecoutez la voix de l'innocence persécutée, et que mes juges soient eux-mêmes le prix de ma victoire.

Qui connoît mieux que vous, ô tribunal charmant, le pouvoir que vous exercez? Mais faut-il perdre un temps si précieux, à discuter sur des choses généralement reçues. J'ai évité, j'ai peut-

être plaisanté, je l'avoue, ces entretiens mystiques des jansénistes d'amour. Adorer ce dieu en silence, ne prendre jamais son nom en vain, c'est toute ma religion.

C'est loin de ce que vous aimez, misérables calomniateurs, que, le verre à la main, vous osez insulter à ma tendresse. Elle est différente de la vôtre, j'en conviens. Cette gaieté bruyante avec laquelle vous m'accablez sous les traits de vos perfides accusations, n'annonce point cette joie douce que sentent les bienheureux. Nous jouissons, et nous plaignons nos frères qui ne jouissent pas. Vous rendez le dieu de Cythère aussi terrible que celui d'Israël. Vous rendez son culte effrayant. Venez avec moi interroger ses oracles. Tombez, profanes que vous êtes, aux pieds de ses autels. Humiliez-vous. Baissez votre tête altière, écoutez; il parle par ma voix.

« Trop prompts à prononcer, de foibles
» courtisans osent quelquefois soupçonner mes
» ministres les plus chers. J'ai des apôtres dans
» le monde, qui m'y prêchent sous des formes
» différentes. La plus gaie, la plus franche
» n'en cache pas moins souvent le fond le
» plus sensible. C'est celle qui plaît à l'amour. »

Il dit. Que dis-je moi-même? On dira: le désordre où me jette l'étonnement d'une cause

aussi étrange, m'égare. Sachez tout apprécier, juges aimables; que rien n'échappe à vos regards curieux. Je plaide mal, mais j'aime bien. Que tout ce qui est marqué chez moi au coin de la sincérité, de la tendresse, de la fidélité, soit autant de rayons de lumière qui, ramassés tous ensemble, viennent vous éclairer sur le compte d'un juste!

Appréciez, commentez et respectez chaque mot du dieu. On me prêche, dit-il, sous plusieurs formes. Sans doute. Quelquefois on le peint l'exemple des tyrans. Est-ce à une charmante petite divinité comme cela, servie par les trois grâces toutes nues, qu'on fait sa cour par de la sévérité, de l'exigence et des définitions? Aimez, et ne dissertez point.

Que nos faux dévots bannissent d'abord le mot de sacrifice. — Aime-t-on, quand on en fait? Des plaisirs, des fêtes, des bals que vous sacrifiez, dites-vous! J'ai vu des lettres de mes accusateurs. Et qu'y a-t-il de charmant loin de ce qu'on aime? Qu'y a-t-il de plus charmant que de s'enlever aux plaisirs du grand monde qu'on goûteroit même ensemble, pour aller confondre son ame, sa pensée et ses sens, dans le sein (j'allois dire de sa maîtresse), dans le sein de la retraite.

Ce n'est point aux accusés, même le plus

injustement, à se permettre la plus petite légèreté sur un sujet aussi sérieux.

Si l'on croit avoir besoin de varier sa manière, de réchauffer, d'amuser ; si vous avez des affaires, des raisons de santé, des voyages, des devoirs, des prétextes, quittez-vous, amans indignes, quittez les livrées de la puissance que je sers. Ne vous laissez point prendre (ô tribunal séduisant et toujours trop séduit) à ces inventions d'un cœur qui cesse d'en être un. Nous nous en reverrons, disent-ils, avec plus de plaisir ; cela sera bien plus piquant. Ou bien, nous nous verrons tantôt : nous ne nous parlerons pas ; nous cacherons notre amour. Hélas! il se cache si bien, que, pour peu que les circonstances entretiennent cette dissimulation, il ne se retrouve jamais plus. L'amour est un enfant. Les enfans ne sont pas prudens. Sa mère ne l'étoit pas davantage. Elle fut surprise vingt fois, sans compter l'accident que tout le monde sait, avec le dieu de la guerre.

Des points; des chapitres; des articles. Non. Point de rhétorique, d'ordre, de division. Le sentiment n'a point de règle; il dédaigne l'éloquence. Loin d'ici toutes ces ressources de mauvaises causes. Il ne me faut ni figure, ni comparaison, ni faux enthousiasme. Le mien est vrai ; c'est ma maîtresse qui me dicte. Je l'ai

vue encore ce matin. La chaleur du jour la fait jouir d'un doux repos. Peut-être même qu'elle rêve de moi ; elle rêvera à moi au moins à son réveil. Des citations dans mon mémoire!..... Point de citations non plus. Ce n'est ni la Genèse, ni l'Apocalypse, ni *Cicéron*, ni *Cujas*; ni les Pères de l'église, ni les Pères conscrits qui me soutiendront. Ce n'est ni l'Ecriture, ni la tradition : c'est la révélation. C'est elle qui a écrit dans nos ames la loi de mon petit dieu tout puissant. Rentrez en vous-mêmes et consultez-la. Ce ne sont point vos vieux et vos nouveaux romans qui vous éclaireront sur vos devoirs. Les lettres et les exemples de Mme. de *Senanges*, les exagérations des galantins, les vers chauds battus à froid par tous ces petits *Ovides* de nos jours, et les veillées des plus jolies femmes de Paris, ne feront pas mon code. Il est tout fait, il est gravé dans mon cœur.

Ce n'est point en s'exaltant jusqu'à trois heures du matin : ô temps précieux ! plus fait pour prouver que pour disserter ; ce n'est point en condamnant tout ce que rejette un joug imposant, qu'on se perfectionne. Ce n'est que l'amour-propre qui y gagne, rival indigne de mon maître. On sort de là enchanté de soi ; on se croit meilleur : on prend l'ombre pour la réalité.

J'aurois mauvaise idée de mon amant, dit une femme, s'il me disoit le secret de l'Etat; et moi, dit une autre, s'il vouloit être heureux; et moi, dit une troisième, s'il ne vouloit pas l'être. Je crois que celle-ci est dans le vrai.—Je serois désolée, s'il étoit jaloux; je le serois, s'il ne l'étoit pas. Qu'aime-t-on mieux, son amant mort, ou son amant infidèle?....Et des questions, des doutes, des maximes, des paradoxes, des égaremens sans fin.

A quel âge s'adresse-t-on pour aimer ou pour juger? Chaque âge a son jargon; le mien est celui du milieu de l'âge, de celui où l'on plaît autant et où l'on aime le mieux.

Des airs, des triomphes de société, des rencontres, des fêtes, des surprises, des parties de plaisir, des séjours à la campagne, forment les premières liaisons. On croit se convenir on se prend: on n'a point d'expérience; on croit être adoré: on n'a encore trompé personne; on se trompe soi-même; on se quitte comme on s'est pris: on a été heureux de s'avoir; on n'est pas malheureux de ne s'avoir plus. Voilà le commencement de notre vie; et ce qui nous arrive dix fois dans ce genre-là, peut arriver une ou deux fois aux plus honnêtes femmes du monde.

Les hommes font les lois; les femmes font les mœurs: c'est à elles qu'est réservé, peut-être

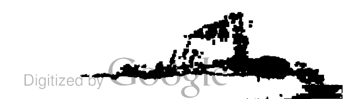
plus qu'à nous, le droit de se tromper. Attaquées sans cesse, exposées à mille piéges différens, leur sensibilité peut-être se trouve émue mal-à-propos. Je suis sévère pour moi, mais indulgent pour les autres, caractère de la véritable vertu. Je n'accepte point ces permissions qu'on m'a offertes quelquefois de satisfaire des goûts passagers. Je rougirois de me trouver dans des bras peu faits pour me presser contre un cœur dont je ne veux pas; mais avant de trouver celui que l'on possède enfin, j'oserai peut-être dire que toutes ces légèretés que des gens prudes appelleroient des abominations, sont nécessaires pour passer à l'état fortuné dont je sens si bien tout le prix. La célébrité des aventures, aidée par un peu d'indiscrétion, conduit au moment où l'on sait que le temps de les risquer est passé. Quel bonheur d'abjurer toutes ces erreurs aux pieds d'une femme charmante, à qui ces erreurs et ces horreurs mêmes ont donné l'envie d'en connoître l'auteur !

Ce qui est gaieté à vingt ans, est une méchanceté à trente. La peur de ne plus en trouver des sujets, oblige à se fixer. C'est alors qu'on commence à voir, à sentir pour qui on est né, qu'on reçoit un nouveau jour, qu'on prend un nouvel être, que tout semble recevoir une nouvelle forme. On commence à tout voir sous un autre

point de vue ; on se promène. Le beau spectacle, dit-on, que celui de la nature ! que le ciel me paroît beau ! On approuve tout ; on est content de tout : on est si indulgent, quand on est heureux ! On se croit seul au milieu de l'assemblée la plus nombreuse ; on a tous les goûts de celle que l'on aime ; les plaisirs de l'un deviennent les plaisirs de l'autre, et tout est plaisir, tout rappelle l'amour à des amans.

Si enfin une séparation inévitable, la guerre, par exemple ; — je conçois que celle-là vous fait trembler, heureux amans ! Rassurez-vous ; il est un moyen de vous conserver l'un à l'autre. Rappelez-vous ce terrible moment où vos lèvres errrantes, ne pouvant pas se joindre, pouvoient encore moins prononcer le serment de vous adorer toujours. Trouvez de la consolation dans ceux qui vont peut-être être écrits de votre sang.

C'est une manière de contrat ; c'est une assurance sacrée. On n'a point été parjure ; on sera encore moins faussaire. C'est ici un nouvel écueil dont vous vous garantirez, jeunes cœurs vivement enflammés, si vous l'êtes, comme je n'en doute pas, et comme le mien l'est ; vous voudrez passer tout ce temps malheureux à écrire : c'est le plus doux de vos absences. Vous quittez tout pour votre cabinet, et vous lan-



guissez après la réponse; vous murmurez de la lenteur; vous accusez tout le monde d'infidélité: elle seule est exempte du soupçon.

Point de relâchement dans la correspondance. Si l'on mande qu'on n'a pas reçu de lettre, que celles qu'on écrit sont courtes, qu'on est malade un jour, qu'on a de l'humeur un autre, ne vous rejoignez jamais, tristes victimes de l'absence. A votre retour, des procédés, des obligations, de la prudence, cent prétextes pareils se glisseront dans vos amours; c'est qu'ils sont finis, pauvres malheureux, ou qu'ils n'ont pas existé. Vous n'étiez pas faits pour vous aimer : cherchez ailleurs; peut-être que ce qu'on ne peut exprimer se fera sentir; et qu'alors cette moitié nécessaire à notre existence, que la nature n'a pas été assez cruelle pour ne nous l'avoir pas préparée quelque part, se trouvera jointe à cette moitié qu'elle a été assez bizarre pour n'en pas rapprocher plutôt.

Qui veut savoir les symptômes de l'amour? Lorsqu'on regarde sans voir, qu'on écoute sans entendre, lorsqu'on chérit les alentours, qu'on aime les amis et les parens s'ils ne sont pas des fâcheux, et qu'on les ménage s'ils ont du pouvoir. Quand on adresse en l'air, on ne sait comment, on ne sait à qui, ce qu'on n'ose point ris-

quer à ce qu'on respecte avant que d'aimer, ah! l'on est bien amoureux.

Que de choses on diroit alors, si l'on osoit; la nuit sur-tout, on est si tendre!...Tout ce qu'on se promet d'essayer le lendemain.... Le jour arrivé, on la voit, on ose encore moins. C'est-à-peu-près à vingt ans qu'on éprouve ces charmans mouvemens indéfinissables. On est sincère, et on le seroit sans les airs qui arrivent; mais les airs gâtent tout. La timidité les exclut, mais la timidité exclut aussi les succès. On a trop de confiance depuis vingt ans jusqu'à trente, et trop de méfiance pendant les dix autres années qui suivent. Depuis seize ans qu'on entre dans le monde jusqu'à vingt, qu'on donne ce temps aux aventures, j'y consens. Si la véritable se présente, si l'amour, même masqué au bal de l'opéra, peut se reconnoître, qu'on s'empare de lui; s'il est méconnu, il ne pardonnera jamais. On pouvoit le tenir; il échappe pour toujours. Les femmes tiennent si long-temps leurs conseils sentimentaires et métaphysiques sur notre compte, qu'elles ont souvent perdu le moment de déterminer le cœur qui avoit besoin d'être rassuré, et peut-être prévenu. La soi-disant vertu peut-elle dédommager d'une union éternelle qui double l'existence?

C'est par s'abandonner, se livrer sans réserve, qu'il faut commencer. Nous regardons d'un œil de pitié les ennemis d'eux-mêmes. Ces ames dessséchées, ces tristes personnels qui, de peur d'être trompés, s'avisent de tromper, jouissent-ils ?

Misérables calculateurs! le sentiment sait-il compter? J'ai vu, j'ai entendu de ces profanes: Oh! on m'aime comme cela; hé bien, j'aimerai autant. Qu'est-ce que c'est que des bureaux de recette et de dépense?

Les remords, ou la crainte d'être découvert, ou la fureur de passer pour séduire, sans être séduit soi-même, ôtent tout le prix à la séduction. Le meilleur calcul, encore une fois, est de n'en pas faire. *Cythère* n'a point de comptoir, et s'il y a de la fraude quelquefois dans l'île, ce sont des étrangers qui en sortent bien vite.

Et puis le dieu est-il lui-même de sang-froid? et souffre-t-il qu'on le soit en le servant? Il bannit de son temple ceux qui en regardent les marches pour monter sur l'autel. C'est en les franchissant qu'on lui plaît; c'est en perdant l'usage de ses sens qu'il y fait bien retrouver l'intérêt de ce qu'on perd : il aime l'ivresse.

Qu'à peine on se souvienne de ce qui s'est passé dans les sacrifices qu'on lui a faits, Que ce

ne soit pas pour en garder le silence. Il fait peu de cas du mystère ; c'est la ressource de ces dévots honteux et indignes, ou de ces génies rétrécis qui s'imaginent que c'est un moyen de lui plaire. Le culte est trop beau pour en rougir. Ceux que le dieu daigne enrôler dans sa milice, peuvent hardiment en porter les enseignes; et, d'ailleurs, comment les cacher?

C'est l'enthousiasme où je suis qui lui convient : il m'en tiendra compte tantôt. Ne raisonnez plus, me criera-t-il, je suis content de ce que vous avez dit; votre tête se monte ; je le vois ; vous n'êtes plus capable d'écrire. Vous ne m'entendez plus moi-même ; mais vous me sentez dans votre cœur, il suffit ; partez : qu'un éclair ne soit pas plus prompt ; on vous attend.

J'ai vu des abandonnés de mon dieu, ou plutôt (car il n'abandonne jamais) des déserteurs de ses drapeaux. Ils étoient rongés de remords. Je leur demandai la source de leurs peines. C'étoit l'esprit qui avoit perdu les uns. Ils en faisoient lorsqu'il étoit permis de n'en pas avoir, dans ces momens d'une charmante paresse où l'on dit souvent bien plus en ne disant rien qu'en parlant beaucoup. Une sensibilité outrée avoit perdu les uns; l'amour-propre, l'incertitude, le soupçon, la contrainte, la retenue, la jalousie, l'exigence des viva-

cités, des fureurs avoient perdu les autres. La marche de l'ame est douce, ils s'étoient trompés.

Parmi ces tristes gens, j'en ai vu qui se désoloient d'avoir été trop empressés; d'autres, de l'avoir été trop peu; d'autres, d'avoir craint le ridicule d'une grande passion. Malheur à ceux qui ne savent pas que c'est le cachet de l'honneur et de toutes les vertus!

Sans ruses (car il ne faut rien jouer) il y a de charmantes injustices, des querelles qui font si peu de mal, et qui procurent tant de bien! Tout cela est précieux. Mais il ne faut jamais que cela aille à la bouderie. On n'est pas joli quand on boude; et il faut être joli. C'est la première règle de l'amour.

Que tous les égaremens, même en ce genre, sont beaux à encourager! Sexe charmant, renouvelez les beaux temps où la valeur servoit l'amour, où la beauté couronnoit l'un et l'autre. C'est alors que vous verrez qui de nous tous doit l'emporter.

C'est avec toutes les grâces de l'esprit que mes ennemis m'attaquent; ils sont entourés de femmes charmantes, qui applaudissent à leurs plaisanteries et encouragent leurs injustices.

Mais la veillée, Messieurs! la veillée des anciens chevaliers, vous en sentez-vous capables? Vos santés languissantes vous le permettroient-

elles? et le poids des armes même ne seroit-il pas trop fort pour vous? Commencez ainsi vos travaux : veillez des nuits entières pour mériter de ne plus veiller; mais qu'est-ce que ces demi-veillées et demi-nuits que vous passez à présent à des conversations où l'on n'entend rien? Agissez et ne parlez point, je vous l'ai déjà dit.

Et puis quels sont vos principes? Plaire, et toujours plaire; vous pensez tous à plaire et jamais à aimer.

Ce n'est pas que je croie aux passions malheureuses. Comment aime-t-on quand on n'est pas aimé? Espère-t-on vaincre par l'importunité? et fait-on du premier dieu du ciel un de ces petits dieux de la terre qui n'accordent rien sans des soins, des placets et de la ténacité?

Les cœurs ne se donnent point comme les grâces de la cour. Dix campagnes, ou dix années de séminaire procurent des droits à un régiment et un évêché. Mais un seul jour de service dans notre empire décide de la fortune : si dans ces vingt-quatre heures, le *je ne sais quoi*, tant analysé, n'a pas parlé; si le rapport, le goût, la figure n'ont rien décidé, cherchez, pauvres infortunés, et ne vous opiniâtrez point. Sans cela, tous les ridicules possibles vont vous écraser. Chansonnés et montrés au doigt, vous gâtez vos affaires; vous vous ôtez toute espé-

rance pour d'autres entreprises. Vous serez cités comme des malheureux, et vous resterez toujours des malheureux.

Mais c'est encore un air souvent que ces passions malheureuses. On veut intéresser d'autres femmes, et se faire passer pour capable des plus grandes choses. On veut être nommé le malheureux de Madame une telle. On a, on a eu, on veut avoir; on donne, on troque les amans. Ce n'est pas le langage du pays dont je parle, de *Cythère*, mais un affreux jargon qui s'entend tout au plus sur ses frontières.

Ce sont les mal-entendus qui font le plus de mal à l'amour. C'est pour cela qu'il craint les absences. Il est terrible d'être soupçonné à tort! Quel désespoir de perdre ce qu'on adore, par les apparences les plus trompeuses! Tout sert à faire croire à l'infidélité. Elle n'existoit pas; il n'y en auroit jamais eu : elle arrive, parce qu'on a cru qu'elle étoit arrivée.

Illusion! mensonges! aveuglement! roi du monde! jusqu'à quand verrons-nous encore des sentimens partagés sur la partie la plus essentielle? L'amour croît s'il s'inquiète, et de mauvaises maximes d'opéra semblables séduisent les trois quarts du genre humain! Mais ne sait-on pas que les fausses infidélités en font naître de vraies? que tout est sacré dans notre

religion? qu'on peut jouer avec l'Amour? C'est un enfant, il aime à jouer; mais il ne faut pas plaisanter avec lui. C'est un enfant, il en a les colères, les dégoûts et les humeurs.

Frémissez. Un mot, une mine, ont perdu des millions d'amans. C'est la confiance qui augmente le sentiment. Et si l'on est parvenu au point de se voir sûr l'un de l'autre, on le devient; et je ne vois plus de raisons pour que jamais cela finisse. Le moindre doute affoiblit. L'inquiétude donne de l'humeur. L'humeur ôte les charmes de la figure et de l'esprit. On se trouve moins beau, moins aimable le lendemain: on ne se met plus en frais pour le redevenir. On est sérieux. De-là on passe à la tristesse, de la tristesse à l'ennui; on est insupportable, on se rend odieux. On maudit le moment où l'on s'est connu.

Il y a des reprises de sentiment, des pardons, des aveux; mais qu'on se défie de toutes ces paix simulées. Elles finissent par la guerre, s'il y a un seul instant de réserve. Tremblez! mon Dieu est en courroux; il va vous fermer son temple à jamais. Un maintien assuré, l'air ouvert, voilà ce qu'il lui faut. Ne l'affadissez point par la langueur: il vous prendroit en guignon. Amusez-vous des confidences réciproqnes, des hommages qu'on reçoit de part et d'autre; les

lettres et les déclarations se présenteront d'elles-mêmes, pour varier la scène de tendresse. Passez de-là à toutes les gaietés qui vous viendront dans la tête. On pourra faire même des projets de méchanceté sur les méchans qui veulent troubler le bonheur. Peut-être que c'étoit en voulant faire semblant d'aimer eux-mêmes. Les misérables! ont-ils cru se servir de notre idiôme sacré pour vous abuser.... O mon Dieu! priez le maître des Dieux de vous prêter un instant sa foudre pour les écraser, et puis faites un miracle. Oui, il le fera. Il accordera tôt ou tard une marque à ses véritables! Nous nous trouverons écrits sur le cœur, avec des caractères de feu, les saints mots de ses mystères. Nos femmes nous distingueront de loin, et ouvriront les bras aux favoris de la Divinité.

J'ai parlé de ces précipices dont on est entouré. C'est la sœur de la puissance que je sers, que je crains le plus. Divine amitié, dit-on! En vain les hymnes en votre faveur sont chantés par les plus belles voix du monde, et tout ce que la nature a créé de plus beau. Que les apparences sont trompeuses! que les couleurs dont on la peint sont charmantes! On bénit la pureté de ses intentions; son calme est vanté sans cesse. C'est un port où l'on est en sûreté. C'est l'abri après les gros temps où l'amour, à

ce qu'on prétend, nous expose. Mais ceux-là ne méritent pas de voguer sur ses mers de délices, s'ils ont à craindre les vents et les tempêtes. Qu'ils s'embarquent avec moi, et après une navigation paisible ils aborderont sans peine et sans danger.

J'ai vu des amans se choisir des amis. Que nous serons heureux ! disent-ils, vous êtes aimé comme moi, associez-vous à notre bonheur. Que celle qui règne sur vous joigne le sien à celui dont jouit ma charmante maîtresse. Soyez témoins tous les deux de notre félicité. Nous le serons de la vôtre, rien n'y manquera plus. Confidence parfaite, réciprocité, juge des débats s'il y en a, médiations, tout s'y trouve. Ah ! Dieu ! c'est ainsi que le serpent, caché sous les roses de l'amour, arrive sous le voile de l'amitié ! Ce sentiment qui pouvoit s'augmenter, se partage. Il change peut-être d'objet. Un des couples amoureux trouve l'autre plus parfait. Il y a des reproches, des comparaisons, des menaces ; et on arrive aux perfidies par la voie de l'innocence.

Oh ! c'est de l'amitié, ce n'est que cela ; mais comme elle est parfaite cette femme qui enchante mon ami, je la propose pour exemple à celle qui me tient sous son empire. Quelle différence ! le sien est doux, elle ne gronde jamais ;

elle est contente de tout. J'ai mille choses à lui dire sur mes affaires : je vais la trouver, son amant n'y sera pas ; je lui parlerai tout à mon aise. Que sa conversation est touchante ! Je ne sais où je la verrai demain encore seule. Ah ! c'est alors que le cœur s'épanche, qu'on sent une vivacité.....une douceur.....une sensibilité qu'on ne peut exprimer. C'est de l'amitié .... Mais que l'amitié est charmante, quand on a tant d'amitié !

Un des beaux temps de l'amour, est celui où l'on en a sans le savoir ; c'est celui où l'on dit : *Lui* et *elle*, en parlant de ce qu'on aime, comme si tout le monde étoit obligé d'y penser aussi. Le hasard qui contrarie souvent les anciennes amours, se plaît à en favoriser de nouvelles. Dans les commencemens on se rencontre toujours. Je ne sais comment cela se fait, des parens, des voyages, des aventures, des voitures cassées.... Je l'ai vu cent fois. On se croit bien loin, et l'on est ensemble ; on s'est séparé bien triste, on n'a pas su pourquoi. On se croyoit malade seulement, ou un peu d'humeur. Et puis tout d'un coup l'on se retrouve à des promenades, à des eaux, à des campagnes, à un spectacle de société. C'est alors qu'on fait des progrès en bien peu de temps. On dit : Tout concourt à cette union de nos deux cœurs. Ai-

mons-nous ; et l'on s'aime. Mais cette fois-ci plus de confiance, plus de confidence. Vivez pour vous, et que la nature soit morte pour vous : un désert et *Guiscard*, dit *Blanche*. Fuyez-y, amans heureux, si vous en avez le courage. Si vous ne l'avez pas, fuyez-vous, et cherchez ailleurs. Oui, un désert ! C'est là que vous jouirez d'une paix intérieure et éternelle ; le calme de la situation peint celui de l'ame. L'on diroit qu'une puissance céleste y fait la garde auprès de ses deux amans qu'elle empêche d'être troublés par aucun bruit étranger.

Si de-là on passe dans le tumulte de la ville où, sans se quitter, on jouit de tout, où l'on entend tout le monde vanter la beauté de ce qu'on adore, et approuver son choix : c'est un triomphe permis, et c'est une gloire qui ne peut qu'ajouter à l'amour. Mais encore une fois, qu'on se défie de tous les ennemis de ce joli petit dieu : ils se cachent sous mille formes. Ils n'en est point qui ne soit dangereuse. Je dois parler de l'orgueil ; c'est ce qui fit sortir les premiers amans du paradis de délices, dont on cherche depuis si long-temps la situation géographique. Peut-on le méconnoître ? Où peut-il être ailleurs qu'à *Cythère*, *Paphos*, *Amathonte*, *Gnide*, ou dans mon cœur ?

O vous ! qui que vous soyez, séduites peut-

être par des liaisons d'éducation, et qui, sous prétexte de vous dévouer aux mystères de *Cérès Eleusine*, passez votre vie ensemble, quittez tout-à-fait l'amour si vous croyez le conserver avec un partage pour vos aimables compagnes. Quoique je ne vous soupçonne pas de ressembler aux filles de *Lesbos*, cette tendresse réciproque où l'on admet les aveux, les regrets, les plaintes, est un vol à la tendresse que vous devez à l'amant heureux, qui cesse de l'être dès qu'il ne l'a pas toute entière.

N'y a-t-il pas assez de coupables dans le monde sans qu'on en fasse tous les jours. Il y a un pauvre malheureux petit dieu, sur qui on fait mille mauvais contes. Tout seul, il n'est pas gai, cela est vrai; mais s'il se trouve en société avec le mien, il est charmant. C'est son frère même. Il est si défiguré, on l'a si enlaidi, qu'on ne s'en douteroit pas. Et cela vient de la mauvaise compagnie qu'il voit: Des gens de loi, m'a-t-on dit, et des ministres d'un autre dieu qui n'a pas deux mille ans, tandis que celui dont j'ai arboré les armes, est éternel comme le monde.

L'*Hymen*... Son nom est prononcé. Il falloit en passer par là. On s'effraie de le voir. Il n'a pas un maintien bien parfait; mais aussi il n'est pas encouragé. Il est si timide qu'il n'ose pas se montrer où est son charmant frère. Celui-ci a

été bien mal à propos aussi prévenu contre lui. Mais si de vrais croyans, comme moi, pouvoient les saisir ensemble, nous dessillerions les yeux à l'univers entier.

Que fait cet engagement des étrangers? Il n'est d'aucune valeur, si ce n'est pas celui de deux cœurs qui jurent de s'unir pour la vie. Mais la liberté dont on jouit alors, sans crainte d'alarmer des maris ou des mères, doit contribuer au bonheur. Les circonstances ne peuvent pas priver du bonheur le plus rare dans la vie; ainsi point tant de colère contre le petit frère de mon dieu. Il y a même un moyen pour lui de se faire bien recevoir dans le monde, c'est de ne le point gêner, et d'acheter par sa douceur l'amitié de celle à qui mon petit dieu a parlé. C'est peut-être de quoi le faire chasser de chez lui. Il reprendra ses droits en les partageant, ou en les cédant même tout-à-fait. Quel triomphe, ô dieu d'*hymen!* Devenez tolérant, estimable, léger, insouciant, et vous mettrez mon petit dieu à la porte.

Fuyez, honteux préjugés, l'ouvrage des cœurs corrompus. Des liens, dites-vous, et pour toute la vie? Ils n'ont rien de si épouvantable : ils sont serrés ou déliés par l'amour. Dans le premier cas, ils seront éternels; dans le second, ils cèdent à d'autres plus sacrés. L'union intime

des cœurs est plus solennelle que celle des mains. Le contrat de l'ame est plus auguste qu'un contrat civil. Celui-ci n'a de pouvoir qu'envers la société ; en en remplissant les devoirs, personne ne peut désapprouver des devoirs aussi reconnus. On n'est pas le maître de son sentiment, on ne l'est pas davantage de sa personne : et c'est une hérésie d'exagération de fausse vertu, qui empêche de la livrer, après l'aveu d'une passion reconnue bien véritable. Pourquoi une ame pure seroit-elle punie de n'avoir pas été recherchée par des parens, pour la joindre à cette autre ame pure ?

On pense peut-être que c'est pour moi seul que j'écris. Tel cas que je fasse de mes juges, si ce sont les plus aimables femmes du monde qui se donnent la peine de l'être, je ne me croirois pas digne de les occuper aussi long-temps. Et un peu plus, ou un peu moins d'estime de mes amis, ne feroit point mon malheur. Sûr de valoir mieux qu'eux tous, je tiendrois ma tendresse renfermée dans mon cœur, et je rirois de la leur.

Sexe charmant, que j'ai d'abord invoqué puis-je mieux finir qu'en m'adressant à vous ? Soyez ma récompense. C'est-à-dire, approuvez-moi, louez-moi, et gardez-vous de me plaire. Je suis plus heureux mille fois que ceux qui

m'accusent de manquer à ce que je vous dois. Je connois votre autorité ; je respecte vos droits ; mais je ne veux pas recevoir d'autres lois que celles sous qui je respire.

Le joug de la beauté que j'aime est doux, il est tel que je le conseille aux autres. Elle croit en moi, je crois en elle. Nous sommes sûrs l'un de l'autre. Lorsque je ne m'échauffois pas, comme vos adorateurs, sur des mots que je sens moins que les choses ; ces mots de convention si chéris par vous, c'est que je pensois à elle. J'étois sourd à votre éloquence. Mais son nom étoit prononcé par moi sans ouvrir les lèvres. Je brûlois peut-être d'aller recueillir sur les siennes la confirmation de mes principes. Elle est ici, elle me voit écrire, elle sourit. Si je vous quitte, c'est pour elle. J'ai mille moyens encore de défense, ô mes mauvais amis, et vous, leurs charmantes amies ; mais j'y renonce, si elle m'appelle. Elle me fait signe... je vole à elle.

Eh ! que m'importe de vous convaincre et vous et ceux qui font semblant de porter vos chaînes, et qui, pour les porter plus légèrement, ont l'air de vouloir les rendre plus pesantes que les miennes. Elle est convaincue, elle ; cela suffit ; peut-être que je vous récuse même ; j'y suis presque forcé. Il n'y a point de tribunal assez pur pour juger un cœur comme le mien. Par-

don, je m'égare; je n'étois point criminel; je le deviens; pardon, encore une fois, ce délire prouve même en ma faveur.

J'ai appuyé sur les mêmes objets; j'y suis revenu; je me suis appesanti sur des détails; j'ai rapproché ceux qui n'étoient pas liés. Désordre de mon cœur, plutôt que de mon esprit; l'un étoit bien chaud, quand l'autre écrivoit froidement. Mais, pour être entendu, pour ne pas trop insulter aux ames de glace (et c'est le plus grand nombre) qui me liront, je me suis arrêté vingt fois dans les élans où j'étois prêt de me livrer.

D'ailleurs ceci, à qui j'ai donné peut-être mal à propos le nom de *Mémoire*, est plutôt une profession de foi. Vous cependant qui êtes dignes de me juger, vous qui prétendez porter les mêmes couleurs, vous, dont l'écusson a pour devise celle du héros d'Aménaïde, et vous, qui comptez être capables d'aimer comme elle, répétez avec nous cette croyance des vrais fidèles; jurez d'aimer et d'être aimés comme je le suis, et je vous permets alors de prononcer sur moi.

Oh! vraiment, dit ma maîtresse, ce n'est point un coupable qui s'exprime ainsi. Vous êtes bien fier aujourd'hui d'avoir si bien parlé. Envoyez-moi, dit-elle, les gens qui doutent de

nous, et que mille tendresses, en leur présence les fassent mourir d'envie, et nous de plaisir.

J'y consens : la décence, à qui je permets d'accompagner la volupté, se récrie tout d'un coup : Tantôt, me dit-elle, nous parlerons encore de tout cela ; en attendant, tombons au pied de l'autel de notre petit dieu, en nous tenant embrassés ; faisons-y notre prière ; joignons les mains, pour qu'il convertisse les impies. Il ne veut point la mort des pécheurs, comme celui d'Israël ; il aime mieux donner la vie que la mort. Si, en leur rendant compte de nos conversations, de nos pensées, de notre confiance, de notre sensibilité et de l'union de nos deux cœurs si bien faits l'un pour l'autre, nous ne pouvons les changer, hé bien !... chargeons-nous de créer nous-mêmes un peuple d'amans qui nous ressemblent.

Puissent les méchans nous fuir à jamais ! Puissent les incrédules croire à nos paroles, et les deux sexes enfin vivre comme nous du plaisir de s'adorer !

TABLE

DES MATIÈRES

Contenues dans ce second Volume.

MES ÉCARTS OU MA TÊTE EN LIBERTÉ.

Préface.	pag. 1
Doctrine de Zoroastre.	3
Conversation des Sots et des Gens d'esprit.	ibid.
Facilité du Caractère.	4
Sur l'Esprit et la Sottise.	5
Le Savoir écouté.	6
Les Facétieux.	ibid.
Le Fripon et le Voleur.	7
Les Principes d'Éducation.	ibid.
Gouvernement militaire.	9
Discipline.	10
Les Despotes.	11
Sur la Coquetterie et les Femmes.	12
Momens lucides des Fous.	14
Félicité d'un vrai Dévot.	ibid.
Projet d'une Ville agréable.	17
Contre les Savans.	21

Admiration et Esprit de dénigrement. 22
Prendre le ton de chacun. ibid.
Le meilleur Genre d'Égoïsme. 23
Thermomètre d'Amour. ibid.
Réflexions contre les Duels. 24
Malheur des Riches. 26
Apologie des Filles. ibid.
Jugemens. 28
Goûts du Siècle. 29
Naïveté de l'ancien Français. 40
L'Homme à bonnes fortunes. 31
Adieu Décence. 32
Bonheur de l'Ambitieux. 33
Population. 34
Noblesse de nom. 35
Philosophisme. 36
Contrastes des mœurs. 37
Grâce aux cœurs. ibid.
Les Critiques. 38
Les Allemands et les Français. 39
L'homme à bonne réputation. ibid.
L'Homme du jour. 40
Consolation. 41
Le Ministre et l'Auteur. ibid.
Peines d'une Femme. 42
L'Homme généreux. ibid.
Connoissons-nous. 44
Les Séjours. 45

Duperie. 46
Torts. 47
Education des Domestiques. 48
Les Mérites. 49
L'Humeur et Jean-Jacques. 50
Les Faiseurs de Pensées. 51
Gare-à-vous. 52
Les Réformateurs. 53
La Vie de l'Homme. 55
Vanité des Vanités. 58
Si j'étois roi de France. 59
L'Original. 60
Nuances. 61
Mérite des grands Seigneurs. 62
Bonheur et Résignation. 63
Béte comme un Danseur. 64
L'Irréligion. 66
Apathie de l'esprit. 67
J'en suis fâché. 68
La Médiocrité et le Génie. 69
Egalité et Inégalité. 70
Perfectionnement. 71
Dangers d'une Femme honnête. 72
Noblesse héréditaire. 73
Amour-propre des sots et des gens d'esprit. 74
Calcul du Poltron. 75
Les Menteurs. 76



Réputation des Femmes. 77
Ridicules. 78
Stabilité du Génie. 80
Les Théâtres. 81
Caractère républicain. 82
Que les renouvellemens d'amour sont charmans. 83
Vilaines gens que nous sommes. ibid.
Travers de la jalousie. 85
Préceptes d'Amour. 87
Sage précaution. 91
Laissez faire le petit Aveugle. 92
Remplis nos cœurs, douce Amitié. 95
Empire des Femmes. 96
Les Princes sont changés. 99
Consultations. 101
Projet de Finance. 103
Eloge de la Médisance. 104
Les Cocus. 105
Fausse modestie. 106
La Gloire est une courtisane. 107
Amelot de la Houssaye. 108
L'Admiration. ibid.
Dernier Résultat sur les Femmes. 109

MÉLANGES DE MORALE ET DE LITTÉRATURE.

L'Etat le plus heureux. 111
Vues sur l'Education. 115
Sur les Voyages. 120
Portrait d'Euphrosine. 123
Les innocens *plaisirs de la campagne.* 125
Diverses remarques sur les Femmes. 128
Portrait d'Isidore. 136
La cour de Moldavie. 137
Portrait d'un Pope russe et de son épouse. 141
Sur l'Enthousiasme. 143
Si madame de V..... feroit bien d'être dévote. 145
Sur quelques Synonymes. 147
Le Débauché et le Libertin. 151
Réflexions sur la Littérature française. 157
Sur le Goût. 159
La vieille Europe. 165
De la Galanterie. 166
Sur le Docteur Gall. 167
Sur les Illuminés. 169
Portrait de la princesse Bazile Dolgorouky. 171

Portrait de la princesse Louise Radzivil. 174
Portrait de la princesse Angélique Radzivil. 175
Portrait d'une Anglaise. 176
Contre la Sagesse parfaite. 179
De quelques Hommes presque parfaits. 183
Portrait de Carite. 186
De la Barbarie. 189
Du Goût de la Propriété. 191
Sur les Gens d'Esprit et les Académies. 192
Fragment sur Vienne. 196
Sur les Complimens. 199
Voyage à Spa. ibid.
Le Chevalier de Saxe. 204
De la Méchanceté. 208
Vie du Chevalier de Macare. 211

CONSIDÉRATIONS SUR LA RÉVOLUTION FRANÇAISE.

Passage pouvant servir de Préface. 221
Sur les Causes de la Révolution. 223
Diverses réflexions. 232
Quelques traits sur la reine Marie-Antoinette. 235
Le Duc d'Orléans. 239

Sur la Noblesse. 241
De la Suppression des Couvens. 243
Fragmens d'une lettre à Louis XVI. 246
Fragmens d'une autre lettre. 249
Fragment d'une Lettre à M. de Vaudreuil. 255
Sur l'inutilité des Révolutions. 259

MÉMOIRE SUR PARIS.

Les grands monumens sauvent de l'oubli. 263
La France peut seule aspirer à la gloire de Rome. 264
Versailles ennuie tout le monde. 265
Que le Louvre redevienne le séjour des rois. ibid.
Grande place, depuis les Tuileries jusqu'au Louvre. 266
Quais débarrassés ; galerie jusqu'au Pont-Neuf, avec parallèle en face, et seconde colonnade adossée à la rue de la Monnaie. 267
Embellissement de la place de Louis XV ; Écuries et Manèges le long du Cours de la Reine. 268
Boulevards ornés de grilles, depuis l'École militaire jusqu'au faubourg Saint-Honoré ; autre ligne,

depuis Mouceaux jusqu'à la rue Charonne ; et de-là, jusqu'au Boulevard-Neuf. 269
Embellissemens dans l'intérieur de la Ville. ibid.
Temples dans le bon goût ; Monumens et Statues à l'honneur des grands hommes qui ont illustré la France. 270
Grand port de Commerce sur la Seine. 272
Bourse au Gros-Caillou. 273
Faubourg St.-Germain et le Luxembourg. 275
Moins de prisons, plus de tripots ; mais des amusemens et des spectacles. 276
Et l'esprit sera tout au bonheur, la gloire et la reconnaissance. 277
Postface. 278

ANECDOTES LITTÉRAIRES ET AUTRES.

L'Abbé Raynal raconte. 280
Jugement de Catherine II, sur la Correspondance de M. Laharpe avec Paul Ier. 281
Le fameux assassinat de Beaumarchais. ibid.

Rulhières, sur la mort de Pierre III. 283
Folie de Paul Ier. 285
Pezai, conseiller de Louis XVI. 287
Manière de juger un acteur d'après les principes. 288
M. de Ste.-Palaye, historien de la Chevalerie. ibid.
Bernard le Gentil, et M. Delille. 289
Indifférence d'Antoinette sur les libelles. 290
Robé, l'épigrammatiste. ibid.
Le Conteur chez Mme. Geoffrin. 291
Bons Mots de Caraccioli. 292
Joseph II, en France. 293
Calembourg de Voltaire. 294
Le Salon français. ibid.
Mme. la Maréchale de Luxembourg. 295
Mme. de Mirepoix, et la Comtesse de Bouflers. 297
Le Duc d'Albe. 298
Ducis. 299
Beaumarchais, employé de bureau chez Vergennes. 300
Soliman II. ibid.
Genre du Chevalier Bouflers. 301
M. L.-P. Ségur. 302
Mme. de Genlis ; Guide de la Jeunesse et des Voyageurs. 303

Le Duc de Nivernois. . 304
Mme. la Duchesse du Maine. ibid.
Les Liaisons dangereuses. 305
La Baguette de Bleton et Thouvenel. ibid.
Le Prédicateur original. 306
L'Académie française, ancienne et moderne. ibid.
Les illustres Fuyards. 307
Bon mot du duc de Nivernois. 308
L'Artificier Rivarol. ibid.
Diderot. ibid.
Champcenets, chansonnier chevaleresque. ibid.
Célimène et la Coquette corrigée. 309
Le roi Théodore, et l'auteur Casti. ibid.

REMARQUES SUR LE LYCÉE DE M. DE LAHARPE.

Procès perdu de la Langue française. 312
Molière et Aristophane. 313
Les Nuées et Palissot. 314
Les jeunes gens de la Cour. ibid.
Plaute. 315
Térence. 316
Géographie de Racine. ibid.

Esther et Louis XIV. ibid.
Athalie. 317
Le Misantrope. 318
L'Avocat patelin. 319
Le Distrait. ibid.
Les Crispins de Regnard. 320
Dufresny, Dancourt et Hauteroche. ibid.
Gazette rimée de la bataille de Fontenoi. 321
La Pucelle d'Orléans. 322
Maurepas et Pont-de-Vesle. 324
Le cardinal de Bernis. ibid.
Le gentil Bernard, peu gentil. 325
Dorat. 326
Saint-Lambert. ibid.
Roucher. 328
Les Lectures publiques. 330
Brutus, contre-révolutionnaire. 332
Laharpe, Conseiller. ibid.
Eryphile et Sémiramis. 333
L'entrée de Tancrède. ibid.
Minauderie de Laharpe. 334
L'Esprit et la Gaieté plus rares que la Mélancolie et la Paresse. ibid.
Une excellente Comédie est l'effort de l'Esprit humain. 335
La Métromanie. 337
Le Méchant. ibid.

Turcaret. 337
Le Somnambule. 338
Marivaux. 339
Mustapha. ibid.
Tour de Beaumarchais. 340
Favart, au camp du Maréchal de Saxe. ibid.
Sedaine et Marmontel. 341
Marmontel et Fréron. 343
Arlequin. 344

LETTRES A EULALIE SUR LES SPECTACLES DE SOCIÉTÉ.

Lettre I. 345
Lettre II. 347
Lettre III. 355

LE PARFAIT ÉGOÏSTE,

Conte moral ou immoral, comme l'on voudra. 361

MÉMOIRE POUR MON COEUR,

accusé par des Hypocrites *de mes amis que je ne nomme pas, et par quelques exagérées de leurs amies.* 385

Fin de la Table du second Volume.

